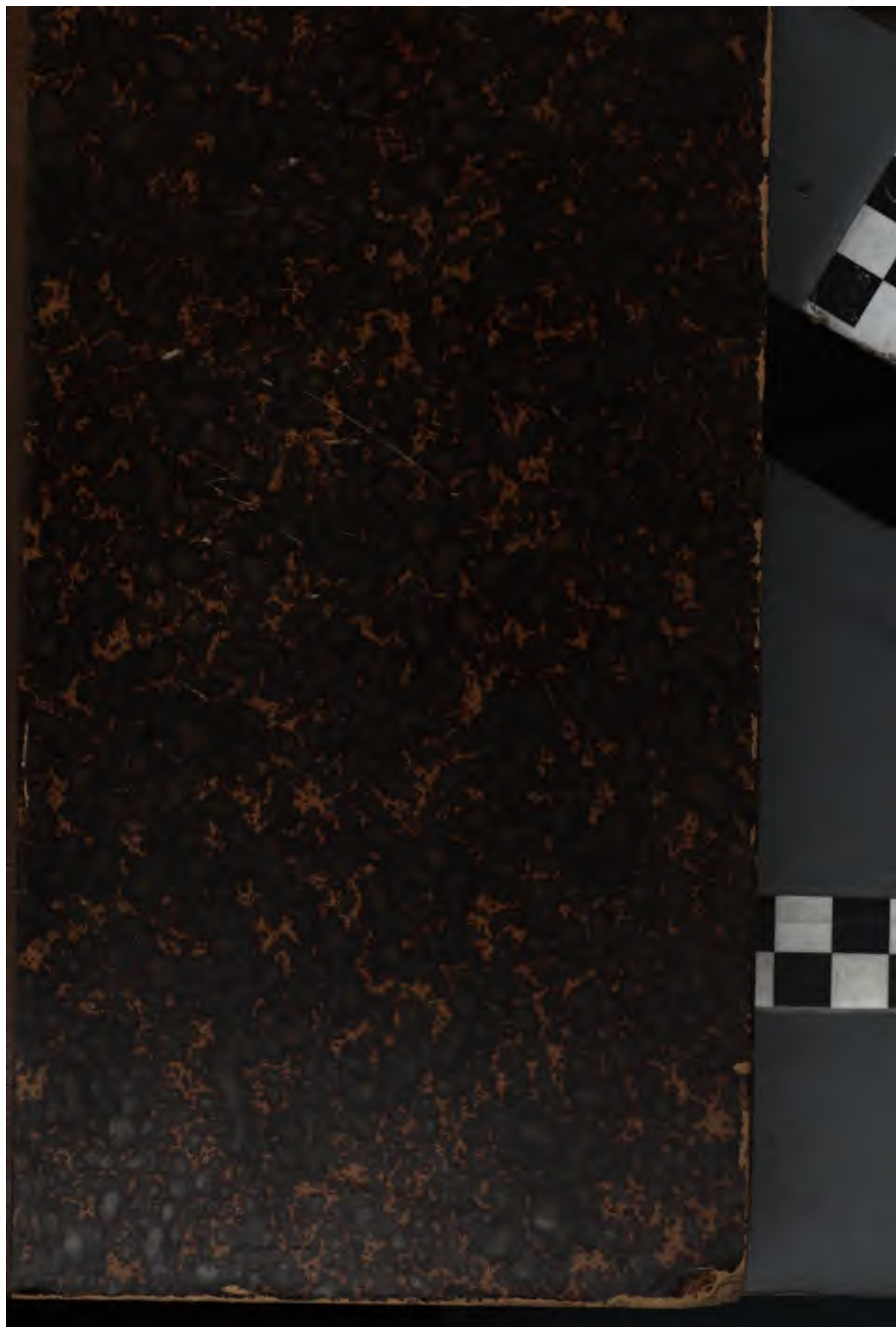
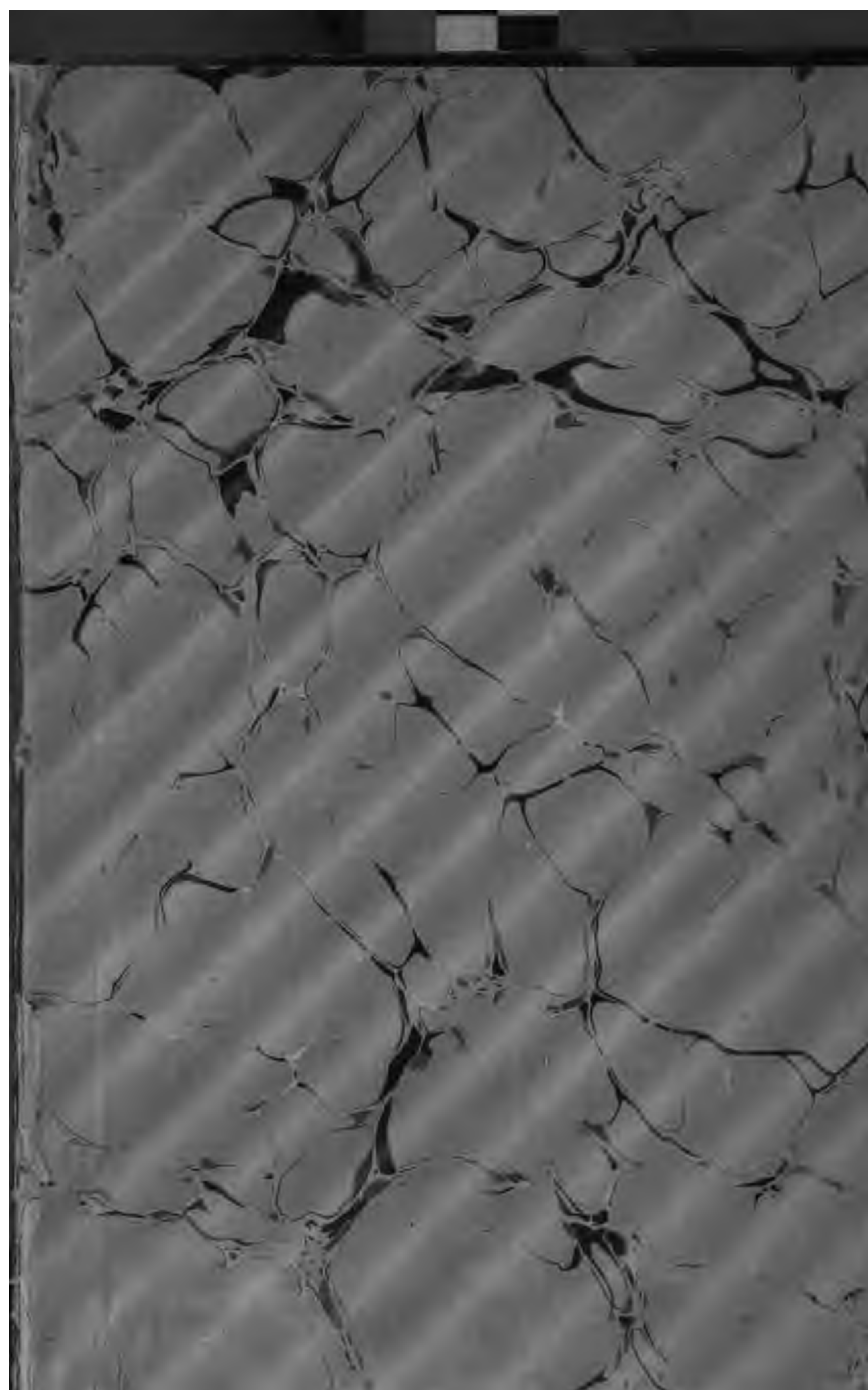


MIRECOURT. — TYPOGRAPHIE DE L.-PH. COSTET.



MIRECOURT. — TYPOGRAPHIE DE L.-PH. COSTET.


Champfleury
Chateaubriand

HISTOIRE CONTEMPORAINE

PORTRAITS

ET

SILHOUETTES

AU XIX[e] SIÈCLE

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

II

DEUXIÈME ÉDITION



PARIS
E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR
GALERIE D'ORLÉANS, 17 ET 19, PALAIS-ROYAL

MIRECOURT
L.-PH. COSTET, IMPRIMEUR-LIBRAIRE-ÉDITEUR

1867

BONHEUR (Rosa)

Le bois de Boulogne, en 1831, ne ressemblait guère à ce qu'en a fait de nos jours le génie du luxe et des améliorations. Ce n'était qu'un fourré de jeunes arbres, assez mal peignés, et succédant d'une façon médiocre aux vieilles futaies de chênes, de hêtres et de bouleaux, abattues en 1815 par messieurs les Cosaques.

Des avenues larges et poudreuses coupaient en angle droit ces insipides taillis, peu fréquentés dans la semaine, si ce n'est par le duel et par le suicide. Quelques rares bourgeois, habitants de Neuilly ou des villages circonvoisins, y venaient chercher un peu d'ombre pendant la canicule. On pouvait encore y rencontrer çà et là quatre ou cinq amateurs d'équitation, montés sur des rosses indignes, ou un nombre égal de bambins, déserteurs de la *Mutuelle*, qui se consolaient de la férule et du bonnet d'âne en chassant aux papillons et en dénichant des merles.

Malgré ses ombrages rôtis par le soleil, malgré sa tristesse et sa solitude, le bois de Boulogne avait cependant alors une admiratrice fervente. C'était une jeune fille, âgée de dix ans à peine. Elle ne connaissait rien de plus magnifique au monde que cette promenade, et venait y passer régulièrement tous les jours que le bon Dieu faisait sans brouillard et sans pluie. Avec ses traits éveillés, ses brusques allures, ses cheveux ras et sa face toute ronde, on l'eut prise pour un des héros de l'école buissonnière dont nous parlions à l'instant même, si une robe écourtée, recouvrant à mi-jambe un pantalon d'étoffe brunâtre, n'eût été l'indice de son sexe. On la voyait bondir, comme une chèvre, le long des avenues, pendant que sa bonne, Catherine, la croyait à l'école des sœurs de Chaillot. Visitant les berges et les lisières, elle faisait d'énormes bouquets de marguerites et de boutons d'or, ou bien elle s'enfonçait au milieu du taillis, se couchant sur l'herbe, passant des heures entières à écouter le chant des fauvettes, à observer les magiques effets du rayon de soleil qui filtre sous les rameaux, ou à contempler, rêveuse, les grands nuages blancs et roses que le couchant sème dans l'azur. D'autres fois, s'arrêtant au bord du chemin, elle dessinait sur le sable, avec une branche d'arbre, tout ce qui frappait ses yeux, chevaux et cavaliers, bêtes et gens, promeneurs et promeneuses, encadrant ses personnages dans des horizons de fantaisie, tout peuplés de moulins et de chaumières.

Bientôt sa composition l'absorbait de telle sorte, qu'elle ne voyait pas les badauds groupés autour d'elle. Ceux-ci tombaient des nues et s'extasiaient devant la précision des figures que traçait la jeune fille sur la poussière de la route. Un d'entre eux lui dit un jour :

— Tu dessines fort bien, ma petite?

— Certainement, répondit l'enfant d'un air résolu. Papa aussi dessine bien. C'est lui qui m'a donné des leçons.

Inutile de dire que la jeune artiste du bois de Boulogne était mademoiselle Rosa Bonheur. Dès l'enfance, elle révélait ses dispositions prodigieuses. Son père, Raymond Bonheur, avait du talent comme artiste [1]; mais, unique soutien d'une famille pauvre, il fut obligé de renoncer aux grandes études de peinture pour gagner le pain de la maison. La nécessité poignante l'arracha brutalement à son rêve le plus cher, c'est-à-dire à la perspective de conquérir des palmes à l'école de Paris d'abord, puis à celle de Rome. Il prit le parti de donner des leçons de dessin, commençant sa carrière comme il devait l'achever, par le sacrifice et par le dévouement au devoir.

Emerveillé des charmes d'une jeune personne dont il était le professeur, Raymond ne tarda pas à unir sa destinée à la sienne. L'amour seul, et non l'intérêt, fit ce mariage, car la pauvreté de l'épouse était aussi grande que celle de l'époux. Ils durent l'un et l'autre rivaliser d'efforts et de travail pour nourrir tout à la fois et leurs parents valétudinaires et la jeune progéniture que, de neuf mois en neuf mois, ils voyaient s'accroître.

Dieu vient au secours des grandes familles; sa providence double le courage de ceux qui leur servent de protecteurs et d'appuis.

Raymond se multipliait; son ardeur, dans cette lutte avec la misère, était vraiment surnaturelle. Voué jour et nuit à des travaux sans gloire, mais d'une exécution facile,

1. Tout jeune, il donnait de grandes espérances et remportait aux écoles de Bordeaux les premiers prix de dessin.

prompte surtout, et d'un débit certain, le malheureux peintre tâchait d'oublier l'art en regardant sa femme et ses enfants. Madame Bonheur était excellente musicienne. Elle donnait, de son côté, des leçons de piano, et courait héroïquement le cachet d'un bout de la ville à l'autre. A force d'énergie, de persévérance et de labeur, les jeunes époux finirent par améliorer leur position. Des jours moins tristes allaient luire pour l'intéressant ménage. Raymond commençait deux grandes toiles destinées à l'exposition de Paris, quand tout à coup un malheur terrible vint le frapper. Sa compagne mourut. Resté veuf avec quatre enfants, il se retrouva plus profondément englouti que jamais dans le gouffre de la production commerciale. Ses économies disparurent avec l'espérance de conquérir une place dans la phalange artistique. Le séjour de Bordeaux lui rappelait trop vivement celle qui n'était plus ; il vint habiter Paris.

Rosa, notre héroïne, avait alors sept ans. Confiée aux soins d'une brave et digne femme, appelée la mère Catherine, elle eut une enfance insoucieuse et libre. La mère Catherine logeait aux Champs-Elysées. Nous avons vu tout à l'heure comment la petite fille trompait sa surveillance, en se dirigeant tous les matins du côté du bois de Boulogne, dans la saison des feuilles et de la brise.

Pour l'empêcher de vagabonder, on la mit en apprentissage dans un atelier de couturière. L'orgueilleuse et intelligente petite fille sentit vivement l'infériorité de cette condition. Bientôt on put s'apercevoir que la monotonie des travaux à l'aiguille était essentiellement antipathique à son caractère turbulent et à son indépendance innée. Rosa, — comme disent les médecins, depuis que Molière n'est plus là pour se moquer de leur idiome,—

abhorrait la couture par *idiosyncrasie*. Elle n'était pas dans l'atelier depuis huit jours, que son visage blême et ses traits amaigris trahissaient l'ennui profond dont elle était atteinte. Hélas! peut-on la condamner à rester douze heures par jour sur une chaise, dans une chambre sans air, le dé au doigt, à ourler et à coudre, quand au bois de Boulogne le soleil brille et les oiseaux chantent!

M. Bonheur lui fait quitter ses travaux d'aiguille et va frapper avec elle à la porte d'une pension de jeunes personnes. On y reçoit Rosa, et son père en est quitte pour donner par semaine trois leçons de plus. Mademoiselle X..., qui dirige la pension, se montre satisfaite du professeur de dessin; mais elle ne se félicite pas également de l'acquisition de Rosa. La jeune fille n'est cependant pas d'une nature hargneuse ou volontaire; elle n'en met pas moins la maison en bouleversement. C'est un petit diable femelle, occupé sans cesse à lutiner ses compagnes et ses maîtres. Soit en récréation, soit en classe, mademoiselle Rosa fait mille et un tours. Elle a du salpêtre dans les veines. Toutes les espiègleries qui peuvent passer en un mois dans la cervelle de trente collégiens s'organisent dans la sienne en quelques minutes, et n'en sont que plus pétulantes, plus folles, plus audacieuses. Ainsi, par exemple, il lui arrive de dessiner la caricature du professeur d'anglais, des sous-maîtresses ou des grandes élèves. Mais ce n'est là qu'une moitié du crime. Rosa découpe avec soin ces dessins grotesques, les attache, au moyen d'un bout de fil, à une boulette de pain mâché, puis les envoie au plafond de la classe, où ils restent suspendus, en balançant leurs grimaces avec la plus complète irrévérence.

On juge du tumulte et des éclats de rire. Jamais on ne

cherche la coupable. Immédiatement, sans discussion, sans appel, Rosa se voit condamner au pain sec.

Chacun s'accorde à reconnaître ses admirables dispositions pour le dessin dans cette multitude de charges bouffonnes et frappantes de ressemblance. Mademoiselle X... les déclare publiquement criminelles au premier chef; mais elle a soin de confisquer le tout, pour enrichir en secret son album d'une collection qui lui semble aussi originale qu'amusante.

Rosa est d'une faiblesse scandaleuse en grammaire; elle ne mord pas à l'orthographe et ne sait pas une ligne de géographie et d'histoire. Une seule étude l'absorbe, l'étude du dessin. Ne lui parlez pas d'autre chose. Vous pouvez la punir et la priver de nourriture : elle a du fusain dans sa poche, et crayonnera des paysages sur son assiette, veuve du bouilli quotidien et des haricots traditionnels. Enfermez-la, si bon vous semble, au cachot: ses yeux s'habitueront aux ténèbres, et bientôt elle charbonnera sur la muraille sombre de splendides académies.

A chaque fin d'année, jamais elle ne manque de remporter le premier prix de dessin, au plus grand embarras de son père et à l'admiration jalouse des autres élèves.

Rosa se fût trouvée parfaitement heureuse si les pensionnaires, ses camarades, ne l'eussent blessée dans son amour-propre. Elles appartenaient presque toutes à des familles opulentes. Les chères petites femmes étaient ornées déjà de tous les défauts de leur sexe, nous voulons dire d'une énorme intempérance de langue, de beaucoup de vanité, de très-peu de bon sens et d'un profond dédain pour tout ce qui n'avait pas un titre et des chevaux. La fille de notre artiste professeur était à leurs yeux une sorte de mendiante, admise par charité pure à l'avantage

inappréciable de leur illustre compagnie. Vingt fois le jour et peut-être sans songer à mal, ces jeunes pécores humiliaient et mortifiaient leur condisciple, tantôt en comparant leurs robes de soie à sa pauvre robe d'indienne, tantôt en se moquant, au réfectoire, de son couvert et de son gobelet d'étain. Comment donc! elles en avaient le droit, puisqu'elles buvaient et mangeaient dans de l'argenterie.

A la longue, ces coups d'épingle aigrirent la nature si franche, si ouverte et si expansive de Rosa. Son caractère devint sombre. Elle prit en grippe les sottes fillettes, cessa de jouer avec elles aux heures de récréation, pleurant aujourd'hui, demain se montrant irascible, et mécontentant mademoiselle X..., qui n'entendait pas qu'on manquât d'égard aux jeunes cotillons aristocrates confiés à sa gouverne. M. Bonheur dut retirer sa fille de la pension.

De retour au logis paternel, Rosa se livra toute entière à sa vocation d'artiste; elle ne quitta plus l'atelier, dessinant ou peignant du matin au soir. Quand on allumait la lampe, elle s'arrachait avec peine à ses pinceaux et à ses crayons. On la voyait alors prendre un ébauchoir et modeler la cire ou la glaise jusqu'à une heure avancée de la nuit. Un goût très-vif l'entraînait aussi vers la sculpture, et longtemps elle s'y adonna d'une façon sérieuse; mais le génie de la couleur l'emporta décidément chez elle sur l'amour de la plastique.

A moins d'être organisé comme ces Titans du seizième siècle, qui s'appelaient Léonard de Vinci ou Michel-Ange, on trouve dans les arts le même écueil que dans les lettres. L'artiste et l'écrivain qui ne savent ni contenir leur élan, ni restreindre leurs efforts, s'essoufflent à coup sûr, et tombent dès leurs premiers pas dans la carrière.

Rosa Bonheur avait trop de modestie et de bon sens pour se fourvoyer de la sorte. Quand elle eut reconnu sa voie, elle ne s'en écarta plus.

La statuaire n'ajoutait rien à son génie, et pouvait, au contraire, lui enlever beaucoup. Nous voyons la jeune fille s'armer de courage : elle consacre de longues années au développement de ses aptitudes artistiques. Tous les matins elle se rend au Louvre, copie les grandes œuvres italiennes, les tableaux de Rubens, de Poussin, de Lesueur, dessine d'après les antiques et dédaigne le naturalisme hollandais. Les admirables toiles de Paul Potter, les paysages de Ruisdael et les ciels limpides de Carle Dujardin laissent presque indifférente celle que la postérité nommera leur fille. Dans les galeries du Louvre, encombrées de rapins des deux sexes et de visiteurs souvent indiscrets, notre héroïne travaille avec un recueillement, avec une assiduité qui excitent l'admiration générale [1]. Des anglais font, de temps à autre, une halte à côté de son chevalet. Ils murmurent en regardant la toile commencée de la jeune fille :

« — *Very well, very well, indeed!* Très-bien, très-bien, vraiment! »

Mais Rosa ne semble même pas entendre cet éloge. Le jour où elle cessa d'étudier au Louvre, elle continua de travailler sous la direction de son père. Jamais elle n'eut que lui pour professeur, et sous aucun prétexte il ne lui permit de travailler pour le public avant que l'heure du talent n'eût sonné. Raymond Bonheur avait fait serment

1. « Jamais, disait M. Moussèlin, économe du Musée, mademoiselle Bonheur ne quitte des yeux son modèle. Elle ne fait attention ni aux visiteurs ni à ses camarades. Je n'ai pas vu d'exemple d'une telle application et d'une telle ardeur au travail. »

de ne laisser sortir de l'atelier de sa fille que des chefs-d'œuvre.

Quatre années se passèrent pour elle à l'étude des grands maîtres. Elle eut enfin la conscience de sa force. Mais vers quel but se dirigeront ses efforts? A quel dieu sacrifier dans ce vaste panthéon de l'art? Fera-t-elle de la peinture historique? Cette pensée l'épouvante. Il y a, de ce côté de l'horizon, nombre d'écueils qu'elle n'aura jamais peut-être la hardiesse de franchir. En soumettant ses toiles au jugement du public, il faut d'abord faire oublier qu'elle est femme. Quant à la peinture de genre, elle ne convenait pas au sérieux de son caractère. Ce fut alors que le souvenir de ses anciennes promenades au bois de Boulogne lui revint à l'esprit et décida de sa vocation. Elle se rappela les ravissements prolongés, les extases délicieuses où la plongeait, tout enfant, la nature; elle comprit qu'elle était née peintre de paysages et d'animaux. Sur-le-champ, sans retard, avec cette force de volonté, cette énergie de persévérance qui seule fait les grands artistes, elle se prit à étudier, non les paysages de l'école historique, avec leurs éternelles montagnes en meules de foin, leurs fontaines chargées d'inscriptions latines ou grecques, et leurs Romains en robe prétexte; mais les forêts, les champs, les monts, les prés, comme on en voit dans le Berry ou en Bretagne, lieux agrestes par excellence, coteaux et vallons peuplés de ruminants paisibles, dont elle attrapait la portraiture à rendre Brascassat jaloux.

Tous les matins Rosa partait avec son attirail de peintre et quelques provisions. Elle franchissait la barrière, puis s'égarait au hasard dans les vertes et luxuriantes campagnes qui environnent Paris. Après avoir marché long-

temps, elle s'arrêtait au bord d'un ruisseau, sur la lisière d'un bois, garnissait de couleurs sa palette, et faisait une rapide ébauche de la scène ou de la vue qui attirait ses regards.

Elle rentrait, épuisée de fatigue. Plus d'une fois elle revint, mouillée jusqu'aux os et couverte de boue, ce qui ne l'empêchait pas de recommencer, le lendemain, les pérégrinations de la veille.

Mais que faire et que devenir pendant ces jours de pluie continuelle, trop fréquents sous notre latitude? Rosa eût voulu posséder chez elle une ménagerie complète, un couple de chaque espèce d'animaux, comme Noé dans l'arche. Malheureusement le domicile commun ne se prêtait pas à cette idée antédiluvienne. On habitait un sixième étage de la rue Rumfort. Le logement se composait de quatre pièces fort étroites, ouvrant sur une petite terrasse. Mademoiselle Bonheur eut une fantaisie analogue à celle de Sémiramis, reine de Babylone, c'est-à-dire qu'elle se donna l'agrément d'un jardin suspendu. Grâce à des volubilis, à des cobéas et autres plantes grimpantes, elle métamorphosa la terrasse en une charmante oasis, verdissant et fleurissant au milieu d'un désert de toits. Or, cette verdure et ces fleurs étaient moins pour elle que pour un joli mouton de Beauvais, à la laine fine et soyeuse, auquel on donna la terrasse pour résidence, et qui eut, deux années entières, l'honneur de servir de modèle à notre jeune artiste.

Mais cet intéressant quadrupède ne pouvait pas suffire à toutes les études, et la jeune fille, avec une résolution et un courage au-dessus de son sexe, allait visiter trois fois la semaine l'abattoir du Roule. Elle y passait des journées entières, bravant le dégoût, travaillant et re-

nant ses croquis au milieu de la horde brutale et repoussante des tueurs ou écorcheurs de bêtes.

Nous la voyons enfin débuter au salon de 1841, avec deux tableaux intitulés *Chèvres et Moutons* et *Deux Lapins*. L'année suivante, les curieux s'arrêtent devant trois nouvelles toiles : *Animaux dans un pâturage,* — *Vache couchée dans la prairie.* — et le *Cheval à vendre*. En 1843, mademoiselle Bonheur expose les *Chevaux dans un pré* et les *Chevaux sortant de l'abreuvoir*. Son atelier gardait les toiles dont elle n'était pas satisfaite. Jamais elle ne compromit sa gloire par une exposition hâtive, et ceci nous explique pourquoi, le Salon de 1844 n'ayant montré que trois petits tableaux de Rosa, avec un taureau modelé en terre, on admira tout à coup, en 1845, douze œuvres d'elle, galerie splendide, marquée au coin du travail et du génie.

Rosa Bonheur ne connut pas les longues années d'obscurité. Plus heureuse que bien d'autres, on ne la força point à faire antichambre aux portes de la gloire. Sa peinture, d'abord un peu timide, se montrait néanmoins étudiée, grave, admirablement consciencieuse, et pleine d'un charme naïf, d'un sentiment profond.

Aujourd'hui mademoiselle Bonheur est populaire. Chacun se plaît à reconnaître l'originalité de son talent, et dans son atelier tombe une pluie d'or.

L'achat des *Bœufs du Cantal* par l'Angleterre mit le sceau à la renommée de la jeune artiste, et le jury des récompenses lui décerna une médaille de première classe. Horace Vernet, président de la commission, proclama devant une foule illustre et brillante le triomphe de mademoiselle Bonheur. Il lui offrit, au nom du gouvernement, un vase de Sèvres de très-grand prix.

En 1849, Rosa Bonheur envoya au Salon bon nombre de tableaux remarquables, parmi lesquels on doit citer le *Labourage nivernais* et un *Effet du matin*, commandés par le gouvernement[1]. Le premier de ces tableaux eut un succès d'enthousiasme. On peut l'admirer aujourd'hui au Musée du Luxembourg. Et, certes, il faut le dire, le talent de mademoiselle Bonheur n'est pas envahissant. On ne l'accusera ni de fougue, ni d'audace, ni d'un excès d'éclat. Notre héroïne, à son début, ne s'est point signalée par un de ces coups de théâtre qui, des rangs serrés de la foule, enlèvent un artiste pour le faire asseoir sur un trône. Jamais elle n'a rêvé l'inconnu, jamais elle n'a tenté l'extraordinaire. Elle n'apporte dans son art ni procédé nouveau ni système subversif.

C'est affronter mille écueils que d'offrir ainsi des tableaux simples et dégagés de charlatanisme à un public blasé par les ragoûts bizarres qu'on lui sert en peinture.

Aucune des œuvres de Rosa Bonheur ne connaît ce qu'on nomme la *ficelle* en jargon de rapin. Tous ses tableaux sont naïvement sentis et scrupuleusement exécutés. Il ne faut pas chercher ailleurs la cause de son succès. La simplicité, chez elle, a mieux réussi que la finesse chez les autres, et les efforts de ce pinceau naïf ne déplurent point à cette grande enfant gâtée qu'on nomme l'opinion. Chacun de nous s'habitue beaucoup trop, dans les arts, à tout admirer de confiance ou à tout blâmer sans examen, sur la parole de son feuilletoniste ordinaire. En examinant les tableaux de mademoiselle Bonheur, la foule se trouva

1. Somme toute, elle exposa, dans l'espace de huit ans, trente et une toiles; mais beaucoup d'autres tableaux sortirent de son atelier sans passer par le Salon. Elle peignait sans relâche, et sa renommée, qui devenait européenne, lui attirait des quatre parties du monde une foule de riches amateurs.

surprise de sentir d'elle-même une impression véritable et sérieuse en face de ces grands bœufs blancs ou roux, à l'œil limpide, au mufle chargé d'écume; elle s'émut au spectacle paisible et naturel de ces moutons qui broutent l'herbe savoureuse des prés ou des montagnes; elle se sentit prise d'extase devant ces paysages qui respirent un charme si mélancolique, si rêveur, si rempli de parfums champêtres.

« La mission de Rosa Bonheur, nous dit, dans une notice biographique, M. Lepelle de Bois-Gallais, est de déchiffrer la sublime poésie de la nature agreste, et de traduire le grand caractère de l'œuvre de Dieu. C'est aux champs, dans les bois, sur les montagnes les plus abruptes, qu'elle cherche de préférence un aliment à ses délicieuses compositions. Son pinceau nous apprend à lire dans le livre si varié de la création. »

Des apologistes maladroits s'écriaient alors:

« Cette femme peint avec la vigueur d'un homme! sa touche est magistrale; son faire est d'une pâte énergique, » etc.

Oh! le pavé de l'ours!

Les artistes sont à plaindre quand ces braves docteurs ès niaiseries leur brûlent sous le nez l'encens de leurs éloges. Nous trouvons, au contraire, que le talent de mademoiselle Bonheur est essentiellement féminin. Cette artiste est d'une gaucherie délicieuse dans ses compositions. Pris à part, chacun de ses personnages fait admirablement ce qu'il fait; mais elle n'a jamais su les mettre d'accord pour l'ensemble du tableau. Chez Rosa Bonheur, cette absence de logique est un attrait de plus. Il est permis à une femme seule d'être assez candide pour ignorer aussi complétement les artifices et les roueries du métier.

Cette inexpérience est charmante, en ce que mademoiselle Bonheur la rachète par le sentiment, par la verve et par une touche poétique exquise.

Une qualité qu'elle porte au plus haut point, c'est la probité du pinceau. Par là, surtout, elle obtient nos sympathies; mais on conviendra qu'elle doit paraître beaucoup moins homme encore sous cette face que sous les autres.

Au physique, Rosa Bonheur est de taille moyenne. Elle a les traits un peu durs, mais réguliers. Son front est beau. L'inspiration y règne en maîtresse absolue. Toutes les lignes de son profil, accusées franchement, expriment la force de caractère. Ses yeux bruns ont de l'éclat; ses mains sont fines et nerveuses; elle a le pied mignon, bien que les bottes dont elle se chausse puissent faire croire le contraire.

Les bottes! vont s'écrier nos lecteurs. Est-ce que, par hasard, votre héroïne serait *bloomériste?* A-t-elle la fantaisie de s'habiller en homme, à l'instar de madame Sand? Oui. Mais rassurez-vous, lecteurs, c'est pour un motif tout contraire. En vertu même du genre de peinture dont elle a fait choix, mademoiselle Bonheur est obligée de courir les campagnes, de pénétrer dans les fermes, de voir les marchés. Elle fréquente nécessairement les pâtres, les valets de labour, les maquignons. Sous la robe, elle aurait eu à craindre mille grossièretés, au lieu que, sous les habits d'un jeune homme, elle rencontre chez ce peuple rustique bienveillance, admiration naïve, et, pour tout danger, parfois, l'œil en coulisse d'une jeune fermière.

Rosa ne dépasse jamais les fortifications de Paris sans ce déguisement masculin. A la ville seulement elle prend le costume de son sexe.

Tout dans sa parure est d'une simplicité rare. Elle fait tailler son corsage en veste et ne l'orne d'aucune dentelle ni d'aucune broderie. Ces chiffons délicats et futiles dont les autres femmes sont avides ne tentent pas sa coquetterie. La sévère artiste ne les admet en aucune circonstance. Presque toujours elle porte un chapeau dépourvu de garniture et trop grand pour sa tête. Il retombe sur son cou, faute de cheveux pour le retenir. Avare de son temps, Rosa Bonheur se dispense des soins méticuleux qu'exige la chevelure des femmes ; elle se fait tondre à la Titus, et trouve cela beaucoup plus commode lorsqu'il s'agit d'endosser la redingote et de coiffer la casquette ou le chapeau rond.

Dans la rue, elle a complétement les allures d'un homme. Impossible de deviner son sexe. Elle marche très-vite et d'un pas ferme, baissant la tête, ne regardant personne, et toujours sous l'empire de quelque préoccupation. Deux gros chiens, l'un à sa droite, l'autre à sa gauche, l'escortent dans chacune de ses sorties.

Le déguisement masculin de Rosa lui rend des services ; mais il lui amène aussi de temps à autre quelques aventures bizarres. Un jour qu'elle rentrait d'une excursion champêtre, on lui annonce qu'une de ses amies est tombée malade. Inquiète, et ne voulant pas même perdre cinq minutes à passer une robe, elle court chez la jeune personne et se dispose à lui prodiguer tous les soins qu'exige son état de souffrance.

Sur les entrefaites arrive le médecin, qu'on avait fait appeler. C'était un Esculape d'une discrétion rare. Trouvant mademoiselle Bonheur, qu'il prend naturellement pour un homme, assise au bord du lit de sa camarade, et les voyant en train de s'embrasser avec tendresse, il

se retire au plus vite, laissant paraître sur ses lèvres le sourire mystérieux d'un visiteur délicat qui ne veut en aucune façon troubler la joie d'un tête-à-tête.

— Ah ! mon Dieu ! s'écrie la malade, qu'a donc le docteur, et pourquoi se sauve-t-il ainsi ?

— Je n'en sais rien, dit Rosa, fort surprise elle-même. Est-ce que je lui ai fait peur ? Je n'ai pourtant point de moustaches.

— Non, mais tu as un habit d'homme, et il t'a vue m'embrasser. Cours après lui, ma chère, et ramène-le bien vite. Miséricorde ! il va croire que je reçois des amoureux !

Rosa descendit précipitamment quatre étages et put rejoindre le trop discret médecin sous la porte cochère.

Elle le ramena dans la chambre de la malade.

— Mais, dit celle-ci, pourquoi donc avez-vous pris la fuite, docteur ! Pensez-vous que la présence de mademoiselle rende inutiles vos prescriptions et me guérisse de la fièvre ?

— Ah ! balbutia notre Esculape étonné, monsieur....

— N'est pas un homme, interrompit en riant la malade. J'en suis désolée pour vos soupçons. Permettez-moi de vous présenter, en paletot, ma plus chère camarade d'enfance, mademoiselle Rosa Bonheur, dont vous aimez tant les tableaux.

Une autre aventure eut lieu dans la maison qu'habite aujourd'hui notre héroïne. C'était le jour même de l'emménagement. Rosa, partie de très-bonne heure pour aller peindre dans la campagne, arriva dans son nouveau domicile comme les ouvriers y apportaient les derniers meubles. Fatiguée de sa course, elle prend le parti de s'asseoir sur les marches de l'escalier en attendant qu'on lui laisse

le passage libre. Voyant près d'eux un jeune homme en blouse qui les regarde et se croise les bras, les emménageurs s'écrient :

— Tiens, ce fainéant!... Donnez-lui donc un fauteuil!... Allons, haut le pied, marquis de la paresse, et vite un coup de main!

Rosa se met à rire et se lève pour les aider à transporter une lourde armoire à glace. Mais ses forces trahissent sa bonne volonté.

— Quel fichu gamin!... ça n'a pas plus de vigueur qu'une puce!... Va-t'en! crièrent les emménageurs.

Un instant après, voyant Rosa pénétrer dans l'appartement à leur suite et y donner des ordres, après avoir repris ses vêtements féminins, ils se confondirent en excuses. La jeune artiste récompensa par un double pourboire une méprise qui l'avait flattée.

Rosa Bonheur est très-distraite. Elle peint chez elle, vêtue d'une robe assez grossière et chaussée de mauvaises pantoufles jaunes. Plus d'une fois il lui arrive de sortir sans remarquer la négligence de son costume, ou bien elle ne s'aperçoit de sa distraction que beaucoup trop tard. Ceci nous rappelle une anecdote racontée par un peintre de ses amis.

On devait donner au Théâtre-Français la première représentation d'une pièce curieuse. Quelqu'un propose un fauteuil de balcon à mademoiselle Rosa Bonheur. Elle refuse; mais on insiste. Elle finit par accepter. Jusqu'au moment de partir, elle ne songe pas à sa toilette et continue de peindre. L'heure arrive. Une voiture est à la porte; on lui annonce que tout le monde l'attend.

— C'est bien, dit-elle, me voilà!

Jetant palettes et pinceaux, elle campe à la hâte un

chapeau sur sa tête et monte en voiture. Les personnes de sa compagnie n'osent pas lui représenter que sa mise a trop de négligence. On arrive au théâtre, et chacun s'installe au balcon. Rosa se trouve placée à la gauche d'un monsieur fort élégant, que sa toilette effarouche. Ce monsieur la toise du haut en bas ; il se recule avec affectation, sans que notre héroïne distraite comprenne ses airs dédaigneux. Pendant l'entr'acte, il quitte son fauteuil, cherche l'ouvreuse et lui dit :

— Vous vous êtes trompée sans doute en plaçant dans notre voisinage une femme en savates et à la robe tachée d'huile. C'est intolérable ! Faites-la sortir.

— Impossible, Monsieur, répond l'ouvreuse. Je n'ai pas le droit de renvoyer des personnes qui ont payé leur place.

Une discussion s'engage. Laurent, conservateur du théâtre, intervient.

— Qu'est-ce donc ? demande-t-il en s'approchant. De quoi se plaint monsieur ?

— Je me plains d'être placé au balcon de la Comédie-Française à côté de gens qui tout à l'heure vont manger du veau froid en famille ! répond avec un accent de colère notre élégant personnage.

— Du veau froid ? murmure Laurent confondu.

— Oui, Monsieur, du veau froid, comme cela se pratique à Lazari.

Le conservateur avance la tête à l'entrée des stalles, reconnaît en société de la voisine du plaignant un de nos peintres de genre les plus connus, échange avec lui quelques paroles rapides, et revient dans le couloir.

— Votre nom, s'il vous plait ? dit-il au monsieur bien mis.

— Que vous importe mon nom ?

— Permettez !... Il s'agit d'une offense brutale dont l'administration ne se rend pas responsable, surtout envers la personne dont vous repoussez le voisinage.

— Ah ! quelle est donc cette personne si digne d'égards ?

— C'est mademoiselle Rosa Bonheur.

— Vous vous moquez de moi, Monsieur !

— Nullement, je vous assure. Cette dame en savates et à la robe tachée d'huile est bien l'auteur du *Labourage*, du *Marché aux Chevaux* et de quelques autres chefs-d'œuvre. Votre nom ?... Je vais à l'instant même la prier, de votre part, de quitter la salle.

— Oh ! Monsieur, grâce !... Dites-moi que vous ne lui avez pas répété mes discours.

— Alors vous consentez à rester près d'elle ?

— Je suis dans la confusion, je vous le proteste.

— Nous avons encore une première loge vacante. Désirez-vous que je l'offre à mademoiselle Bonheur ? Sa toilette jure effectivement d'une manière scandaleuse auprès de la vôtre.

Laurent vengeait la grande artiste : le monsieur bien mis disparut et ne rentra pas au balcon.

Rosa Bonheur habite rue d'Assas, presque au coin de la rue de Vaugirard, dans le seul quartier de Paris peut-être où se trouvent encore des jardins et où l'avalanche des moellons n'ait pas renversé les arbres. Elle demeure là dans un petit cottage, tout gracieux et tout verdoyant. Quelques plates-bandes semées de fleurs le séparent de la rue. Vous entrez. Un singe favori vous accueille sur le perron par des gambades et des grimaces. Le rez-de-chaussée se compose d'une salle à manger et de trois chambres à coucher fort modestes dans leur ameuble-

ment. Un domestique vous annonce et vous fait monter au premier étage, à l'atelier de mademoiselle Bonheur, par un escalier soigneusement recouvert de tapis d'Aubusson. Cet atelier, tendu en velours vert, offre une abondance de meubles coquets, où le choix délicat d'une femme se révèle tout d'abord. Néanmoins les panoplies fixées aux murs nous semblent une ornementation bizarre et déplacée. La pièce forme salon. Rien de plus brillant, de plus net et de plus propre. On se mire dans le parquet. Pendant six jours de la semaine, l'entrée du sanctuaire est à peu près interdite aux visiteurs. Il ne s'ouvre que le vendredi, jour de réception.

Tout en vous faisant le plus aimable accueil, tout en vous adressant des questions ou en répondant aux vôtres, Rosa Bonheur travaille.

— Vous me permettez, n'est-ce pas, de reprendre mon pinceau? vous dit-elle après l'échange des premières politesses. Nous causerons tout de même.

Dès six heures du matin elle se lève, et ne cesse de peindre que pour dessiner, quand le jour tombe. Elle se montre infatigable. A une heure après minuit seulement elle quitte son crayon. Pendant cette longue période de travail, elle aime à entendre de la musique ou une lecture.

On nous affirme que George Sand est son auteur de prédilection. Ceci nous semble trop curieux pour que nous ne cherchions pas à l'expliquer. Mademoiselle Bonheur, chacun s'accorde à le dire, est d'une angélique pureté d'âme. Quelle satisfaction de l'intelligence ou quel enseignement du cœur cherche-t-elle dans ces livres d'une immoralité flagrante? Évidemment elle cède au charme irrésistible du style, parce qu'elle sent que le poison des idées n'a sur elle aucune influence et que le dan-

ger ne doit pas l'atteindre. Mais elle est la seule femme peut-être à laquelle il soit permis de les lire. Ne suivez son exemple que si vous possédez sa haute et sévère raison ; vous feriez naufrage là où sa barque a vogué sans crainte.

Rosa Bonheur n'a connu que deux sentiments, son amour sans bornes pour son père et sa famille, et sa passion pour l'art, également sans bornes.

Décidée à ne pas contracter mariage, elle repousse impitoyablement ceux qui aspirent à sa main. Qu'ils soient artistes ou hommes du monde, ils en sont pour leurs soupirs, et quand ils la conjurent de renoncer à cette inflexible détermination :

— A quoi songez-vous? répond-elle. Suis-je propre à faire une femme? Non. Je reste avec mes brosses et mes pinceaux. Pour Dieu, cessez de me tenir de pareils discours, ou nous ne pourrons même plus rester amis.

Jamais on ne l'a vue encourager les espérances de personne; jamais elle ne se joue d'une affection qu'elle ne partage pas, ainsi que le font sans remords presque toutes les personnes de son sexe, vouées par nature aux instincts de la coquetterie. Lorsque les louanges qu'on lui adresse sont excitées par un enthousiasme suspect de ferveur amoureuse, au lieu de les savourer avec égoïsme, elle y met au plus vite un terme et change l'entretien. Rosa Bonheur vit familièrement au milieu du monde artiste, qui a la réputation d'être fort peu collet-monté. Toutefois, ceux qui gazent le moins leur conduite et leurs discours lui prodiguent des marques de respect sincères. Un des plus débraillés, le musicien Schann, qui a posé dans la *Vie de Bohême,* pour le fameux type de Schaunard, a dit de mademoiselle Bonheur:

« — C'est l'ascète du travail et de la vertu. »

En effet, jamais femme ne s'est trouvée en rapport avec plus grand nombre d'hommes, et ne s'est astreinte aux lois d'une plus irrévocable continence. Notre héroïne a fait de nombreux voyages. Elle voudrait connaître toutes les prairies, toutes les montagnes, tous les bois et tous les ruisseaux de la terre. Tour à tour elle a parcouru les Pyrénées, l'Espagne et les provinces les plus pittoresques de la France. Il est rare que de ses excursions elle rapporte beaucoup de croquis ou d'esquisses. Comme Claude Lorrain, elle se fie à la puissance et à la sûreté de sa mémoire.

Rosa Bonheur a pour lectrice ordinaire mademoiselle Micas, une de ses amies intimes. Elles vivent en sœurs dans le même logement et ne se quittent jamais.

Sans mademoiselle Micas, la demeure de l'artiste serait livrée à l'abandon. Complétement absorbée par son travail, Rosa est incapable des moindres soins domestiques, et ce défaut, si c'en est un chez elle, est poussé si loin, que très-souvent on est obligé d'employer la force pour l'arracher de son chevalet, à quatre heures de l'après-midi, et la faire déjeuner.

Mademoiselle Micas est une femme de quarante-six ans environ, d'une apparence assez maladive, et portant sur son visage le cachet d'une grande bonté. Elle suit Rosa dans toutes ses excursions. Cette personne, à la mine chétive et frêle, est douée d'une faculté singulière : elle parvient à dompter, par la seule force du rayon visuel, tous les animaux que son amie veut peindre. Dans la campagne, elle aborde le taureau le plus dangereux, le regarde d'une certaine manière pendant quelques secondes, le magnétise, puis le saisit intrépidement et lui fait prendre

toutes les attitudes possibles. L'animal, devenu docile, pose aussi longtemps que Rosa le désire. Une fois, néanmoins un bouc faillit tuer mademoiselle Micas à coup de cornes. Il lui déchira ses vêtements et la renversa ; mais elle parvint à le maîtriser, non par le moyen de ses faibles muscles, mais par la puissance du regard, après une lutte qui dura près d'un quart d'heure. Aujourd'hui Rosa Bonheur a réalisé son rêve de jeunesse. Elle possède, rue d'Assas, une sorte d'écurie-étable au grand complet : deux chevaux, cinq chèvres, un bœuf, une vache, des ânes, des moutons, des chiens et des oiseaux, sans compter une basse-cour composée de sujets fort rares et fort intéressants. Mademoiselle Bonheur étudie les mœurs de ses animaux. Elle aime à faire leur histoire, ou plutôt leur apologie.

Son cours d'histoire naturelle est fort curieux à entendre. On ne saurait dire avec quelle originalité piquante elle le débite. Ce gracieux professeur intéresse, éblouit, et devient poète en expliquant le caractère et les mœurs de ses sujets de prédilection. Rosa Bonheur a dans le dialogue beaucoup de vivacité, beaucoup de verve, jointes à une grande profondeur de jugement et à une délicatesse exquise dans les idées. Ses récits sont pleins de finesse. Elle sait manier le sarcasme et faire vibrer la corde ironique sans jamais blesser son interlocuteur.

Dans les premiers mois de 1849, elle eut le chagrin de perdre son père. Le vieux Raymond mourut d'une attaque de choléra. Depuis deux ans il avait été nommé directeur de l'école communale de dessin pour les jeunes filles, située rue Dupuytren. Rosa l'assistait dans ses fonctions. Elle contribua beaucoup à relever cette école. Après la mort de son père, elle devint directrice en titre;

mais c'est sa sœur Juliette, aujourd'hui madame Peyrol, qui gouverne et conduit les classes. Mademoiselle Bonheur ne paraît à la rue Dupuytren qu'une seule fois la semaine. Pour les élèves, c'est le grand jour, le jour au rire, aux larmes, aux émotions. Grandes et petites filles attendent la célèbre artiste avec une impatience visible. On se demande ce que va dire, ce que va faire mademoiselle Rosa. Dès que son pas ferme résonne au seuil de la classe, le silence le plus religieux s'établit. La directrice passe rapidement sa revue. Elle donne à chaque élève un avis, toujours écouté comme un oracle, attendu qu'elle enseigne d'une façon merveilleuse. D'un ton bref, elle gourmande les plus maladroites. Même à celles qui la contentent on ne lui entend jamais dire : « C'est bien ! » Le sévère professeur semble fuir toute espèce d'expansion, gouvernant sa classe avec la brusquerie et la rudesse d'un grognard qui montre l'exercice à des conscrits. Rosa ne supporte pas la vue d'un mauvais dessin.

— Vous feriez mieux, Mademoiselle, d'aller racommoder des bas chez votre mère ! dit-elle à l'élève dont le crayon persiste dans ses négligences ou ses maladresses.

Il faut très-peu de chose pour faire pleurer une femme, et il faut moins que rien pour faire pleurer une jeune fille. Aussi presque toujours la coupable éclate en sanglots. Mais l'inexorable directrice ne la console pas dans l'humiliation de son orgueil. Elle lutte contre l'attendrissement qui la gagne, passe outre, et fait rire toute la classe par quelque saillie inattendue. L'élève désolée essuie ses pleurs et rit comme ses compagnes.

Une fois, plusieurs des *grandes* s'imaginèrent d'imiter la directrice et de porter les cheveux à la malcontent. Elles croyaient ainsi lui faire leur cour.

— Bonté divine, Mesdemoiselles ! que vous êtes laides ! dit Rosa. Ce n'est point ici une classe de garçons. Tâchez, je vous prie, de rester de votre sexe !

Les dernières grandes œuvres offertes par mademoiselle Bonheur à l'admiration du public sont le *Marché aux Chevaux* et la *Fenaison*. Pour exécuter la première de ces peintures, toile immense où elle déploya une vigueur de pinceau qu'on ne lui avait point connue jusqu'alors, elle se livra, dix-huit mois durant, aux études les plus consciencieuses. Vêtue d'une blouse, elle se rendait, deux fois la semaine, au marché aux chevaux. Elle avait toutes les allures d'un rapin de premier choix.

— Allons, viens par ici, *petiot !* lui dit un jour un vieux Normand, qui lui écrasa presque l'épaule d'un coup de sa rude main. Tu vas voir la superbe bête ! Fais le portrait de mon cheval, et je te paye un canon.

Rosa fit le portrait. Seulement elle eut une peine extrême à se défendre de la récompense promise.

Le gouvernement acheta d'abord à mademoiselle Bonheur, le *Marché aux Chevaux ;* mais l'artiste, quelque temps après, put rentrer en possession de son œuvre, et la revendit à M. Gambart, éditeur anglais, pour une somme de quarante mille francs. M. Gambart, homme de beaucoup de mérite, a fondé, à Londres, une exposition annuelle des œuvres d'art de la France. Nos peintres nationaux y trouvent une grande ressource et un grand profit. Albion raffole du talent de Rosa Bonheur. L'Amérique elle-même, cette nation si réfractaire aux beaux-arts, a payé dix mille francs, en 1855, une toile sortie de l'atelier de notre héroïne, une toile que peu de personnes ont vue et qui représente une scène dans les Pyrénées. Si Mademoiselle Bonheur voulait acquérir, en huit jours, une

fortune considérable, la chose serait bientôt faite. Elle n'aurait qu'à ouvrir ses cartons, qui renferment sept à huit cents croquis ou esquisses. Or, en Angleterre, il n'est pas un bout de papier, crayonné par elle, qui, dans une vente artistique, ne monte, pour le moins, à la somme de cinq cents francs. Il en est beaucoup qui se vendraient plus de mille. M. Gambart ayant exposé à Londres un seul dessin de notre héroïne, ce dessin fut disputé par cinquante amateurs et adjugé au prix de deux mille francs [1]. Rosa Bonheur sait à merveille le prix qu'on attache au moindre de ses coups de crayons. Cependant proposez-lui d'acheter une feuille de son album, elle vous répondra :

— Les croquis d'un artiste font en quelque sorte partie intégrante de lui-même. C'est là qu'il puise ses inspirations ; il ne doit jamais s'en séparer. Si je meurs et que ma famille soit pauvre, on vendra les miens pour elle ; sinon, je les lègue d'avance à ma ville natale.

Ce langage peint la femme dont nous essayons d'analyser le caractère. Jamais on ne la voit sacrifier l'art ni ses droits immortels au culte du veau d'or.

Un riche Hollandais, visitant un jour son atelier dans la rue d'Assas, la supplie de lui peindre, en deux heures, pour la somme de mille écus, une ébauche de quelques centimètres.

— Non, répond-elle, il m'est impossible de vous satisfaire : *je ne suis pas inspirée*.

Quel artiste se flattera d'avoir plus de désintéressement et plus de conscience ? Une autre raison pour laquelle Rosa Bonheur n'atteindra jamais à une grande fortune, c'est la générosité dont chaque jour elle donne la preuve.

1. La célèbre artiste a fait le voyage de Londres, et l'aristocratie anglaise se disputa l'honneur de lui faire accueil.

Sans cesse elle court au-devant de la souffrance ; jamais elle ne rencontre l'infortune sans la secourir. Tous ses amis et tous les artistes pauvres vous diront qu'elle oblige avec une discrétion rare, avec un élan de fraternelle sollicitude, avec une grâce parfaite, qui double le prix du service rendu. Vingt fois, avant que la vente de ses tableaux ne gonflât sa bourse, elle mit au Mont-de-Piété, pour venir en aide à des confrères dans la gêne, les médailles qu'elle avait conquises aux diverses expositions. Mademoiselle Bonheur loge, dans une maison de la rue Dupuytren, deux femmes âgées et pauvres qui furent autrefois ses concierges.

Une dame artiste, menacée de perdre la vue, s'adresse au comité des peintres. Plusieurs de nos pinceaux illustres apostillent sa requête. On lui accorde un secours de *dix francs*. Humiliée jusqu'au fond de l'âme, la malheureuse femme ne sait si elle doit accepter ou non ; car la misère et la faim sont à la porte.

— Refusez, lui fait dire mademoiselle Bonheur : la dignité de l'art l'exige !

En même temps elle décroche un petit tableau de la muraille de son atelier. Ce tableau, mis en loterie, procure une somme considérable à l'artiste indigente.

Un jeune sculpteur, épris du talent de Rosa, met sous enveloppe un billet de Banque de cent francs, avec ces lignes :

« Mademoiselle,

« Voilà tout ce dont je puis disposer. Serez-vous assez aimable pour m'accorder en échange un croquis de votre main, de la dimension du billet ? »

Le soir même il reçoit une esquisse estimée mille francs, et la charmante femme lui fait remettre son billet de Banque.

Après l'Exposition universelle, on acheta la toile de la *Fenaison* pour le Luxembourg, et Rosa obtint une médaille de première classe, « l'auteur du tableau ne pouvant pas être décoré, » disait le rapport. Cette impossibilité a paru choquante à l'impératrice Eugénie. On décore de la Légion d'honneur des religieuses et des vivandières : pourquoi donc exclure de la même récompense les femmes artistes qui ont un talent incontestable, et surtout une vie pure, un caractère digne, une histoire féconde en nobles actions, en bienfaisance, en vertu? Le pouvoir doit rester conséquent avec lui-même, et le génie n'a pas de sexe. En 1865, pendant le voyage de l'Empereur dans les contrées africaines, l'Impératrice-régente a décoré Mademoiselle Rosa Bonheur.

BROHAN (Augustine)

La reine des soubrettes est née rue Saint-Thomas du Louvre [1], dans le vieil hôtel Rambouillet, illustré, au dix-septième siècle, par la réunion de ces femmes adorables, dont vingt poètes chantèrent le mérite et les grâces. « O le bel endroit pour naître ! » s'exclamerait le feuilletoniste Janin. En effet, un pareil berceau doit porter bonheur. Des ombres hospitalières, caressant la jeune fille du pan de leur robe flottante, ont été ses invisibles marraines. La noble marquise lui a donné sa bonté de cœur, mademoiselle de Scudéri sa verve piquante, et Julie d'Angennes sa beauté. Bien plus, on affirme que Ninon de Lenclos, jadis habituée du lieu, s'est penchée vers Augustine enfant, et lui a dit à l'oreille :

« — Tu me ressembleras ! »

Néanmoins il nous est impossible de certifier d'une manière absolue ce dernier point d'histoire, très-rassurant

1. Cette rue est entièrement démolie.

sous le double rapport de l'esprit et de la grâce, mais qui nous inquiète au point de vue des faiblesses du cœur.

On n'a point oublié que Suzanne Brohan, mère d'Augustine, était une des plus charmantes actrices du théâtre parisien. Son père, noble irlandais, ayant pris du service en France, conquit sur les champs de bataille de l'empire des lettres de naturalisation glorieuses. Suzanne quitta la scène jeune encore. Elle se retira dans une maison de campagne, bâtie à Fresnes-les-Rungis, sur l'ancien domaine du chancelier d'Aguesseau. Là fut élevée sa fille Augustine, qu'on laissa jusqu'à l'âge de huit ans sauter et bondir comme une gazelle à l'ombre des grands arbres ou sur les vertes pelouses. Quand l'heure sérieuse de l'étude sonna pour elle, on la fit revenir à Paris, et sa mère lui choisit pour précepteur l'abbé Paravey, l'un des vicaires de Saint-Eustache, excellent homme, qui eut très-souvent l'occasion d'exercer sa patience et son évangélique douceur avec le lutin gracieux confié à ses soins.

Augustine joignait une sensibilité profonde à une pétulance extrême. Tantôt, docile et soumise, elle écoutait, tout émue, les pieux discours du bon abbé ; tantôt mutine et folâtre, elle le déconcertait par de vives saillies ou par des répliques aussi spirituelles qu'irrespectueuses.

On la fit entrer à l'âge de dix ans au Conservatoire. Un arrêté du ministre venait d'inscrire la fille de Suzanne sur la liste des pensionnaires.

Le professeur d'Augustine lui reconnut des dispositions rares. Mais notre jeune élève qui, sous la tutelle du vicaire de Saint-Eustache, déployait des instincts de comédienne, s'avisa tout à coup d'être dévote au Conservatoire. Laissant de côté les *Rosine* et les *Marinette*, elle s'abandonnait à des rêves pieux, et lisait en pleine classe de

Samson des livres ascétiques. Augustine entrait alors dans sa treizième année. Déjà ses compagnes se montraient coquettes et songeaient beaucoup à la parure; mais elle ne suivait point leur exemple et méprisait tous les goûts mondains. Un jour, Samson lui dit ;

— Vous allez bientôt concourir, Mademoiselle, venez réciter vos rôles.

Augustine se lève d'un air assez maussade et se place devant la chaire.

— Eh! bon Dieu, quelle tenue! s'écrie le professeur. On dirait d'un garçon. Qu'est-ce que vous avez dans vos poches?

— Rien, je n'ai rien, balbutie la jeune élève confuse.

— Comment, rien? c'est incroyable, elles sont énormes!

Il fait signe à Berton, qui se trouve à côté d'Augustine pour lui donner la réplique. Berton la fouille et retire des poches de sa robe quatorze poupées à ressort, habillées en religieuses. Toute la classe part d'un éclat de rire. Le professeur mécontent dit à la jeune fille :

— Mademoiselle, vous n'avez aucune vocation pour le théâtre. On vous renverra chez votre mère.

Le surlendemain, toutefois, il se ravise et lui fait réciter ses rôles, qu'elle débite avec beaucoup de verve et d'intelligence.

— A la bonne heure, vous avez travaillé, dit Samson.

— Moi? par exemple! je n'ai pas même lu la brochure, répond Augustine d'un air dégagé.

— Vous n'avez pas lu la brochure.... Quel est donc ce livre que vous tenez entre les mains?

Il le lui fait prendre, l'ouvre, et tombe des nues, en voyant, au lieu d'un tome des œuvres de Molière, l'*Imitation de Jésus-Christ*.

— Pour le coup, c'est trop fort ! dit Samson. Je vous exclus du concours, Mademoiselle.

Chérubini parvint avec beaucoup de peine à faire rétracter au professeur cette sentence rigoureuse. La jeune fille pardonnée remporta le second prix. Au concours suivant, elle eut la première couronne, sans avoir travaillé plus que l'année précédente. Elle savait les rôles, pour les entendre répéter une seule fois pendant la classe, et consacrait le reste du temps à ses lectures favorites.

On conçoit que l'*Imitation de Jésus-Christ* ne lui donnait pas un goût bien décidé pour le théâtre. Un beau jour elle disparaît et se réfugie dans un couvent de la rue du Bac. Voilà tout Paris-artiste en émoi. Sur la demande de Samson, la Comédie-Française accorde à Augustine ses débuts. Le savant professeur n'entend pas que le cloître lui ravisse ses élèves. On va trouver la jeune fille, on la sermonne, on fait briller à ses yeux un éclatant avenir ; sa mère pleure, et, moitié par séduction, moitié par force, on l'enlève au couvent pour l'amener rue Richelieu, où elle débute, à quatorze ans et demi, dans *Tartuffe* et dans *Les Rivaux d'eux-mêmes*.

Il est parfaitement démontré que la comédienne, sans toutes ces influences, serait aujourd'hui religieuse.

Arsène Houssaye raconte, dans une de ses préfaces, certaine anecdocte dont nous lui laissons la responsabilité. Une jeune épouse du Christ serait un jour entrée dans son cabinet de directeur, et lui aurait avoué, en rougissant, qu'elle songeait à quitter le service de Dieu pour les joies profanes de la scène.

« — Mademoiselle, lui dit le commissaire impérial, il y a au Théâtre-Français une actrice charmante et fantasque, un peu de Lavallière brouillé avec beaucoup de Ninon,

une vraie fille de Molière qui aspire souvent à devenir une vraie fille de Dieu. Elle aussi veut être où elle n'est pas. Quand elle est au théâtre, elle veut aller au couvent ; elle en sait d'ailleurs le chemin. Vous pouvez vous entendre, puisque les extrêmes se touchent.

« La religieuse alla voir la comédienne. Elles se confessèrent toutes les deux, ce qui fut un peu long.

« — Que vous êtes heureuse ! disait la religieuse à la comédienne effrayée de son sacrilége.

« — Que vous êtes heureuse ! disait la comédienne à la religieuse : Dieu remplit votre cœur, les hommes ne remplissent jamais le nôtre, quel que soit leur nombre.

« La comédienne fut si éloquente à parler de Dieu, et la religieuse si pittoresque dans ses aspirations vers le théâtre, ses pompes et ses œuvres, que ni l'une ni l'autre ne furent convaincues. »

Nous écrivons l'histoire d'hier. Chacun peut se rappeler l'accueil enthousiaste fait par le public à la fille de Suzanne. On reconnut tout d'abord qu'elle héritait en plein de la grâce et du talent maternels. Dans ses rôles de soubrette, elle joignait à une vivacité frétillante une sorte de pudeur naïve qui rendait ses joues écarlates, lorsqu'elle avait à débiter ces deux vers de Dorine :

Et je vous verrais nu du haut jusques en bas,
Que toute votre peau ne me tenterait pas.

Le parterre applaudissait au charmant embarras d'Augustine, et les bravos la faisaient rougir beaucoup plus encore. Hélas ! on ne conserve pas longtemps au théâtre cette douce ingénuité !

Notre jeune actrice fut engagée à raison de mille écus

d'appointements annuels. Enivrée de félicitations et d'hommages, elle ne songea plus au cloître. Sa mémoire prodigieuse lui permit de rendre à la Comédie une infinité de services ; elle se pliait sans amour-propre aux besoins de l'administration. Un soir, au moment de jouer *Phèdre*, Rachel apprend que la confidente d'Aricie, beauté plus que douteuse et talent plus que médiocre, s'est fait enlever. On pouffe de rire au nez du régisseur qui apporte cette étrange nouvelle, et l'on déclare le cas invraisemblable. En attendant les bureaux s'ouvrent. La salle se remplit de spectateurs, et cette malheureuse confidente persiste à ne point paraître. Son enlèvement se confirme. Que résoudre ? Il est bien dur de restituer au public une recette de six mille francs. Rachel supplie Augustine de lire le rôle.

— Y songez-vous ? répond celle-ci. Et mes yeux ?

Or, il faut bien le dire au lecteur, ces yeux, les plus grands et les plus beaux du monde, sont myopes au suprême degré, ce qui ne laisse pas d'être un grand charme à la ville, attendu que la comédienne, pour vous reconnaître, est obligé d'y regarder de fort près et de vous montrer dans tout son éclat sa gentille prunelle. Mais, sous la rampe et devant le public, être obligée de se coller au nez une brochure, voilà qui devenait beaucoup moins gracieux.

— Je vais apprendre le rôle, dit-elle à la tragédienne.

— Vous n'avez que vingt minutes, c'est impossible, objecte mademoiselle Félix.

— Bah ! pourquoi donc ? réplique Augustine.

Sans plus de retard, elle prend la brochure, parcourt les vers, tout en s'affublant du costume de la confidente, arrive en scène, débite le rôle d'un bout à l'autre et ne

bronche pas d'une syllabe. Rachel et le caissier furent dans le ravissement.

A peine le Théâtre-Français avait-il eu le loisir d'apprécier l'intelligence et le mérite de mademoiselle Brohan, qu'il fut tout à coup menacé de la perdre. Une maladie étrange, inexplicable, vint arracher la jeune fille à l'étude de ses rôles. Les plus célèbres médecins, consultés tour à tour, déclarent qu'Augustine a un commencement de cancer au sein droit. On parle d'une opération terrible, et afin de rendre cette opération moins dangereuse, on soumet l'actrice à un régime débilitant qui la réduit, au bout de six semaines, à un fort bel état de marasme. Nos opérateurs, trouvant leur sujet assez maigre, se disposent à le mutiler sans le moindre scrupule. Heureusement, ils ont l'idée de réclamer l'assistance de Ricord, qui les traite d'ignares, et d'un simple revers de bistouri, fait sortir une aiguille du sein de la malade en disant :

— Vous avez eu tort, chère belle, de prendre ceci pour une pelote. Ne commettez plus de semblables erreurs.

Du premier coup d'œil l'adroit chirurgien devina la présence de cette aiguille, avalée par l'actrice, et qu'un phénomène bizarre de circulation avait amenée là. Quinze jours après, Augustine, parfaitement guérie, jouait à Saint-Cloud devant Sa Majesté Louis-Philippe.

Or, — devons-nous le dire, et pourra-t-on jamais nous croire? — le roi citoyen, l'homme rangé, le respectable père de famille, eut pendant huit jours la tête à l'envers après cette représentation. Constamment l'image de la sémillante Toinette du *Malade* lui trottait dans la cervelle. Il s'oublia jusqu'à dire à la reine :

« — Comme elle a de beaux bras ! Vous savez, Madame, que de beaux bras annoncent... »

Marie-Amélie allait reprocher à son époux l'inconvenance d'une telle admiration, lorsque M. Guizot parut, ayant sous le bras son portefeuille garni de notes sérieuses. Il se mit en devoir de les communiquer au roi. Louis-Philippe regarda d'un air distrait les paperasses diplomatiques ; puis, au moment où son ministre cherchait à le convaincre de la duplicité des cours d'Allemagne, il s'écria tout à coup, en se frappant le front :

« — Et comme elle entend Molière ! »

Ceci explique pourquoi la pièce du *Malade* était si souvent réclamée à la cour. Notre soubrette y obtenait chaque fois un succès d'enthousiasme.

Un jour, elle se présente, en compagnie de madame Volnys, chez Cuvillier-Fleury, précepteur du duc d'Aumale, afin d'obtenir que le château prît quelques loges pour le bal des artistes. A peine est-elle entrée dans le salon, que plusieurs enfants courent à sa rencontre en frappant des mains et en criant :

— Voilà Toinette ! voilà Toinette !..... Oh ! quel dommage ! elle n'a plus sa robe courte.

Le soir même Augustine expédia aux Tuileries une poupée colossale, habillée de son costume du *Malade imaginaire* au grand complet. Cette poupée faisait encore, en 1847, les délices des enfants de France.

Mademoiselle Brohan fut nommée sociétaire à la fin de l'année qui suivit ses débuts. Non-seulement elle excellait dans les soubrettes, mais elle jouait les rôles de tenue avec une distinction merveilleuse. Jusqu'alors on n'avait pas eu d'exemple d'un talent plus flexible et plus varié. Voici le titre des principales pièces dans lesquelles la jeune actrice a créé des rôles : *Oscar* ou le *Mari qui trompe sa femme*, — la *Tutrice*, — les *Burgraves*

(elle y jouait le page Lupus), — l'*Homme de bien,* — le *Dernier marquis,* — *Pascariel et Scaramouche,* — la *Marinette,* — les *Amoureux sans le savoir,* — le *Testament de César,* — la *Vieillesse de Richelieu,* — la *Tour de Babel,* — le *Carrosse,* — l'*Ombre de Molière* (elle y remplissait le rôle de la muse comique et Rachel celui de la muse tragique), — le *Château de cartes,* — le *Roi attend,* — les *Lundis de Madame,* — le *Béarnais,* — *Don Guzman,* — le *Pour et le Contre,* et le *Songe d'une nuit d'hiver,* sans oublier la *Famille Poisson,* où elle se montra si délicieuse de naturel et de verve. Augustine n'a pas créé, mais elle a transformé et rajeuni les rôles charmants du *Caprice,* — de *Mademoiselle de Belle-Isle,* — des *Demoiselles de Saint-Cyr,* — de la *Marquise de Senneterre* et du *Mariage de Figaro,* qui n'eut jamais de plus vive et de plus spirituelle Suzanne.

Mais ce n'est pas la comédienne seule que nous avons à peindre. On peut affirmer, sans rien craindre des contradicteurs, que Mademoiselle Brohan est une des femmes les plus remarquables de notre époque. Elle sème l'esprit partout. Ses saillies heureuses courent le monde, et nous arrivons bien tard pour glaner dans cette moisson pétillante.

Un acteur, affligé d'un pied bot, se plaignait amèrement devant elle d'une infirmité qui entravait nécessairement sa marche dans la carrière.

— C'est vrai, dit Augustine. Pauvre garçon ! Quand vous aurez un pied dans la tombe, tâchez que ce soit celui-là !

M. Buloz, commissaire royal en 1845, rencontre, un soir, Brohan dans les corridors du théâtre.

— Ah ! ma chère, dit-il, que je vous fasse rire avec une bonne bêtise ?

Elle s'arrête, le regarde et répond d'un air très-sérieux :

— Parlez !

A la même époque et sous la même administration, une actrice favorite était atteinte pour la deuxième ou troisième fois d'une de ces indispositions, dont le terme connu prête à la médisance plus qu'à la pitié.

— Sait-on quel est le père ? demande quelqu'un dans le cabinet de Verteuil.

— Non, dit Augustine ; la justice informe.

Du reste, la spirituelle fille ne se ménage pas elle même, et répondant à un impertinent de ses amis qui lui adressait à brûle-pourpoint une question personnelle du même genre, bien qu'il sût à quoi s'en tenir :

— Mon Dieu ! je l'ignore absolument, dit-elle ; j'ai la vue si basse !

Tout cet esprit n'a rien de commun avec les vulgarités du calémbour, trop appréciées dans notre siècle. Quand mademoiselle Brohan descend au jeu de mot pur et simple, elle lui donne un cachet de finesse tout particulier.

— Votre sœur Magdeleine va donc se marier avec Bataille [1] ? lui demande, un jour, Arsène Houssaye.

— Non vraiment, dit Augustine, ils ont rompu [2].

— Par exemple ! en êtes-vous sûre ?

— Très-sûre. Elle ne veut plus de Bataille, puisqu'elle demeure à présent rue de la Paix !

1. Chanteur de l'Opéra-Comique.

2. Quelques mois après, Magdeleine épousa M. Huchard.

En 1847, elle fait un voyage à Londres, où le prince Louis Bonaparte la reçoit à merveille.

Invitée à diner dans la Cité par le neveu de l'Empereur, elle trouve au nombre des convives une de ses anciennes connaissances de Paris, ce fameux comte d'Orsay, qui, après avoir dévoré plusieurs fortunes, venait, par une chance heureuse, d'hériter de cinquante mille livres de rente.

— A présent que vous voilà redevenu riche, mon cher comte, lui demande le prince, qu'allez-vous faire ?

— Lui ? dit Augustine : il fera des dettes.

Mademoiselle Brohan regagna la France à l'époque où le choléra sévissait avec le plus de rigueur. Elle demeurait alors sur le boulevart Mont-Parnasse, et les habitants de ce quartier n'ont pas perdu le souvenir du dévouement surhumain dont elle donna la preuve. Non contente de verser tout ce qu'elle possédait en numéraire dans la caisse des ambulances, la charitable actrice alla s'asseoir au chevet des victimes du fléau, rivalisant d'héroïsme avec les filles de saint Vincent de Paul.

Augustine a un vrai cœur d'artiste et une âme de chrétienne. L'esprit de bienfaisançe a été jusqu'à la rendre auteur. Elle a écrit, au bénéfice des pauvres, nombre de bluettes que ne désavoueraient pas nos premiers noms littéraires. Sans avoir jamais eu l'idée de prendre la plume, il lui était arrivé fort souvent déjà de guider par d'excellents conseils beaucoup de jeunes fantaisistes, dont les œuvres enrichissent le répertoire moderne. M. Octave Feuillet, un de ses plus intimes amis, peut dire si nous renseignons mal nos lecteurs.

Vers 1847, on organisait une fête à l'hôtel Forbin-Janson, au profit des jeunes orphelins. Sa majesté le roi des

critiques, prié par les maîtres du logis de composer un acte pour la circonstance, hésita, balbutia et ne sut que répondre. Ce grand pourfendeur des pièces d'autrui est parfaitement incapable d'agencer une scène, ce qui lui laisse beaucoup de loisir pour juger les auteurs dramatiques et leur donner sur le genre de savantes leçons. Janin se trouvait donc fort mal à l'aise, lorsque heureusement Augustine parut, et il s'écria :

— Tenez, voici mademoiselle Brohan qui vous fera beaucoup mieux que moi et plus vite la pièce demandée!... Ma chère, ajouta-t-il en baisant la main de l'actrice, vous saurez que c'est pour une bonne œuvre.

— Ah! fit-elle... Eh bien, j'accepte... au petit bonheur!

Deux jours après, les commissaires de la fête recevaient un délicieux proverbe qui a pour titre *Compter sans son hôte*. La représentation de la bluette d'Augustine produisit onze mille francs, y compris le résultat de la vente du manuscrit imprimé. Mademoiselle Brohan devint à la mode. Tous les salons, à l'envi l'un de l'autre, lui firent accueil. Elle était adulée, flattée, cajolée par les cercles aristocratiques. Duchesses, marquises ou comtesses, les plus nobles, les plus distinguées, les plus fières, tenaient à honneur de se montrer partout avec elle.

Jalouse des prémices accordées à l'hôtel Forbin-Janson, madame de Castellane voulut à son tour avoir un proverbe d'Augustine, et Paris élégant courut applaudir les *Métamorphoses de l'Amour*, dans cette jolie salle du faubourg Saint-Honoré, dont chaque recette tombe sur les pauvres en pluie d'or. L'année suivante, la baronne de Paraza, voulant doter d'une église les habitants d'un hameau perdu de la Touraine, eut également recours à la plume de l'actrice. *Quitte ou Double*, petit drame allemand

rempli de verve, joué dans le salon de la baronne, obtint un succès merveilleux. On loua jusqu'à cinq cents francs un simple fauteuil de spectateur, et nos bons Tourangeaux eurent leur temple, grâce à la pièce de mademoiselle Brohan. Le théâtre a bâti l'église.

Au nombre de ses œuvres littéraires, Augustine ne compte pas seulement des comédies et des proverbes. Dans les heures paisibles de l'intimité, dans le calme de la famille, souvent elle rédige de petits poèmes, de fines et piquantes nouvelles, des fables, des allégories, des contes pleins d'une originalité gracieuse. Un jour, il faut l'espérer, la modestie de l'actrice permettra d'imprimer ces inspirations de sa muse [1]. Jusqu'alors elle s'est montrée, sur ce point, parfaitement intraitable, et la publicité ne la séduit en aucune sorte. Pendant des mois

1. Mademoiselle Brohan excelle surtout dans le genre épistolaire, et nombre de lettres piquantes, écrites de sa main, courent le monde. Nous avons pu en arrêter une au passage.

« L'amour est le plus charmant des rêves; mais, Monsieur, outre que je rêve peu, vous êtes marié : — ne le saviez-vous pas? J'aime mieux rire de vos poursuites que de m'en trouver offensée; je dois à notre amie de vous éconduire poliment. Or, je veux bien discuter avec vous. Le rôle de maîtresse est en général blessant, mais enfin, comme il réserve intacte la chère et indispensable liberté, il faut bien parfois s'y résoudre. Mais, Monsieur, être la maîtresse d'un homme marié, peut-on bien y penser de sang-froid? — Partager! — quel horrible socialisme! — Je ne vous parle pas de mille détails repoussants; j'admets, pour vous plaire, qu'un homme ait de l'estime pour sa légitime moitié et de l'amour pour sa maîtresse, — cela se peut, cela s'est vu. Mais, Monsieur, quand bien même votre muse amoureuse vous inspirerait les plus grandes folies du monde, votre ménage est là qui, tôt ou tard, vous fera rentrer au gîte. C'est bien pour la maîtresse qu'on se lève de bonne heure, qu'on coure, qu'on s'attarde; tout cela est charmant, jusqu'au jour où le temps pluvieux fait préférer le foyer à la rue, le dîner à l'amour; — car il faut revenir au vrai, il le faut. Vous aurez pour vous y forcer votre bon sens, votre bon cœur... et votre estomac. Je vous fais grâce des enfants et des accès de goutte. »

entiers, la Comédie-Française lui demanda vainement l'autorisation de jouer un de ses proverbes.

— Vous ne la déciderez, dit Emile Augier au directeur, qu'en la mettant en face d'un acte de dévouement ou de bienfaisance. Elle y tombera comme dans un piége.

Buloz appela, le lendemain, la jeune sociétaire.

— Voyons, lui dit-il, permettez-nous une représentation de *Compter sans son hôte*, une seule?

— Non, répondit Brohan, mille fois non! Je ne veux pas m'exposer à la jalousie des auteurs et à la méchanceté des critiques. Ils disent déjà que je me fais des rôles.

— Mais nous voulons votre proverbe pour un bénéfice, ma chère.

— Ah!...

— Delphine Mante, vous le savez, reste sans fortune après la mort de sa sœur...

— Il s'agit du bénéfice de Delphine? Prenez ma pièce, alors, et donnez le rôle à madame Allan.

Satisfait de cette première concession, Buloz ne demanda rien de plus ce jour-là; mais vers la fin de la semaine, il dit à Augustine :

— Quel dommage!... Si vous consentiez à jouer vous-même, on triplerait la recette....

— Vous êtes fou, Buloz!

— Non, certes. Toute la curiosité du public se portera de ce côté. Voyez ce que vous avez à faire.

— Je jouerai dit-elle.

Et voilà comment, le 1er mai 1849, nous avons pu applaudir mademoiselle Brohan comme actrice et comme auteur [1]. Mais le succès qu'elle obtint ne la fit point reve-

1. On nous reprochera peut-être de ne pas insister davantage sur le talent d'Augustine, au théâtre. Les jours où son nom se trouve sur l'affiche, on voit

nir sur la ferme détermination qu'elle avait prise de ne pas laisser représenter une seconde fois *Compter sans son hôte*. Ni les prières de Buloz, ni celles de ses successeurs ne purent la fléchir. Dès que l'administration lui parle de ses œuvres, elle s'écrie :

— Allons donc ! j'ai trop de talent pour jouer de si mauvaises pièces.

Elle fut la première à conseiller de mettre à l'étude les proverbes d'Alfred de Musset. Le rôle du *Caprice* lui était promis, et déjà les répétitions commençaient avec Anaïs et Maillart, lorsque mademoiselle Judith, toute-puissante sous la direction Buloz, fit changer la distribution de la pièce, prenant pour elle le rôle d'Anaïs, donnant celui de Maillart à Brindeau et celui d'Augustine à madame Allan, qui arrivait de Saint-Pétersbourg. Cette victoire coûta cher à Judith et à sa protégée. Augustine se vengea du passe-droit par un déluge de traits satiriques. Elle demandait à chaque instant à ces dames l'adresse de leur dentiste et faisait des râteliers de celui-ci l'éloge le plus pompeux. Voyant madame Allan causer avec Judith, dans un coin des coulisses, elle s'écria :

— Je gage qu'elles échangent une dent contre moi !

C'était un feu roulant quotidien.

— De quoi parlez-vous ? demandait-elle, un soir, à Ravergie et à Provost, les deux causeurs les plus intrépides du foyer.

certain banc de l'orchestre se remplir de vieillards qui ont l'air de ressusciter, et qu'on ne voit que ces jours-là. Le fait nous semble très-caractéristique. Il y a chez mademoiselle Brohan des qualités sérieuses et une science des traditions que sa mère ne possédait pas à un aussi haut degré, et que sa sœur n'a point conquises. Un seul mot peint le talent de notre héroïne, et, ce mot, nous l'avons entendu répéter plus d'une fois : c'est que Molière aurait beaucoup de peine à se passer d'elle.

— Nous parlons de la création du monde, répondirent-ils.

— Je n'y étais pas. Voyez madame Allan ! dit Augustine.

Lorsque son fils Maurice, alors âgé de vingt-sept mois [1], n'avait pas été sage, elle menaçait de lui faire faire le tour de l'actrice russe. L'enfant jetait les hauts cris et pleurait toutes ses larmes, tant la perspective l'épouvantait.

On se vengeait d'Augustine en la vouant à mille taquineries administratives. Ce fut ainsi qu'on lui infligea cent francs d'amende pour n'avoir pas paru un dimanche gras, dans la cérémonie du *Malade*, à laquelle toute la troupe est tenue d'assister. Le mardi suivant même spectacle, terminé par la même cérémonie. Augustine, après avoir joué *Toinette*, rentre dans sa loge, reprend son costume de ville, descend au cabinet de Buloz, tire sa bourse et lui compte gravement dix louis.

— Je pense dit-elle, que cette fois ce doit être le double.... Bonsoir !

Pendant l'été de 1850, mademoiselle Brohan demanda un congé de six mois et alla donner quelques représentations à Bordeaux. Radieuse de jeunesse et de beauté, régnant sur les esprits comme sur les cœurs, elle reçut dans cette ville des hommages infinis et des marques d'adoration à rendre une reine jalouse. Chaque soir c'était une nouvelle fête, un nouveau bal, un nouveau festin. La plus haute société briguait l'honneur de lui faire accueil. Invitée à dîner par le roi d'Aquitaine [2], Augustine se rendit à l'invitation.

1. Mademoiselle Brohan adore les enfants. Elle en a espéré un toute sa vie, et la naissance de Maurice a été pour elle un bonheur suprême. Vingt fois on l'a entendu dire : — « Je donnerais tout ce que je possède, et monsieur son père, pour avoir un fils. »

2. On surnommait ainsi M. Dufour, armateur excessivement riche.

Avant d'arriver au seuil du logis splendide où l'attend son hôte, elle traverse une avenue admirablement sablée. Tout-à-coup elle s'aperçoit qu'on la laisse marcher seule et que la compagnie s'écarte. Surprise, elle se retourne. Derrière elle, trois domestiques en livrée enferment sous un grillage, par ordre du maître, chacun des pas que ses pieds mignons impriment sur le sable. Ceci était de l'idolâtrie au premier chef. Augustine devait quitter Bordeaux le lendemain. Quand elle se leva de table, toutes les coupes furent brisées, et les convives cassèrent le grand ressort de leurs montres, comme si, après le départ de la charmante actrice, elles ne devaient plus marquer l'heure d'une joie, ni signaler l'instant d'un plaisir. On avouera que messieurs les Bordelais sont passés maîtres en matière de galanterie.

Mademoiselle Brohan quitta les bords de la Gironde pour aller se faire applaudir au delà des Alpes. A Turin, la noblesse italienne se montra aussi prodigue d'enthousiasme que messieurs les négociants de Bordeaux. Les ovations de la scène provoquèrent à la ville des triomphes aussi flatteurs.

Dans une ascension au Mont-Cenis, nous voyons Augustine courir un danger fort grave. Refusant de marcher sur la route grande et belle qui mène au sommet, elle s'obstine à monter à pic, en dépit des observations de ses amis de voyage. Aucun d'eux n'ose la suivre, et l'imprudente comédienne se trouve bientôt sur un escarpement terrible, où le vertige commence à la saisir. Un vache est en train de paître au bord de l'abîme. Augustine retrouve du sang-froid et s'élance sur le dos de l'animal, qui l'emporte avec elle au travers des précipices. La vache a le pied ferme; elle ne bronche pas, et l'actrice, crampon-

née à ses cornes, arrive saine et sauve à la cime de la montagne, où elle retrouve ses compagnons épouvantés de son audace.

Or, ceci est de la témérité pure; mais bientôt notre héroïne donne une preuve de véritable courage. A la fin de la semaine suivante, elle traverse la vallée de Saint-Jean de Maurienne, avec sa cousine qui, depuis Paris, l'accompagne. Ces dames ont pour chevaliers le marquis de Saint-Marsan et deux comtes italiens. L'obscurité tombe. Nos voyageurs hument avec délice le frais aux portières, quand soudain plusieurs bandits se montrent à un détour de la route. Devant leurs carabines le postillon s'arrête. M. de Saint-Marsan et les Italiens s'élancent hors de la berline. Ils ont des armes. En les voyant le pistolet au poing, les bandits se décident à entrer en pourparler. Mademoiselle Brohan tremble qu'au milieu des ténèbres ses défenseurs ne soient victimes d'une surprise. Elle allume du papier dans le creux de sa main pour éclairer la scène, le renouvelle à mesure qu'il menace de s'éteindre et lutte avec une héroïque intrépidité contre la douleur. Les brigands intimidés disparaissent. Mais Augustine a la peau de la main gauche complétement rôtie. Depuis Mucius Scévola, rien de semblable n'avait eu lieu.

A l'expiration de son congé, mademoiselle Brohan vint reprendre à la Comédie-Française le cours de ses représentations. Elle fut presque aussitôt forcée de les interrompre. Les symptômes d'un mal effrayant se manifestèrent chez la comédienne. Après avoir allumé tant de cœurs, ses yeux, ses beaux yeux menaçaient de s'éteindre. Un nuage sombre voilait cette paire d'étoiles, et le bruit se répandit qu'Augustine devenait aveugle. D'abord on n'en voulut rien croire. On s'imagina qu'il y avait là-

dessous quelque amour, jaloux du public, et qui retenait son idole en chartre privée. Malheureusement, la maladie était trop certaine, les médecins vinrent la confirmer par leur témoignage.

Menacée, si jeune encore, d'un accident sinistre, Brohan conservait néanmoins toute sa gaieté; de façon que les incrédules n'en voulaient pas démordre, surtout mademoiselle N***, qui, saluée un soir par la malade, s'écria d'une voix aigre-douce :

— Ah! vous y voyez donc, vous me reconnaissez?

— Non, ma chère dit Augustine, je vous sens.

Les petits journaux ont vécu et vivent encore sur les mots qu'ils empruntent à la spirituelle actrice. Nous connaissons un adroit rédacteur qui, dans ses jours de pénurie, va causer dix minutes avec elle, prend des notes et rapporte au grand complet son numéro du lendemain. C'est à mademoiselle Brohan qu'on a volé ce mot célèbre :

« — J'aime mieux prêter au ridicule qu'à Alexandre Dumas. »

Visitez-la chez elle, abordez-la dans une promenade; faites-la causer le matin, à midi ou le soir; essayez de l'interroger à l'improviste, elle vous répondra toujours par un trait joyeux, par une saillie désopilante. Son médecin la rencontre au Palais-Royal, galerie de Valois, dans un état de grossesse fort avancée.

— Quelle imprudence! s'écrie-t-il, je vous avais défendu de sortir.

— Ne me grondez pas, docteur, répond-elle; je vais chez Séraphin, pour amuser mon enfant.

Certain ministre qui, sous la république, avait fort compromis les finances, parlait devant elle avec amertume des événements de décembre.

— Ah! que voulez-vous, mon cher? dit Augustine: l'Empire c'est la paye!

Levassor, à l'époque où les tables et les guéridons conversaient avec les hommes, assurait, au foyer de la Comédie, qu'il avait eu avec une table de sa connaissance un entretien du plus vif intérêt.

— Je lui ai demandé, disait-il, quelle est la forme de gouvernement la plus sage; elle m'a répondu sans hésiter : « — La république. — Alors, objectai-je, pourquoi Napoléon est-il devenu empereur? — Parce que, reprit-elle, c'est le premier de tous les républicains. »

— Bon! je vois l'affaire, dit Augustine, c'est quelque table à laquelle on aura promis une sous-préfecture!

Depuis le dépérissement de son organe visuel, Brohan transforme ses adorateurs en autant de secrétaires intimes, et leur dicte.... Que leur dicte-t-elle? ses *Mémoires?* non certes. Elle n'est pas assez prétentieuse pour donner dans les travers d'Alexandre Dumas et de madame Sand. Notre héroïne dicte tout simplement ses souvenirs, qui paraîtront sous ce titre curieux: *Historiettes d'Augustine Brohan*. Dès aujourd'hui nous devinons ce que cela peut être, avec l'esprit fin, délicat, la verve maligne et les relations connues de cette autre Sophie Arnould. Tallemant des Réaux rentrera sous terre. Mademoiselle Brohan sait par cœur tout son siècle. Elle est étroitement liée avec les plus hauts personnages, avec les femmes de la plus incontestable distinction. Tous les jours on la rencontre à la promenade, donnant le bras à la princesse de la Trémouille, et les binocles, braqués au Théâtre-Italien sur les loges et les avant-scènes, aperçoivent très-souvent Augustine à côté de la marquise de Caraï.

Parmi les nombreux adorateurs de mademoiselle

Brohan, nous devons citer Emile Augier, le marquis de Saint-Marsan, le comte W*** et Octave Feuillet. Ce fut le petit-fils de Pigault-Lebrun qui se montra le plus enthousiaste en matière de sentiment.

Mais Augustine a des délicatesses de femme bien élevée que ces messieurs se refusaient trop souvent à comprendre. L'auteur de *la Ciguë* et du *Fils de Giboyer* consommait par jour une quantité de cigares prodigieuse. Il fumait jusque dans le salon de l'actrice, qui trouvait la chose d'une bienséance médiocre. Sans lui adresser là-dessus de reproche direct, elle cherchait à le convaincre que le tabac nuisait à la santé.

— Bah! s'écria le partisan du cigare, mon père a soixante ans, et il fume sans cesse.

— Eh bien! s'il n'avait pas fumé, dit Augustine, il en aurait soixante-dix!

A la Comédie-Française, beaucoup de ces dames s'occupent à trouver des ridicules extérieurs et des défauts physiques à l'homme qu'elles n'ont pas. Mademoiselle Judith, un jour, dit à Brohan :

— Je viens de rencontrer Augier sur le pont Royal. Pourquoi donc a-t-il ainsi le nez de travers?

— Lui! repart Augustine. Je ne m'en suis pas encore aperçue. C'est peut-être le vent.

Généreuse, bonne, dévouée, sensible, mademoiselle Brohan sauve les situations exceptionnelles par une dignité de conduite qui permet au moraliste le plus rigide de fermer les yeux et de ne rien voir.

Elle pousse cette dignité personnelle jusqu'à l'excès, ne voulant pas même être suspectée en ce qui touche le désintéressement. Beaucoup de ses amis savent qu'elle a refusé des millions. Quand le théâtre la laisse libre, au lieu

d'aller péniblement recommencer le *Roman comique*, à l'instar des comédiennes de ce temps-ci, Augustine voyage, visite les montagnes et chevauche comme la plus intrépide des amazones. Elle se lève à six heures du matin, et fait presque toujours à pied le chemin de Paris à Neuilly, où elle a sa maison de campagne.

Sa sœur Madeleine, élève particulière de Samson, continue à la Comédie-Française les traditions de tenue parfaite, d'élégance exquise et de diction pure, que lui ont transmises sa mère et Augustine. On dit les trois Brohan, comme on dit les trois Grâces.

Outre Madeleine, l'héroïne de cette notice a deux sœurs jumelles, qu'elle a dotées de sa bourse, et qui, l'une et l'autre, ont été mariées, le même jour, dans la petite église de Fresnes-les-Rungis.

Mademoiselle Brohan reçoit tous les jeudis. Ses réunions sont charmantes. On y fait de la musique et surtout on s'y livre à ce joyeux esprit de conversation, qui tend de plus en plus chaque jour à s'effacer de nos mœurs, et qui est cependant un des traits les plus distinctifs de notre caractère national. N'est pas admis qui veut chez Augustine. On n'y trouve aucune femme de théâtre, il n'y a que des femmes du monde. Quelqu'un disait à Rachel en présence de Brohan :

— Pourquoi n'étiez-vous pas hier rue Mondovi? [1] La fête était superbe.

— Mon Dieu, répondit Hermione, dont l'orgueil souffrait beaucoup de laisser voir qu'elle n'avait point été invitée, j'étais en proie à une migraine affreuse, et je n'ai pu m'y rendre.

1. Ancien domicile de l'actrice. Elle demeure aujourd'hui, n° 6, rue de la Baume, derrière Saint-Philippe du Roule.

— Ah! ma bonne amie, dit Augustine, si j'avais pu croire que vous consentiriez à nous déclamer quelque chose.... Mais vous prenez si cher!

Elle faisait allusion à un bénéfice qu'on avait essayé d'organiser en faveur de Suzanne Brohan [1]. Rachel ayant demandé mille écus pour jouer un acte de *Phèdre,* le bénéfice n'eut pas lieu.

Mademoiselle Félix avait une peur terrible de l'esprit de sa camarade. Il lui revint, un jour, aux oreilles un mot très-alarmant. Léopold Lehon, se trouvant chez Augustine, abrégea tout à coup sa visite et prit son chapeau pour sortir.

— Eh! dit Brohan, vous me quittez. Où allez-vous?

— Je vais chez Rachel.

— C'est juste.... aujourd'hui vendredi, vous faites maigre!

Mademoiselle Brohan n'a jamais éprouvé une affection bien vive pour l'illustre tragédienne. Celle-ci la rendait victime comme les autres de cette personnalité écrasante qui ne souffrait à côté d'elle aucun triomphe. Quand Augustine avait un succès dans une pièce, Rachel faisait au plus vite enlever cette pièce du répertoire.

Et puis Brohan, généreuse comme une reine, n'aime pas la lésinerie et repousse les gens affectés d'instincts cupides. Au mois de février 1848, quand la peur ou l'égoïsme fermaient toutes les bourses, elle se hâta d'envoyer une somme de cinq cents francs à la caisse de secours des artistes dramatiques.

Une jeune personne arrive un jour tout en pleurs dans l'appartement de la rue Mondovi. L'infortunée est sur le

1. C'était un droit acquis à la mère d'Augustine par vingt années de service au théâtre.

point d'être mère. Elle assure que sa famille la tuera, si l'on apprend son déshonneur, et déclare qu'elle veut se jeter à la Seine. Brohan fait venir une voiture, conduit la triste fille chez un médecin, paye les frais de couche et déclare qu'elle prendra soin de l'enfant, qui reste encore aujourd'hui à sa charge.

Un ex-directeur des Beaux-Arts, Garraud, se trouve compromis aux journées de Juin. Le conseil de guerre l'envoie sur les pontons. Mademoiselle Rachel connaissait fort intimement le condamné. On la supplie de faire une démarche en sa faveur, elle refuse. La famille de Garraud s'adresse à Brohan, qui frappe chez tous les ministres et ne leur donne ni repos ni trêve que la grâce du malheureux ne soit signée. Tous les intimes de l'ancien directeur des Beaux-Arts se sont cotisés pour offrir à sa protectrice une fort jolie bague avec cette légende :

« *Les amis de Garraud à Augustine.* »

Nous avons dit que Mademoiselle Brohan avait l'âme chrétienne. Les prêtres de sa paroisse connaissent de longue date la bonté de son cœur et lui servent d'intermédiaires pour accomplir des œuvres de charité. L'abbé Deguerry, de la Madeleine, et l'abbé Guille, aumônier de l'un de nos hospices, savent mieux que personne que les revenus de la comédienne sont les revenus des pauvres. Mademoiselle Brohan témoigne à ces deux prêtres les plus grands égards. Ils l'ont suppliée de ne plus jouer *Tartufe;* elle leur a promis de renoncer à ce rôle. Jusqu'à présent elle a tenu parole.

Une femme est sauvée partout et quand même, lorsqu'elle réunit, comme Augustine, les plus merveilleuses qualités du cœur aux plus rares trésors de l'esprit.

Il faudrait écrire des volumes, si l'on voulait donner un recueil complet des saillies de mademoiselle Brohan. Ce qui la distingue, c'est avant tout la vivacité du trait, l'inattendu de la réplique. M. Scribe, à la première représentation de *la Czarine,* entendit au fond du parterre quelques sifflets insolents, dont ses oreilles furent offusquées outre mesure. Il entra, rouge de colère, au foyer des acteurs, et dit, en levant au ciel ses mains frémissantes :

— Oh ! ce public ! il ne respecte même pas mes cheveux blancs !

— Aussi, dit Augustine, si vous m'en croyez, à la prochaine pièce vous les ferez teindre.

L'actrice a pour courtisan fidèle un comédien très-connu, mais d'une laideur désespérante.

— Hélas ! Augustine, lui dit-il un jour, voilà bien des années que je vous aime ! serez-vous éternellement inflexible ?

— Non, dit-elle ; attendez que je sois aveugle.

Un soir de réjouissance nationale, étant descendue aux Tuileries avec Augier pour voir la fête, ils se trouvent au milieu d'une foule qui ne leur permet ni d'avancer ni de reculer. Devant eux un honnête couple de bourgeois cherche vainement à sortir de la cohue. Le mari semble fort jaloux et trouve ses voisins trop près de sa moitié.

— Monsieur, crie-t-il tout à coup, en se retournant du côté d'Émile, vous venez de prendre.... la taille à ma femme !

— Par exemple, répond Augustine scandalisée, c'est impossible. Fouillez-le.

Sans contredit, le plus joli mot de notre comédienne est celui dont elle s'est rendue coupable envers une jeune

actrice du Théâtre-Français, très-connue pour son gracieux minois, mais dont l'esprit, si elle en a, se cache si obstinément qu'on ne l'aperçoit jamais. Cette jeune élève de Thalie frappe un soir à la porte de la loge de mademoiselle Brohan, se nomme, et crie avec impatience :

— Ouvrez ! mais ouvrez-moi donc !

— Ah ! çà, dit Augustine, est-ce qu'elle me prend pour une écaillère ?

Éminemment artiste et bon garçon, Brohan donne volontiers le bras à tout le monde et fait monter dans sa voiture les amis qu'elle rencontre. Si vous ne connaissez pas l'anecdote du chapeau de Béchard, vous trouverez cinquante personnes qui vous la raconteront dans ses détails les plus pittoresques. Augustine ne donne pas seulement à ses admirateurs des leçons d'esprit d'à-propos, elle leur enseigne au besoin les convenances et leur signale sans gêne un manque de tact ou une sottise. Le comte de Sussy, trouvant notre comédienne fort à son goût, cherchait à la séduire par de grandes manières. Traversant avec elle le pont des Arts, il jette une pièce de cinq francs à l'invalide et passe outre, sans attendre qu'on lui rende le surplus. A l'autre bout du pont, un aveugle demande l'aumône à nos promeneurs.

— Vous avez eu tort, Monsieur le comte, dit Augustine, de ne pas ramasser votre monnaie.

Tirant aussitôt sa bourse, elle jette un louis à l'aveugle.

Mademoiselle Brohan réunit dans une même personnalité Ninon de Lenclos, Sophie Arnould et madame de Staël. Comme la première, elle possède le double mérite de la délicatesse et de la grâce, et ne s'écarte jamais de la décence extérieure. Comme la seconde, elle a le génie

pétillant de la réplique et du bon mot. Enfin on lui trouve l'élévation d'âme de l'auteur de *Corinne*, moins la pédanterie, dont elle se préserve toujours, quand il lui arrive de traiter avec autant de supériorité que de profondeur les questions littéraires et artistiques. Chez mademoiselle Brohan la femme distinguée absorbe la comédienne. On assure qu'elle prend pour devise avec un certain orgueil, dont personne ne la blâme, ce texte imité hardiment d'un vieux blason nobiliaire :

« Coquette ne veux, Soubrette ne daigne, Brohan suis. »

Dans ces dernières années, le *Figaro*, bon connaisseur en fait de talent et d'esprit, a obtenu d'Augustine sept ou huit délicieux *Courriers* qui pétillaient de finesse et de verve. Elle eut le malheur de dire à M. Victor Hugo quelques vérités un peu dures, et, se trouvant en butte, par le fait même, aux rancunes de messieurs les démagogues, elle quitta le journal, disant qu'elle tenait trop à sa tête pour ne pas faire à ces honorables citoyens le sacrifice de sa plume.

Aujourd'hui mademoiselle Brohan occupe la chaire de Rachel au Conservatoire.

CASTILLE (HIPPOLYTE)

Charles-Hippolyte Castille est né à Montreuil-sur-Mer, le 8 novembre 1820. Son père, le chevalier Castille, officier d'ordonnance de Napoléon-le-Grand, fut promu au grade de colonel d'artillerie. C'était un militaire de grand mérite ; la Restauration le mit en disponibilité. M. Castille père mourut en 1820 sans avoir vu la fin de sa disgrâce.

Hippolyte commença ses études classiques à l'âge de dix ans. Les Bourbons avaient repris le chemin de l'exil, et le général Lamarque, vieil ami du colonel, venait d'obtenir de la dynastie de Juillet une bourse pour le fils de son ancien compagnon d'armes. On envoya l'enfant au collége de Douai. Ce collége, ancien couvent des moines d'Enchin, situé près d'une caserne, dans un quartier désert, avait un aspect lugubre. Ses murailles sombres attristèrent le jeune élève. Le souvenir encore plein des cajoleries maternelles, il ne s'habitua point à la rudesse de la

discipline. Des maîtres insensés, plutôt que de recourir au raisonnement avec cette nature souffrante et un peu taciturne, l'exaspérèrent par d'éternelles punitions. Un chef d'étude cassa le bras à Hippolyte, six mois après son entrée au collége. Cet homme brutal fut chassé; mais le caractère de l'enfant s'était aigri. Tous les chefs d'étude lui semblèrent des monstres, qu'il poursuivit d'une haine implacable. Il organisa contre eux mille et une révoltes, tantôt soufflant un quinquet pour mieux les faire trébucher dans l'ombre contre une ficelle perfide, tantôt fabriquant de petites catapultes, au moyen desquelles il manœuvrait si habilement, en pleine étude, que les malheureux pions recevaient à chaque minute, droit sur le nez, d'énormes pommes de terre crues.

Un rapport du proviseur signala ces nombreux méfaits au ministre et ne mentionna point la fracture du bras, qui, sans autoriser la conduite du jeune élève, pouvait néanmoins lui servir d'excuse. La bourse fut supprimée; on renvoya notre inventeur de catapultes chez sa mère.

Comprenant un peu tard les dangers de l'indiscipline, Hippolyte dut renoncer à un système de vengeance dont les suites devaient retomber sur sa famille et sur lui-même.

Il acheva ses classes au collége de Cambrai sous un régime plus paternel. On nous assure que, pendant son année de rhétorique, il triompha de sa vieille rancune, au point de devenir l'ami d'un jeune maître d'étude, qui avait autrefois connu Alphonse Karr au collége Bourbon, et qui développa chez notre héros l'instinct littéraire en lui prêtant *Sous les Tilleuls*.

Ses classes finies, Hippolyte habita le petit hameau d'Oisy-le-Verger, dans le département du Pas-de-Calais. Madame Castille y avait une maison de campagne.

Apprenant que son fils voulait se consacrer aux lettres, elle s'effraya des obstacles sans nombre qu'il allait rencontrer sur sa route en suivant une telle vocation. Pour mieux l'en dissuader, elle le retint près d'elle aussi longtemps que possible. Le jeune homme mena, quinze mois durant, une de ces existences rêveuses et solitaires que Walter Scott a si admirablement dépeintes. C'était un Waverley mélancolique, blond et pâle, un *gentleman farmer* lettré, rimant le matin, chassant dans le jour, et se grisant le soir. Mais, fatigué de cette vie où la matière absorbe l'intelligence, il décida madame Castille à le laisser prendre le chemin de la capitale, assurant, pour calmer les craintes maternelles, qu'il accepterait un emploi, en attendant que sa plume lui créât des ressources. Il partit avec une lettre de recommandation pour M. Mater, député de Bourges [1]. C'était encore un vieil ami du colonel Castille. Son accueil au jeune homme fut rempli de bienveillance. Il le fit entrer presque immédiatement au cabinet du comte Jaubert, ministre des travaux publics.

A dix-neuf ans, Hippolyte était un véritable Adonis, que les bourgeoises anoblies de la cour citoyenne carressaient par de vives œillades ; mais, outre le sérieux de son caractère, propre à lui servir d'égide, il avait laissé au village son premier amour. Ces dames en furent pour leur coquetterie.

Nous l'avons vu se révolter au collége contre une domination brutale. Chez le ministre, il ne tarda pas à donner de nouvelles preuves de cette haine du despotisme qui le caractérise. Bien décidé à ne point se laisser traiter en valet par le maître et à ne subir ni la morgue ni

1. Nommé conseiller à la cour de cassation, en 1851, M. Mater mourut le 25 février 1862.

les dédains, il se conduisait de manière à se faire mettre à la porte, — toujours comme au collége. Il ne se rendait jamais au coup de sonnette du ministre. Quand celui-ci voulait parler à son jeune secrétaire, il fallait qu'il lui expédiât poliment un huissier pour l'inviter à se rendre près de lui. Le comte ordonnait-il un travail d'une voix trop impérieuse, Castille achevait tranquillement une page du *Margrave des Claires*, nouvelle remarquable qui devait signaler bientôt ses débuts en littérature. Mais, chose bizarre, ou tolérait tout. Plus il déployait de fierté dans son humble sphère, plus il se montrait rogue et désobéissant dans les bureaux, plus on avait pour lui d'indulgence. Il fréquentait le monde. Ces dames continuaient de lui prodiguer les œillades, les paroles aimables, les sourires, tant enfin que le jeune homme trembla pour son cœur et pour ses serments.

Un beau jour, il prit une résolution extrême. Des lettres d'Oisy-le-Verger lui annonçant que certaines entraves à ses affections de province n'existaient plus, il demanda un congé au ministre pour aller se marier. Cela fit scandale.

— Se marier à vingt ans ! quelle folie ! Jeter en pâture sa jeunesse aux tristes préoccupations du ménage, perdre ses plus beaux jours de bonheur et de liberté !... c'est impossible !... Allons donc, vous n'y songez pas ! disaient au secrétaire de charmantes danseuses.

— Pardonnez-moi, j'y songe de plus en plus, répondait Castille.

— Eh ! bon Dieu, qu'il s'en aille ! donnez-lui un congé ! cria la comtesse Jaubert sur un ton d'humeur. Puisqu'il n'écoute rien, laissez-le se mettre la corde au cou !

Madame Jaubert, très-jolie femme de ce temps-là, ne flattait point son sexe en appelant ainsi ces deux petits

bras potelés, blancs et roses, par lesquels un époux se retient et s'enchaîne.

Castille se maria donc à vingt ans. De retour à Paris avec sa jeune femme, il trouva le comte Jaubert remplacé par M. Teste. Ce changement de patron ne lui enleva point sa place. Il fut maintenu par le député de Bourges au cabinet du ministre. La seule crainte d'affliger sa mère l'empêchait de se démettre d'un emploi qui lui enlevait ses heures de travail les plus précieuses. Cherchant le moyen de s'en aller au plus vite et de rendre, aux yeux de sa famille, son départ plausible, il n'en trouva pas d'autre que d'insérer dans un petit journal d'alors un article révélateur, où il dénonçait courageusement quelques-unes de ces odieuses manœuvres de corruption ministérielle qui ont épouvanté les derniers temps du règne de Louis-Philippe, et qui, plus tard, chacun le sait, devinrent justiciables des tribunaux. On devine qu'après un tel coup d'audace il ne retourna plus au ministère.

A partir de cette époque, nous le voyons se consacrer exclusivement aux lettres. Il publie dans le *Commerce* son *Margrave des Claires* et une multitude d'autres nouvelles dont les principales ont pour titre : *Marie dolente*, — *Haute-Fontaine*, — le *Smuggler d'Ambleteuse*, — la *Chasse aux Chimères*, — les *Fils de Mercure*, etc. Quelques autres journaux lui ouvrent leurs colonnes, et bientôt il compte parmi les plus féconds rédacteurs du *Courrier français*, du *Musée des Familles* et de l'*Artiste*.

Arsène Houssaye, directeur de ce dernier recueil, ayant eu sur le jeune écrivain quelques détails biographiques, juge convenable d'inscrire au bas d'un premier article le titre de noblesse du nouveau venu. Dans un journal qui a

des prétentions à l'aristocratie, il trouve que cette signature : LE CHEVALIER CASTILLE, sera d'un effet merveilleux. Prévenu à temps, l'auteur se hâte d'accourir et biffe sa chevalerie sur l'épreuve.

— Mon cher, dit-il à Houssaye, on doit entrer dans la littérature, tout simplement frotté d'huile, comme les lutteurs dans l'arène, et laisser broderies et dignités au vestiaire.

Travaillant nuit et jour, Castille ne sortait que pour porter sa copie à l'impression. La réussite commençait à le payer de son courage, quand tout à coup un grand malheur jeta la désolation dans son existence. Une fièvre typhoïde enleva sa femme et le laissa veuf à l'âge de vingt-deux ans [1]. Le travail lui devint insupportable. Sa santé s'altéra, et les médecins lui conseillèrent à tout prix les distractions. Maître d'un léger patrimoine, il se prit à le dissiper avec une mélancolie profonde, et mena la vie élégante, uniquement pour obéir à la Faculté de Médecine. On le rencontrait à Tortoni, sur le boulevard de Gand, aux Italiens, dans les avenues du bois de Boulogne ou le long des plages de Trouville. Un petit groom très-coquet, galonné sur toutes les coutures, le suivait au dehors et n'oubliait pas de lui demander régulièrement chaque matin :

— Monsieur, quand aurons-nous des chevaux ?

Le maître faisait la sourde oreille et ne répondait jamais à cette question insidieuse.

L'indiscrétion de ces détails blessera peut-être l'auteur de l'*Histoire de la seconde République française*. Nous en sommes désolé ; mais qu'y faire ? Admettre le talent

1. Hippolyte Castille s'est remarié depuis avec la fille d'un ancien officier de l'Empire.

de l'homme, ce n'est pas nous engager le moins du monde à respecter les doctrines diverses dont il lui a plu de se faire l'apôtre. Nous soupçonnons fortement l'aristocrate d'hier d'avoir glissé jusqu'au républicanisme, et de là jusqu'à l'impérialisme sur la pente de l'ambition. Qu'il l'ait fait avec naïveté, sans se rendre compte de la métamorphose, c'est tout simple. La politique est comme l'enfer, elle est pavée de bonnes intentions.

Hippolyte Castille, en 1855, fut choisi par M. Lesseps pour diriger le feuilleton de l'*Esprit public*. Ses relations avec les premiers écrivains ne lui donnèrent pas une haute idée de la dignité de ces messieurs. On put l'entendre s'écrier avec une certaine amertume :

— Je me trouverais bien à plaindre, si je m'éveillais à quarante ans avec la gloire d'un Dumas [1] ou d'un Eugène Sue !

Ce n'était chez Castille ni forfanterie ni dédain, c'était pur dégoût du mercantilisme. Ses aspirations commençaient à se tourner ailleurs. Il questionnait les personnes de sa connaissance, notamment André de Goy [2], très au courant des choses d'Angleterre, sur lord Normanby, sur M. Disraëli et quelques autres politiques de premier ordre, qui, pour avoir écrit des romans dans leur jeunesse, n'en étaient pas moins devenus des hommes d'État

1. Dans un procès que le chef de la grande fabrique de romans eut alors, il s'avisa, par un élan de vantardise, de lâcher au tribunal la phrase suivante : « Un jeune homme de relations charmantes, M. Hippolyte Castille, m'a offert *trois francs* la ligne à l'*Esprit public.* » Le rédacteur en chef du feuilleton démentit le propos. Déjà les administrateurs lui reprochaient de payer trop généreusement ses confrères. Castille avait proposé le prix du *Siècle*, c'est-à-dire *vingt sous* la ligne, et Dumas, ne payant MM. Hippolyte Auger, Maquet, Meurice et autres qu'à raison de *dix centimes*, il avait *dix-huit sous* de bénéfice net.

2. Son collaborateur à l'*Esprit public.*

éminents. Hippolyte avait connu au *Courrier français* un économiste distingué, M. Gustave de Molinari. Ce dernier le mit en relations avec Frédéric Bastiat, Coquelin, Joseph Garnier, le jeune Fonteyreaud, et une quantité d'autres personnages occupés à discuter avec chaleur les hautes questions économiques et sociales qui allaient bouleverser le pays de fond en comble. De petites assemblées parlementaires avant la lettre se tenaient chez Castille, rue Saint-Lazare, dans l'ancien hôtel du cardinal Fesch.

Nos lecteurs comprendront pourquoi M. de Molinari fit paraître, en 1847, chez le libraire Guillaumin, un livre d'économie politique sous ce titre, alors inexpliqué, de *Soirées de la rue Saint-Lazare*.

Hippolyte Castille venait à la même époque, d'achever les *Oiseaux de Proie* [1]. Malgré le retentissement de cette œuvre, où éclatent de grandes qualités de style au milieu de quelques défauts de jeunesse, il s'éloigna de plus en plus chaque jour de la littérature frivole, et ne tarda pas à fonder, avec Molinari et Bastiat, le *Travail intellectuel*, feuille périodique destinée à prêcher l'émancipation des classes qui vivent des produits de la pensée.

Ce journal fut encouragé vivement par Horace Say, Dunoyers de l'Institut, Michel Chevalier et tous les grands économistes.

La Révolution vint surprendre le jeune homme et ses

1. Au mois de juillet 1861, il intenta un procès à M. Dennery, qui lui avait pris son titre. Maître Paillet mourut en plaidant pour l'auteur dramatique contre l'homme de lettres. Le grand avocat ne pouvait perdre sa dernière cause, et Castille fut débouté de ses prétentions. M. Dennery, revenant sur l'arrêt du tribunal, comprit qu'il devait un dédommagement à sa partie adverse. Il proposa à l'auteur des *Oiseaux de proie* d'emprunter à ses ouvrages un autre sujet de pièce, et signa un traité. De pareils faits sont rares chez messieurs du théâtre.

laborieux collaborateurs. Aussitôt ils fondèrent, sous ce titre : la *République française,* une feuille quotidienne qui se fit remarquer, en ces temps de trouble, par le calme et l'élévation des idées. Castille abandonnait entièrement pour la politique sa carrière d'homme de lettres. Il jeta dans cette seconde affaire de presse le reste de sa petite fortune, sans obtenir de résultat. La *République française* cessa de paraître devant les exigences du cautionnement.

Le groupe économiste dut se diviser. Frédéric Bastiat prit place à l'Assemblée constituante, où l'appelaient son noble caractère et ses talents. Molinari voua sa plume au service du parti de l'ordre [1], et Castille, croyant obéir à des instincts de réformateur, jeta sa vie en pâture à l'ogre populaire.

Son ambition, comme nous l'avons déjà dit, le trompait lui-même; elle se glissait dans son âme sous le manteau du dévouement et du sacrifice. Il brava les périls de la politique active, et se lança, comme un hardi plongeur, au fond des noirs abîmes. Nous le retrouvons, en 1848, à la tête d'un des plus populeux arrondissements de Paris [2], présidant les réunions électorales, faisant partie des *Conclaves,* collaborant tour à tour à la *Révolution démocratique et sociale* du sieur Delécluze et à la *Tribune des peuples,* dirigée par le célèbre Mickiewicz. Sur ce théâtre, si peu en rapport avec les habitudes de son passé, l'élégant jeune homme de la Chaussée-d'Antin conquit à l'instant même la confiance du peuple. Il se fit adorer des ouvriers, devint pour eux une sorte d'avocat consultant,

1. Il devint un des principaux rédacteurs de la *Patrie.*
2. Le 6e.

soigna leurs intérêts, apaisa leurs chicanes, et remplit, comme il l'avoua lui-même plus tard [1], une mission qui eût exigé au préalable vingt mille livres de rente. Castille avait voulu voir et connaître; il vit et il connut, mais en apprenant ce qu'il en coûte.

Du reste, on peut affirmer que, dans cette périlleuse étude, il ne perdit rien de lui-même. Il supporta la misère et la démagogie avec le plus inaltérable dandysme.

A cette époque il avait transporté ses pénates au boulevard du Temple, consacrant ses dernières ressources au triomphe de la cause démocratique et travaillant gratis au journal la *Révolution*. Cette vie était accompagnée de grandes souffrances et de singulières amertumes. La démocratie a cela de désolant pour les gens de cœur, que la diffamation s'y érige en système et que les républicains se jettent de la boue entre eux avec une infatigable persévérance.

« Quand on veut remonter à la source de la calomnie, on ne trouve personne à mettre au bout d'une épée, dit M. Castille, et l'honneur d'un galant homme devient le jouet d'une foule de lâches, d'impuissants et de jaloux [2]. »

De tels aveux sont bons à enregistrer.

« Il me semblait, dit-il encore, que le spectre de mon père se penchait derrière moi, couvert de ses armes étincelantes et de ses vêtements brodés d'or, et qu'il me disait ironiquement : — « Belles mœurs, dans ce monde-là ! »

Quelle déception nouvelle éprouva le jeune homme? A quel danger dut-il se soustraire? Quels engagements prit-il avec les républicains, que ceux-ci ne crurent pas devoir remplir? Nous trouverons peut-être tout-à-l'heure

1. Dans son livre qui a pour titre *Lucien Bruno*.
2. *Scènes de la vie réelle*, page 279. Nous parlerons plus loin de cet ouvrage.

le mot de l'énigme dans certains passages de ses livres. Toujours est-il que notre dandy démocrate disparut brusquement des assemblées populaires. Il quitta Paris et se réfugia au petit hameau Saint-James, près de la porte de Madrid, derrière le bois de Boulogne. Les ouvriers du sixième et du huitième arrondissement vinrent, à deux reprises différentes et par petits groupes, le visiter dans sa solitude. L'ermite de Saint-James les reçut l'œil humide, et leur fit comprendre que toutes relations étaient rompues entre lui et les compagnonnages des faubourgs. Castille se mourait de ce qu'il avait vu. Pendant six mois il fut dans l'état d'un homme qui s'éteint. Comme tant d'autres, il ne poussait pas l'ambition jusqu'à vouloir la satisfaire à tout prix, fût-ce au milieu des ruines.

Après deux ans de retraite, il reparut dans la lice littéraire. La *Revue de Paris* publia du jeune auteur quelques articles remarquables sur la *propriété intellectuelle*, sorte de point de suture qui lui servit à renouer 1847 à 1852. Puis tout à coup la presse entière s'émut à l'apparition d'un pamphlet incisif et mordant qui a pour titre : *Les hommes et les Mœurs en France sous le règne de Louis-Philippe*. Ce livre est écrit avec une verve franchement gauloise, avec un style cavalier qui galope sans gêne en administrant des ruades. Que de vieux loups politiques en ont reçu d'une page à l'autre, et s'en sont allés la mâchoire saignante! Hippolyte Castille frappe droit au défaut de la cuirasse. Il a le coup d'œil sûr et la main ferme. Son trait de satire est plus qu'un aiguillon, c'est une épée. D'un seul mot, d'une seule phrase, il peint un caractère.

« Cet homme est une apparence, » a-t-il dit en parlant de M. Guizot, et cela est si vrai que l'ex-ministre de

Louis-Philippe, protestant incorrigible, comme chacun le sait, a pu se donner récemment, aux yeux du plus grand nombre, l'apparence d'un bon catholique, tout en continuant à ne renier ni Luther, ni Calvin.

Quant à « M. Thiers de Santillane, Panurge politique, » il ne se trouve pas ressemblant sur les pages qui lui sont consacrées dans *les Hommes et les Mœurs;* mais le public est d'un avis contraire, en dépit de certains succès d'opposition moderne, et d'une défense de l'*Encyclique,* où perce visiblement un bout de l'oreille voltairienne du personnage.

« Le petit Rémusat, dit Castille, me fait l'effet d'une dévote égrillarde ou d'une femme galante transformée en dame de charité. »

Notre auteur a cela de bon qu'il ne ménage pas les hommes de son parti. Jamais les démagogues ne pourront digérer ces trois phrases :

« Carrel fut républicain par orgueil. »

« Léon Faucher, ministre bilieux, se vengeait sur ses administrés de son mauvais tempérament. »

« Sauf la pipe et les opinions, Flocon n'était qu'un doctrinaire. »

Vers la même époque, Hippolyte Castille publia *Lucien Bruno* [1], œuvre où son talent brille sous une face nouvelle, et où se rencontrent les nuances de sentiment les plus exquises. En vérité, c'est un beau livre, rempli d'élans du cœur, de franchise et de larmes. Nous soupçonnons Castille d'avoir écrit là toute son histoire : ne

1. Sous ce titre général, *Scènes de la vie réelle*, on a réimprimé, il y a cinq ou six ans, *Lucien Bruno* et trois autres études curieuses d'Hippolyte Castille : *Histoires de ménage*, — le *Champ de pierre* et les *Mémoires d'un Aveugle-né.*

serait-ce point à lui qu'une certaine madame de Rouvray (type ressemblant trait pour trait à la comtesse de Liévèn) adresse les paroles suivantes?

« Vos convictions ne reposent que sur des illusions. Il ne suffit pas de posséder la foi et de savoir par cœur quelques axiomes d'équité naturelle, qu'aucun homme éclairé ne conteste ; il faut savoir comment vont les affaires de ce monde, et vous l'ignorez complétement. Il faut connaître les partis ; vous vous trompez sur chacun d'eux, notamment sur le vôtre. Vous frayez avec le peuple, vous le jugez foncièrement mal. Vous le croyez révolutionnaire, il ne l'est pas. C'est dans les aristocraties seulement que se recrutent les révolutionnaires. Voyez l'histoire. En allant prendre ses chefs dans les sphères supérieures, le peuple est d'accord avec la logique. Mais cet accord cesse quand, affectant le dédain des habits noirs, il prétend s'attribuer un rôle dont il n'a ni les qualités ni les vices. Je ne vous défends pas d'être révolutionnaire ; Louis XI, Machiavel, Richelieu, Pierre le Grand l'ont été avant vous. Bien d'autres, que vous ne soupçonnez pas, tant le préjugé vous aveugle, le sont autour de vous. Je ne vous défends pas même d'être un héros et de mourir pour l'idée ; mais il faut vivre et mourir grandement. Aimez le peuple, c'est bien ; aimez-le pour sa laideur, pour sa misère, pour son ignorance ; faites tout pour l'émanciper, le racheter ; créez, si vous le pouvez, une nation divine ; en un mot, soyez son bienfaiteur, et non pas son valet !

« — Cependant, répond Lucien, ce peuple, que vous traitez en mineur, est votre maître à tous. Le peuple, c'est tout le monde, c'est la majorité ; il est votre souverain.

« — Lui, le pauvre enfant ! Il vous l'a dit, et vous le

croyez. Gardez-vous bien de vous laisser gouverner par le peuple ignorant : il vous renierait demain ; il ferait mentir vos doctrines ; il s'engouerait du premier venu, en dépit de la justice et de la raison, et vous prouverait qu'il n'entend pas même ses propres intérêts. Il faut pourtant compter avec lui, me direz-vous ; sans doute, comme le navire compte avec le vent, en le domptant.

« — Quelquefois sous le vent le navire sombre.

« — Qu'est-ce que cela prouve ? Le beau triomphe, que celui de l'élément brutal contre la science et le courage ! Quelle conclusion morale tirer de là ? Sans doute, le peuple, comme certains éléments, semble doué d'une vie propre. L'Océan aussi semble s'agiter de lui-même. Otez l'influence de la lune, plus de flux ni de reflux. C'est ainsi que les astres supérieurs de l'intelligence humaine communiquent le mouvement aux masses. La multitude ou la collectivité est inconsciencieuse ; aussi serait-il insensé de lui reprocher ses crimes ; mais il faudrait être bien peu ami de l'humanité pour l'abandonner à elle-même et se laisser diriger par elle. Non, non, monsieur Lucien, les majorités ne gouvernent pas ; gardez-vous d'en douter ! M. de Voltaire disait : « La France, c'est « sept ou huit cents personnes. » Il était bien généreux, et, pour ma part, je n'en accorde pas autant au monde entier. »

Que dites-vous, lecteurs, d'un démocrate assez sincère pour imprimer de semblables ripostes, à la suite de sa profession de foi ?

Plus loin, Lucien Castille, jeté par ses rêves ambitieux au sein des cohortes populaires, nous rend compte des angoisses et des tristes désappointements que lui fit éprouver la politique de carrefour. Écoutons-le, c'est toujours lui qui parle.

« Un moyen de solution se présenta. Quelque détestable qu'il fût, je n'eus pas le droit de le rejeter. On avait disposé de moi sans mon consentement. Une députation d'impatients vint me trouver et me dit :

« — Nous comptons sur vous depuis la Bastille jusqu'au Château-d'Eau. Le peuple a résolu de marcher.

« — Dans combien de temps?

« — Dans trois jours.

« — Nous sommes liés, répliquai-je, par trop d'actes antérieurs pour vous refuser même le sacrifice de ma vie. Ma personne est donc à vous ; comptez sur moi, quoi qu'il arrive. Je suis prêt à partager vos fautes, je le répète, mais non pas à les dissimuler. Vous choisissez pour renverser le pouvoir un moment détestable. On ne fait pas des révolutions tous les jours. L'art du politique est de les voir venir et de distinguer les véritables des fausses. Les révolutions, comme les orages, ont besoin de la conflagration de certains éléments pour éclater. N'oubliez point qu'on ne fait pas les révolutions; elles se font. Je vous engage à réfléchir.

« J'insistai longtemps encore par divers arguments tirés de la situation : tout fut inutile.

« — Nos réflexions sont faites, répliquèrent-ils. Le peuple veut se lever.

« — S'il en est ainsi, je n'ai rien à ajouter, vous avez ma parole; je me lave les mains de ce qui va s'accomplir, mais je serai fidèle à ma promesse.

« Ils me laissèrent en proie à une agitation difficile à décrire. J'avais bien prévu le cas où il faudrait risquer ma tête sur le coup de dé d'une révolution, mais non point une éventualité qui ne laissait entrevoir aucune chance de succès. J'en éprouvai une amère tristesse. Dieu sait

que je ne regrettais point une existence dont je ne connaissais que les ennuis et les privations; mais il m'en coûtait de partir en laissant ma tâche inachevée. Après mes regrets personnels, j'eus à en essuyer d'autres. Je crus de mon devoir d'avertir ma mère, afin de la préparer à tout événement. Cette explication donna lieu à une scène déchirante. La pauvre femme s'arrachait les cheveux et suppliait qu'on lui ôtât la vie plutôt que de lui prendre son fils.

« — Ayez pitié de moi, mon Dieu ! s'écriait-elle. J'ai tout perdu, fortune, distinctions, plaisirs. Mon mari est mort, mes frères et mes sœurs sont morts; je n'ai plus que mon fils, laissez-le-moi, mon Dieu ! Pour quelques jours qui me restent à vivre, dois-je encore être si cruellement éprouvée ? Je ne sais point qui a tort ou raison; que m'importe, à moi, ce qui se passe en haut, pourvu qu'on me laisse mon fils ? Lucien, tu ne sortiras pas, je ne veux pas que tu sortes. Cette fois, on te ramènerait mort; car, si tu y vas, tu mourras, quelque chose me le dit... Tu mourras !

« — Eh bien, ma mère, répondis-je avec douceur, dois-je préférer le déshonneur à la mort ? Sont-ce là les leçons que mon père m'a léguées ? Mon père manquait-il à la foi jurée ?

« — Jamais ?

« — Son fils doit-il semer la honte sur sa tombe ? Ne suis-je pas engagé envers le peuple ? n'ai-je pas donné ma parole ?

« — Sans doute. Et tu n'y manqueras pas, Lucien. J'aimerais mieux te savoir mort que déshonoré !... Mais, mon fils ! mon fils !

« Ses larmes redoublèrent; à la fin, elle me dit :

« — Je sais que tout cela est inutile. Tu iras, il le faut ; tu le dois. L'honneur avant toute chose. Mais, pendant le combat, pense à moi, mon fils ; si tu meurs, je meurs !

« Elle n'en put dire davantage. Ému jusqu'au fond de l'âme, j'eus bien de la peine à dissimuler mon trouble. Je pressai la sainte femme contre mon cœur et je baisai ses cheveux blancs. J'aurais voulu que le peuple tout entier fût témoin de ce pacte de famille, et pût constater combien il en coûte de servir sa cause, lui qui est si enclin à oublier ses chefs et à les abandonner au bourreau ou à la prison. »

Tout était convenu ; le lendemain, aux premières lueurs du jour, la horde insurgée devait être sur le boulevard, à la porte de la maison du jeune chef. Lucien prépara ses armes.

« Je me couchai le cœur triste, dit-il, l'âme inquiète. Je dormis peu. Plusieurs fois je m'éveillai pendant la nuit ; je me levais et j'allais à la fenêtre jeter un coup d'œil sur les boulevards. La lune les baignait de sa lumière douce et mélancolique ; jamais je ne les avais vus plus calmes. Je soupirai en songeant que demain le sang rougirait ces pavés blanchis, et que la fusillade réveillerait dans la douleur et l'effroi cette grande famille humaine. Au point du jour je m'habillai à la hâte, j'ouvris ma fenêtre et je jetai un rapide regard sur toute la ligne des boulevards. De rares passants la sillonnaient. Les ouvriers se rendaient à leur travail, les boutiques s'ouvraient lentement. Un rayon de soleil perçait la brume. Les cloches sonnaient la première messe.

« — Les imprudents ! pensais-je, il y a longtemps que nous devrions être en marche !

« Mon cœur battait d'impatience. Les heures s'écoulaient, j'usais mes yeux à regarder, je ne découvrais aucun symptôme d'insurrection. A dix heures, je sortis, fort mécontent d'avoir été inutilement compromis, la police ne pouvant manquer de connaître nos projets avortés. Je rencontrai Aubry [1], il avait l'air de très-mauvaise humeur.

« — Nous n'étions pas vingt au rendez-vous, me dit-il; c'est incroyable. A les entendre hier... Enfin, c'est partie remise. Le peuple a ses heures.

« Je rentrai chez moi et je remis mon fusil à son clou.

« — Te voilà donc, me dis-je ironiquement, général sans soldats!

« La joie de ma mère ne put dissiper mon dépit. J'étais furieux d'avoir inutilement éprouvé toutes les affres d'une bataille que je prévoyais devoir être une boucherie. Oubliant la non-individualité du peuple, j'éprouvais contre lui la colère que l'on ressent contre un homme.

« — Maintenant te voilà délié, me dit ma mère.

« — Oh! pour cela, oui, répliquai-je; ce n'est pas moi qui maintenant céderai à d'aussi vaines sollicitations! »

L'auteur transporte la scène de son récit en juillet 1830, afin de nous dérouter sur la véritable date des faits qu'il raconte. Mais n'est-il pas de toute évidence qu'il s'agit de la Révolution de février? Dans ce long épisode que nous venons de reproduire, on reconnaît, à ne s'y point méprendre, la bataille manquée qui devait se livrer, en 1850, à propos de la loi du 31 mai.

Hippolyte Castille, renonçant aux révolutions de la rue,

1. Ouvrier mécanicien qui joue un grand rôle dans l'histoire de Lucien Bruno.

fut attiré à la Société des gens de lettres, qui véritablement avait plus besoin que l'État d'une réforme complète. Élu par l'assemblée générale, il devint membre du comité. Deux ans il y siégea à côté de nous, et nous avons pu le voir à l'œuvre. Si l'institution n'est pas établie sur des bases solides et ne fonctionne pas mieux à l'heure présente, ce n'est point la faute de notre ex-collègue. Avec le génie révolutionnaire il possède un véritable talent d'organisation. Les anciennes thèses sur l'émancipation intellectuelle, le travail en commun et la propriété de la pensée trouvaient là matière à développement. Il exhortait les gens de lettres à demander l'abolition des monopoles et des restrictions fiscales qui pèsent sur la presse.

Le moment n'était pas favorable. Messieurs du palais Bourbon, jugeant à propos d'achever la ruine des littérateurs, ruine dont le permier jour de la République avait donné le signal, s'étaient avisés de nous jeter à la tête, comme un autre pavé de l'ours, le fameux amendement Riancey [1]. Comme on peut le croire, cela causait grand émoi au cénacle de la cité Trévise. La caisse de secours était vide, et des centaines d'écrivains tombaient dans une gêne profonde.

— Rassurez-vous, dit Castille à ses collègues : cette loi ne vivra que ce que vivent les insectes.

L'événement justifia la prédiction. Pendant ses deux années d'exercice, il obtint la réforme de plusieurs abus, qu'on eut soin de rétablir immédiatement après son

1. M. de Riancey demanda qu'on imposât le timbre aux romans-feuilletons, et décida ainsi les journaux à ne plus ouvrir leurs colonnes qu'aux œuvres d'Alexandre Dumas, de madame Sand et d'Eugène Sue. La morale publique y gagna beaucoup.

départ. Il cessa d'être dignitaire en vertu de la loi du sort, et juste au moment où le docteur Véron, doublé de M. Jules Lecomte, faisait au comité son entrée triomphale.

Nous aurions voulu voir la figure du docteur en présence du jeune écrivain qui a tracé de lui le portrait qui va suivre :

« Ainsi que Bouret, M. Véron appartient à l'histoire. Il est plus intéressant que Bouret, plus honnête homme que Bouret, qui est un plat coquin; mais Bouret a plus de génie. Le docteur Véron est un type héroï-comique. Il y a en lui du Sancho Pança et du Sganarelle. Il a l'embonpoint et le bon sens de Sancho, il en a aussi la naïveté crédule. Il est moraliste et sermonneur à la manière de Sganarelle. « Ah! Monsieur, quelle vie nous menons! » Et, après avoir mené cette vie-là comme le valet de don Juan, il pense à faire son salut. Sa personne tout entière respire un parfum de la comédie du bon temps. Il a volé son caractère à Molière, il lui a volé jusqu'à son ventre, son allure, ses traits. S'il n'était pas aussi profondément mêlé aux affaires politiques, industrielles et littéraires de ce temps, on le prendrait pour quelque personnage oublié par le dix- septième ou le dix-huitième siècle. Il complète la comédie du règne de Louis-Philippe. Il y introduit l'élément bouffon, partie essentielle de l'art moderne. Il égaye d'un reflet particulier une époque vouée au deuil, à l'inquiétude et au désespoir. J'ai vu un croquis de M. Dantan jeune qui représente le docteur Véron avec tant de vérité, qu'au premier coup d'œil je reconnus l'original dans la rue. La caricature de M. Dantan vous montre un gros et grand corps, armé d'un côté d'une seringue, de l'autre d'une boîte de pâte de Regnault. Ce torse, contourné par

les effets de l'ostentation, est surmonté d'un chapeau à grands bords, d'un petit nez, de deux énormes joues et d'une monstrueuse cravate. On a fait une foule de méchants contes sur cette cravate. La satire perd à se matérialiser ainsi. Les mystères de la cravate du docteur appartiennent à un ordre purement métaphysique. Cette cravate est un trait de caractère général. Si je ne craignais qu'on se méprît sur la gravité de mes intentions, je dirais qu'elle atteint à la hauteur d'un symbole. A Dieu ne plaise que je veuille établir le moindre rapprochement entre M. le docteur Véron et Robert-Macaire; mais je désire faire observer à mon lecteur que ce type brutal sur lequel s'est épuisé tout l'esprit des dernières années du règne de la bourgeoisie, que ce monstre dans lequel on a réuni, comme Richardson dans Lovelace, tous les vices d'une époque et d'un peuple, Robert-Macaire a, lui aussi, une énorme cravate. La cravate devient ainsi quelque chose comme un drapeau, un insigne, une marque d'origine. Mais où elle devient tout à fait un symbole, c'est lorsqu'elle se dégage des temps et des circonstances, comme au cou de M. de Talleyrand. Cette énorme cravate me produit l'effet d'un sac rempli de malice. Elle est grosse d'importance et de mensonge. Au besoin elle sert à dissimuler un pli moqueur de la lèvre. Elle trahit le puffiste, comme la queue le renard, ou l'oreille l'âne. Le reste appartient à la fantaisie et à l'hyperbole [1]. »

Le jour où la *Revue de Paris* présenta ce croquis à ses lecteurs, Gérard de Nerval courut au divan dela rue Lepelletier, rendez-vous habituel de la littérature militante, et cria de toutes ses forces :

1. *Les Hommes et les Mœurs*, page 361 et suivantes.

— Messieurs, réjouissons-nous; voici l'ancien pamphlet ressuscité !

Hippolyte Castille composa, de 1848 à 1850, nombre d'articles pour certaines feuilles hebdomadaires, notamment pour la *Semaine,* où il fit paraître une série d'études sur les auteurs contemporains.

« Si l'enfer du Dante existe, insinue-t-il quelque part, Auguste Maquet y rongera pendant l'éternité tout entière le crâne d'Alexandre Dumas. »

L'article consacré à Balzac valut à son auteur une réponse du grand romancier. Castille eut la gloire de faire sortir de ses habitudes le père d'*Eugénie Grandet,* qui, d'ordinaire, ne s'inquiétait en aucune sorte de ce qu'on pouvait écrire sur lui.

Nous arrivons à l'œuvre la plus importante de notre héros. On devine que nous parlons de l'*Histoire de la seconde République française.* Nous avons sérieusement approfondi cette œuvre, et nous trouvons que jamais historien n'eut une verve aussi franche, aussi passionnée, aussi sincère, aussi sympathique et aussi irritante. Si de semblables épithètes hurlent de se voir accolées, il faut pourtant bien qu'elles s'y résignent. Après avoir parcouru ces quatres volumes et les avoir fouillés à l'aide du scalpel de l'analyse, nous sommes loin d'être avec l'auteur en parfait accord de principes. Il nous heurte à chaque page dans nos opinions et nous blesse dans nos croyances. M. Castille est de l'étoffe dont on fait les hommes d'État; mais il serait déplorable qu'il le devînt sans avoir préalablement changé de doctrines. Au pouvoir, il daignerait conserver la religion comme simple cheville politique, voilà tout. Pour maintenir le principe d'autorité, le moyen le plus victorieux et le plus sûr lui paraît être la Terreur.

Il donne la main à Robespierre dans le passé, à Blanqui dans l'avenir. Sa logique et son style ont quelque chose de sec et d'aigu qui sent le couperet. Cet historien blond nous tient des raisonnements à la Saint-Just, et voilà ce que nous appelons dans son livre la partie irritante.

En y réfléchissant toutefois, M. Castille pourrait bien être un fin diplomate qui s'affuble de la peau du tigre en guise d'épouvantail. N'exagère-t-il pas le principe à gauche pour qu'on lui en montre, à droite, l'application possible sans la guillotine et sans Robespierre?

Quoi qu'il en soit, ces exagérations ne sont dangereuses pour personne, et le livre du jeune historien renferme à côté de cela des pages d'une haute moralité, des aperçus profonds, des enseignements lumineux. Hippolyte Castille se plonge avec intrépidité dans le chaos révolutionnaire de 1848, et y jette un *Fiat lux* terrible. Les ambitieux ignobles, les stupides législateurs de cette époque insolente, démasqués en pleine lumière, se sauvent confondus, et rentrent au néant d'où ils n'auraient jamais dû sortir.

En politique, comme dans la littérature et dans les arts, il y a des personnages que la presse éclaire de tous ses rayons, et d'autres qu'elle s'obstine à laisser dans l'ombre. On ne se fait pas d'idée de la puissance de cette tactique indigne qui consiste à étouffer un homme de talent, jusqu'à ce que ce talent fasse explosion comme une chaudière trop comprimée. En dehors des entraves fiscales et administratives, la presse, à Paris, grâce aux capitaux énormes qu'exige la fondation d'un journal, constitue un véritable monopole, le plus odieux de tous, le monopole de la publicité, c'est-à-dire de l'opinion publique. Elle ne

saurait dispenser le talent à qui n'en a pas, mais il lui est loisible de donner de la notoriété aux sots, aux charlatans, et de faire le vide autour du génie. La presse parisienne ne pardonne pas à Hippolyte Castille d'avoir jeté au vent la plume du romancier, pour saisir d'une main ferme celle du publiciste et de l'historien. Ne pouvant contester la valeur de l'homme, elle l'étouffe.

Après la publication des articles insérés par la *Revue de Paris* sur MM. Thiers et Guizot, et signés Castille, la *Revue des Deux Mondes* prit l'alarme. Un conciliabule s'assembla. Buloz demandait la tête du pamphlétaire, et l'on allait prendre la résolution de foudroyer l'audacieux qui osait toucher aux réputations consacrées, quand tout à coup un malin de la compagnie s'écria :

— Messieurs, le moyen héroïque, c'est le silence.

On applaudit, et le mot d'ordre fut colporté sans retard. L'éditeur des *Hommes et des Mœurs* distribua vainement aux journaux quarante ou cinquante exemplaires de l'ouvrage ; personne n'en rendit compte. Arnoult Frémy s'étant offert pour le critiquer dans l'*Illustration,* M. Paulin répondit :

— Il ne sera parlé de ce livre ni en bien ni en mal.

Telle était la formule de cette conspiration du silence. Le mot d'ordre passa jusqu'aux libraires. On entrava par tous les moyens possibles la vente du volume, et pourtant il n'offensait ni les lois établies, ni la religion, ni les mœurs. Mais c'était un livre de *bonne foy,* comme dit Montaigne, « un livre où les vivants étaient traités comme des morts, » suivant l'expression du jeune auteur lui-même. Ce silence était d'autant plus incompréhensible, que l'ouvrage causait de l'émotion dans le monde. La *Revue de Paris* reçut plus de deux cents lettres. Il circu-

lait des anecdotes singulières. On assurait que M. de Rémusat avait pleuré en voyant sa silhouette. On disait aussi qu'Hippolyte Castille s'était rallié au gouvernement et qu'un poste considérable lui était offert. Le monde est un vaste enchaînement de complicités. On ne s'imagine pas à quel péril s'expose l'homme courageux et plein de franchise qui se place en dehors du cercle de ces complicités. L'*Histoire de Dix Ans*, de M. Louis Blanc, a eu cet avantage immense que l'auteur fut le complice des célébrités du parti républicain et du parti légitimiste combinés. Il flatta leurs passions et servit leur haine. Hippolyte Castille, ayant voulu au contraire *liquider* les vieux partis et ouvrir des voies nouvelles, eut contre lui toutes les phalanges. Grâce à la conspiration du silence, la jeunesse l'ignora et ne put lui venir en aide par le concours de ses sympathies. On voit comment un écrivain digne d'être connu peut rester dans l'ombre, faute de lumière.

Et, si les faits que nous rapportons trouvent des incrédules, il suffira pour les convaincre d'établir un simple parallèle. Tous les jours on rend compte d'un bouquet à Chloris ou d'un fade roman. D'où vient que les *Hommes et les Mœurs* n'aient pas obtenu d'articles? Pourquoi l'*Histoire de la seconde République* n'a-t-elle point été soumise à la critique des grands journaux? Ont-ils le droit de dissimuler à leurs lecteurs un fait aussi grave que la publication d'un livre destiné à fournir des documents aux annales contemporaines?

Lorsqu'on mit en vente le premier volume de cette œuvre, la conspiration du silence fut un moment brisée : le *Siècle* et la *Presse* parlèrent. Le doux Pelletan distilla du fiel; le petit Paulin Limayrac escamota la pensée de

l'auteur et laissa traîtreusement dix-huit jours en portefeuille la réponse de Castille, afin de lui ôter le mérite d'une réplique immédiate. N'importe, le débat s'ouvrait, et le public allait en être juge, quand un *Quos ego,* parti on ne sait d'où, fit taire les deux bavards qui violaient la consigne. Tout rentra dans l'inviolable silence du commencement. Les *Débats,* le *Pays,* la *Revue des deux Mondes* n'avaient point parlé. Le *Constitutionnel* alla plus loin; il refusa les annonces payantes. C'était pousser le pacte jusqu'à l'héroïsme.

Pour ne parler que des grandes feuilles périodiques et de la principale *Revue,* la France ne trouve-t-elle pas étrange que MM. Bertin, de Girardin, Delamarre, Havin, Cohen et Buloz soient les uniques dispensateurs de la gloire, les directeurs exclusifs de l'opinion? Ces messieurs tiennent, comme Éole, les outres de la tempête, des zéphyrs ou du calme plat.

Nous regardons ceci comme une chose d'autant plus inique et déplorable, que nous en avons été plus d'une fois nous-même, et que nous en serons encore victime.

Hippolyte découragé a dit adieu à la démocratie pour saluer l'avènement de l'empire.

Maintenant les vieux amis de son père le poussent à la fortune. Il a publié des *biographies contemporaines* que nous ne jugeons pas, car elles sont pour la plupart le remercîment de faveurs reçues et ne comptent ni pour la vérité ni pour l'histoire. En 1858, M. Castille se livra, dans l'unique but de complaire au gouvernement de son pays, à un *Parallèle,* extrêmement flatteur, *entre César, Charlemagne* et *Napoléon.* Nous devons convenir, en outre, que son *Histoire de soixante ans* et les arti-

cles qu'il publia comme rédacteur en chef du *Globe* montrent l'honnête homme entièrement revenu de ses erreurs de jeunesse, et prêt à recevoir toutes les décorations, toutes les faveurs, dues à son retour aux idées saines, et à son mérite, dont il est pleinement convaincu.

CAVAIGNAC

Il est rare que l'homme soit doué d'une force de caractère assez grande et d'une raison assez ferme pour s'affranchir des traditions de famille et des influences de foyer. Si la source d'un fleuve est chargée de limon, ses flots peuvent, dans leur cours, se dégager et s'éclaircir; mais, au moindre bouleversement, la vase originelle remonte à la surface. Avant février 1848, Cavaignac était très-peu républicain, où, si l'on préfère, il touchait à l'indifférence absolue en matière politique, lorsque, sur la tombe encore fraîche de son frère Godefroy, il dut contracter des engagements presque forcés avec le parti rouge. La révolution vint ensuite le porter au premier plan, sans lui donner une minute pour réfléchir. Il se crut obligé d'épouser la démocratie comme le doge de Venise épousait la mer Adriatique. La leçon même du 10 décembre

ne put ramener sur la ligne droite son esprit fourvoyé. Quand survinrent les événements de 1851 et la renaissance de l'Empire, Cavaignac persista. Rien ne put le décider à convenir des erreurs de son jugement. Il resta ferme sur les ruines de ses espérances et ne renonça point aux illusions qu'il s'était faites sur son temps et sur son pays.

Mais il est inutile de discuter les déterminations que lui dicta sa conscience. Un jour, si l'histoire les blâme, elle n'en proclamera pas moins, comme l'Assemblée nationale après les journées de juin, que le général Cavaignac a bien mérité de la patrie et de la société. L'histoire n'a pas l'ingratitude de la politique, et l'heure vient toujours où elle dégage l'héroïsme de l'épée comme celui de la plume des agitations tumultueuses et des lâches injustices de l'opinion. Certes, elle ne refusera pas ses éloges à l'homme qui pouvait être un Cromwell et qui ne le voulut pas.

Biographe contemporain, nous avons la conviction profonde d'exprimer ici d'avance le jugement de la postérité, en disant qu'Eugène Cavaignac, cœur loyal et bras fort, aurait fondé la République en France, et cela pour toujours, si les mœurs de ce pays pouvaient s'accommoder de la République. Lorsque des hommes de l'espèce de celui auquel nous consacrons cette esquisse ont échoué dans leurs tentatives, il faut que les Louis Jourdan, les Taxile Delord, et autres démocrates de même trempe, relisent pour leur instruction personnelle l'histoire d'Hercule et des pygmées. Elle leur fera connaître la vanité de leurs prétentions et la sottise de leurs espérances. Depuis Armand Carrel et depuis le vainqueur de juin, le sceptre démocratique tombe en quenouille.

Louis-Eugène Cavaignac est né à Paris, le 15 octobre 1802. Il est le second fils de Jean-Baptiste Cavaignac, député à la Convention Nationale, directeur des domaines à Naples sous l'Empire, préfet de la Somme pendant les Cent jours, et mort en exil à Bruxelles, à la fin de l'année 1829.

Julie-Marie Olivier de Corancez, sa mère, était patricienne comme Marianne-Charlotte Corday d'Armans; elle était aussi, comme l'*Ange de l'assassinat,* girondine pure et sincère catholique.

Un oncle d'Eugène, Jacques-Marie Cavaignac, ardent républicain d'abord, servit avec distinction dans les armées de la République, puis dans les armées de l'Empire. Napoléon, à la bataille d'Austerlitz, le nomma commandeur de la légion d'honneur. En 1806, Jacques-Marie Cavaignac s'engagea au service du roi de Naples et devint capitaine de ses gardes. A la rentrée des Bourbons, il ne jugea pas convenable de sacrifier sa fortune à ses souvenirs. Il offrit son épée à Louis XVIII, qui le combla de faveurs et le nomma successivement lieutenant-général, chevalier de Saint-Louis, commandeur du même ordre, baron de Baragne, vicomte, puis enfin inspecteur-général de la cavalerie en France. Il eut, de plus, un fauteuil au Luxembourg.

Tous les membres de cette famille, comme on peut le voir, ne se sont pas solennellement drapés dans la toge républicaine pour refuser leurs services aux tyrans.

Les ennemis que le pouvoir fit au général Cavaignac fouillèrent, avec le soin que donne la haine, dans la vie révolutionnaire de son père et y découvrirent des excès sans nombre. Sous la Terreur, Jean-Baptiste Cavaignac s'était fait remarquer parmi les plus fougueux et les plus

impitoyables. On imprimait les lettres qu'il écrivait de sa province à la Convention. En voici une, entre autres, datée du 10 frimaire an III.

« Je fais construire des crèches dans les temples. La République aura là de superbes écuries. Notre collègue Dartigoyte, par ses prédications civiques, a électrisé tous les esprits. Je l'avais secondé de tous mes moyens dans cet apostolat philosophique, et tout était préparé. Le peuple était mûr. Le jour de la troisième décade fut fixé pour célébrer à Auch la fête de la Raison et l'abolition totale du fanatisme. Ce jour solennel arrive; le peuple entier s'assemble sur le boulevard champêtre, et là, dans un banquet fraternel, il fait éclater les premiers transports de sa joie. Après ce repas lacédémonien, il parcourt l'enceinte de la ville, arrache et foule aux pieds tous les signes fanatiques qu'il rencontre. De retour sur la place consacrée à la liberté, il s'assemble autour d'un bûcher couvert de titres féodaux, et se fait amener dans un tombereau deux Vierges à miracles du pays, les croix principales et les saints qui naguère recevaient l'encens des superstitieux. Partout l'enthousiasme civique éclate. Le bûcher s'allume, et ces ridicules idoles y sont précipitées aux acclamations d'une foule innombrable. La carmagnole dura toute la nuit autour du brasier philosophique qui consumait à la fois tant d'erreurs. »

Ainsi finit cette lettre édifiante.

O grands jours! ô sublime époque! ô noble proconsul Cavaignac! Messieurs les rédacteurs du *Siècle* doivent sentir de douces larmes mouiller leur paupière à la lecture de ce glorieux compte-rendu, et sans doute ils caressent l'espoir de nous ramener de pareilles scènes.

Dans une autre lettre de Jean-Baptiste Cavaignac, datée du 25 germinal de l'année suivante, nous trouvons ce passage :

« Il est temps d'ordonner *l'arrestation* de tous les ci-devant nobles, de tous les ci-devant seigneurs, de tous les prêtres fanatiques. Tant qu'il en restera un sur la terre de la liberté, il conspirera contre elle. »

Arrestation, comme on le sait, voulait dire alors *guillotine*.

Un journal de la province [1] accusa Jean-Baptiste d'avoir commis un attentat infâme sur la personne d'une belle et courageuse fille [2], qui venait lui demander la vie de son père. Mais il a été reconnu que l'odieux de ce crime retombait sur un collègue de notre proconsul. Celui-ci a bien assez de faits à sa charge sans qu'on lui prête encore les ignominies d'un autre conventionnel.

Le frère aîné d'Eugène, Godefroy Cavaignac, fut, sous Louis-Philippe, un des plus illustres héros du parti républicain. Il mourut prématurément de la poitrine, en 1845. Riche de quinze mille livres de rente, qu'il avait eues pour sa part dans l'héritage paternel, et en espérant le double à la mort du vicomte, son oncle, dont il était le préféré, Godefroy suivit le goût très-vif qui le portait vers la littérature. Avant d'être absorbé par le journalisme radical, il avait écrit deux ouvrages qui ne sont pas sans valeur. Le premier a pour titre : *Le Cardinal Dubois*, ou *Tout chemin mène à Rome*. C'est un proverbe dramatique, avec cinq personnages, savoir : Dubois, le Régent, la Fillon, célèbre entremetteuse, et un curé d'Auvergne. L'originalité du dialogue n'excuse pas certains mots

1. Le *Mémorial bordelais*.
2. Mlle de Labarrère.

empreints d'un cynisme révoltant, que l'auteur emploie sous prétexte de mieux rendre les façons de parler du digne précepteur de Philippe. Le second ouvrage, *Une tuerie de cosaques*, renferme des scènes d'invasion, d'un style incorrect, mais d'une énergie saisissante.

Godefroy Cavaignac commence la dynastie de ces républicains aux manières aristocratiques dont le *National* a déroulé le drapeau. C'était un caractère trempé vigoureusement, un esprit organisateur. Il voulait la République pure de tout excès et de tout désordre. S'il eût vécu en février, plus habile que Ledru-Rollin et consorts, peut-être aurait-il imprimé aux masses populaires une impulsion morale et régulatrice. Mais Dieu avait condamné d'avance la République, en éloignant de son berceau les seuls personnages capables de la faire grandir, Armand Carrel, Godefroy et Eugène Cavaignac.

Eugène fit ses études au collége Sainte-Barbe avec son frère. On sait que l'abbé Nicolle, sous ce même nom de Sainte-Barbe, et par la faveur de la Congrégation, avait établi, rue des Postes, une institution rivale. Il disait de Victor Delanneau, chef de l'établissement de la rue de Reims :

— Jugez du maître par les élèves : il n'a chez lui que des fils de régicides !

En effet, parmi tous ces jeunes gens, la cause des lis n'était pas en faveur. Le jour de la Saint-Charlemagne de l'année 1818, l'affiche de la Comédie-Française portait : SPECTACLE DEMANDÉ. Talma jouait *Manlius*. Deux cents élèves de M. Delanneau convinrent de se donner rendez-vous au théâtre, pour avoir la joie d'applaudir à outrance le grand artiste et de siffler messieurs les gardes du corps. Tout se passa comme on l'avait comploté. Un ancien condis-

ciple des frères Cavaignac nous assure qu'ils prirent une large part à cette manifestation libérale, à laquelle la presse du lendemain donna un retentissement énorme.

Au collége, Eugène se montrait d'un naturel sauvage et même un peu bourru ; mais ces dehors de sanglier toujours prêt au coup de boutoir cachaient un cœur sensible, des penchants à la bienveillance et à l'amitié sincère. Eugène a conservé le souvenir de tous ses anciens condisciples, même de ceux qu'il n'a plus revus depuis sa sortie du collége. Voici à ce sujet une anecdote dont nous garantissons l'exactitude.

Le 17 mai 1848, un ex-barbiste, garde national, se trouvait au poste du ministère de la guerre. C'était le lendemain de l'une des plus folles et des plus tristes journées de la révolution. Des ordres rigoureux avaient été donnés pour empêcher qui que ce fût de pénétrer dans les grandes administrations publiques. Tout à coup une simple citadine s'arrête devant le n° 90 de la rue Saint-Dominique-Saint-Germain. Un individu en habits bourgeois descend de voiture et se présente à la porte de l'hôtel; mais le factionnaire de la ligne lui barre le passage et refuse d'écouter ses explications. Sept ou huit gardes nationaux, qui se promenaient dans la cour du ministère, s'approchent et confirment à l'étranger les rigueurs de la consigne. Heureusement celui-ci, sous le shako de la milice citoyenne, avise une figure de connaissance.

— Eh ! bonjour ! s'écrie-t-il, mon cher Frédéric ! J'espère que tu vas me reconnaître, toi?

Le garde national examine pendant quelques secondes celui qui l'interpelle, pousse un cri de surprise et l'embrasse avec effusion.

— Laissez entrer M. le général Cavaignac ! dit-il au

factionnaire, qui se hâta de présenter les armes au héros d'Afrique [1].

Ce fait prouve que l'illustre soldat avait la plus précieuse de toutes les mémoires, la mémoire du cœur.

Après avoir achevé son cours de mathématiques spéciales, Eugène Cavaignac entra, le 1er octobre 1820, à l'Ecole polytechnique. Il en sortit deux années après et fut admis en qualité de sous-lieutenant à l'école d'application d'artillerie, à Metz. En 1824, il fut placé dans le deuxième régiment du génie, en garnison à Arras. Deux années après, on le nomma lieutenant.

Nous le voyons, en 1828, partir capitaine et suivre l'expédition qui allait délivrer la Grèce du joug égyptien.

La première affaire dans laquelle se distingua Cavaignac fut la prise du château de Morée. Il y déploya ce courage calme et froid qui révèle l'instinct du commandement et fait deviner le général sous l'épaulette du capitaine.

Rentré, après la guerre, à sa garnison d'Arras, il ne tarda pas à voir éclater la révolution de juillet. Pour la première fois des idées politiques vinrent se jeter à la traverse de son avenir. Envoyé à Metz avec son régiment, il obtint la permission de venir à Paris rendre à son oncle et à son frère une visite de quelques jours. Godefroy le fit adhérer sans peine au fameux *projet d'association pour la défense nationale*, machine révolutionnaire, dont les républicains, mécontents du tour que leur avait joué La Fayette, cherchaient à multiplier les ressorts. On envoyait sur tous les points de la France des listes qui se couvraient de signatures. Eugène se chargea de recueillir

1. Élu représentant à l'Assemblée nationale, par les départements de la Seine et du Lot, Eugène Cavaignac avait opté pour ce dernier. Il venait d'obtenir l'autorisation de quitter l'Algérie pour remplir son mandat.

à Metz les adhésions démocratiques. Le colonel de son régiment fut averti de la manœuvre. Il crut devoir interpeller le capitaine Cavaignac sur la conduite qu'il tiendrait en cas d'émeute.

— Si le régiment se bat contre les légitimistes, lui demanda-t-il, vous battrez-vous ?

— Oui, colonel.

— Et si nous avons affaire aux républicains ?

— Je ne me battrai pas, répondit Eugène.

C'était net et catégorique. Son supérieur instruisit le gouvernement de la réponse, et tout aussitôt le capitaine Cavaignac fut mis en disponibilité. L'oncle Jacques-Marie, qui continuait d'être au mieux avec tous les régimes, n'abandonna pas son neveu dans cette circonstance. Il alla trouver le maréchal Soult, son vieux compagnon d'armes, pour le prier d'obtenir qu'on révoquât la mesure.

— Diable ! ce sera difficile, répondit le héros de Toulouse. Enfin, n'importe, essayons !

Mais Louis-Philippe ne voulut d'abord rien entendre. Il avait pris le nom de Cavaignac en haine profonde, depuis une conférence qu'il avait eue, après 1830, avec le frère d'Eugène. Sachant l'influence de Godefroy sur les radicaux, Sa Majesté citoyenne s'était flattée de l'espoir de le séduire. Toutes ses câlineries échouèrent devant une véritable muraille de bronze.

— On voit bien, Monsieur, dit le roi, que vous êtes le fils d'un conventionnel.

— Si je suis le fils d'un conventionnel, vous êtes le fils de Philippe-Égalité ! répondit avec rudesse l'aîné des Cavaignac.

Après avoir décoché cette boutade irrespectueuse, il prit congé du prince pour égayer le *National* avec l'anec-

dote. Cet antécédent de famille était peu favorable à Eugène. Mais le maréchal Soult y mit de la persistance. On triompha de la rancune de Louis-Philippe, et les épaulettes furent rendues.

— Envoyez-le jeter sa gourme en Afrique! dit le roi.

L'administration de la guerre employait depuis quelque temps ce moyen commode de purger les garnisons de Paris et de la province de tout officier démocrate. Eugène fut dirigé sur Oran. Ses supérieurs le choisirent pour surveiller les travaux de défense de la place et les routes stratégiques des environs. Il trouva, dit la *Biographie générale*, l'occasion de se faire remarquer dans diverses circonstances. Après la prise de Tlemcen, le maréchal Clausel ayant résolu de laisser une garnison au Méchouar (citadelle de la ville), Cavaignac fut placé, avec le titre de chef de bataillon provisoire, à la tête de cinq cents volontaires pour garder cette position périlleuse. Il arma cinq cents Koulouglis qui doublèrent sa petite garnison, créa des hôpitaux, des ateliers d'armement et d'équipement, éleva des casernes et perfectionna les moyens de défense du Méchouar. Plusieurs ravitaillements eurent lieu à diverses époques; mais leur insuffisance se faisait rapidement sentir, et la garnison se trouva souvent aux plus dures extrémités, malgré l'ordre qui régnait dans les distributions et la réduction des rations. Cavaignac organisa alors de fréquentes *razzias* contre les tribus hostiles. En 1839, on releva l'héroïque garnison de Tlemcen, et le maréchal Clausel annonça à Cavaignac qu'il allait lui obtenir la confirmation de son grade provisoire. « — Je n'accepterai rien, répondit Eugène, si chaque officier de mon bataillon n'obtient pas en même temps que moi de l'avancement! »

Noble réponse qui peint d'un seul trait le caractère de l'homme.

L'année suivante, le maréchal Bugeaud écrivait au ministre : « Cavaignac est un officier instruit, ardent, zélé, susceptible d'un dévouement qui, joint à sa haute capacité, le rend propre aux grandes choses et lui assure les premiers grades, si sa santé n'y met obstacle. »

En effet, le courageux soldat ne tarda pas à tomber malade. Les fatigues et les privations de Tlemcen l'avaient brisé. L'air de la France, l'air natal pouvait seul le rétablir. Un congé lui fut accordé, à la sollicitation du colonel Rulhières. Sur ces entrefaites, Godefroy Cavaignac s'évada de Sainte-Pélagie, à la suite du procès d'avril. Eugène, craignant de se trouver dans une position fausse, voulut donner sa démission ; mais ses chefs l'en dissuadèrent. Il profita de son congé pour écrire un livre qui fit alors sensation et qui a pour titre : *De la régence d'Alger*.

Cependant le traité de la Tafna venait d'être rompu par Abd-el-Kader. Au bruit de la bataille qui recommence, le cœur d'Eugène s'électrise. Il ne songe plus à ses souffrances physiques et demande à reprendre les armes. Le ministre de la guerre le désigne pour commander le deuxième bataillon de zéphirs, à Cherchell. Dans une sortie contre les Kabyles, qui bloquent la place, il est blessé d'une balle à la cuisse. On l'apprend à Paris par des lettres particulières, Cavaignac n'en a point parlé dans son bulletin officiel. Il avait été chargé là, comme au Méchouar, de défendre la position avec une poignée d'hommes, et son héroïsme fut récompensé par le grade de lieutenant-colonel aux zouaves.

Bientôt le général Changarnier ayant reçu la mission de ravitailler Milianah, Eugène commande sous ses ordres

l'arrière-garde de la colonne. Il protége le passage des troupes au milieu de populations belliqueuses et à travers un pays de montagnes. Dans cette retraite, il est blessé d'une balle au genou et voit un cheval tué sous lui, sans que son merveilleux sang-froid et sa bravoure l'abandonnent une minute. On le nomme colonel et on le maintient à la tête du régiment de zouaves.

En avril 1843, le gouvernement se décide, sur les conseils de Bugeaud et de Lamoricière, à construire à Ténès, à Ess-Nam et à Tiaret certains postes destinés à devenir des villes avec le temps. Cavaignac est chargé d'établir le poste d'Ess-Nam. Il arrive avec 2500 hommes dans une plaine immense, presque sans culture, où l'on ne trouve çà et là que des lotus et d'informes vestiges de constructions romaines. Bientôt s'élèvent, au milieu de ce désert, des établissements de tout genre, des casernes, des arsenaux, des maisons de colons, un aqueduc et une église, sentinelle avancée de la civilisation chrétienne. D'une main, Cavaignac bâtit la ville qui doit porter le nom d'un prince de la dynastie régnante, de l'autre il combat et soumet à la domination française les tribus d'alentour. Bref, en quelques mois, la nouvelle subdivision, dont Orléansville est devenu le chef-lieu, se trouve entièrement pacifiée. Le *Moniteur* apporte à Eugène Cavaignac sa nomination à un nouveau grade, celui de maréchal de camp. L'année suivante, on le place à la tête de la subdivision de Tlemcen, et, en 1844, on lui donne à gouverner la province d'Oran. Il est alors général de brigade.

Dans une notice aussi courte, l'espace nous fait défaut pour mentionner en détail toutes ses expéditions glorieuses. Les affaires de Médéah, de Tagdempt, de la

Mitidja et d'El-Harboug ne se reproduiront pas dans l'histoire sans montrer Eugène Cavaignac au premier rang des vainqueurs. Le seul événement malheureux qui, sur la fin de la guerre sainte, contraria ses opérations militaires, fut la destruction du bataillon commandé par l'intrépide Montagnac, et celle de l'escadron du deuxième hussards qui, sous les ordres de Courby de Cognord, s'était précipité tête baissée sur l'ennemi, soixante contre trois mille. Ce désastre eut lieu au pied du mamelon de Djemmâa-Ghazaouat.

Le 2 mars 1848, un navire hollandais aborde à Oran et jette sur le rivage la première nouvelle de la proclamation de la République en France. On court en informer le général Cavaignac. Il devient pâle et murmure d'un air consterné :

— Hélas! avant six mois, nous aurons Henri V à Paris!

En attendant, la révolution apporte au frère de Godefroy sa nomination au grade de général de division et au commandement général de l'Algérie. Après avoir fait connaître à l'armée et à la population que la France vient de briser le trône de la branche cadette, le nouveau gouverneur part pour Alger. Que se passa-t-il entre ces trois généraux, d'Aumale, Joinville et Cavaignac? Ce dut être le pendant de la scène émouvante dans laquelle Tite-Live nous a peint l'un des plus grands capitaines de l'antiquité, au moment de semblables adieux : *Frendens, fremensque.*

Ici, pour être impartial, nous enregistrons plusieurs actes condamnables du gouverneur, au début de son pouvoir administratif, actes qu'il déplora lui-même amèrement plus tard, en ce qu'ils étaient d'imprudentes et

absurdes concessions aux tendances démagogiques. Le sieur Couput, commissaire de Ledru-Rollin et de madame Sand, avait reçu, avant son départ pour l'Afrique, les ordres de ce couple rubicond. Il décida Cavaignac à faire enlever la statue du duc d'Orléans, dont le souvenir était populaire sur le sol où il avait vaillamment combattu. Bien plus, on arbora, par les ordres du gouverneur, et toujours aux suggestions du sieur Couput, le hideux bonnet rouge tout en haut de l'arbre de la liberté. Cavaignac le fit enlever, le lendemain, devant les témoignages du dégoût public. Pour excuser ses torts, il a dit plus tard qu'il n'avait attaché aucune importance à cette manifestation; mais ni l'Afrique ni la mère-patrie ne s'étaient méprises sur le sens du sinistre emblème.

Le gouvernement provisoire, une fois installé, songe à confier à Cavaignac le portefeuille de la guerre. On sent la nécessité d'investir de la force un chef capable de réprimer les élans de l'anarchie, et Lamoricière lui-même, arrivé le 24 au soir à l'Hôtel-de-Ville, s'empresse de rendre hommage aux qualités énergiques du héros de Tlemcen. Il conseille aux Provisoires de le choisir. La discussion est longue et vive. On finit par craindre de se donner un maître, et l'on conclut à laisser Cavaignac dans le poste que venait de quitter le duc d'Aumale.

Plus tard, le 20 mars, nos hommes d'État républicains, effrayés des allures du peuple, revinrent sur cette décision et firent porter des offres officiels au gouverneur général de l'Algérie.

— Je refuse, répondit Cavaignac, à moins que l'on ne m'accorde la rentrée immédiate des troupes dans Paris.

Il voulait venger l'armée de l'affront que les révolutionnaires lui avaient fait subir, affront sanglant dont nos

soldats se souviennent encore et se souviendront toujours. Nous pensons que les hommes de l'émeute ne les décideront plus, sous aucun prétexte, à déposer les armes sans combat. La valeur des flatteries démocratiques est connue. C'est bien le moins que les leçons du passé profitent à l'avenir.

Eugène Cavaignac envoya donc aux Provisoires cette réponse, nette, précise et loyale. Un de nos plus braves généraux [1], à qui l'on citait quelques passages de la lettre, en fut tellement impressionné, qu'il s'écria, les larmes aux yeux :

— Dites à Cavaignac que, pour l'honneur de l'armée et le maintien des principes qu'il soutient avec tant de noblesse et de courage, moi son compagnon d'armes en Afrique et son ancien de grade, je suis prêt à servir sous ses ordres comme simple soldat !

Les exigences du gouverneur de l'Algérie semblèrent monstrueuses à messieurs du Provisoire. Ils prirent sa lettre pour un refus de concours pur et simple et lui enjoignirent sèchement de demeurer à son poste.

Nommé, comme nous l'avons dit plus haut, représentant du peuple, aux élections générales d'avril, par les départements de la Seine et du Lot, Cavaignac voulut remplir son mandat à l'Assemblée nationale. En conséquence, il obtint d'abandonner le poste éminent qu'il occupait en Afrique. Il arriva le 17 mai, deux jours après le criminel attentat des démagogues contre la Chambre. Paris était dans la consternation. Les républicains se divisaient en deux camps, celui des modérés et celui des anarchistes. Ces derniers conservaient une attitude mena-

1. Le général comte de M.., aujourd'hui sénateur.

çante. Ils entraînaient avec eux les masses populaires, aigries par la souffrance et par le manque de travail. Un cataclysme devenait imminent. Les diverses légions de la garde nationale, divisées entre elles, étaient incapables de maintenir l'ordre, et la garde mobile, cette création toute révolutionnaire, avait trop d'instincts dangereux et trop d'indiscipline pour ne pas inspirer des craintes à l'heure du combat. Grâce aux inexplicables faiblesses du Provisoire, l'armée continuait à être exclue de Paris. La plupart de nos généraux d'élite étaient mis à la retraite. Quelques officiers d'un grade inférieur avaient provoqué cette mesure de désorganisation et d'ingratitude. Au milieu de ces graves conjonctures, et quand une vieille expérience d'homme d'État aurait à peine suffi à conjurer le péril, on offre de nouveau le portefeuille de la guerre à Cavaignac. Il accepte, mu par une pensée de dévouement sublime, que les passions politiques essayent en vain de calomnier devant l'histoire,

Chaque jour et partout on entendait répéter ces mots sinistres : « Il faut en finir ! » et, trois semaines après l'installation du nouveau ministre, le tocsin de la guerre civile éclatait d'un bout de Paris à l'autre.

La fermeture des ateliers nationaux était le prétexte de l'insurrection. Comme l'injustice des partis a voulu faire retomber les malheurs de la bataille sur la tête des hommes courageux qui ont provoqué cette mesure de salut public, écoutons sur ce point le jugement de Victor Hugo : sans doute on ne récusera pas son témoignage.

« Les ateliers nationaux, dit-il, étaient un expédient fatal. Ils avaient abâtardi les vigoureux enfants du travail ; ils avaient ôté à une partie du peuple le goût du labeur, goût salutaire qui contient la dignité, le respect

de soi-même et la santé de la conscience. A ceux qui n'avaient connu jusque-là que la force généreuse du bras qui travaille, ils avaient appris la honteuse puissance de la main tendue. Ils avaient déshabitué les épaules de porter le poids glorieux du travail honnête et ils avaient habitué les consciences à porter le fardeau humiliant de l'aumône. Nous connaissions déjà le désœuvré de l'opulence ; ils créèrent le désœuvré de la misère, cent fois plus dangereux pour lui-même et pour autrui. La Monarchie avait ses oisifs; la République eut ses fainéants. Paris copia Naples. »

Cependant des groupes nombreux et animés occupent, le jeudi 22 juin, les points principaux de la capitale. Une députation se présente aux portes du Luxembourg et proteste contre le récent décret des législateurs.

Les délégués viennent dire que M. Marie, membre de la commission exécutive, leur a fait mauvais accueil. Immédiatement on décide que l'attaque aura lieu le lendemain. On dresse le plan de la bataille. Le centre de l'armée parricide se cantonne dans les rues tortueuses qui avoisinaient alors l'Hôtel-de-Ville, et les deux ailes remontent à droite et à gauche, l'une du côté des barrières de Belleville, de Montmartre et de Clichy, l'autre du côté de la barrière d'Enfer. Deux cent vingt et une barricades se dressent en un clin d'œil, et la ville entière semble être au pouvoir des émeutiers, dont le nombre s'élève à plus de soixante mille.

Sur la proposition de M. Pascal Duprat, l'Assemblée déclare Paris en état de siége. Effrayée de l'importance de cette lutte, elle concentre dans les mains d'un seul toutes les forces militaires et civiles dont elle dispose. Le général Cavaignac est investi de la dictature. Après ce vote, la

séance est suspendue pendant un quart d'heure, au milieu de la plus vive agitation. M. de Lamennais rencontre Ledru-Rollin dans un couloir. Ce noble ami de la citoyenne Sand a le visage bouleversé.

— Que pensez-vous de ce qui arrive, dit le vieux prêtre démocrate, avec un accent d'ironie amère, et de ce souffle de voix qui rendait ses paroles étranges et à peine intelligibles : nous voilà sous le régime du sabre?

— Oui, leur dit Dufaure qui survint; mais le sabre nous préserve du couperet.

Dans la soirée du 23, le général Cavaignac se porta vers le faubourg du Temple avec une partie de ses forces disponibles et présida lui-même à l'enlèvement de la première barricade. Lorsqu'il revint, madame Cavaignac, sa mère, que les petits journaux appelaient la *mère rouge*, à cause de ses ardentes convictions républicaines, lui dit en l'embrassant :

— Courage! Tu seras digne de Godefroy, si tu réprimes cette sédition aveugle et impie.

— Je vous le promets, ma mère, répondit Eugène avec simplicité.

Sachant par l'exemple des révolutions précédentes combien il est dangereux d'éparpiller ses troupes en une foule de petits corps, le général adopte le système de la concentration. Nombre de gens, mal instruits de la valeur des termes militaires, se sont abusés étrangement sur le sens de ce mot. La concentration n'est pas plus le massement que la circonférence n'est le centre; elle groupe les forces autour d'une position centrale, mais elle ne les y soude pas. Les corps se trouvent seulement à portée les uns des autres, de manière à ce qu'aucune phalange ennemie ne puisse se glisser entre eux pour les isoler, pour

les séparer. Grâce à ce système, on rayonne dans tous les sens et l'on peut lancer de fortes colonnes d'attaque sur les points en péril, de manière à se trouver toujours supérieur à l'ennemi, ce qui est l'unique principe des hommes de guerre.

Le système de concentration triompha donc de ce mouvement formidable [1]. Cavaignac sauva Paris et la France.

Mais il avait fait arrêter Émile de Girardin, dont la politique taquine était de nature à prolonger la lutte, et, plus tard, Émile le punit de l'avoir épargné. La guerre qu'il fit à l'intrépide soldat restera comme un monument incroyable de haine et de mauvaise foi. Tous les jours, les premiers Paris de la *Presse*, les entrefilets, les articles de fonds, les nouvelles étrangères, les faits divers et jusqu'au bulletin de la Bourse étaient consacrés à l'éreintement absolu du vainqueur de juin. Fanatisée par son tendre époux, Madame de Girardin elle-même [2] se mettait de la partie. Elle s'écria dans le feuilleton :

> Eh bien ! moi, devant Dieu je l'accuse ;
> Je ne suis qu'une femme, une folle, une Muse...

Dans cette circonstance-là, oui certes, Madame ! Nous aurions été trop chevaleresque pour imposer l'épithète de folle à votre mémoire ; cependant nous prenons acte de l'aveu.

> Mais mon cœur tout français d'honneur s'est révolté :
> Je sens parler en moi l'esprit de vérité.

Sous l'inspiration de votre époux ? C'est impossible. Il n'a jamais eu cet esprit-là.

1. La preuve qu'un système contraire eût compromis la réussite, c'est que le 2e bataillon du 18e léger, le seul qui se soit trouvé engagé au loin, par suite d'un malentendu, fut désarmé place des Vosges.

2. Première du nom, Delphine Gay.

Une fièvre de feu me tourmente et m'inspire.
J'entends dans mon sommeil les mères le maudire,
Et malgré l'humble arrêt par ses flatteurs rendu,
Je vois tomber sur lui tout le sang répandu.
Je vous dis, je vous dis que la justice est lente,
Que lui seul est l'auteur de la lutte sanglante,
Que du sang des Français il s'inquiète peu,
Que notre mort à tous n'est qu'un coup dans son jeu.
Je crie avec mon cœur. Oh! vous pouvez me croire;
Je hais tous les partis, je traite avec l'histoire.
Je n'aime que la France, et j'ai su le prouver...
Je lui pardonnerais, s'il pouvait la sauver!..

Eh bien! mais que dites-vous donc? il l'a sauvée, Madame. On voit que vous étiez à l'école de la *Presse*, et vous faites résonner merveilleusement les mots creux et vides. La malédiction des mères, le sang répandu, le mépris de l'histoire, tout cela serait effectivement retombé sur la tête de Cavaignac, s'il avait laissé la barbarie triompher de la civilisation.

Mais je vous dis encor que cet homme est coupable
Et que son propre aveu le condamne et l'accable.
Pendant qu'autour de nous grandissait le péril,
Pendant que nos amis tombaient, que faisait-il?
Partout le sang coulait en fleuves, en cascades,
Jusqu'au front des maisons montaient les barricades;
Dans un cercle de feu la cité s'enfermait;
La mort veillait partout... lui dormait... Il dormait!

S'il était fatigué, pourquoi pas? Avez-vous trouvé, Madame, beaucoup d'hommes capables de rester à cheval trois jours et trois nuits, sans prendre une minute de repos?

Honneur au défenseur du peuple et de la ville!
Vive l'Endymion de la guerre civile!
Quoi! le sommeil des camps est l'orgueil des héros;
Des héros, il se peut, mais non pas des bourreaux!

Ah ! Delphine ! Delphine ! Si vous appeliez Cavaignac un bourreau, quel nom réserviez-vous aux assassins du général Bréa ?

> **Napoléon dormait la veille d'une affaire :**
> **Bien ! c'était du courage, et la guerre est la guerre.**
> **Mais l'Empereur avait choisi son ennemi.**
> **Dans la guerre civile, il n'aurait point dormi.**

Peut-être ?

> **Vous dormiez, général ! Hélas ! nous, pauvres femmes,**
> **Qui n'avons pas les camps pour retremper nos âmes,**
> **Pendant les longues nuits de ces affreux combats**
> **Nous priions, général, et nous ne dormions pas.**

Emile était à la conciergerie, quel dommage ! A coup sûr, il se fût agenouillé, Madame, pour se mettre en oraison à côté de vous. Ce n'est pas lui qui aurait pris les armes contre les barbares du ruisseau ! Mais nous allons vous laisser poursuivre sans interrompre davantage. On trouvera ci-dessous une réponse meilleure que la nôtre.

> Fi donc ! par ce sommeil votre gloire est comblée,
> Vous avez obtenu de la grave Assemblée,
> Avec des mots heureux, des *sourires charmants*,
> Pour ce noble sommeil des applaudissements.
> O vous qui lui devez une mort magnanime,
> Toi, pontife divin, sa *plus belle* victime,
> Et toi, posthume enfant, qui naîtras pour le deuil,
> Toi, précoce orphelin bercé sur un cercueil,
> Frères *dépareillés*, jeunes filles tremblantes,
> Qui n'avez pour trésor que des palmes sanglantes,
> Vous tous qui l'accusez au tribunal de Dieu,
> Vous qu'il a séparés par l'éternel adieu,
> Vous, épouses, vous, sœurs, vous, mères éplorées,
> Cœurs brisés, flancs meurtris, entrailles déchirées,
> Qui n'avez plus pour *fils* que de *froids ossements*,
> Avez-vous entendu ces applaudissements ?

Certes, on est indigné jusqu'au fond de l'âme à cette lecture, et l'on se demande pourquoi une femme d'esprit comme madame de Girardin a trempé sa plume dans l'encrier plein de fiel de monsieur son mari. Un homme courageux de l'époque se chargea de riposter dans un journal à cette coupable diatribe.

Eh quoi ! Delphine, eh quoi ! vous aussi dans l'arène ?
Vraiment je le regrette et n'ai pas vu sans peine
Que vous, la blonde Muse à l'amoureux soupir,
Vous veniez devant tous accuser et flétrir
Ce pauvre général qui, dans son ignorance,
A si mal commandé qu'il a sauvé la France...
. . . .
Un lutin malfaisant aujourd'hui vous abuse,
Delphine, et c'est lui seul, ô femme, ô folle, ô Muse.
Qui vous aura dicté dans un dessein pervers
Des vers aussi méchants et d'aussi méchants vers.
. . . .
Laissez à votre époux, *qui les comprend si bien*,
Ses pénibles devoirs d'homme et de citoyen ;
Vous, femme, ange gardien du foyer domestique,
Gardez-vous de souiller votre blanche tunique
Dans l'arène sanglante où luttent les partis.
Le sein nu, l'œil en pleurs, montrant vos bras meurtris,
Vous auriez beau crier : Je ne suis qu'une femme !
Ils l'oublîraient peut-être, ils l'oublîraient, Madame,
Et franchement je crois qu'ils auraient bien raison :
Car celle qui, fuyant le seuil de sa maison,
Vient, parmi les clameurs de la place publique,
Avec l'air et l'accent de la sybille antique,
Flétrir comme un bourreau le généreux soldat
Qui sauva son pays dans un affreux combat ;
Celle qui, dans l'orgueil de sa vaine faconde,
Croit par un feuilleton bouleverser le monde ;
Cette femme, Delphine, et vous en conviendrez,
A perdu tous ses droits, ses droits les plus sacrés :
Et l'on veut bien encore lui dorer la pilule,
En ne la châtiant que par le ridicule.

Malgré tout, la calomnie allait son train. On prêtait au

général Cavaignac des paroles dédaigneuses qu'il n'avait point prononcées.

« — Croyez-vous, aurait-il dit, que j'aie pour mission de soutenir votre garde nationale? Qu'elle défende elle-même sa ville et protége ses boutiques! »

Notre dictateur était accusé d'un langage plus méprisant encore. Il se serait écrié :

« — Je me.... *moque* de votre commission exécutive, composée de méchants avocats, d'un poète naïf et d'un savant inutile! Allez dire à l'un de se cacher dans les nuages de la poésie et à l'autre d'aller au ciel découvrir ses étoiles. Ils ne comprennent rien au commandement des troupes. Qu'ils me laissent faire mon métier! »

Cavaignac aurait tenu réellement ces discours, qu'on les lui pardonnerait pour un motif très-simple: ils étaient l'écho du sentiment public.

Messieurs de la commission, qui ont montré au pouvoir une incapacité si complète et une si ridicule impuissance, croient le moment favorable pour obtenir une sorte de réhabilitation. S'ils prouvent à la Chambre que général Cavaignac, refusant d'exécuter leurs ordres, a longé la lutte à dessein, par un mobile d'intrigue et dans l'intention de les renverser, tout est dit. Rien ne les empêche plus de reconquérir leurs titres à la gratitude du pays et à l'admiration de l'histoire. Donc, ils rédigent au plus vite un acte d'accusation contre le dictateur. On eut alors un spectacle tour à tour grotesque et magnifique. La Chambre entendit discuter un plan de stratégie entre les généraux Cavaignac, Bedeau, Lamoricière d'une part et, de l'autre, le libraire Pagnerre, le courtier de commerce Garnier-Pagès, les avocats Ledru-Rollin et

Jules Favre, et le professeur Barthélemy Saint-Hilaire, qui reprochaient à ces vaillantes épées le crime impardonnable de n'avoir pas voulu suivre leurs conseils.

Dans la séance du 25 novembre, Cavaignac répondit à ses accusateurs. Les calomnies, si longtemps et si odieusement combinées, disparurent devant cette parole simple, claire, loyale, toujours appuyée de preuves officielles, décisives et sans réplique. Rien ne resta, rien, pas une équivoque, pas un doute, pas un soupçon, pas une ombre.

Le noble soldat termina par ces mots, qui achevèrent d'écraser ses ennemis :

« — Voyons, expliquez-vous maintenant ! Dites si vous n'avez entendu traduire à cette barre que le général négligent, incapable, inerte. Celui-là a parlé. Il prend désormais la nation pour juge. Que si vous avez voulu dénoncer un ambitieux, un traître, qui a cherché à se frayer un chemin au pouvoir, à la dictature, à travers le sang et les ruines, alors, parlez ! point de ménagements, point de réticences, point d'équivoques ! Ce n'est plus mon intelligence qui sera en cause, mais mon honneur ; ce n'est plus l'homme politique qui aura à répondre, mais le soldat, — et vous l'entendrez ! »

Dupont (de l'Eure) fit adopter un ordre du jour motivé, par lequel l'Assemblée rappelait et confirmait le décret du 28 juin, décret portant que le général Cavaignac *avait bien mérité de la patrie*. Cet ordre du jour fut voté par 503 voix contre 34. Le succès oratoire du président du conseil des ministres fut tel, que ses antagonistes eux-mêmes le reconnurent. Il essayèrent de plaisanter du bout des lèvres.

Avez-vous entendu l'*avocat général ?* disaient-ils.

Mais bientôt ils sentirent que le ridicule retombait sur eux et ne pouvait atteindre le sauveur de la France.

Une biographie, publiée sur le général Cavaignac, et qui semble écrite dans la casemate d'un fort par un insurgé pris les armes à la main, ose revenir sur cette intrigue ourdie par la commission d'enquête. L'auteur reprend pièce à pièce l'échafaudage ignoble péniblement construit par les Pagnerre et les Jules Favre. Il accuse Cavaignac d'avoir laissé grandir à dessein l'insurrection. Pour mieux la foudroyer, c'est possible! Sa gloire, son mérite, son éloge, tout est là, quoi qu'en puissent dirent les démagogues vaincus. Il ne fallait pas exposer le succès par des mesures hâtives. La guerre des Barbares contre la civilisation était bien ouvertement déclarée. Ces Barbares sortaient non plus des steppes de l'Asie, mais des pavés de nos faubourgs.

Aujourd'hui les passions s'apaisent, et l'on peut juger sainement le général Cavaignac.

Fidéicommissaire d'une assemblée où la peur coalisait tous les partis, il reçut trop tard le blanc-seing de la dictature. La répression était nécessaire, elle était fatale; par conséquent elle fut terrible. Il mitrailla la démagogie et lui porta un coup dont elle ne se releva plus.

Malitourne a dit de Cavaignac:

« C'est un Grandisson militaire. »

Il est impossible de tracer un portrait plus net et plus fidèle du vainqueur du juin, de l'homme aux intentions pures, à la probité antique, à l'abnégation sans bornes. Simple et modeste au milieu de sa gloire, il disait de Lamoricière, son frère d'armes en Afrique.

« — Est-ce bien possible qu'il soit au second rang, quand je suis au premier? »

Néanmoins l'administration du général Cavaignac a commis des fautes. Ce qu'elle eut de répréhensible vint de tiraillements de droite et de gauche. On n'approuve ni les rigueurs excessives déployées contre les insurgés, ni la transportation en masse de quartiers de Paris, ni le fameux dossier des récompenses nationales, ni le retard des malles-postes dans un but d'influence électorale; mais on ne va pas jusqu'à reprocher au dictateur, avec ces bons démagogues, d'avoir témoigné trop d'égards au chef de la religion catholique. Voici la lettre du général Cavaignac à Pie IX :

Paris, le 3 décembre 1848.

« Très-saint Père,

« La nation française, profondément affligée des chagrins dont Votre Sainteté a été assaillie dans ces derniers temps, a été aussi profondément touchée du sentiment de confiance paternelle qui portait Votre Sainteté à venir lui demander momentanément une hospitalité qu'elle sera heureuse de vous assurer, et qu'elle saura rendre digne d'elle et de Votre Sainteté. Je vous écris donc pour qu'aucun sentiment d'inquiétude, aucune crainte sans fondement ne vienne se placer à côté de votre première résolution pour en détourner Votre Sainteté. La République, dont l'existence est déjà consacrée par la volonté réfléchie, persévérante et souveraine de la nation française, verra avec orgueil Votre Sainteté donner au monde le spectacle de cette consécration toute religieuse que votre présence au milieu d'elle lui annonce, et qu'elle accueillera avec la dignité et le respect qui conviennent à cette grande et généreuse nation. J'ai éprouvé le besoin

de donner à Votre Sainteté cette assurance, et je fais des vœux pour qu'elle lui parvienne sans retard prolongé.

« C'est dans ces sentiments, très-saint Père, que je suis votre fils respectueux,

« Général CAVAIGNAC. »

Le pape lui répondit :

« Monsieur le général,

« Je vous ai adressé, par l'intermédiaire de M. de Corcelles, une lettre pour exprimer à la France mes sentiments paternels et mon extrême reconnaissance. Cette reconnaissance s'accroît de plus en plus à la vue des nouvelles démarches que vous faites auprès de moi, monsieur le général, en votre propre nom et au nom de la France, en m'envoyant un de vos aides-de-camp, avec une lettre, pour m'offrir l'hospitalité sur une terre qui a été et qui est toujours fertile en esprits éminemment catholiques et dévoués au saint-siége. Et ici mon cœur éprouve le besoin de vous assurer de nouveau que l'occasion favorable ne manquera pas de se présenter, où je pourrai répandre de ma propre main sur la grande et généreuse famille française les bénédictions apostoliques. Que si la Providence m'a conduit par des voies surprenantes dans le lieu où je me trouve momentanément, sans la moindre préméditation ni le moindre concert, cela ne m'empêche point, même ici, de me prosterner devant Dieu dont je suis le vicaire, quoique indigne, le suppliant de faire descendre ses grâces et ses bénédictions sur vous et sur la France entière.

« Donné à Gaëte, le 10 décembre 1848.

« Le pape PIE IX. »

Un autre tort de Cavaignac fut de céder aux inspirations des hommes du *National* et d'organiser, rue de Varennes, de pompeuses soirées politiques, où les ambitieux de tous étages venaient intriguer à l'envi l'un de l'autre. Les journaux se moquaient de ces soirées, et vraiment ils avaient raison. « Des masques partout, des visages nulle part, dit un chroniqueur de l'époque. C'est l'adoration des Mages devant un nouveau roi, non pas les mains pleines de riches présents, mais la bouche remplie de compliments fardés d'hypocrisie et de mensonge. A peu de distance du général Cavaignac, s'engage entre M. le comte Molé et le représentant d'une grande puissance le colloque suivant :

« — Vous ici, cher comte ?

« — Pourquoi pas, cher ambassadeur ?

« — A quel titre, s'il vous plait ? Comme ami, ou comme ennemi ?

« — Ni l'un ni l'autre.

« — A titre de satisfait et de repentant, alors ?

« — Pas davantage, cher diplomate.

« — Comment êtes-vous donc ici ?

« — Comme vous, comme bien des gens, en *curieux*. »

Le général entendit ce dialogue peu flatteur. Il comprit trop tard qu'il aurait dû repousser les conseils de M. Marrast et ne pas ouvrir ses salons à cette foule hostile ou moqueuse.

Un autre soir, au milieu d'un groupe de représentants, on aperçut chez Cavaignac les deux Dupin, MM. Sarrans et les questeurs Degousée et Lebreton. Ces messieurs parlaient très-haut et sans la moindre gêne de la candidature du prince Louis Bonaparte.

« — Pour moi, disait M. Dupin, sa nomination n'est plus douteuse.

« — Allons donc! firent les autres.

« — C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire, et ça vous apprendra, messieurs les républicains, à faire du suffrage universel.

« — Ainsi, Cavaignac...

« — N'y songez plus! son succès de tribune n'a pas dépassé le seuil de l'Assemblée. Gardez-le pour un *en cas;* ou mieux, vous autres républicains de la veille, mettez-le dans votre poche pour dans quatre ans, si, à cette époque nous avons encore la République.

« — Qui donc la tuerait? s'écria M. Degousée tout ému.

« — Ni vous, ni moi, en particulier, mais tous ensemble, sans le savoir et sans le vouloir!... »

Le général Cavaignac accepta dignement l'arrêt du suffrage universel qui lui préféra l'héritier du nom de Napoléon. Il avait encore l'espoir de tenter le sphinx populaire à l'élection suivante; mais les événements de décembre 1851 le précipitèrent brusquement des hauteurs qu'il caressait en rêve. Arrêté dans son domicile, rue du Helder, il fut transféré à Mazas, puis au château de Ham, où il resta jusqu'au 29 du même mois. Il en sortit alors, par ordre du pouvoir, et presque aussitôt il épousa mademoiselle Odier, fille d'un opulent capitaliste.

Pendant cinq ou six ans, retiré avec sa jeune femme dans un château du département de la Sarthe, il y vécut dans une apparente abnégation des choses politiques; mais le chagrin le minait intérieurement. Sa santé déclinait chaque jour. Le quatrième arrondissement de Paris venait de le porter à la députation, lorsque presque en

même temps arriva la nouvelle de sa mort. (28 octobre 1857.)

C'est un grand citoyen de moins pour la patrie, et c'est une célébrité militaire perdue pour la gloire et pour l'armée. La guerre civile, Médée furibonde, tue ses enfants, ou arrive à les rendre absolument nuls pour le pays qu'ils ont juré de défendre. Elle a perdu beaucoup de ces nobles et vaillants soldats qui avaient arrosé de leur sang le sol africain. Cavaignac, Changarnier, Bedeau, vous avez été moins heureux que Lamoricière. Il a pu, du moins, lui, tirer l'épée, avant de mourir, et défendre la plus sainte de toutes les causes, celle du catholicisme et de l'Eglise. Avez-vous entendu sa solennelle apothéose retentir d'un bout du monde à l'autre? Qu'on efface maintenant de l'histoire le nom de ce héros chrétien.

CHAMPFLEURY

Avez-vous jamais compris les querelles d'école ? Depuis vingt-cinq ans ils se battent sur le terrain des lettres, qui pour une doctrine, qui pour une autre, et chose étrange, il n'y a pas le plus léger prétexte à bataille. Tout le monde a raison.

Pourquoi donc alors tirer tant de glaives et déployer tant de bannières ? Est-ce que l'art n'est pas multiple ? Avez-vous le droit de l'envisager seulement sous une de ses formes, en jetant le voile sur toutes les autres ? Vous seriez le premier à rire du lapidaire assez absurde pour ne tailler qu'une seule facette à un diamant.

Ceci est à l'adresse de MM. Champfleury et Courbet, deux fiers paladins, morbleu ! L'idéal n'a qu'à bien se tenir, le *réalisme* n'en fera qu'une bouchée. Réalisme, c'est-à-dire exactitude absolue, reproduction nette, scrupuleuse, et, au besoin, triviale de tous les types, en littérature comme en peinture.

O grand'mère ! que vous avez de grandes dents !

Voyons, Messieurs, renoncez à jouer le rôle du loup ; ne croquez pas ce pauvre petit Chaperon rouge. École réaliste ! il ne fallait plus, en vérité, que celle-là pour faire suite à l'école classique, à l'école romantique et à l'école du bon sens, qui ont voulu nous manger tour à tour. Si vous êtes sages, vous vous bornerez simplement à l'exploitation de votre genre, sans décrier celui des autres. Un amateur qui s'extasie devant les tableaux de l'école flamande n'ôte absolument rien au mérite des fresques de Raphaël... Non, Messieurs ! et le meilleur roman de Balzac n'enlève rien à l'éclat du diadème poétique de Victor Hugo. Nous avons frémi, hier, aux sinistres développements d'un drame ; demain nous assisterons sans déplaisir à une représentation de *la Ciguë* ou de *Mademoiselle de la Seiglière*. Quelquefois, le soir, lorsque Rachel n'était point en Russie ou à New-York, si la chaleur n'était pas trop étouffante et si notre digestion n'était pas trop pénible, eh bien, nous supportions volontiers une tragédie de Corneille... Oui, Messieurs ! et le public nous ressemble. Une école ne démolit jamais l'autre. Nous acceptons votre *réalisme* comme une des formes de l'art, comme une des facettes du diamant, et nous ne reconnaissons en littérature qu'une doctrine, celle du goût.

L'auteur de *Mademoiselle Mariette* est né à Laon, le 10 septembre 1821. Son aïeul, qui s'appelait Husson, changea son nom patronymique, et transmit à ses descendants celui de Fleury. Le petit-fils, à son tour, jugea convenable d'ajouter un *champ* de plus à l'héritage et de signer Champfleury. Or ce soin délicat de poétiser un nom nous semble tout à fait contraire aux principes du

réalisme, et le jeune écrivain se trouve, dès le début, en opposition directe avec son école.

Voilà de nos apôtres!

Champfleury, dans les *Souffrances du professeur Delteil*, confesse trop ingénument les énormités de sa vie de collége pour que nous prenions à tâche de lui administrer de nouveau ce que jadis il a dû recevoir plus d'une fois, des coups de férule. On lit son histoire en parcourant celle du *petit Bineau*, ce méchant espiègle, qui rapportait sans cesse à la maison des culottes déchirées et d'abominables bulletins, où, parmi les nombreuses observations du maître, *conduite légère* était la moins triste et la moins accablante. Dès l'âge le plus tendre, Jules (c'est le nom de baptême de notre héros) ne manifesta d'enthousiasme que pour la musique ou la lecture des pièces de théâtre. Madame Fleury ne put vaincre chez son fils les instincts de la dissipation et du vagabondage qu'en lui permettant de lire les œuvres de Molière. Jules se délectait surtout aux intermèdes et aux divertissements, où le grand auteur comique use à satiété du bâton et de la seringue. Le goût décidé qu'il montra plus tard pour la pantomime ne fut évidemment qu'une réminiscence de ses premières lectures.

Arrivé en quatrième, Jules *petit Bineau* déclara qu'il ne voulait plus retourner au collége, alléguant, pour justifier cette brusque détermination, qu'il avait les vers latins en horreur profonde. Il a voué une haine égale aux vers français. Ne s'expliquant pas cette aversion bizarre, Théophile Gautier voulut, un jour, enseigner la prosodie à ce contempteur incorrigible des poëtes.

— Enfin, dit l'illustre maître, conviens qu'il est par trop ridicule de repousser la versification.

— Pourquoi ?... Tu repousses bien la musique [1] riposte Champfleury. Dès que tu considères un piano comme une armoire, laisse-moi dire que les rimes sont des clochettes.

Il n'y eut plus moyen de s'entendre. Si l'auteur de *Mademoiselle Mariette,* en quittant le collége, n'avait qu'une très-médiocre connaissance des langues grecque et latine, en revanche il déchiffrait au mieux les triples croches et sonnait admirablement du cor. Il se distinguait aussi sur le violoncelle à l'orchestre du théâtre de Laon. Ses relations un peu folles avec les actrices et les acteurs de province lui ont inspiré les *Ragotins,* une des plus jolies nouvelles des *Contes d'été.*

Mais sa famille trouva que ceci ne constituait point une éducation; elle envoya le jeune homme dans une école supérieure où l'on n'enseignait que la littérature et les langues vivantes.

Deux années après, M. Fleury, secrétaire de la municipalité de Laon, prit son fils avec lui, dans l'espoir qu'il arriverait à lui succéder un jour. Mais ayant osé, par malheur, avoir quelques idées neuves en administration, le pauvre secrétaire fut cassé brutalement aux gages et sortit avec son fils des bureaux de l'Hôtel-de-Ville.

Champfleury ne pardonne point à ses compatriotes l'intrigue dont fut victime l'auteur de ses jours. Il a consacré jusqu'alors à la vengeance une bonne moitié des élucubrations de sa plume, et son curieux livre des *Bourgeois de Molinchart* [2] n'a pas été goûté le moins du monde, assure-t-on, dans le chef-lieu du département de l'Aisne.

1. Malgré deux ou trois cents feuilletons qu'il a rédigés, à diverses époques, sur des symphonies ou des opéras, Théophile est l'écrivain le plus *musicophobe* des temps modernes.

2. Ce roman de Champfleury a été publié par le journal *la Presse.*

Toujours très-amateur de lecture, Champfleury s'imagina que le métier de libraire était le seul qui pût lui donner plein contentement de ses goûts. Il prit, un beau matin, la route de la capitale, et se fit admettre, en qualité de commis, dans une maison très-importante du quai des Grands-Augustins. On s'occupait exclusivement dans cette maison du placement des œuvres de Balzac et d'Eugène Sue. Mille volumes furent déposés, chaque jour, en paquets énormes, sur les épaules du jeune provincial, qui n'eut pas même l'autorisation d'en lire un seul. Il en fallait beaucoup moins pour le dégoûter à tout jamais de la profession de libraire. Désertant au plus vite avec deux autres commis, dont l'humérus était aussi disloqué que le sien [1], Champfleury se reposa six mois de ses fatigues, profitant de quelques écus qui lui restaient en poche pour cultiver la connaissance de nombre de rapins à longue crinière et d'une foule d'artistes dramatiques au talent méconnu. Sa bourse, comme on se l'imagine bien, ne tarda pas à loger le diable. Il s'aguerrit alors à la misère joyeuse, narguant les privations et riant au nez de la faim, qui parfois resta plusieurs jours assise à la porte de ce phalanstère de bohèmes.

M. Fleury, qui venait d'acquérir un atelier typographique [2] et de fonder un journal, rappela son fils dans la vieille cité picarde.

Celui-ci devait bientôt la remplir de trouble et de

1. L'un de ces jeunes gens est aujourd'hui banquier en province; c'est le frère du ministre Fortoul. Le second a pris rang parmi nos peintres distingués; il se nomme Chintreuil.

2. Le frère de Jules, Édouard Fleury, est aujourd'hui à la tête de cet établissement. Outre sa qualité de maître typographe, M. Édouard Fleury est auteur de quelques ouvrages de philosophie économique et d'études remarquables sur les hommes de 93.

désordre. Le jour, il aidait son père dans ses travaux d'imprimeur, et la feuille périodique lui permettait de faire ses premières armes en littérature; mais le soir venu, ses occupations étaient d'un tout autre genre. On le vit se livrer dans les bals du faubourg à des évolutions chorégraphiques importées de la Grande-Chaumière ou de la Chartreuse. Puis il se déclara le chef d'une bande de six vauriens intrépides qui, chaque nuit, profitant du sommeil des bourgeois paisibles, démolissaient et bouleversaient tout.

Fort heureusement pour la tranquillité de sa ville natale, Champfleury prêta l'oreille aux insinuations du diable littéraire, qui lui conseillait, en vertu de quelques articles passables insérés dans la feuille laonnoise, de reprendre le chemin de Paris, où devaient nécessairement se dérouler pour le jeune rédacteur les plus larges horizons de la gloire.

Il revint donc au milieu de sa troupe originale de cabotins et de peintres. Elle s'était accrue, pendant son absence, du futur romancier Murger et de *Chien-Caillou,* ce misérable graveur à l'eau-forte, sur lequel Champfleury a écrit une simple nouvelle de trente pages que Victor Hugo, le premier, regarda comme un chef-d'œuvre. Le grand poète, après avoir lu *Chien-Caillou,* ne tarissait plus en louanges. Il pria tous ses intimes de complimenter l'auteur. Enfin il daigna lui écrire :

« Monsieur,

« Vous avez médité sur ceux qui souffrent, et moi aussi. Un soir que vous passerez place Royale, nous causerons de toutes ces choses graves, qui ne préoccupent point les législateurs et les gouvernants, et qui préoccupent ces espèces de rêveurs frivoles qu'on appelle des poètes. »

Chamfleury se dirigea donc vers la place Royale, afin de rendre visite au maître.

Victor Hugo dînait avec sa famille. On introduisit le jeune homme dans un vaste salon tout encombré de tapisseries de haute lisse, de bahuts, d'armures et de tableaux précieux. Sans prendre garde à ces magnificences, l'auteur de *Chien-Caillou* se prit à tomber en extase devant un gros chat, couché sur un tapis de l'Inde, et qui se chauffait paresseusement au foyer.

La race féline a toutes les sympathies de notre auteur. Nous trouvons un chat dans les *Contes domestiques*, et celui de *Mademoiselle Mariette* est véritablement un matou d'une distinction rare. Ouvrez le cabinet de l'écrivain réaliste, vous y apercevrez une foule de chats en broderie ou en peinture.

Donc Champfleury s'approcha de l'angora du poète. Il voulut lui faire quelques amitiés, que celui-ci repoussa d'abord en jurant et en dressant le dos. Néanmoins le jeune homme réussit à l'amadouer à force de caresses; il entra pleinement dans les bonnes grâces de l'animal, et quand, le dîner fini, toute la famille Hugo parut au salon, le père de *Notre-Dame* en tête, on vit Champfleury qui se roulait avec le chat sur le tapis de l'Inde.

Victor Hugo s'émerveilla de l'originalité du visiteur. Au lieu de *causer de ceux qui souffrent*, on passa la soirée à dire toutes sortes d'histoires plaisantes sur les chats. S'il eût été permis à Buffon de revenir un instant de l'autre monde, la conversation lui aurait paru fort instructive. Hugo, du reste, renouvela ses louanges au sujet de la touchante histoire du graveur à l'eau-forte.

Champfleury travaillait alors au *Corsaire*, et nous lui

devons un très-curieux portrait du rédacteur en chef de cette feuille, M. Lepoitevin-Saint-Alme.

Ce vieil homme de lettres avorté (nous parlons au point de vue de la réputation) traitait ses jeunes confrères avec une rare insolence. Il en avait toujours douze ou quinze pour collaborateurs, qu'il baptisait du nom très-irrévérencieux de *petits crétins*. Quant à leurs articles, il les appelait non moins irrévérencieusement des *crottes*. Or, le soir même de la visite à la place Royale, notre rédacteur en chef, rencontrant Champfleury dans les bureaux du *Corsaire*, lui donna sur l'épaule deux ou trois tapes familières, en disant ;

— Soyez le bienvenu, mon petit crétin. Nous apportez-vous des crottes ?

— Monsieur ! répondit l'auteur de *Chien-Caillou*, d'autant plus offusqué de cette impertinence, que les éloges de Victor Hugo retentissaient encore à son oreille, apprenez que ces crottes-là sont taillées commes des pierres fines !

— Ah ! miséricorde ! s'écria le vieux journaliste, voici mes crétins qui tombent dans le péché d'orgueil !... Où allons-nous ? où allons-nous ?

En attendant, il eut pour Champfleury, à dater de ce jour, une considération particulière et lui épargna toute espèce d'apostrophe désobligeante.

Lepoitevin-Saint-Alme payait ses rédacteurs le moins possible, en sorte que notre héros, bien que passablement connu déjà [1], n'était point riche. Il habitait une mansarde, dont le mobilier se composait d'un lit en bois peint, d'une table et d'un vieux fauteuil.

1. *Pauvre Trompette*, et *Feu Miette*, deux petits volumes, avaient suivi la publication de *Chien-Caillou*.

Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans!

Mademoiselle Mariette et Champfleury purent tout à leur aise faire écho à Lisette et à Béranger. Ces dames, aussi folles l'une que l'autre, aussi coquettes et aussi séduisantes, eurent plus d'une fois à se reprocher les mêmes torts.

J'ai su depuis qui payait sa toilette.

Champfleury, dans ses œuvres, a raconté fort en détail toutes ces délicates histoires, et peut-être même avec un excès de *réalisme* dont la morale devrait se plaindre. Lisez les *Aventures de mademoiselle Mariette,* si bon vous semble, et laissez nous tirer le rideau.

Voyant qu'il avait un assez grand nombre de nouvelles pour en composer un volume, le jeune homme parvint à inspirer, nous ne savons plus à quel imprimeur, une confiance sans limites, et les frères Martinon reçurent en dépôt son premier livre. On n'en vendit pas quinze exemplaires. Heureusement le journalisme était là pour consoler Champfleury et lui donner toute la publicité que lui refusait le volume. Les *souffrances de M. le professeur Delteil,* — les *Trios des Chenizelles* et les *Ragotins* obtinrent dans la *Revue de Paris* un retentissement de bon aloi.

Mais, à l'heure même du succès, quittant les journaux et renonçant à ses études réalistes, notre romancier se dirige vers le boulevard du Temple, ouvre la porte des Funambules et s'amuse à barbouiller de farine le visage de Pierrot. Sans dire gare et tout à fait à l'improviste, il devient l'auteur de pantomimes le plus distingué de son époque. Cinquante colonnes du feuilleton de la

Presse l'affirment au public. Les comptes rendus sont signés Gérard de Nerval ou Théophile Gautier. Quelle gloire !

Dites à Champfleury qu'il a ressuscité Debureau dans la personne de Paul Legrand, vous le rendrez le plus heureux des hommes.

Il espérait bien aussi doter les Funambules d'une Colombine de premier choix ; mais l'actrice à laquelle il prodiguait ses conseils était d'un caractère beaucoup trop folâtre pour en tirer profit. Elle ne fut pas même touchée de cette missive doucement ironique, publiée depuis dans les *Contes d'automne*.

LETTRE A COLOMBINE.

« J'ai à me plaindre de toi ; tu tournes à la grande actrice et tu ne me sembles pas exécuter ta danse d'une façon sérieuse. Crois-tu que tu t'es cassé les jambes dans ta jeunesse avec un maître pour t'amuser par la suite à rire avec les comédiens sur le théâtre, à regarder dans la salle ce qui s'y passe et à faire de petites grimaces au chef d'orchestre ? Si tu continues longtemps ce commerce, Colombine, il vaudrait mieux pour toi tâcher d'obtenir un bon bureau de tabac. Il passe toute la journée une quantité de jeunes gens parmi lesquels on rencontre facilement trois ou quatre adorateurs ; l'art du cornet de papier ne demande pas de longues études : aie soin d'avoir une petite patte de lapin blanc avec laquelle du ramasseras les bribes de tabac sur le comptoir ; tu les mêleras adroitement au tabac frais, afin de ne rien perdre, et tu arrangeras le tout de telle sorte que le consommateur ne se doute pas que tu lui as servi au moins moitié miettes. Quant aux cigares, il est bon de procéder à la

visite des boîtes de la régie et de trier ceux qui sont les mieux faits, pour les mettre dans une boîte spéciale destinée à la clientèle riche; les mauvais cigares mal faits, verts, humides, sont réservés à la population flottante parisienne qui ne fait que passer par hasard dans ta boutique plutôt que dans celle d'à côté; cette population fume pour avoir quelque chose dans les lèvres et ne s'inquiète pas de la bonne qualité des cigares. Certainement tu feras une jolie marchande de tabac. J'oubliais encore une recommandation: quand un jeune homme, ou plutôt un homme d'un certain âge, jette sur le comptoir une pièce d'or en demandant un cigare de cinq sous, ne manque pas de lui dire: « Trois bien secs, monsieur; » c'est la formule que j'ai surprise à une marchande du boulevard Montmartre, l'illustre Lolo, qui est en train de faire une fortune avec le *trois bien secs*, comme d'autres avec le trois-six. Tu comprends, mon amie, qu'il est difficile de refuser une jolie femme qui vous offre un petit paquet artistement fait, contenant trois cigares, et qui vous les garantit bien secs avec un doux sourire. Il faut être tout à fait manant pour refuser, et il se trouve qu'au bout de la journée tu peux avoir pris à ce piége une centaine d'hommes polis, c'est-à-dire que, par un simple morceau de papier, tu as forcé la vente de deux cents cigares. Ne trouves-tu pas mon idée heureuse? Quand une comédienne croit qu'elle est sur les planches pour s'amuser, mieux vaut pour elle s'adonner à l'un de ces petits commerces. Il est plus facile de trôner dans un débit de tabac qu'au théâtre. »

Cette lettre, d'une délicatesse charmante, écrite à une Colombine des Funambules, devait nécessairement rester incomprise. Peut-être la contrariété qu'en éprouva

Champfleury le ramena-t-il plus vite à ses contes. Les lecteurs n'y ont rien perdu.

Vers ce temps-là, son modeste mobilier fut saisi par un impitoyable propriétaire, et, pour la troisième fois, il alla demander asile à ses amis les bohèmes. On l'accueillit à bras ouverts. La bande était augmentée de Pierre Dupont, des peintres Courbet, Bonvin, Chintreuil, et d'une douzaine d'autres artistes et littérateurs pleins d'avenir, très-pauvres d'argent, mais riches en gaieté. Tous travaillaient, chantaient, philosophaient dans un garni commun de la rue des Canettes, non loin du fameux cabinet de lecture de madame Cardinal, chez laquelle Murger et Champfleury louaient des livres. Cette excellente femme, dont ils ont parlé dans leurs œuvres, ne prononçait jamais leur nom sans un vif sentiment d'orgueil et de reconnaissance :

« — Je les ai connus ! s'écriait-elle. Ils venaient me voir. C'est là tout en face qu'ils demeuraient, mes auteurs ! »

Il faut dire que, rue des Canettes, l'abondance ne régnait pas tous les jours. Quand le dîner manquait à l'appel, un de nos bohèmes ouvrait la *Cuisinière bourgeoise,* y cherchait la formule des mets les plus exquis, lisait à haute voix cette formule, et les estomacs se déclaraient satisfaits.

Si, par hasard, un des hôtes du garni se trouvait en fonds, la pittoresque phalange débouchait, comme un seul homme, de la sombre allée du garni, traversait la rue avec la rapidité de l'ouragan et courait s'abattre tantôt sous les tilleuls de la Chartreuse, tantôt sur les banquettes du parterre de l'Odéon, pour y siffler les pièces de M. Ponsard.

Déjà fort indisposé contre cet écrivain, Champfleury

poussa la haine, un soir, jusqu'à le vouer aux dieux infernaux. Voici pour quel motif.

A une représentation de *Lucrèce,* ayant protesté contre le genre avec trop de chaleur, on le mit à la porte, et, comme il opposait quelque résistance, un municipal fanatique jugea convenable, non-seulement de le jeter dehors, mais aussi de lui administrer deux pouces de baïonnette dans la partie la plus charnue de sa personne. L'humiliation était grande, si la blessure n'était pas dangereuse, et Champfleury déclara qu'il exécrerait Ponsard aussi longtemps que durerait la renommée de ce tragique. Sa haine, en conséquence, pourrait bien n'être que passagère.

Dans les *Confessions de Sylvius* [1], notre écrivain reproduit en détail toutes ces mœurs extravagantes. Il étudie sur le vif les grands hommes du ruisseau, les personnages étranges de l'atelier, si terribles par leurs charges grotesques et leurs *scies* éternelles. MM. les rapins sont dessinés là de pied en cap.

Tout doit finir en ce monde, principalement la vie de bohème. Il est bon de le répéter à une foule de jeunes étourdis trop prompts à croire que le métier d'homme de lettres, le plus difficile et le plus ardu de tous les métiers, s'apprend à la Chaumière.

Lorsque, plus tard, Champfleury publia les *Aventures de mademoiselle Mariette*, il était rentré depuis longtemps dans la vie réelle. Sa préface à miss G***, dont le dévouement amical a eu, dit-on, sur son avenir, une

1. Une des nouvelles réunies dans les *Contes vieux et nouveaux*, par l'éditeur Michel Lévy. Ce livre, avec les *Excentriques*, formé la première manière de Champfleury. On y trouve des croquis d'une naïveté parfaite, et dont le plus grand charme, selon nous, consiste dans l'inexpérience même du jeune auteur, qui ne savait pas encore par quels procédés ou combine dans un roman l'action des personnages.

si grande influence, montre un homme nouveau. Les *Contes domestiques* sont une calme peinture de la vie des petites provinces, et l'esprit du conteur marche, à partir de cette œuvre, vers des inspirations plus sages.

Du reste, au milieu de ses folles journées bohémiennes, que la bibliothèque fût royale, nationale ou impériale, Champfleury ne manquait jamais d'y passer, chaque jour, quatre ou cinq heures, penché sur des livres, et se formant une éducation préférable à celle du collége.

Il a été, sans contredit, sur les derniers temps du règne de Louis-Philippe, un des collaborateurs les plus estimés du *Corsaire*, de l'*Artiste* et de la *Revue de Paris*.

En 1848, nous le trouvons au nombre des fondateurs de l'*Événement*. Ne tirez de ceci nulle conséquence fâcheuse au sujet de ses opinions. Champfleury n'est affligé d'aucune teinte rubiconde. Il n'accepte pas les systèmes plus ou moins burlesques par lesquels nos judicieux démocrates ont eu, dans ce siècle, la prétention de remplacer le christianisme. Devenu par hasard ami du fameux Jean Journet, il n'emprunta rien, absolument rien, aux doctrines de ce bizarre apôtre, et se contenta de le peindre dans ses *Excentriques*. La ressemblance est parfaite.

Imaginez-vous que ce Jean Journet avait une manie aussi déplorable qu'alarmante : en sa qualité de fouriériste de premier choix, ce qui ne constitue pas l'idéal de la délicatesse et de la pudeur, il prêchait éternellement l'inconstance aux femmes de ses amis. Entrant un jour à l'improviste, l'auteur de *Chien-Caillou* le surprend aux genoux de Mariette. Jean Journet la suppliait, au nom de Fourier, de lui octroyer, à lui l'apôtre, une faveur que la trop sensible fille accordait bien sans l'invocation d'une aussi puissante autorité. Champfleury leva sa canne, ainsi

que tout autre l'eût fait à sa place en pareille occurrence.

Mais le bon apôtre tendait les épaules avec une résignation si courageuse, que Jules s'écria:

— Te rosser!... ma foi, non!... Ce ne serait plus aussi drôle. J'aime bien mieux raconter demain l'histoire dans le *Corsaire*.

Et Champfleury la raconta.

Vers 1849, eut lieu dans la *Voix du Peuple* la publication d'un roman rustique ayant pour titre les *Oies de Noël*[1]. Ce nouveau livre du jeune conteur obtint un succès franchement populaire. Il se distingue par un sens merveilleux des choses simples et par une peinture fidèle de la vie domestique.

Tandis que les *Oies de Noël* se publiaient, au plus fort de la Révolution, dans le plus révolutionnaire de tous les journaux, notre auteur, se trouvant, un soir, à courir les rues passé minuit, propose à un camarade qui le suivait d'entrer dans un de ces restaurants borgnes toujours ouverts aux environs de la Halle. Comme ils soupaient au milieu de la foule indescriptible qui encombre ce genre d'établissements, son compagnon, qui n'était pas très-fort sur le chapitre de la prudence, articule très-haut, à diverses reprises, le nom de Champfleury. Aussitôt un homme à longue barbe et à figure sinistre quitte une table voisine et s'approche de nos soupeurs.

1 Tout ce que nous avons cité jusqu'à présent des œuvres de Champfleury, comme tout ce que nous citerons encore, a été réuni en volumes, à la librairie Hachette, sous les titres génériques de *Contes d'automne*,— *Contes d'été*,— et *Contes de printemps*. L'auteur a disséminé, en outre, dans les Revues et dans les feuilles périodiques, nombre d'articles Beaux-Arts très-savants. On ne doit pas oublier non plus dans la collection de ses œuvres une étude biographique charmante sur les célèbres frères Lenain.

— Tu te nommes Champfleury, citoyen? demande-t-il d'une voix rude.

— Oui, c'est mon nom, dit Jules en le considérant avec une sorte d'épouvante.

— Est-ce toi qui fais les *Oies de Noël?*

— C'est moi-même.

— Sacrebleu! mais il faut que je t'embrasse, alors! Je lis ton feuilleton tous les jours... il est superbe! Voyons, ne fais pas la bégueule... Embrasse-moi!

Champfleury dut en passer par l'accolade.

Or cet enthousiasme naïf d'un homme brutal, qui avait l'encolure d'un des plus fougueux montagnards de Caussidière, lui démontra victorieusement qu'on peut être compris par tous, en reproduisant des scènes tranquilles et simples. Les *Oies de Noël* sont conçues dans la manière douce de Dickens. Un écrivain se créera donc aisément des lecteurs parmi les masses populaires en restant dans le domaine pur des lettres, sans recourir aux acides violents de la politique.

Agé de quarante-cinq ans à peine, et célèbre à un âge où Rousseau n'avait point encore écrit une ligne, Champfleury devait être discuté sévèrement par nos aristarques.

Il trouva surtout derrière ses talons quelques-uns de ces gentilshommes surannés, qui font de la littérature par désœuvrement, pour se donner un genre, absolument comme d'autres s'occupent de turf. Ces messieurs, grâce à la fortune bien plutôt qu'au génie, peuplent leurs salons d'admirateurs à gages. Ils achètent un quart de Revue, tout exprès pour y publier les enfants malingres de leur imagination lymphatique, graissent la patte aux éditeurs pour arriver au retentissement du volume, achètent, à raison de *quinze centimes* la ligne, nombre de comptes-

rendus élogieux, et finissent par se croire, à une heure donnée, les régents du beau langage et du grand style.

Toujours la vraie gloire les offusque, par la raison très-simple que le chrysocale est humilié par l'éclat durable de l'or.

Lorsque la critique maltraite un auteur, le procédé le plus simple est de citer au hasard quelques passages des livres qu'elle incrimine, afin de la confondre et de démasquer sa mauvaise foi. Jetons les yeux sur un court fragment tiré des *Quatuors*, nouvelle délicieuse dont la *Revue de Paris* a eu la primeur.

« Rien n'est plus imposant que de voir quatre musiciens assis devant leurs pupitres.

« Ce sont quatre ouvriers qui exécutent un travail plein d'intérêt. Ils ont le contentement et l'orgueil naïf des charpentiers qui montrent le chef-d'œuvre.

« On cause encore à petit bruit dans la salle, que l'introduction envoie ses premiers accords; cela sert de débrouillement aux idées du compositeur, cela échauffe les musiciens. La grande clarté n'est pas encore nécessaire; il ne faut pas effrayer les yeux avec le soleil de midi. Déjà la foule écoute.

« Les quatre instruments sont en pleins quatuor; ils trottent pour ne pas se fatiguer d'abord. Il me semble que quatre voyageurs se sont rencontrés à l'auberge, le soir à souper; ils se lèvent de bon matin, boivent un petit coup en marchant gaiement dans la plaine.

« Le ciel est bleu, et il souffle un vent frais.

« La conversation s'anime; le violon raconte quelque bonne plaisanterie à son ami le second violon; l'alto l'a entendue et la redit au violoncelle, qui, en brave bour-

geois, se la répète avec gravité pour la retenir et en faire jouir sa famille.

« Par moment, les quatre voyageurs parlent ensemble ; mais les deux violons, plus alertes, marchent en avant, se font des confidences, et laissent par derrière l'alto et la basse, qui ne restent pas sans bavarder.

« De temps en temps on se repose pour mieux marcher. Ne croyez pas que la conversation va tomber. Une exclamation part d'un côté : c'est l'alto ; une interrogation part de l'autre : c'est le violon. Et une aimable folie règne parmi les quatre compagnons, qui se disent les choses les plus gaies du monde.

« Mais le rire qui dure trop devient malséant.

« Le violon fait trève à ses plaisanteries en racontant une histoire mélancolique. L'honnête alto comprend bien l'histoire, car il en a été témoin, et il ajoute même beaucoup de détails que ne connaissait pas le violon.

« Il faut voir les sympathies du violoncelle pour ce récit ; il pousse des exclamations qui ne sont pas variées, mais qui sont belles, parce qu'elles sont sincères. « Ah ! mon Dieu ! répète-t-il à tout instant, ah ! mon Dieu ! »

« L'histoire mélancolique est si bien racontée, que tous les quatre gémissent sur cet événement si touchant. Tout à coup on aperçoit un village dans le lointain ; on oublie tout, les gais propos, la mélancolie, la fatigue du chemin, pour se donner une poignée de main.

« La route est finie, les quatre amis se séparent. »

Est-il possible, nous le demandons, de trouver un style descriptif plus original, plus délicat et plus simple ?

Si nous voulons maintenant lire quelques pages d'une sensibilité profonde, il nous suffira d'ouvrir *Grandeur et décadence d'une serinette*, et la nouvelle qui a pour

titre *Carnevale* [1]. Ou nous avons le malheur d'être organisé différemment que les autres hommes, ou chacun sentira comme nous son œil devenir humide en écoutant la prière de la petite fille du vieil organiste Freischmann. L'enfant joint les mains à son réveil, et s'adresse à sa mère, qui n'est plus :

« Maman Grete, j'ai encore bien dormi en pensant à vous. Maman Grete, puisque vous êtes dans le ciel en compagnie des anges, faites que papa soit toujours heureux. Adieu, maman Grete. »

Suivons à présent au cimetière le pauvre fou Carnevale. Il dépose sur la tombe de sa femme morte la lettre que voici :

« Amie,

« Vous ne me répondez pas. Vous savez cependant que je vous aime. Est-ce que les distractions de l'autre pays vous font m'oublier? Ce serait bien mal, bien mal. Voilà déjà cinq jours, cinq longs jours, que j'attends de vos nouvelles. Je ne dors plus, ou, si je m'assoupis un peu, c'est pour rêver de vous.

« Pourquoi ne m'avez-vous pas laissé votre adresse? Je vous aurais envoyé vos robes, vos habits... Ou bien plutôt ne me les redemandez pas, laissez-les-moi, de grâce. Je les ai mis sur des chaises, et il me semble que vous êtes

1. *Contes vieux et nouveaux* (1854). Depuis cette époque jusqu'à ce jour, M. Champfleury a publié les *Sensations de Josquin* dans la *Revue des Deux-Mondes* (1855); — *M. de Bois d'Hyver* dans la *Presse* (1856); la *Gazette de Champfleury* (1857); — *Souvenirs des Funambules* (1859); — la *Succession Le Camus* (1860); — *Recherches sur la légende du Bonhomme Misère* et *Grandes figures d'hier et d'aujourd'hui* (1861); — les *Peintres de la réalité sous Louis XIII* (1862); les *Demoiselles Tourangeau, journal d'un étudiant* (1864); — *Histoire de la caricature antique* (1865), etc., etc.

là, dans une pièce à côté, et que vous allez entrer pour vous habiller. Et puis ces vêtements qui vous ont touchée embaument ma petite chambre; alors je suis heureux en entrant.

« Je voudrais avoir votre portrait, mais bien fait, bien ressemblant, qui puisse rivaliser avec l'autre, car j'en ai un autre; il est dans mes yeux, et celui-là ne s'altérera pas. Que je ferme les yeux, que je les ouvre, je vous vois sans cesse.... Ah! mon amie, qu'il est habile, le grand artiste qui veut bien me laisser ce portrait!

« Adieu, amie; répondez-moi demain, aujourd'hui si vous pouvez. Si vous êtes trop occupée, je ne vous demande pas une page ni une ligne, trois mots seulement. Dis-moi que tu m'aimes toujours.

« Carnevale. »

Mais assez sur le chapitre de l'éloge. Tout en professant beaucoup d'estime pour les qualités littéraires de l'ex-amoureux de mademoiselle Mariette, nous avons le regret de signaler en lui deux regrettables défauts. Le premier consiste à glisser dans toutes les Revues où la surveillance n'est point assez active des articles pleins d'enthousiasme sur les toiles de M. Courbet. Le second, moins dangereux, mais aussi répréhensible, si l'on consulte les maximes du goût, porte Champfleury à entasser dans son domicile, sur un dressoir de campagne, des vases et des cuvettes rustiques, des plats et des saladiers à coq, tout ce qui tient, en un mot, à l'art sauvage de la poterie. Au milieu de cette vaisselle, on remarque un pot gigantesque, d'une capacité de trois litres au moins, et portant cette inscription sur son ventre énorme :

« *Le demy-septier de frère Louis Germain.* »

Par une perversité qui n'a point d'exemple, Champfleury a fait tout exprès fabriquer ce pot géant. Il rit d'avance de toutes les sottises que messieurs les académiciens pourront débiter là-dessus quelque jour. « — Bien certainement, dit notre perfide archéologue, ils écriront que Rabelais a connu le joyeux moine qui prenait ce petit tonneau pour un *demy-septier*. »

CHASLES (PHILARÈTE)

C'était quelques jours avant le 18 brumaire. Le château de Ham renfermait une assez nombreuse collection de prisonniers, jacobins ou royalistes, qui avaient eu maille à partir avec le Directoire. A cette époque, les haines politiques se montraient plus que jamais farouches et intraitables. Terroristes et Clichiens [1] faisaient bande à part jusque sous les verrous, et la prudence des geôliers assignait aux deux partis des préaux différents. Sans cette précaution nécessaire, ils se fussent égorgés du matin au soir. Parmi les *patriotes*, on remarquait un général de cinquante-cinq ans environ, figure énergique, front large, semé de glorieuses balafres et couronné de cheveux gris. Il marchait en s'aidant d'une béquille, parce qu'il avait eu la jambe cassée à Hondschoote, d'un éclat d'obus. Tous ses

1. On appelait ainsi les membres de ce fameux club de Clichy, qui manœuvraient pour le retour des Bourbons.

compagnons d'infortune lui témoignaient la plus grande déférence. Le général était l'âme de leurs distractions, l'ardent organisateur des représentations dramatiques au moyen desquelles nos prisonniers trompaient l'ennui. Pour oublier le présent, on évoquait les rêves grandioses du passé. Tragédies grecques ou comédies romaines, tel était le programme invariable du répertoire.

Ce programme, pour d'autres, eût été vraiment inadmissible ; mais il était dans le goût de ces hommes, qui avaient voulu faire de la France une nouvelle Sparte. Quand Harmodius, Aristogiton, Brutus et Cassius s'étaient bien époumonés à maudire les tyrans et leur séquelle, le citoyen général adressait une chaleureuse harangue à ses frères et amis, autour de lui groupés. Le soldat se faisait tribun. Son éloquence déclamatoire enthousiasmait les auditeurs, et des cris retentissants de *Vive la République !* ne manquaient jamais de couronner son discours.

Avant de gagner son grade sur le champ de bataille, ce vieux militaire avait été conventionnel. Il siégeait aux bancs les plus élevés de la Montagne. Lors du procès de Louis XVI, quand ce fut son tour d'émettre un vote public à la tribune, il s'écria :

« — Je vote pour la mort, dans le plus bref délai ! »

Donc, son illustration révolutionnaire était complète. Ancien professeur de rhétorique à l'Oratoire, il avait jeté le froc aux orties et renié le Christ pour la déesse Raison, ce qui s'appelait *abjurer le fanatisme*, à cette époque imbécile, qui essayait de substituer son mysticisme sanglant à la divine loi de charité et d'amour.

Un soir, au beau milieu d'une tirade véhémente, le général s'arrêta tout à coup et jeta une exclamation joyeuse. La grille du préau livrait passage à une jeune

femme, blanche et rose, qui s'approchait de lui, souriante. Elle tenait sur un de ses bras un enfant de quelques mois, et donnait la main à un autre marchant à peine. C'était la compagne du proscrit. Notre farouche républicain oublia sa philippique, les prêtres, les rois, et courut l'embrasser avec effusion.

Récemment accouchée, elle arrivait de Chartres, et n'avait pas cru devoir attendre un seul jour, après ses relevailles, pour rejoindre son mari captif. Elle lui apportait ce nouveau fils qui venait de leur naître. Le gouverneur, homme sensible et sympathique à l'amour conjugal, lui avait ouvert sans difficulté les portes de la forteresse. Au bout de cinq minutes accordées à l'épanchement et à la joie de se revoir, le général s'écria :

— C'est un garçon, comment l'appellerons-nous?

— Tu es le maître, mon ami; choisis le nom toi-même, lui répondit sa femme.

— D'abord, je ne veux pas un nom qui se trouve dans le calendrier romain. Si je l'appelais Anacharsis, comme le héros du citoyen Barthélemy?

— Je n'aime pas ce nom-là, fit la jeune mère avec une petite moue désapprobatrice.

— Tu n'as pas tort. On pourrait croire que c'est en souvenir de ce traître d'Anacharsis Clootz, que nous avons envoyé à la guillotine.

— Oh! mon ami, grâce! murmura-t-elle en pâlissant.

— C'est vrai, j'oubliais... Tu es toujours la même, et tu ne veux pas comprendre qu'il y a de cruelles nécessités politiques... Enfin n'importe! Si tu m'en crois, nous le nommerons Philarète. Cela veut dire en grec *ami de la vertu*. Nécessairement il aimera la vertu, puisqu'il est mon fils.

Voilà comment M. Philarète Chasles, l'un de nos plus illustres écrivains modernes, reçut son très-bizarre prénom [1]. Seulement le général son père se trompait en croyant lui administrer un baptême étranger à toute tradition chrétienne. Philarète est précisément le nom d'un ermite du quatrième siècle, très-dûment canonisé par l'Église.

Le coup d'État du 18 brumaire vint rendre le général Chasles à la liberté; mais la police continua d'avoir l'œil sur ses actes. On lui permit néanmoins d'habiter la capitale. Bientôt le vieux conventionnel s'aperçut de la surveillance dont il était l'objet. Son domicile devint tout mystère et tout précaution. Les premiers souvenirs de Philarète enfant ne lui rappellent qu'une chambre carrée et noire, des volets à peine entr'ouverts, des sonnettes enveloppées de coton, une allée et venue d'hommes marchant sur la pointe du pied, parlant à voix basse, tressaillant au moindre bruit, ayant, en un mot, les allures de gens qui vivent sous l'influence d'une peur continuelle. Le général Chasles demeurait dans la Cité. Il habitait un ancien hôtel parlementaire appartenant à l'oncle de Sainte-Beuve. Cette maison fut démolie en 1845, lorsqu'on perça de larges artères dans le sombre et tortueux labyrinthe de rues enchevêtrées que présentait l'île Notre-Dame.

Plus tard, se décidant à recommencer, au déclin de la vie, son premier métier de professeur de rhétorique, M. Chasles fonda une institution de jeunes gens, rue des Postes, dans le vieil hôtel Flavacourt. Nos archéologues parisiens connaissent tous cette ancienne demeure aristo-

1. Victor-Euphémon-Philarète Chasles naquit à Mainvilliers, près Chartres, le 8 octobre 1799.

cratique, dépaysée dans un quartier populaire, entre la rue Saint-Jacques et la rue Mouffetard. Ils admirent ses pavillons, qui montrent leurs chimères empanachées et coiffées à la Pompadour, son grand escalier d'honneur et son immense jardin seigneurial. Ce fut là que le vieux montagnard *s'enferma avec sa colère, un gros chien, plus de deux mille volumes contre le Christ* [1], et commença l'éducation de ses deux fils, Alcindor et Philarète, en même temps que celle d'un grand nombre d'enfants de ses ex-collègues de la Convention ou de ses camarades de l'armée républicaine.

Notre conventionnel boudeur ne recevait absolument dans sa retraite que les fidèles et les purs. Vadier, Robert Lindet, Amar, étaient presque les seuls auxquels il ouvrit sa porte. Amar affectionnait beaucoup Philarète et lui faisait lire la *Nouvelle Jérusalem* de Swedenborg. Cette petite Jacobinière sentait 93 à faire frémir.

Un beau matin, le général avisa qu'un plus long séjour dans la maison paternelle nuirait à ses enfants. Il disait avec le philosophe de Genève que, pour devenir un homme, il faut être élevé avec les petits des hommes, et loin des soins trop tendres d'une mère. En conséquence, il expédia sans plus de retard Alcindor et Philarète au lycée d'Angers. L'aîné de ces deux jeunes gens avait un caractère vif, emporté, querelleur. Au lieu de traduire Horace, il lisait les bulletins de la grande armée. Bientôt il déclara qu'il ne voulait plus vivre entre les quatre murs d'un collége pendant qu'on se battait d'un bout de l'Europe à l'autre. Cette ardeur belliqueuse flatta son vieux père. Agé de seize ans à peine, Alcindor obtint de partir,

1. Les expressions soulignées sont de Philarète Chasles lui-même.

comme garde d'honneur, dans le 3e régiment de ligne, commandé par le comte de Ségur. Quinze jours après avoir rejoint son corps, il fut tué à la bataille de Dresde. Il avait reçu trois balles dans la tête.

Doué d'instincts bien différents, son frère était un écolier studieux, une nature pacifique. Obtenant toujours les premières places dans ses classes, il consacrait ses heures de récréation à la lecture des poètes. Lorsque madame Chasles, désolée de la mort du jeune garde d'honneur, obtint que le cadet lui fût rendu, Philarète ne s'arracha pas sans regrets à son existence laborieuse. Le bonheur d'embrasser sa mère, qu'il adorait, put seul faire diversion à l'ennui de quitter ses livres.

Or, notre fougueux général destinait son second fils, comme le premier, à l'état militaire. Payer sa dette à la patrie était l'un des articles de foi de son catéchisme républicain. Philarète se prépara donc à passer les examens de l'école de Saint-Cyr; mais il était écrit sur le grand livre de la Providence qu'il n'endosserait jamais l'uniforme. L'astre éclatant de l'Empire venait de jeter ses dernières lueurs dans les plaines de la Champagne. Paris capitulait honteusement, ses portes s'ouvraient tout à la fois pour les Bourbons et pour les Cosaques.

Le vieux régicide craignit les représailles de la légitimité victorieuse. Croyant sa tête en péril et ne voulant pas l'envoyer rejoindre celle de Louis XVI, il résolut de quitter la France et d'attendre les événements de l'autre côté du détroit. Avant de partir, il appela Philarète dans son cabinet de travail.

— Mon fils, lui dit-il, les malheurs de la patrie m'obligent à chercher asile à Londres. Votre père est encore une fois proscrit; votre famille est ruinée. Il faut choisir une

profession manuelle, afin d'arriver à n'être à charge ni à vous-même ni aux autres.

Philarète avait quinze ans. Son œuvre intitulée la *Conciergerie*, publiée par Ladvocat dans les *Cent et Un* [1], contient les passages autobiographiques qui vont suivre.

« Je me crus un héros, dit-il, en acceptant sans rancune et tristement la meilleure des garanties qu'un homme puisse mettre en réserve contre les chocs de la vie et de la fortune. Je devins, d'écolier qui savait faire un thème inutile, un utile compositeur d'imprimerie. »

Le voilà donc typographe ; mais dans quelle typographie, juste ciel !

« Trois casses décomplétées se trouvaient, reléguées et solitaires, au troisième étage d'une maison obscure, située rue Dauphine. Point d'ouvriers pour donner le mouvement à ces morceaux de plomb créateur, pour les transformer en pensée. Les presses oisives et les casses poudreuses chargeaient inutilement le plafond. Mon père ne vit dans la solitude de l'atelier qu'un moyen précieux de protéger ma jeunesse contre la contagion de l'exemple. Sans vivre au milieu des ouvriers, j'allais le devenir et m'instruire sans danger. Pendant trois mois, je me rendis régulièrement, depuis huit heures jusqu'à trois, dans l'atelier désert. Là, je restais seul, je rêvais, et souvent l'ennui venait me poursuivre ; les leçons du maître étaient rares, et, quand le maniement des lettres et leur pose dans l'instrument qui les unit avaient fatigué mes doigts, je m'asseyais avec un livre. »

Le patron de cette imprimerie désolée s'appelait Jacques. Notre vieux général lui avait confié son fils de pré-

1. Tome 1er.

férence à tout autre, parce que c'était une de ses vieilles connaissances du club des Jacobins. Bonnet rouge féroce, Jacques avait porté plus d'une tête d'aristocrate au bout de sa pique, dans le bon temps. Son imprimerie, pour avoir fait de l'opposition au régime impérial, en était venue, de procès en procès, à une ruine complète, et le patron de ce bouge typographique, dévoré de fiel, de colère haineuse et peut-être aussi de remords, vivait dans une profonde indigence, avec un fils qui tombait du haut mal.

Philarète composait les *Idylles* de Gessner et le roman pastoral de *Daphnis*, du même auteur. Ce travail le plongeait dans un ravissement inexprimable. Il oubliait la chambre maussade et sombre ; il n'entendait plus les éternels blasphèmes de Jacques ; il se transportait sur les ailes du rêve dans les agrestes vallons de l'Arcadie toujours verte ; il se passionnait pour Leucothoé, Cloé, Daphné, les gracieuses pastourelles, et devenait sérieusement poète. Chaque matin, c'était une joie pour lui de retrouver sa casse et ses idylles. Malheureusement, un beau jour, au moment où il entamait le premier chapitre de la *Mort d'Abel,* deux hommes de police entrèrent dans le bouge de la rue Dauphine, et l'appréhendèrent au corps. On s'empara de tous les papiers de Philarète, parmi lesquels, pour être exact, nous devons dire qu'il y avait cinq ou six odes républicaines et un dithyrambe forcené contre les tyrans, échos des imprécations paternelles.

Ceci gâtait la situation. Les exempts conduisirent le jeune homme à la préfecture de police.

On soupçonnait l'imprimeur Jacques d'avoir trempé dans l'une des deux conspirations bonapartistes qui, cette

année-là, furent découvertes à un mois de distance. Effectivement il avait prêté sa presse unique à une proclamation de Marie-Louise. Mais on ne le trouva point à son domicile. Philarète fut seul conduit au dépôt, comme apprenti conspirateur.

« Je jetai les yeux autour de moi, dit-il : des hommes demi-nus; des haillons couvrant des femmes au teint rouge et à l'œil lubrique; de ces gens que vous rencontrez et qui sentent l'estaminet et le mauvais lieu; des paysans en blouse; des fumeurs jouant au piquet sur le carreau avec des cartes grasses; une atmosphère épaisse, infecte; un lit de camp, sur lequel fourmillaient côte à côte la misère, la crapule, le vice, le malheur et le crime, voilà cette salle, placée sous l'invocation de saint Martin. C'était là que cette politique cruelle, Briarée aveugle qui écrase tout sur sa route, précipitait mon adolescence, sans pitié, sans remords, sans l'apparence d'une accusation ou d'un témoignage. Je fondis en larmes et j'allai m'asseoir dans l'embrasure d'une fenêtre. »

Le pauvre jeune homme, après trois jours passés au milieu de ce peuple étrange, qui parle une langue inconnue pour lui, mais dont la gaieté bestiale le fait rougir, est conduit enfin en présence d'un fonctionnaire de la préfecture. Celui-ci procède à l'interrogatoire.

— Votre nom?

— Philarète Chasles.

— Ah! fort bien! Vous êtes le fils du général Chasles, conventionnel et régicide?

— Oui, Monsieur.

— Votre père a fait de vous un apprenti imprimeur. C'est trop d'amour pour les lettres!

Un sourire parut sur les lèvres de l'enquêteur policier.

Ce sourire était dû, moitié à la joie d'avoir lancé un *spirituel* calembour, moitié à la certitude de tenir un coupable. Mais Philarète ne savait pas le premier mot de la conspiration. Ses réponses l'eussent prouvé à un personnage moins prévenu.

— Je demande, dit-il, qu'on précise les choses dont on m'accuse. Il est probable que mon éducation républicaine et mon métier de typographe ne sont pas seuls incriminés?

— Raisonneur! dit le fonctionnaire: il ne manquait plus que cela. Je vais vous apprendre à vivre en vous envoyant pourrir dans un cul de basse-fosse.

Aussitôt dit, aussitôt fait. Deux gendarmes entrent, sur un coup de sonnette, et conduisent le jeune homme à la Conciergerie. On le fourre au secret dans un cachot noir, étroit, humide, meublé d'une botte de paille, d'un baquet, d'une cruche d'eau et d'une écuelle de bois. Touché de sa jeunesse et de ses larmes, le porte-clefs lui dit:

— Voyons, console-toi! La prison ne fait pas mourir. Veux-tu entrer à la pistole? ce n'est pas cher, et tu seras absolument comme dans ta famille.

— Combien est-ce, la pistole? demande Philarète, qui voyait un rayon d'espérance illuminer ses ténèbres.

— Une misère: soixante-quinze francs par mois, table et logement compris. Tu auras la cuisine des Frères Provençaux.

— Hélas! c'est beaucoup trop cher encore, murmura le jeune homme avec un soupir. J'étais sans argent lorsqu'on est venu m'arrêter.

— Tu n'as donc ni parents ni amis?

— Pardonnez-moi, j'ai ma mère, ma bonne mère, qui

doit être dans des transes mortelles. Mais on ne m'a seulement pas permis de lui écrire deux lignes pour la rassurer sur mon sort.

— Écris-lui bien vite. Je me charge de faire parvenir la lettre.

Peu s'en fallut que le jeune prisonnier n'embrassât les genoux de son gardien. Cet homme lui semblait un ange libérateur. Il lui trouvait, dans le profil, une certaine ressemblance avec saint Vincent de Paul. Sa mère, le lendemain, vint au guichet payer la pistole. Elle lui fit passer quelques lignes de consolation, et une bague, qu'il n'a jamais quittée depuis. Le voilà donc, pour la somme dite, en jouissance d'une couchette de bois blanc, d'une chaise mal empaillée et d'une table boiteuse, sur laquelle on lui sert cinq cents grammes de pain et des aliments à peu près mangeables.

Au dos de sa couchette, il déchiffre ces mots, tracés au crayon : « *M. le colonel Labédoyère a couché ici le....* » Rien ne subsistait plus de la date.

Madame Chasles fait passer des livres à son fils. Il reçoit Mabillon, Lebœuf, Sauval, Sainte-Foy, l'Arioste, Jean-Jacques, *Werther,* se trouve plus heureux que jamais, et ne s'aperçoit même pas que les jours, que les semaines s'écoulent, sans qu'on parle de mettre un terme à sa détention. Heureusement, s'il ne songe pas à la liberté, sa mère y songe pour lui. Madame Chasles va trouver Chateaubriand, et le grand poète obtient la délivrance du jeune homme.

Pendant que les portes de la Conciergerie s'ouvrent pour Philarète, les conjurés avec lesquels on prétendait le confondre sont envoyés en exil ou à l'échafaud.

Il vole à la rue des Postes; mais tant d'émotions ont

brisé sa pauvre mère. Depuis longtemps atteinte d'une maladie de poitrine, elle voit chaque jour son mal s'accroître. Corvisart, qui lui prodigue des soins, désespère de la sauver. Philarète la trouve au lit, l'œil fiévreux et les pommettes ardentes, indices certains d'une mort prochaine. La malade a défendu au médecin d'alarmer son fils.

— Mon cher enfant, dit-elle, tu vas quitter Paris sur l'heure. Ta valise est prête. Fais-la transporter aux Messageries, et pars aujourd'hui même pour l'Angleterre, car tu n'es plus en sûreté en France.

Comme toutes les mères tendres, dont le cœur double les alarmes, la malade s'exagérait le péril, et Philarète était trop jeune pour juger de la situation par lui-même. Il partit donc et alla rejoindre outre-Manche le vieux général, son père. Celui-ci le fit entrer comme correcteur dans le célèbre établissement de Valpy, situé à quelques lieues de Londres [1]. Philarète resta là sept ans, et se fit en quelque sorte une seconde nationalité sur la terre d'Albion. Valpy sut apprécier l'instruction solide du jeune *Frenchman*. Il l'employa tout d'abord à corriger les classiques latins et grecs.

Grâce à son emploi de correcteur, Philarète ne tarda

1. Philarète Chasles ne tarda pas à apprendre la mort de sa mère. Nous savons par ce qu'il a écrit lui-même, qu'elle était protestante. Elle avait été mariée en premières noces à un royaliste ardent, guillotiné sous la Terreur, un mois juste après le mariage. Le représentant du peuple Chasles l'empêcha, dit-on, de monter elle-même à l'échafaud. Elle l'aurait ainsi épousé par reconnaissance. Nous ne tenons pas ce dernier détail de son fils; mais il nous apprend que madame Chasles était native des Ardennes et qu'elle descendait « d'une vieille race frisonne et hollandaise, dont les chefs, comme l'indique leur nom, *Halma* (*Alma* avec l'aspiration orientale), appartenaient à ces débris arabes battus par Karle Martel. » Le général Chasles mourut en Belgique, deux années après l'installation de son fils à Londres.

pas à lier connaissance avec les célébrités littéraires de Londres. Il fut très-souvent en rapport avec le philosophe Bentham, avec Samuel Coleridge, avec les poètes Southey et Wordeworth, sur lesquels il a publié d'admirables pages. Il connut aussi Porden, l'architecte gothique de Georges IV, alors régent; Ugo Foscolo, Godwin, Hund, Gobbett et sir Francis Burdett.

Ugo Foscolo reçut plus d'une fois le jeune prote dans son hôtel peuplé de Vénus, de Jupiters, d'Apollons, et d'une foule d'autres divinités païennes. C'était un Olympe au grand complet. L'auteur des *Dernières Lettres de Jacques Ortis* trônait lui-même sur une chaise curule, se livrant à de perpétuelles déclamations contre ses adversaires politiques et contre ses ennemis littéraires. Sa causerie véhémente produisait absolument l'effet d'une tirade tragique, et son patriotisme, orné d'un masque grec, se guindait sur les échasses de la *Médée* et de la *Clytemnestre*.

« — A vingt-deux ans, disait Ugo Foscolo, en se promenant à travers la chambre, j'étais le géant de la Fable, entouré d'ennemis, désappointé dans mes espérances politiques, harcelé comme poète et banni de ma ville natale. J'ai passé ma vie à me venger... et ces Anglais ! ce sont des brutes : *sono bestie!* Doubles tudesques, les cyclopes ne comprennent rien à ma poésie. Ah ! je regrette amèrement ma jeunesse, mes querelles de théâtre, mon soleil de Venise, mes attitudes sublimes d'Ajax foudroyé ! Cette vie anglaise, cette vie de bœuf emprisonné, qui m'étreint de toutes parts, me pèse, et, dès que je peux blesser un de ces cyclopes, dont je suis le favori et qui osent me protéger, je suis heureux ! »

« Ugo Foscolo, ajoute Philarète Chasles, mourut insolvable, et les cyclopes payèrent son convoi [1]. »

Jérémie Bentham lui parut être le Lafontaine des philosophes. Ce personnage était un véritable enfant, tout à fait en dehors des habitudes sociales. Il passa trente années de son existence dans une maison qui donne sur le parc de Vestminster, vivant comme un anachorète, et cherchant à réduire l'ensemble général des lois à un système mécanique, et l'intelligence humaine à des fonctions machinales. Philarète eut l'insigne honneur de faire un tour de jardin avec ce philosophe en houppelande brune. Jérémie Bentham essaya de le conquérir à ses doctrines. Le jeune prote ne jugea pas convenable de se déclarer son adepte. Il le quitta, touché de la sincérité risible de son argumentation, mais sans accepter des théories, filles de l'arithmétique et du matérialisme.

Enfin il alla rendre visite à Coleridge, et il nous déclare que la parole humaine, en aucun temps, n'a su réunir au même degré l'éloquence ardente et la subtilité métaphysique.

Le vieux libraire Baylis et le graveur sur pierre Thomas Brown, deux radicaux exaltés, pilotaient obligeamment l'inexpérience de Philarète. Il s'approcha de tous les partis politiques, de toutes les sectes religieuses, fréquenta toutes les classes de la société anglaise, et recueillit de la sorte immensément de matériaux, d'idées et d'impressions sur ce peuple étrange, produit discipliné de la vieille et indépendante barbarie scandinave. Comme si le hasard eût voulu que rien ne manquât à son cours

1. *Études sur les hommes et les mœurs au dix-neuvième siècle.*

d'études, il se trouva plusieurs fois avoir affaire à l'honorable corporation des *Robbes* et des *Pickpockets*[1].

Un soir, ou plutôt un matin, car il était passé minuit, Philarète, à l'angle de Soho-square, est accosté par une sorte d'Hercule qui lui demande l'heure négligemment. Notre prote n'a pas de montre; mais sa bourse contient deux ou trois livres sterling, qu'il ne se soucie pas de voir passer dans la poche du gentleman en question.

— Je n'en sais rien, répond-il en tâchant de raffermir sa voix, *la toquante est au clou.*

Philarète prononce la phrase en argot de la cité de Londres, preuve qu'il est bon de savoir un peu de tout. Mais il dissimule très-mal son accent parisien, car le colosse éclate de rire. C'était un bon diable de voleur. Et puis, à la mise peu cossue du jeune homme, il voit que, pour l'instant, il s'adresse mal. Peut-être même s'imagine-t-il avoir affaire à un collègue du continent, voyageant pour sa santé. Toujours est-il que sa large main cherche celle de Philarète, qui se laisse presser les doigts dans un véritable étau.

— *Goddam!* s'écrie le colosse, vous êtes Français! Où demeurez-vous?

Le jeune homme n'a aucune raison pour cacher son domicile, même à un voleur. Il indique son adresse.

— Eh bien, dit l'autre, je vais justement de votre côté. Nous ferons route ensemble, si le cœur vous en dit.

Philarète trouve l'aventure divertissante. Il marche côte à côte avec le voleur. La conversation s'engage sur des matières pleines d'intérêt. On parle des spectacles, des bals, des plaisirs fashionables de Paris, que l'Hercule

1. Voleurs de grands chemins et filous.

semble parfaitement connaître. Sur le chemin, le jeune homme rencontre plus de cinquante *watchmen* ou *policemen ;* mais il dédaigne de se mettre sous leur protection.

— Serais-je indiscret, dit-il, une fois à sa porte, en vous demandant avec qui je viens d'exécuter ce trajet nocturne ?

— Vraiment non. Je me nomme James Baker. Il est probable que je suis connu de vous.

Philarète s'inclina. C'était le nom d'un des plus fameux voleurs des trois royaumes. James Baker le salua très-poliment lui-même et continua sa route.

Nous avons oublié de dire que le jeune homme, avant son départ, avait contracté, dans le quartier Saint-Jacques, une liaison de cœur. A la fin de la seconde année de son séjour à Londres, il eut de graves attaques de spleen, et miss Élisabeth, gouvernante des filles du duc de R***, qui essayait d'opérer à son profit une dérivation des souvenirs de Philarète, ne put y réussir. Il fallut au malade un changement de résidence. On l'envoya au bord de la mer, dans le Northumberland, chez un brave puritain, nommé Ézéchiel F***.

Nous laissons l'auteur des *Études sur les hommes et les mœurs* [1] raconter lui-même son arrivée à la campagne.

« Je frappai longtemps, dit-il, et j'eus de la peine à me faire ouvrir. Tout le monde était couché dans cette maison régulière. Une grande femme, vêtue de brun, qui rattachait encore, en me parlant, les épingles de son bonnet

1. Philarète Chasles est l'auteur de ce livre. Ne pas confondre avec l'ouvrage d'Hippolyte Castille, qui a le tort d'avoir pris un titre absolument analogue.

d'étamine, après m'avoir questionné par une fenêtre, et avoir soigneusement déplacé et replacé les barricades de fer et les cadenas nombreux qui assuraient toutes les avenues, me dit que la famille F*** dormait, que je remettrais ma lettre à M. Ézéchiel le lendemain matin, et qu'elle allait me préparer un lit. En traversant la maison, je remarquai qu'à l'intérieur elle ressemblait à un couvent régulier. Le ton de la servante, une de ces femmes tout os dont Walter Scott fait ses Meg Merrillies, avait lui-même je ne sais quoi de solennel et de lugubre. »

Hélas! on envoyait là, pour se guérir du spleen, un malheureux Parisien! A cette époque pourtant, le fameux axiome homœopathique *similia similibus curantur* n'était point en vigueur.

Philarète Chasles est parfaitement reçu dans ce logis hospitalier, bien que l'accueil, au premier abord, lui semble glacial. Mais le caractère britannique est ainsi fait, on ne le change pas. Ézéchiel F***, homme excellent, mais rigide, ne connaît en aucune sorte ni les fioritures de la cordialité ni les expansions du discours. Toute sa famille lui ressemble, à l'exception de la plus jeune de ses filles, miss Sybilla, nature ardente, un peu contenue par la froide atmosphère qu'elle respire, mais dont le feu intérieur jaillit en rayons de ses yeux, en effluves électriques du bout de ses doigts roses. Le jeune homme craint sérieusement de devenir amoureux de l'aimable anglaise. Il a le courage d'éviter sa présence et de la fuir. Toutes ses journées se passent en de longues promenades ou dans une enthousiaste contemplation de la nature.

« Que de fois, s'écrie-t-il, ai-je admiré, de l'une des cabanes de pêcheurs, situées sur la rive, la mer calme, grossissant par une progression et comme par une émo-

tion lente, son vaste sein s'enflant peu à peu, et un flot, puis un autre, venant expirer sur le rivage pour se retirer en silence ! Les navires, doucement soulevés, montaient au milieu du repos universel, et je n'entendais au loin que le coup presque imperceptible de la lame frappant paresseusement le flanc de quelque barque mise à l'ancre. »

Grâce à nos recherches, le lecteur a le double avantage d'avoir çà et là, par une seule et même citation, le renseignement biographique et le spécimen du style de l'écrivain.

Philarète se fit aimer de la petite-colonie puritaine, grâce à la régularité de ses habitudes. Mais, en son absence, miss Élisabeth eut le spleen à son tour. Il résolut de retourner à Londres pour la guérir : héroïque et dernier moyen par lequel il triompha de sa passion pour la fille d'Ézéchiel. Philarète retrouva chez Valpy son emploi de correcteur, et le conserva deux années encore.

Vers la fin de 1823, au retour d'un voyage en Ecosse, il se sentit pris d'un vif désir de revoir l'honnête famille dont il avait été l'hôte. En conséquence, il se détourna de son chemin tout exprès pour visiter ce coin solitaire du Northumberland. Mais, hélas ! d'horribles malheurs ont atteint la maison d'Ézéchiel. La pauvre miss Sybilla, sur le point de se marier selon son cœur, a vu la *presse* [1] lui enlever brutalement son futur et l'envoyer combattre aux États-Unis. A peine débarqué, le malheureux tomba frappé d'une balle au front, et ne se releva plus. Sa fiancée, apprenant cette nouvelle, devint folle de désespoir.

1. Mode sauvage de recrutement auquel nos voisins ont renoncé depuis.

Elle se précipita dans la mer. Un vieux pêcheur, ancien ami de Philarète, lui donna ces détails funèbres, ajoutant qu'Ézéchiel vivait seul dans la maison, car la douleur avait tué sa vieille compagne et creusé une troisième tombe. Il s'éloigna, le cœur serré, l'œil humide, ne se sentant pas le courage de troubler par sa visite des chagrins qu'on ne console pas.

Philarète Chasles employa les dernières années de son séjour outre-Manche en voyages dans le pays de Galles et sur la vieille terre d'Irlande.

L'illustre écrivain nous a raconté ces voyages avec infiniment de verve et d'esprit. Seulement nous lui adresserons un reproche : il ne sait pas faire dialoguer ses personnages d'après le caractère qu'il leur donne. C'est toujours Philarète qui parle, avec son esprit chatoyant et sa phrase prismatique. Nous le trouvons sage de s'en tenir au rôle qu'il a choisi tout d'abord en littérature. Humoriste incomparable, il n'eût jamais composé un drame, ni même un roman. Ses peintures, toujours vives et brillantées, sont parfois effrayantes de réalisme. On n'a jamais tracé de tableau plus fidèle et mieux compris du peuple irlandais que dans les pages qu'il a écrites sur ces derniers fils des Celtes. Malheureusement son génie mystificateur prend quelquefois le dessus. Il nous donne, avec un sérieux parfait, pour des mots gaéliques un assemblage de plusieurs consonnes que jamais gosier humain n'a pu prononcer. Philarète Chasles va plus loin encore, il les traduit. Ainsi *lwm* veut dire promontoire, et *wwd* signifie objet étroit. Demandez après cela comment il se fait que, depuis Hérodote, les voyageurs aient si mauvaise réputation.

Il imprime chez Valpy plusieurs ouvrages en langue

anglaise [1]; puis il repasse le détroit pour venir demander à notre littérature nationale des moyens d'existence. Tous les libraires auxquels il offre des traductions de romans étrangers [2] lui répondent qu'ils ont leurs fournisseurs.

— Allons donc! des cuistres, qui ne savent pas plus l'anglais que le français! répond le jeune auteur exaspéré.

C'était le moyen de se fermer toutes les portes. La lutte le décourage. Ses économies sont épuisées. Encore une ou deux semaines de cette inaction de plume à laquelle il est condamné forcément, et il se verra contraint de retourner à la correction typographique, qui lui perd la vue. Enfin, une grande dame, amie d'enfance de sa mère, lui procure chez le baron d'Eckstein une place acceptable. D'Eckstein était le rédacteur en chef du *Drapeau blanc*. Juif d'Altona, converti au catholicisme sous l'Empire, il devait sa position au patronage de M. de Metternich; le vieux diplomate avait fait cadeau de cette plume active au gouvernement français.

Le baron ne manquait pas d'un certain talent. C'était une tête assez philosophiquement assise. Il traitait d'un point de vue fort élevé la polémique de journal. Mais il avait besoin d'un secrétaire intelligent, qui fît la chasse à ses germanismes et assouplît un peu ses longues périodes tudesques. Philarète lui devint donc fort utile. D'Eckstein n'aurait reculé devant aucun sacrifice pour le conserver près de lui. Malheureusement le jeune homme avait la politique en horreur. Il échangea bientôt sa position

1. Plus tard, il envoya de France, à diverses reprises, nombre d'articles en anglais aux Revues américaines.

2. Anglais ou allemands. Philarète Chasles connaissait aussi la langue de Gœthe.

contre une place analogue chez un écrivain plus littéraire, M. de Jouy.

Rédacteur du *Constitutionnel,* et par cela même enragé libéral, l'auteur de *Fernand Cortez* ne comprenait pas que le fils d'un ancien membre de la Convention affichât en matière politique une telle indifférence.

— Vous perdez votre avenir, lui disait-il.

En effet, M. Chasles n'a pas eu d'avenir au point de vue envisagé par M. de Jouy. Constamment il a refusé d'accepter un rôle dans le drame fougueux de l'opposition radicale. Sous le règne de Louis-Philippe, où il était en passe d'arriver à tout, jamais on ne l'a vu solliciter des colléges électoraux un mandat pour soutenir la betterave ou le fer national. Il n'a pas donné au journalisme un seul premier-Paris. Cette réserve ne peut obtenir assez d'éloges. Homme de lettres, rien qu'homme de lettres, c'est superbe, et, disons-le, par le temps qui court, c'est rare !

D'abord secrétaire de M. de Jouy, Philarète Chasles monte ensuite au grade de collaborateur anonyme. Une part notable de l'esprit et des finesses qui se trouvent dans l'*Ermite en province* doit être mise au compte particulier de notre écrivain. Il composa l'opéra des *Athéniennes* avec son patron. Presque en même temps nous le voyons débuter à la *Revue philosophique* par des articles intitulés : *Coup d'œil sur les poètes anglais*. Il y fait preuve d'une érudition très-variée, et déploie déjà dans ce coup d'essai les grâces agaçantes de son esprit. Ces qualités peu communes attirent l'attention sur Philarète Chasles. Le public est ravi de trouver chez un historien littéraire une langue poétique et un style plein de couleur : surprise à laquelle ne l'avaient point habitué les œuvres de Suard et de Lally-Tollendal.

En 1824, Philarète traduit un livre de Jérémie Bentham : *Essai sur la situation politique de l'Espagne*, et remporte une couronne académique pour un *Éloge de de Thou*. Ce succès l'encourage. Il fait paraître, six mois après, la *Fiancée de Bénarès, Nuits indiennes*, œuvre étrange, poème mêlé de récits en prose. « Un vrai poème de la Restauration, dit Champfleury, que je salue respectueusement dans les boîtes des bouquinistes, mais que je n'ouvre pas. » Philarète Chasles publie, en outre, les *Lettres d'un Voyageur américain* [1], puis un *Résumé de l'Histoire de la Suisse*, ouvrage commandé par un libraire, et que nous n'enregistrons que par un scrupule d'exactitude. Le 25 août 1828, il partage avec Saint-Marc Girardin une nouvelle couronne académique, et tous deux entrent aux *Débats*.

Duviquet prenait alors sa retraite. Le feuilleton dramatique échut à Philarète, à l'exception des comptes rendus de la Comédie-Française, confiés à Lesourd. Cette combinaison ne fut pas de longue durée. Les décemvirs, Chasles et Lesourd, furent remplacés par l'autocrate Janin.

Cependant Véron venait de fonder la *Revue de Paris*. Alors, comme à présent, Fontanarose avait la manie des concours. Il en imagina un pour fêter la naissance de son recueil ; les deux lauréats furent MM. Chasles et Ternaux. Et la petite presse de s'égayer à ce sujet.

« La *Revue*, disait-elle, est une bourgeoise économe ; elle se contente d'un châle Ternaux. »

Philarète, esprit fécond, producteur infatigable, devient la providence des *Revues* ; Buloz l'attache à sa rédaction

1. Traduction de l'anglais.

pour corriger les défectueuses traductions de l'anglais qu'il a commandées avant de le connaître.

« — Cela ne vous empêche pas, lui dit-il, de m'apporter autant d'articles originaux que bon vous semblera. »

Le talent de M. Chasles, très-goûté à la *Revue des Deux-Mondes*, contribua beaucoup à enrichir le suisse Buloz, propriétaire d'un recueil, où il est incapable d'écrire une ligne.

En 1835, Philarète Chasles fut attaché par M. William Duckett à la *Chronique de Paris*[1]. Il eut le tort d'y consacrer son premier article à une appréciation des œuvres de Balzac, fort injuste, selon nous, en ce sens que les défauts d'un écrivain de ce génie doivent trouver grâce devant le nombre de ses qualités. « Nous déplorons, dit-il, son intarissable parlage et la ponte infatigable de ces romans et de ces contes qui éclosent par centaines, bons, mauvais, excellents, médiocres, admirables ou nuls. » Plus loin, il révèle qu'*Eugénie Grandet* n'est que l'imitation d'un roman publié à Édimbourg, *the usurgr's Danghter*, la *Fille de l'usurier*. Du reste, il avoue que Balzac a mieux fait que l'original : « Son imagination est plus vive, plus rapide, plus chaude, sa manière plus incisive. » Il conclut en raillant les prétentions nobiliaires de l'auteur. « N'oublions pas, écrit-il, que la famille des Balzac est identique à celle des d'Entragues. » Aussi, quand, vers le milieu de l'année suivante, l'auteur du *Père Goriot* devint propriétaire de la *Chronique*, il se hâta de signifier au critique anglo-français son congé, de la façon la moins polie, dit l'histoire.

1. Tous les quinze jours, il y donna une revue littéraire assez piquante, signée AL. DE C. Cette revue, sous forme de lettre, s'adressait à M. Willibuld B..., à Édimbourg.

Vers la même époque, Philarète Chasles épousa la baronne de Presles et fut décoré de la Légion d'honneur. Le journal des *Débats* lui avait créé de magnifiques relations. On peut dire qu'il doit sa fortune à la feuille doctrinaire.

Un compte rendu élogieux de plusieurs ouvrages de M. Guizot valut à Philarète Chasles une excellente place à la bibliothèque Mazarine. Il en est aujourd'hui le conservateur, avec un traitement de six mille francs et son logement à l'Institut. En 1841, la protection du ministre lui donne la chaire instituée au collége de France pour l'enseignement des langues et des littératures d'origine germanique.

Mais une pierre d'achoppement se rencontre. Philarète a négligé jusqu'alors de se pourvoir du moindre titre universitaire. Il n'est pas même bachelier ès-lettres. Une dispense spéciale lui permet d'acquérir, dans le cours de la même journée, les diplômes de bachelier, de licencié et de docteur à la Faculté des lettres de Paris [1]. Il ouvre ses leçons en 1842, au milieu d'une foule innombrable, attirée là pas sa renommée d'écrivain. Depuis cette époque, le cours du célèbre professeur est assidûment suivi par beaucoup de femmes élégantes.

Philarète Chasles se met en frais pour ces gracieuses écolières. Sa physionomie vive, spirituelle, encore jeune, malgré ses soixante-sept ans, sa perruque noire, la distinction avec laquelle il porte le frac, tout relève le charme poétique de sa parole.

Une dame conduit un jour sa toute jeune fille au col-

1. Des professeurs, entre autres Saint-Marc Girardin, furent nommés extraordinairement pour interroger cet illustre candidat. Philarète Chasles fut bachelier à onze heures, licencié à deux heures et docteur à cinq heures. On lui passa le thème grec et les vers latins.

lége de France. Elle lui a recommandé de prendre des notes. L'enfant ne quitte pas son crayon. Sa mère, à la fin du cours, jette les yeux sur le cahier. Qu'y voit-elle? Le portrait de Philarète Chasles.

« — Ah! que veux-tu, maman, dit la petite fille, je n'aurais pu écrire tout son esprit; mais je le retrouve sur sa figure. »

Il n'y a plus d'enfants.

Notre professeur arrive à son cours sans avoir préparé ses leçons. Il se borne à prendre coup sur coup trois ou quatre tasses de café noir, et se fie ensuite à ses vastes connaissances, à son esprit, à sa verve. La méthode n'est pas sa qualité dominante. Il se laisse gouverner par la fantaisie et par le caprice, qui donnent à sa parole le mérite de l'impromptu; il promène son auditoire à travers tous les âges, tous les pays, tous les grands noms, toutes les grandes choses, sans que jamais l'attention se fatigue, sans que la curiosité se rebute. Ses harangues abondent en tours piquants; son esprit est plein de coquetteries félines, de traits inattendus. Mais il outre parfois la séduction de ses manières et tombe dans l'afféterie.

On comprend sans peine qu'avec cette organisation brillante, mais incomplète, Philarète Chasles n'ait jamais fait un livre. Si intéressants et si instructifs que soient ses ouvrages, ils n'ont de valeur que par les détails, ils ne sont estimés que comme fragments. Ces fragments, dont il a fait des volumes, ont été publiés partout, dans les *Débats,* — dans la *Revue de Paris,* — dans la *Revue des Deux-Mondes,* — dans la *Revue britannique,* — dans la *Revue encyclopédique,* — dans le *Miroir,* — la *Pandore,* — le *Mercure du dix-neuvième siècle,* — la *France chrétienne,* — le *Courrier français,* — le

Dictionnaire de la conversation, etc. Il les a réunis sous le titre général d'*Études de littérature comparée* [1].

Le talent de M. Philarète Chasles n'est pas précisément un talent de critique, c'est plutôt un talent d'historien littéraire.

« Le poète d'outre-Rhin qui l'a appelé *initiateur*, dit Champfleury, a trouvé le vrai mot. Toujours en quête d'un nom nouveau, interrogeant les deux mondes, se tournant vers le Nord et ne méprisant pas le Midi, quittant l'Allemagne pour l'Italie, l'Espagne pour l'Angleterre, restaurant les grandes figures et caressant avec amour le doux pastel de Lamb, fouillant dans les ruines de Pompéi et dans les cabanes à peine construites de l'Amérique, on ne peut lui refuser ce titre d'*initiateur*, titre glorieux, en ce qu'il appartient à Philarète Chasles seul en France. »

Les ennemis de notre écrivain l'ont accusé de nombreux plagiats. C'était inévitable, en raison même du filon littéraire qu'il exploite. On n'instruit jamais les hommes sans faire naître dans leur âme un sentiment d'ingratitude et de jalousie qui les porte à dénigrer leur maître. M. Cherbuliez [2]

1. Voici les divers ouvrages de la collection : *Études sur l'Allemagne ancienne et moderne*, — *Études sur l'Amérique*, — *Études sur l'Angleterre au dix-neuvième siècle*, — *Études sur l'antiquité*, — *Cromwell*, — *Études sur le dix-huitième siècle en Angleterre*, — *Études sur l'Espagne*, — *les Hommes et les Mœurs au dix-neuvième siècle*, — *Études sur la littérature des Anglo-Américains au* XIXe *siècle*, — *Études sur le moyen-âge*, — *Études sur le seizième siècle en France*, — *sur Shakspeare*, — *Marie Stuart* — et l'*Arétin*; — *Voyages d'un critique à travers la vie et les livres*. Ce bagage littéraire s'augmente d'une traduction d'Horace, — d'une traduction des œuvres de Paul Richter, — de la thèse que M. Chasles a soutenue pour le doctorat ès-lettres : *De teutonicis latinisque linguis*, — enfin d'une autre thèse passée pour l'obtention du même grade et qui a pour titre : *De l'autorité historique de Flavius Josèphe*.

2. *Revue critique* (juillet 1851), pages 209 et suivantes.

prétend que les *Études sur les mœurs et la littérature des Anglo-Américains* sont la reproduction à peine modifiée d'articles de l'*Edimburg Magazine*. A l'appui de son dire, il ne cite que dix lignes de considérations philosophiques sur l'imagination, et cela peut fort bien être considéré comme une réminiscence. Qui veut trop prouver ne prouve rien.

Si M. Chasles a signé les *Souvenirs d'un Médecin*, de Samuel Warron, il n'a pas tû le nom de l'auteur original d'un livre qu'il a, du reste, complétement transformé. Jamais il ne s'abandonne à une traduction servile; toujours il améliore, développe ou réfute. Les seuls plagiats qu'il ait à se reprocher sont des *plagiats à rebours*, comme il le dit finement lui-même; car il lui est arrivé cent fois de donner pour des traductions des articles de son cru, innocente supercherie qu'Alexandre Dumas n'eût jamais faite !

On n'a pas seulement attaqué la délicatesse littéraire de Philarète Chasles, on a mis en jeu sa personne. De bonnes âmes sont venues nous dire : Il n'a pas d'ordre; il est toujours en guerre avec ses éditeurs et ses directeurs. Quand on lui fait des avances d'argent, il faut attendre sa prose pendant des mois, pendant des années entières. Personne comme lui n'a le *chic* de la copie soufflée, c'est-à-dire du manuscrit présentant l'apparence de plusieurs feuilles d'impression, tandis qu'il en contient à peine une seule. Un féroce bourgeois nous écrit :

« Puisque vous devez publier l'histoire de Philarète Chasles, n'oubliez pas d'apprendre au public que j'ai le malheur d'être au nombre de ses créanciers, etc. »

Tout beau, Messieurs! Entendons-nous, de grâce, et

que ceux qui voudraient nous accuser d'avoir deux poids et deux mesures tournent sept fois la langue dans leur bouche avant de proférer cette sottise. M. Chasles est-il un forban de lettres, un critique sans conscience, un réformateur, un tribun? L'avez-vous vu battre monnaie avec le talent des jeunes écrivains, traduire ses rancunes en calomnies littéraires, prêcher le saint-simonisme, le fouriérisme, le communisme? A-t-il jamais attaqué l'ordre, la religion, la morale? Où sont les principes qu'il a combattus? où sont les ruines qu'il a faites? Ce n'est point un homme de bouleversement, ce n'est point un apôtre de mensonge, et nous n'avons pas à lui arracher de masque. Donc, il nous est interdit de franchir le seuil de sa vie privée.

Nous trouvons M. Pichot coupable, lorsqu'il publie dans la *Revue britannique* certains détails intimes et scandaleux; nous condamnons formellement M. Buloz, lorsqu'il raconte dans son recueil des histoires de *prime* et de *recors*, que personne ne demande à connaître. Le directeur de la *Revue des Deux-Mondes* a provoqué un article sanglant, expédié par son ennemi à la *Gazette russe*. Nous aurons la générosité de ne point le reproduire.

M. Chasles a des dettes, il n'en disconvient pas; mais il offre de prouver que sa mauvaise situation pécuniaire tient à ce qu'il a liquidé, depuis quinze ans, plus de soixante mille francs de créances pour affaires de famille. A cela personne n'a rien répondu.

Toutes ces querelles sont affligeantes. N'en déplaise à MM. Pichot et Buloz, nos sympathies sont acquises à l'homme qu'on attaque de cette odieuse façon. Les sots vont dire que M. Philarète Chasles est de nos amis; les

sots auront tort : nous n'avons jamais eu l'honneur de parler à l'illustre écrivain ; nous ne connaissons personne qui le touche de près.

Le professeur a un fils, dont les débuts littéraires n'ont pas été sans éclat. M. Émile Chasles est une des colonnes de la *Revue contemporaine*. Il a publié une édition des *Œuvres de Senecé*, une *Étude sur la Comédie au* XVIe *siècle*, et le *Constitutionnel* imprime de nombreux et remarquables articles dus à sa plume. En 1861, l'empereur a donné la croix à M. Emile Chasles.

CHATEAUBRIAND

Voici une des gloires les plus pures de la France, un homme dont la vie est un poème immortel. Il domine son époque par son génie d'écrivain et par son caractère d'homme d'État. Non-seulement il a régénéré notre littérature, appauvrie par les rhéteurs des premières années de ce siècle et par leurs imitateurs serviles, mais encore on l'a vu tenter une œuvre sublime, — impossible peut-être, — la réconciliation de son pays avec la liberté.

François de Chateaubriand naquit le 4 septembre 1768. Il était le plus jeune des dix enfants issus du mariage du comte René de Chateaubriand avec mademoiselle Apolline-Jeanne-Suzanne de Bédée. Cette maison est une des plus illustres de la Bretagne. Au treizième siècle, Geoffroy, baron de Chateaubriand, fait prisonnier au combat de Massoure, reçut de saint Louis un écu de gueules, semé de fleurs de lis d'or.

M. de Chateaubriand destinait son fils au service de la

marine royale ; mais la mère, que son humble soumission aux volontés de son mari n'empêchait pas de caresser d'autres espérances, avait le secret désir de le consacrer à l'Église. Elle obtint qu'on l'enverrait faire ses études au collége de Dol.

Chaque année ramenait le chevalier (c'était le titre dévolu au cadet de la famille) au manoir féodal de Combourg [1]. Il faut lire dans les *Mémoires d'outre-tombe* la description de la vie qu'il menait à ce silencieux et triste château, dont le maître exerçait sur tout son entourage un pouvoir despotique et sans contrôle. On se réunissait pour dîner à midi dans la grand'salle, et il fallait manger gravement, sans mot dire. M. de Chateaubriand partait ensuite pour la chasse. Sa femme se retirait dans son oratoire. Les enfants étudiaient dans leurs chambres, ou couraient dans les prés ou dans les bois d'alentour, jusqu'à l'heure où la cloche du château rappelait tout le monde au souper. Le repas fini, la mère et les enfants, groupés autour de la haute cheminée, assistaient, immobiles et muets, à la promenade taciturne que faisait le maître jusqu'à dix heures dans la salle immense. Dès que le marteau de l'horloge antique avait tinté le premier coup, le comte s'arrêtait, recevait d'un air glacial le bonsoir des siens, et allait se coucher. Chacun devait en faire autant.

La monotonie de cette existence n'était rompue qu'une fois la semaine, le dimanche, par l'office divin qu'on célébrait dans la chapelle, ou par la visite de quelques gentilshommes du voisinage, qui venaient à tour de rôle dîner au château.

Ses études achevées, François se rend à Brest pour y

1 Propriété de la famille, située près de Saint-Malo.

subir l'examen d'aspirant de marine; mais, comme il nous le dit lui-même, « son humeur sauvage et son goût pour l'indépendance se réveillent à la vue de la mer qui a bercé ses premières rêveries et mouillé ses pieds d'enfant. » Il éprouve tout à coup une répugnance insurmontable pour une carrière qui le privera de sa liberté et l'assujettira aux lois d'une rigoureuse discipline. Sans demander conseil à personne, il reprend le chemin de Combourg.

Heureusement le comte se trouve être de bonne humeur à l'arrivée de son fils. Il se borne à lui demander avec ironie ce qu'il prétend faire.

— Je veux entrer dans les ordres, répond le jeune homme.

Sa mère est ravie de cette déclaration. Le maître lui-même, que le désir de rétablir l'ancienne fortune de la famille rend économe jusqu'à l'avarice, trouve qu'un prêtre lui coûtera moins qu'un officier. Il ne parle même pas de faire entrer François au collége ecclésiastique, où il eût fallu payer pension, et trouve tout simple qu'il poursuive ses études au foyer paternel.

Ici commence pour le chevalier une lutte terrible entre les passions de l'homme et les devoirs du chrétien. Il nous raconte ses tendresses et ses adorations pour sa sœur Lucile, ses longues rêveries et les soulèvements de son âme qui déborde.

Un jour il voit l'abîme ouvert sous ses pieds; il se croit maudit et veut se jeter dans les bras du suicide.

Dieu le sauve; mais il tombe dangereusement malade, et le médecin, devinant en partie la cause de son mal, déclare qu'il doit absolument changer d'existence et s'éloigner de Combourg. François va s'embarquer pour les

Indes; mais les événements se multiplient et le retiennent en France.

D'abord une lettre de son père lui apprend qu'on vient d'obtenir pour lui une sous-lieutenance au régiment de Navare.

Au bout de quelques mois de garnison, la nouvelle de la mort du comte lui arrive. Le deuil de la famille et le partage de la succession exigent sa présence en Bretagne. Il habite quelque temps le château de sa sœur aînée, près de Fougères. Là des nouvelles de Paris lui annoncent qu'il vient d'obtenir le grade de capitaine de cavalerie. De plus, il doit être attaché à l'ordre de Malte et obtenir la faveur d'une présentation à la cour, sous le patronage du maréchal Duras. Il part, toutes les promesses se réalisent; on le place, quelques jours après son arrivée, sur le passage du roi et de la reine. En même temps le duc de Coigny fait savoir au jeune breton qu'il aura l'honneur d'assister à la chasse royale.

C'était un usage à Versailles que les cavaliers invités montassent les chevaux de l'écurie du roi. La jument donnée au vicomte [1] se trouvait être ombrageuse et rétive. Il avait été averti d'avoir à se garder de couper la chasse, ce qui était extrêmement désagréable au roi. Justement la maudite bête, effrayée par un coup de feu, emporte son homme à travers le fourré, et le mène juste à l'endroit où le chevreuil vient d'être abattu.

Louis XVI arrive; le pauvre chevalier avait juste commis la maladresse qu'il lui était enjoint d'éviter. Il s'apprêtait à subir la mauvaise humeur du maître, quand

1. François avait pris ce titre à la mort de son père, celui de comte appartenant à son frère aîné.

celui-ci, reconnaissant un débutant, se met à rire et lui adresse quelques paroles bienveillantes.

Cette aventure offrait à Chateaubriand l'occasion de se pousser à la cour; mais le sauvage breton n'eut rien de plus pressé que de quitter Versailles. A peine resta-t-il quelques jours à Paris, le temps de faire imprimer dans l'*Almanach des Muses* une idylle de sa composition. Son âme avait déjà été embrasée de la flamme poétique, et le grand prosateur futur, dans cette œuvre de sa jeunesse, chantait en vers les bois et les vallons du pays natal.

Après avoir suivi son régiment à Dieppe, où l'ennui ne tarda pas à le prendre, il revint à Paris se fixer auprès de sa sœur Lucile, devenue chanoinesse.

Son frère aîné, le comte de Chateaubriand, avait épousé mademoiselle de Rosambo, petite-fille de M. de Malesherbes, et sa maison était le rendez-vous des littérateurs et des esprits les plus distingués de l'époque, La Harpe, Champfort, Guinguené, Lebrun, etc. Le vicomte se forma le goût à leur conversation, et celle du vénérable Malesherbes avait surtout pour lui de grands attraits : ils causaient ensemble botanique et géographie. Ce fut dans un de ces longs et graves entretiens que le jeune homme forma le projet de voyager dans l'Amérique du Nord, pour trouver le passage des mers glaciales.

Deux années se passèrent ainsi jusqu'à l'époque de la convocation des États-Généraux. François de Chateaubriand se trouvait alors en Bretagne, où il avait été demander à l'évêque de Saint-Malo les lettres de tonsure qui devaient assurer son agrégation à l'ordre de Malte.

Une journée d'émeute à Rennes fut pour lui le prélude de la Révolution.

De retour à Paris, il assista, spectateur ignoré, à la

prise de la Bastille, cet acte de fureur populaire, célébré comme une victoire mémorable, et qui fut tout simplement un fait matériel sans gloire, car il avait été sans danger. Placé à côté de ses sœurs aux fenêtres de l'hôtel garni où il demeurait, François aperçut une bande d'hommes déguenillés, qui portaient au bout de deux piques les têtes de Berthier et de Foulon. Ces hideux assassins ayant fait mine d'approcher de son visage leurs trophées sanglants, il les apostropha sur le ton de l'indignation la plus vive , et ces misérables essayèrent de forcer sa porte. L'approche des soldats qui les poursuivaient sauva Chateaubriand des suites de sa généreuse imprudence.

Les excès toujours croissants de la Révolution le déterminent à passer aux États-Unis. Il s'embarque à Saint-Malo, sur un navire qui conduit à Baltimore des séminaristes de Saint-Sulpice. La traversée est heureuse. De Baltimore il gagne Philadelphie, pressé de rendre visite à l'illustre Washington, à l'adresse duquel il apporte une lettre d'Europe. Il raconte dans son *Voyage en Amérique*, cette entrevue avec le fondateur de la République Américaine.

« Lorsque j'arrivai à Philadelphie, dit-il, le grand Washington n'y était pas. Je fus obligé de l'attendre une quinzaine de jours ; il revint. Je le vis passer dans une voiture qu'emportaient avec rapidité quatre chevaux fringants, conduits à grandes guides. Washington, d'après mes idées d'alors, était nécessairement Cincinnatus. Cincinnatus en carrosse dérangeait un peu ma république de l'an de Rome 296. Le dictateur Washington pouvait-il être autre chose qu'un rustre piquant ses bœufs de l'aiguillon, et tenant le manche de sa charrue? Mais quand

j'allai porter ma lettre de recommandation à ce grand homme, je retrouvai la simplicité du vieux Romain.

« Une petite maison dans le genre anglais, ressemblant aux maisons voisines, était le palais du président des Etats-Unis: point de gardes, pas même de valets. Je frappai ; une jeune servante ouvrit. Je lui demandai si le général était chez lui ; elle me répondit qu'il y était. Je répliquai que j'avais une lettre à lui remettre. La servante me demanda mon nom, difficile à prononcer en anglais, et qu'elle ne put retenir. Elle me dit alors doucement: *Walk in, sir*. « Entrez, monsieur : » et elle marcha devant moi dans un de ces étroits corridors qui servent de vestibule aux maisons anglaises, et m'introduisit dans un parloir, où elle me pria d'attendre le général.

« Je n'étais pas ému. La grandeur de l'âme ou celle de la fortune ne m'imposent point : j'admire la première sans en être écrasé ; la seconde m'inspire plus de pitié que de respect. Visage d'homme ne me troublera jamais.

« Au bout de quelques minutes, le général entra : c'était un homme d'une grande taille, d'un air calme et froid, plutôt que noble. Il est ressemblant dans ses gravures. Je lui présentai ma lettre en silence : il l'ouvrit, courut à la signature qu'il lut tout haut en laissant échapper cette exclamation : « Le colonel Armand ! » C'était ainsi qu'il appelait et qu'avait signé le marquis de la Rouairie.

« Nous nous assîmes ; je lui expliquai tant bien que mal le motif de mon voyage. Il me répondait par monosyllabes français ou anglais, et m'écoutait avec une sorte d'étonnement. Je m'en aperçus et je lui dis avec un peu de vivacité : « Mais il est moins difficile de découvrir le passage du nord-ouest que de créer un peuple comme

vous l'avez fait. » *Well, well, young man!* [1] s'écria-t-il en me tendant la main. Il m'invita à dîner pour le jour suivant et nous nous quittâmes.

« Je fus exact au rendez-vous : nous n'étions que cinq ou six convives. La conversation roula presque entièrement sur la révolution française. Le général nous montra une clé de la Bastille ; ces clés de la Bastille étaient des jouets assez niais qu'on se distribuait alors dans les deux parties du monde. Si Washington avait vu, comme moi, dans les ruisseaux de Paris *les vainqueurs de la Bastille,* il aurait eu moins de foi dans sa relique. Le sérieux et la force de la révolution n'étaient pas dans ces orgies sanglantes. Lors de la révocation de l'édit de Nantes, en 1685, la même populace du faubourg Saint-Antoine démolit le temple protestant à Charenton avec autant de zèle qu'elle dévasta l'église de Saint-Denis en 1793.

« Je quittai mon hôte à dix heures du soir, et je ne l'ai jamais revu. »

Chateaubriand partit pour New-York. Après avoir salué à Boston et à Lexington les premiers champs de bataille de la liberté américaine, il s'embarqua sur un paquebot qui le transporta à Albany, situé en amont de la rivière d'Hudson. Là, un M. Swift, fabricant de pelleteries avec les tribus indiennes, lui montra les insurmontables obstacles que rencontrerait son voyage de découverte. Il lui dit qu'il ne pouvait pas l'entreprendre de prime abord, seul, sans secours, sans appui, sans recommandation pour les postes anglais, américains, espagnols où il serait forcé de passer ; que, même dans l'hypothèse où il aurait

1 « Oui, oui, jeune homme ! »

eu le bonheur de traverser sans accident tant de solitudes, il arriverait à des régions glacées où il périrait de froid et de faim. Il lui conseilla de commencer à s'acclimater en faisant une première course dans l'intérieur de l'Amérique, d'apprendre le sioux, l'iroquois et l'esquimau, de vivre quelque temps parmi les coureurs de bois canadiens et les agents de la compagnie de la baie d'Hudson. Ces expériences préliminaires faites, il pourrait alors, avec l'assistance du gouvernement français, poursuivre sa hasardeuse entreprise.

Ces conseils, dont le vicomte ne pouvait s'empêcher de reconnaître la justesse, lui montrèrent qu'on n'allait pas tout droit au pôle Nord, comme on va de Paris à Saint-Cloud. Il prit un guide et des chevaux pour se rendre à la cataracte de Niagara. Ce guide était un grand Hollandais qui parlait plusieurs dialectes indiens. Bientôt ils arrivèrent sur le territoire occupé par les sauvages.

François, après avoir passé le Mohawk, se trouva tout à coup au milieu d'une forêt vierge et tomba dans une sorte de délire.

« J'allai d'arbre en arbre, dit-il [1], à droite et à gauche indifféremment, me disant en moi-même : Ici plus de chemin à suivre, plus de villes, plus d'étroites maisons, plus de présidents de républiques, plus de rois, plus d'empereurs ! Et pour essayer si j'étais enfin rétabli dans mes droits originels, je me livrais à mille actes de volonté qui faisaient enrager le grand Hollandais, mon guide. Dans son âme il me croyait fou. »

Chateaubriand eut la chance heureuse d'être reçu par un de ses compatriotes sur les frontières de la solitude.

1. *Essais historiques.*

Ce compatriote était un M. Violet, devenu maître de danse chez les sauvages. On lui payait ses leçons en peaux de castors et en jambons d'ours.

« Au milieu d'une forêt, continue notre voyageur, s'élevait une espèce de grange; je trouvai dans cette grange une vingtaine de sauvages, hommes et femmes, barbouillés comme des sorciers, le corps demi-nu, les oreilles découpées, des plumes de corbeaux sur la tête, et des anneaux passés dans les narines. Un petit Français, poudré et frisé comme autrefois, habit vert-pomme, veste de droguet, jabot et manchettes de mousseline, râclait un violon de poche, et faisait danser Madelon Friquet à ces Iroquois. M. Violet, en me parlant des Indiens, me disait toujours: *Ces messieurs sauvages et ces dames sauvagesses*. Il se louait beaucoup de la légèreté de ses écoliers: en effet, je n'ai jamais vu faire de telles gambades. M. Violet, tenant son petit violon entre son menton et sa poitrine, accordait l'instrument fatal; il criait en iroquois: *A vos places!* et toute la troupe sautait comme une bande de démons. »

Ce grotesque commencement de civilisation dépouillait un peu de sa poésie l'initiation du jeune européen à la vie des sauvages. Il ne refusa pourtant point les offres de service de M. Violet. Cet illustre artiste jouissait d'une grande considération parmi les diverses tribus. Il proposa au chevalier des lettres de créance pour les Onondugas, grande peuplade iroquoise.

Chateaubriand accepta et se mit en route. Il avait l'accoutrement complet du coureur de bois: la calotte rouge, la casaque de peau d'ours, la corne pour rappeler les chiens, la ceinture et le fusil en bandoulière. Il portait la barbe longue et les cheveux flottant sur les épaules.

Arrivé au village des Onondugas, il rend visite au sachem, leur chef. C'était un Iroquois de la vieille race, conservant les traditions de l'ancienne vie au milieu des mœurs nouvelles qui l'enveloppaient. Il avait vu toute la guerre du Canada, avait assisté à la prise de Québec et à la mort glorieuse de Montcalm. Il parlait l'anglais et entendait assez facilement le français. Ce chef mit à sa disposition tout ce qui pouvait lui être utile pour continuer son voyage.

« La route, à mesure que nous avançions vers le Niagara, dit François, était à peine tracée par des abattis d'arbres : les troncs de ces arbres servaient de ponts sur les ruisseaux ou de fascines dans les fondrières. Les défrichements offraient un curieux mélange de l'état de nature et de l'état civilisé. Dans le coin d'un bois, qui n'avait jamais retenti que du cri des sauvages et des bruits de la bête fauve, on rencontrait une terre labourée, et l'on apercevait du même point de vue la cabane d'un Indien et l'habitation d'un planteur. Quelques-unes de ces habitations, déjà achevées, rappelaient la propreté des fermes anglaises et hollandaises. D'autres n'étaient qu'à-demi terminées et n'avaient pour toit que le dôme d'une futaie. J'étais reçu dans ces demeures d'un jour ; j'y trouvais souvent une famille charmante, avec tous les agréments et toutes les élégances de l'Europe, des meubles d'acajou, un piano, des tapis, des glaces, tout cela à quatre pas de la hutte d'un Iroquois. Le soir, lorsque les serviteurs étaient revenus de la forêt ou des champs, avec la cognée ou la charrue, on ouvrait les fenêtres ; les jeunes filles de mon hôte chantaient, en s'accompagnant sur le piano, la musique de Paësiello ou de Cimarosa, à la vue du désert, et quelquefois au murmure lointain d'une cataracte. »

Ce fut pendant ce voyage au Niagara, dans le silence des nuits, à la molle clarté des étoiles, que François écrivit ces chants pleins d'une mélodie si suave et si neuve, qui dépassaient M. de La Harpe de cent coudées et réduisaient d'avance à l'état de nains tous les littérateurs du premier empire. Le poème des *Natchez* commençait à naitre dans son imagination. *René* se dressait pâle et sombre dans la muette immensité des déserts, et bientôt le peintre inspiré allait rencontrer la femme qui devait, sous son pinceau créateur, prendre les traits charmants et le doux nom d'*Atala*.

Le chevalier et son guide hollandais arrivèrent enfin à la cataracte du Niagara. On connait la description qu'il a faite de ce magnifique spectacle; nous lui laissons raconter seulement le péril qu'il courut dans cette circonstance.

« A la cataracte du Niagara, dit-il, l'échelle indienne qui s'y trouvait jadis étant rompue, je voulus, en dépit des représentations de mon guide, me rendre au bas de la chute par un rocher à pic d'environ deux cents pieds de hauteur. Je m'aventurai dans la descente. Malgré les rugissements de la cataracte et l'abime effrayant qui bouillonnait au-dessous de moi, je conservai ma tête et parvins à une quarantaine de pieds du fond. Mais ici le rocher lisse et vertical n'offrait plus ni racines, ni fentes où pouvoir reposer mes pieds. Je demeurai suspendu par la main de toute ma longueur, ne pouvant ni remonter ni descendre, sentant mes doigts s'ouvrir peu à peu de lassitude sous le poids de mon corps et voyant la mort inévitable. Il y a peu d'hommes qui aient passé dans leur vie deux minutes comme je les comptai alors, suspendu sur le gouffre du Niagara. Enfin mes mains s'ouvrirent et je

tombai. Par le bonheur le plus inoui, je me trouvai sur le roc vif où j'aurais dû me briser cent fois, et cependant je ne me sentais pas grand mal. J'étais à un demi-pouce de l'abîme et je n'y avais pas roulé. Mais lorsque le froid de l'eau commença à me pénétrer, je m'aperçus que je n'en étais pas quitte à si bon marché que je l'avais cru d'abord. Je sentis une douleur insupportable au bras gauche; je l'avais cassé au-dessous du coude. Mon guide, qui me regardait d'en haut, et auquel je fis signe, courut chercher quelques sauvages qui, avec beaucoup de peine, me remontèrent après m'avoir jeté une corde de bouleau, et me transportèrent chez eux. »

La blessure de Chateaubriand le retint quelques semaines parmi les sauvages du Niagara. Son guide hollandais refusant de l'accompagner plus loin, il se rendit avec des trafiquants à Pittsbourg, au confluent du Kentucky et de l'Ohio. Il avait traversé les lacs déserts du Canada. Bientôt il se joignit à une autre société de commerçants qui allait chez les Siminoles et les Muscogulges, et il s'achemina ainsi vers les Florides.

Une flotille de canots aborda un matin dans une île où il s'était arrêté quelques jours à herboriser; c'était une troupe de *Bois-brûlés,* race métise née du commerce des colons avec les Indiennes.

Au nombre des femmes qui faisaient partie de cette espèce de caravane, Chateaubriand distingua deux floridiennes d'une beauté remarquable, issues d'un sang mêlé d'Espagnol et de Cherokee. L'une était fière et vive, l'autre mélancolique et nonchalante; la première exerça sur lui un charme vainqueur, et le séduisant fantôme rêvé dans les bois de Combourg fut oublié. Quand les hommes s'éloignaient pour leurs affaires, le chevalier restait seul

avec les femmes et les enfants, et la belle Floridienne était l'objet de ses soins assidus. Ces moments si doux devaient s'envoler vite. Un jour deux *Bois-brûlés* se saisirent des deux femmes, les placèrent sur la croupe de leurs chevaux, et les emportèrent au galop. Chateaubriand ne revit jamais sa chère Indienne; mais en échange des instants de bonheur qu'elle avait fait luire dans sa vie, il lui donna l'immortalité. C'est elle qui devint Atala sous la plume reconnaissante du poète.

Il repassa les montagnes bleues et se rapprocha des défrichements européens, ayant alors entièrement perdu de vue le but scientifique de son voyage. Un jour il entre dans une ferme américaine, ouvre un journal anglais et voit l'histoire de la fuite de Louis XVI et son arrestation à Varennes. Cette lecture le décide à retourner en France. Il débarque au Hâvre le 2 Janvier 1792, et rejoint à Saint-Malo sa mère et ses sœurs.

« Celles-ci, dit-il dans ses *Mémoires*, se mirent en tête de me faire épouser mademoiselle de Lavigne. Je ne me sentais aucune des qualités du mari. Lucile aimait mademoiselle de Lavigne et voyait dans ce mariage l'indépendance de ma fortune. Faites donc, dis-je. Chez moi l'homme public est inébranlable; mais l'homme privé est à la merci de quiconque veut s'emparer de lui. Pour éviter une tracasserie d'une heure, je me rendrais esclave pendant un siècle. »

Il amène sa femme à Paris, noue des relations avec Bernardin de Saint-Pierre et retrouve M. de Malesherbes.

Bientôt les événements devinrent terribles. La cause de l'émigration n'avait point les sympathies de François; elle ne représentait ni ses opinions politiques, ni ses sentiments. Dans les premiers jours, il refusa de s'y associer;

mais depuis les choses changèrent de face : le roi était captif à Paris, le drapeau de la monarchie flottait au-delà des frontières. Aller rejoindre ce drapeau devenait pour lui une question d'honneur, et Chateaubriand n'a jamais reculé devant ces questions-là.

Son frère aîné devait émigrer avec lui. Ils se procurent des passeports sous de faux noms, revêtent l'uniforme de garde national, se font passer pour deux marchands de vins qui vont soumissionner les *fournitures* de l'armée, et arrivent à Lille, où un agent de l'émigration les emmène à travers champs jusque sur le territoire étranger. Le comte reste à Bruxelles comme aide-de-camp du baron de Montboissier, et le chevalier part seul pour Coblentz, d'où il va rejoindre à Trèves l'armée des princes, rassemblement bizarre d'officiers de toutes armes, infanterie, cavalerie, marine, artillerie, servant comme soldats et vêtus de l'uniforme des différents corps auxquels ils ont appartenu.

Chateaubriand ne s'est point séparé de ses chers manuscrits, nés sous le beau ciel des Florides. Son sac peut tout au plus les contenir. Un soir, on lui vole ses chemises, et il est presque heureux de ce vol qui lui laisse enfin pour ses papiers de la place en suffisance. A la levée du siége de Thionville, notre soldat-poète est frappé de deux balles, qui s'amortissent sur le manuscrit d'*Atala*, et d'un éclat d'obus qui le blesse à la jambe. La conséquence de cette défaite est le licenciement de l'armée de Condé.

François a le projet de gagner Ostende, de s'y embarquer et de rejoindre son oncle de Bedée dans l'île de Jersey. Mais il est sans ressources, affaibli par la maladie et miné par la fièvre ; sa blessure lui permet à peine de se traîner dans les chemins défoncés par la pluie. Pendant

qu'il chemine péniblement, le sac sur le dos et à l'aide d'une béquille, un nouveau mal le saisit. Son corps et son visage se couvrent de boutons, une petite vérole confluente se déclare. Tantôt à pied, tantôt en charrette, couchant dans une grange ou sous un hangar, le plus ordinairement au pied d'un arbre, il traverse les Ardennes, accueilli ou repoussé par des paysans et des bucherons, secouru par des bohémiens; souffrant de sa blessure, dont il lave la plaie au bord des sources qu'il rencontre; tour à tour étouffé et dévoré par cette douloureuse ébullition qui rentre ou sort suivant les impressions de l'air, jusqu'à ce qu'enfin un soir, épuisé de fatigues et de souffrances, haletant, à bout de forces et de courage, il s'étend dans un fossé, la tête posée sur le sac qui contient sa chère *Atala*, et sent la vie s'échapper sans espoir de la ressaisir.

Il était évanoui depuis deux heures, lorsque les fourgons du prince de Ligne venant à suivre cette route, un des conducteurs trébuche en heurtant du pied le corps de François. Voyant qu'il donne signe de vie, il le charge dans un des chariots et le mène jusqu'aux faubourgs de Namur.

La vigueur de sa constitution et les soins d'un habile médecin commencent à le guérir. Il s'embarque à Ostende; mais il a trop présumé de ses forces et le mal reprend toute son intensité. Le patron de la barque craint qu'il ne meure à bord; il le fait porter à Guernesey où la femme d'un pêcheur l'entoure de soins et de secours efficaces qui le raniment. Le lendemain, il peut être transporté à l'île de Jersey, chez son oncle, M. de Bedée.

Pendant quatre mois il reste entre la vie et la mort, soigné avec la plus tendre affection par sa tante et ses

cousines. Un jour, vers la fin du mois de janvier, son oncle en grand deuil lui annonça que Louis XVI venait de périr sur l'échafaud.

M. de Bedée n'était pas riche. François ne voulut pas lui être à charge plus longtemps, et partit pour l'Angleterre avec trente louis que sa famille parvint à lui faire tenir. A Londres, il résolut de vivre de sa plume. Pelletier, principal rédacteur des *Actes des Apôtres*, continuait à l'étranger cette publication contre-révolutionnaire. Il procura des traductions à son compatriote, l'encouragea fortement à écrire l'*Essai historique*, dont il approuva le plan et les idées, et le mit en rapport avec un imprimeur. Durant quelques mois, le vicomte trouva dans ce travail des ressources qu'une sévère économie rendait à peu près suffisantes.

Le premier volume de l'*Essai historique sur les révolutions* fut publié avec succès vers la fin de l'année 1797. Dans ce livre, il faut bien le dire, Chateaubriand cède aux entraînements du siècle, et le courant des idées antireligieuses l'emporte loin de sa route. Lui aussi a laissé l'orgueil irriter sa raison contre ses croyances, et le doute jeter un instant ses ombres dans une âme illuminée des pures clartés de la foi.

Sur les entrefaites, une lettre de Madame de Farcy, sa sœur, lui annonce la mort de la comtesse de Chateaubriand, leur mère, et lui apporte une révélation cruelle : la pieuse femme est morte en priant pour son fils, détourné fatalement du sentier de la foi.

La pensée qu'il a empoisonné les derniers jours de sa mère accable le vicomte. Il maudit son premier ouvrage, qu'il regarde maintenant comme un crime, et conçoit le dessein de l'expier en composant un autre livre, destiné à

glorifier la religion, objet de ses attaques. Bientôt les premières feuilles du *Génie du Christianisme* sont imprimées, et le calme rentre dans son âme.

A Londres, le retentissement de ses œuvres l'avait fait rechercher par la haute émigration. Il se lia d'amitié avec M. de Fontanes, proscrit de fructidor, qu'un revirement de parti rappela bientôt en France.

Informé du succès qu'obtient le nouveau livre de son ami, M. de Fontanes l'engage à quitter l'Angleterre, lui assurant que le bras du premier consul arrête la révolution et la force à reculer. Chateaubriand débarque à Calais. Les lois contre les émigrés ont perdu beaucoup de leur rigueur, et le gouvernement de Bonaparte favorise le retour des proscrits. Huit années viennent de s'écouler. La France a un aspect de désolation profonde, un aspect sinistre. Et cependant une autre nation sort de cet effroyable chaos. Une histoire qui semblait finie recommence; un monde nouveau se lève sur les débris de l'ancien. Le vicomte va se loger dans un modeste entresol de la rue de Lille, s'occupant avec ardeur d'achever l'œuvre éclatante qu'il a conçue. Mais il est obligé, pour vivre, de recourir à d'autres travaux littéraires. M. de Fontanes l'attache à la rédaction du *Mercure*. Enfin il publie *Atala*, qui, dans sa pensée, a dû être un des épisodes du *Génie du Christianisme*.

Ce fut un triomphe inouï. *Atala* devint bientôt populaire, et Chateaubriand se trouva d'emblée l'auteur à la mode. M. de Fontanes, toujours ardent à le servir, le présente à Lucien Bonaparte et à madame Bacciochi. En même temps, il obtient sa radiation définitive de la liste des émigrés.

Le *Génie du Christianisme*, entièrement livré au pu-

blic au commencement de 1802, opère une véritable révolution dans les esprits. Pendant que le premier consul, pour reconstruire une société, rassemble les débris et les ruines amoncelés sur le sol de la France, Chateaubriand redresse d'autres débris et répare d'autres ruines. La puissance de ces deux génies accomplit en même temps une double tâche : l'un relève les autels et rouvre les temples, l'autre refait des chrétiens pour s'y agenouiller et les remplir.

Invité à une fête que donnait Lucien Bonaparte, à l'occasion du concordat avec la cour de Rome, Chateaubriand est accosté par le premier consul, qui lui parle à haute voix sur la religion, les philosophes, les idéologues, et s'éloigne sans attendre de réponse. Quelque temps après, Fontanes annonce à son ami qu'on va lui proposer le poste de premier secrétaire d'ambassade à Rome. Un prêtre, ancien ami de la famille du vicomte, et devenu supérieur du séminaire de Saint-Sulpice, décide François à accepter. Il arrive à Rome. On le présente à Pie VII, qui le reçoit avec une bonté toute cordiale. Par une attention délicate, bien propre à toucher l'illustre écrivain, le pontife avait placé sur sa table un volume tout ouvert du *Génie du Christianisme*.

Chateaubriand ne tarda pas à se trouver en butte à de misérables jalousies de bureau et au mauvais vouloir de son ambassadeur, le cardinal Fesch. On mit un terme à ces tracasseries en le nommant ministre de France près de la république du Valais. Il se disposait à aller prendre possession de son titre et de sa place, quand un événement funeste, l'exécution du duc d'Enghien, l'arrêta.

Aussitôt il envoie sa démission au ministre des relations

extérieures, et déclare qu'il va se consacrer exclusivement aux lettres.

Chez nous, un acte de courage trouve toujours de la sympathie. La renommée de l'écrivain s'accrut de la généreuse audace de cette démission. Il alla visiter en Suisse madame de Staël, que Napoléon avait exilée de France, et qui vivait retirée dans son château de Coppet. A son retour, un nouveau chagrin de famille vint assaillir Chateaubriand. Lucile, sa sœur bien aimée, vint à mourir. C'était un esprit supérieur, une intelligence vive et profonde qui se révèle dans des lettres admirables et dans quelques écrits, dont les *Mémoires* de son frère nous offrent de précieux fragments. Cette mort décida François à entreprendre un lointain voyage. Le poème des *Martyrs* le poussait vers la Grèce et vers la Judée. Il voulut aller chercher aux lieux mêmes la couleur de ses tableaux, et partit pour Jérusalem le 13 juillet 1806. Madame de Chateaubriand l'accompagna jusqu'à Venise, d'où Ballanche la ramena en France.

Nous ne suivrons pas l'auteur des *Martyrs* dans ce poétique et pieux pèlerinage. L'illustre voyageur n'a-t-il pas consigné jour par jour sa marche, ses impressions, ses souvenirs et ses pensées dans son *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, où les enseignements de l'histoire, les inspirations de l'éloquence et toutes les séductions de la poésie se cachent sous le plus modeste des titres? Il était revenu à Paris en juin 1807.

Par suite d'arrangements particuliers, il devint seul propriétaire du *Mercure*. Un article trop indépendant fit supprimer cette feuille par la police impériale. Alors, pour se dérober le plus possible à une lumière périlleuse, il acheta aux environs de Paris, dans la vallée aux Loups,

près d'Aunay, une maisonnette qu'il agrandit et décora, plus un coin de terre où il planta des arbres, espérant que leur ombrage abriterait sa vieillesse. Dans cette retraite il commença la rédaction de ses *Mémoires* et acheva les *Martyrs*, qui furent publiés au printemps de 1809.

A la même époque, son cousin, Armand de Chateaubriand, fut passé par les armes dans la plaine de Grenelle. Dès ce jour tout rapprochement entre le poëte et le souverain devenait impossible.

Bientôt l'Institut appela l'auteur des *Martyrs* à remplacer Joseph Chénier; mais le discours du récipiendaire déplut en haut lieu. On exigea des changements que M. de Chateaubriand n'accepta point. Alors on lui signifia qu'il ne serait pas reçu à l'Académie, et le préfet de police lui envoya l'ordre de s'éloigner de Paris.

Dieppe lui fut assigné comme lieu d'exil.

Quand la monarchie impériale s'écroula, Chateaubriand, voyant l'incertitude et l'indécision partager l'âme des monarques vainqueurs, s'élança dans la mêlée et jeta à l'opinion publique sa célèbre brochure intitulée: *De Buonaparte et des Bourbons*. La poudre enflammée par une étincelle n'eut pas un effet plus rapide, et l'hommage rendu par l'auteur aux descendants de nos anciens rois fut pour la France une sorte de révélation. Aussi Louis XVIII déclara-t-il à l'illustre écrivain que sa brochure lui avait mieux porté secours que n'eût pu le faire une armée de cent mille hommes. En présentant les Bourbons au pays, ce n'était pas la royauté absolue de Louis XIV que l'éminent publiciste voulait réinstaller, c'était la monarchie représentative qu'il avait vue et admirée, peut-être outre-mesure, de l'autre côté du détroit. Personne ne déplora plus vivement que lui les maladresses et les fautes de la

première Restauration, qu'il défendit pourtant par une nouvelle brochure intitulée : *Réflexions politiques*, en réponse au fameux *Mémoire au roi,* de Carnot.

Pendant les Cent-Jours, il suivit Louis XVIII à Gand, et prit part à la rédaction du *Moniteur,* interprète officiel des vœux et des intentions de la monarchie exilée. Le roi composa un conseil; Chateaubriand fut nommé ministre de l'intérieur, c'est-à-dire ministre *in partibus* d'un roi sans royaume.

La deuxième Restauration l'appela à la pairie. Sous le ministère Decazes, il publia son livre de la *Monarchie selon la Charte*, ouvrage qu'il appela lui-même une sorte de catéchisme, et qui fit faire un pas immense aux idées. Comme tous les véritables amis du trône légitime, il s'effrayait des concessions trop larges accordées par le ministère aux intérêts nés de 89, et la persécution revint encore une fois s'abattre sur le noble écrivain. Il dut renoncer à la place de ministre d'Etat qu'il avait reçue à Gand. La perte des honoraires qui y étaient attachés le trouva parfaitement insensible, quoiqu'il fût alors obligé de vendre sa bibliothèque à la criée et de mettre en loterie son ermitage de la vallée aux Loups.

Si l'honneur de posséder la retraite du grand écrivain offrait quelque attrait, on se souciait peu d'habiter la maison d'un ministre en disgrâce. Les billets ne se placèrent point, et ce fut un Montmorency qui acheta cinquante mille francs l'asile bien-aimé où notre héros comptait passer les jours de sa vieillesse.

Pour contrebalancer l'influence de la *Minerve,* M. de Chateaubriand fonda le *Conservateur*. On ne fut pas médiocrement étonné quand on lut les noms des rédacteurs groupés autour du sien ; les de Bonald, les de Vil-

lèle, les de Corbière, les de Vitrolle, tous ceux, en un mot, que le libéralisme appelait la fine fleur des *ultràs*, venaient, la charte à la main, combattre pour la monarchie constitutionnelle. Le *Conservateur* prit un grand ascendant sur l'opinion; les chambres subirent bientôt son influence, et sa puissante polémique y changea la majorité.

L'assassinat du duc de Berry hâta la chute de M. Decazes, et le nouveau ministère proposa le rétablissement de la censure. Chateaubriand s'y opposa de toutes ses forces à la tribune de la chambre des pairs. La liberté de la presse était pour lui un culte.

Son journal cessa de paraître; mais cela n'empêcha pas l'opinion qui appelait au pouvoir des hommes de talent groupés autour de lui de faire chaque jour de rapides progrès. On s'adressa au noble pair pour qu'il assurât le succes d'une combinaison qui fût de nature à constituer une majorité compacte. Il accepta cette mission conciliatrice. Villèle et Corbière devinrent ministres, et lui fut nommé ambassadeur à Berlin.

Chateaubriand, à la cour du roi de Prusse, rencontra la sympathie la plus bienveillante. Obéissant au désir de la princesse Frédérique, il composa pour le mausolée de la reine, dans le parc de Charlottenbourg, une élégie touchante et mélancolique. Ces hautes relations ne nuisaient pas à ses rapports fréquents avec les hommes distingués de ce pays, Ancillon, Guillaume de Humboldt, Adelbert de Chamisso, etc.

Quelque temps après, on lui offrit l'ambassade d'Angleterre. Il alla remplacer à Londres ce même M. Decazes qu'il avait si vivement combattu.

Reparaître tout à coup célèbre, honoré, puissant dans

cette ville où il avait éprouvé les angoisses de l'indigence et jusqu'aux tortures de la faim ; ébranler sous les roues d'un somptueux équipage le pavé de ces rues, où jadis il piétinait grelottant, tout cela se présentait à son esprit, et, il l'avoue sans détour,

« Chatouillait de son cœur l'orgueilleuse faiblesse. »

Il étonna le ministère anglais par la fermeté de son langage et par la noble attitude qu'il fit prendre à la France devant son éternelle rivale, en même temps qu'il éblouissait et enchantait la haute société de Londres par l'éclat de ses fêtes, le luxe de ses dîners, et la somptueuse magnificence de ses réunions.

Le tableau de la société anglaise de cette époque et les nombreux portraits qu'il a laissés dans ses *Mémoires* ont un charme particulier qu'ils doivent à la piquante originalité de la touche, à la finesse de la couleur et à l'ingénieuse malice de la ressemblance.

Cependant un congrès européen allait bientôt se réunir à Vérone. Chateaubriand voulut y représenter son pays.

Nous ne le suivrons pas dans cette petite ville, autour de ce tapis vert où se débattaient les intérêts de la Sainte-Alliance. Il a écrit, en deux volumes, l'histoire de ce congrès.

La guerre d'Espagne, cet événement si précieux pour la cause monarchique, ce rapide triomphe amené et préparé par les efforts diplomatiques de Chateaubriand, aurait dû augmenter sa faveur à la cour et sa prépondérance dans le conseil. Ce fut le contraire qui arriva. Il s'était élevé entre M. de Villèle et lui un dissentiment sérieux au sujet d'une grave mesure financière, la réduction des rentes sur l'Etat. M. de Chateaubriand combattit

la mesure dans le conseil, et son avis ne prévalut point. Le projet de loi, porté à la chambre des pairs, fut repoussé, et Chateaubriand n'assista pas à la séance. Aux yeux de M. de Villèle, cette abstention fut un crime irrémissible. Le 6 juin 1824, trois jours après ce vote, Chateaubriand se rendait aux Tuileries, en costume de ministre,. pour faire sa cour, suivant l'usage, à la famille royale, et assister ensuite au conseil. Il avait déjà traversé les appartements qui menaient à la chambre du roi, lorsqu'un huissier l'arrête et l'avertit qu'un paquet important l'attend à son hôtel. Il se hâte d'y retourner. Ce paquet contenait une lettre ainsi conçue :

Monsieur le vicomte,

« J'obéis aux ordres du roi, et je vous transmets l'ordonnance ci-jointe.

« JOSEPH DE VILLÈLE. »

L'ordonnance était presque aussi brève. La voici :

« Le sieur comte de Villèle, président de notre conseil des ministres, est chargé par intérim du portefeuille des affaires étrangères, en remplacement du sieur vicomte de Chateaubriand. »

Une heure ne s'était pas écoulée que le noble pair sortait de l'hôtel du ministère et répondait à M. de Villèle avec un laconisme égal au sien :

« Monsieur le comte,

« J'ai quitté l'hôtel des affaires étrangères ; le département est à vos ordres.

« CHATEAUBRIAND. »

On venait de le chasser comme on ne chasse pas un

valet. Cette destitution brutale émut vivement l'opinion publique. Les vrais amis de la royauté prévirent que l'événement enverrait à l'opposition des auxiliaires redoutables. Dès le 7 juin, le *Journal des Débats* annonce qu'il rompt avec le cabinet. Chateaubriand, tombé du pouvoir, devient plus terrible et plus fort. Sa polémique ardente, qui a fait, en d'autres temps, la fortune du *Conservateur*, reparaît dans les diverses brochures qu'il publie et dans les nombreux articles dont il enrichit le *Journal des Débats*. La mort de Louis XVIII n'amena qu'une trêve entre lui et le ministère. Une brochure parut avec ce titre : *Le roi est mort, vive le roi!*

Mais la guerre recommença immédiatement après la cérémonie du sacre, à laquelle l'auteur du *Génie du Christianisme* était appelé à assister comme pair de France et où il fut nommé par Charles X chevalier des ordres du roi, honneurs dont les marques distinctives sont le cordon bleu et la plaque du Saint-Esprit.

Tout ce qui formait l'opposition, à cette époque, accourut vers Chateaubriand et se rangea sous sa bannière. Notre vieux royaliste devint le chef du parti libéral. Les louanges, les hommages, les adulations furent prodigués à l'écrivain et l'aveuglèrent sur la portée de ses attaques. Certains noms toutefois avaient dû l'éclairer. Quand il se vit recherché, prôné, caressé par les plus irréconciliables ennemis de la royauté des Bourbons; quand il compta jusqu'à M. de Lafayette parmi ses flatteurs, comment la lumière ne se fit-elle pas dans son esprit? Espérait-il les rallier à la monarchie légitime, comme il avait espéré, dans un autre temps, rallier à la liberté les partisans du vieux trône? Ceux-ci autrefois se servaient de son admirable talent pour arriver au pouvoir; ceux-là

s'en servaient aujourd'hui pour arriver à une révolution.

Depuis quatre années la Grèce tentait de secouer le joug appesanti sur elle. Chateaubriand, dont la voix s'était élevée, dès l'année 1816, pour faire entendre à la tribune de la chambre des pairs le premier cri de délivrance et d'affranchissement, adressa au cabinet russe une note où brille de tout son éclat le double talent du publiciste et du poète. Il devint un des membres les plus influents du comité philhellène de Paris et renouvela dans la chambre des pairs les efforts qu'il avait déjà tentés pour associer un grand corps politique au mouvement de l'opinion.

Tandis qu'il s'occupait des affaires de la Grèce, les siennes étaient en mauvais état. Charles X voulut venir à son secours, l'ancien ministre refusa. Il aurait accepté le rappel de son ancienne pension, mais il n'en voulut point recevoir une nouvelle, dont le brevet eût porté la signature des hommes qui l'avaient outragé.

Celui qui le délivra des pénibles embarras où l'avait conduit son incorrigible désintéressement fut un simple libraire.

Ladvocat, éditeur habile et longtemps heureux, imagina de conclure avec l'auteur des *Martyrs*, pour la publication de ses œuvres complètes, un traité qui lui assurât une rente viagère, dont la moitié serait reversible sur la tête de sa femme, si elle lui survivait. Une ruine imprévue contraignit plus tard le généreux éditeur à céder l'exécution de ce projet à une société de capitalistes; mais Chateaubriand n'en fut pas moins à l'abri des menaces de l'avenir.

Cependant le ministère venait de présenter aux chambres cette malheureuse loi sur la presse, dont les

dispositions devaient supprimer un certain nombre de feuilles politiques et charger d'entraves nouvelles celles qui survivaient. Le soulèvement fut général. L'Académie française elle-même protesta, et le pouvoir dut renoncer à sa tentative, aveu d'impuissance qui donna lieu à de bruyantes manifestations de la classe ouvrière. Dans ces circonstances malheureuses, Charles X annonça le projet de passer, le 29 avril, une revue générale de la garde nationale de Paris au Champ de Mars. Chateaubriand, qui devina les funestes conséquences de ce caprice royal, écrivit au monarque, pour l'en détourner, une lettre, véritable monument de prévoyance et de sagesse. Le roi n'en tint pas compte.

On sait le reste. La bourgeoise parisienne ne pardonna pas à la monarchie légitime le licenciement de la garde nationale ; l'opposition triompha aux élections suivantes, et le cabinet Villèle dut céder la place au ministère Martignac.

M. de Chateaubriand accepta de la nouvelle administration l'ambassade de Rome. Les deux mois pendant lesquels il occupa ce poste furent signalés par la mort de Léon XII et par l'élection de Pie VIII. Bientôt le vicomte demanda un congé pour se rendre aux eaux de Cauterets, afin de se reposer des fatigues de la diplomatie. Ce fut au pieds des Pyrénées qu'il apprit la nomination du prince Jules de Polignac à la présidence du conseil. Sa douleur, à cette nouvelle, fut immense ; il comprit que la royauté s'engageait dans une voie fatale et qui n'avait pas d'autre issue que l'abîme. Il envoya sa démission au roi et quitta la carrière politique.

Chateaubriand était à Dieppe, depuis un jour seulement, chez madame Récamier, lorsque Ballanche, arrivé en

poste, vint lui annoncer la publication des ordonnances. Aussitôt il demande des chevaux, résiste aux efforts de ses amis qui essayent de le retenir, s'arrache de leur bras, se jette dans sa voiture, et part le cœur brisé, la tête en feu, ignorant ce qui se passe, incertain de ce qu'il va faire.

Il arrive quand la Révolution est accomplie. Cependant il a conscience des secours efficaces que son nom, dans ces conjonctures douloureuses, peut prêter à la monarchie, et il se détermine à plaider sa cause devant la Chambre des pairs. Avant de se rendre au palais du Luxembourg, où une réunion est indiquée pour le 30 juillet, il veut parcourir la ville afin d'observer la disposition des esprits. Il est reconnu sur la place du Louvre; on s'empare de sa personne, on le porte en triomphe à la Chambre, aux cris de : Vive la Charte! — Vive la liberté de la presse! — Vive Chateaubriand!

— Oui, répond d'une voix forte le fidèle royaliste, oui, Messieurs, vive la Charte! mais en même temps, vive le roi!

Sans exciter ni réprobation ni colère, ce cri ne trouve point d'échos. Au moment où il échoue dans ses efforts pour inspirer une résolution noble et courageuse à la pairie de Charles X, un familier de la maison d'Orléans lui exprime le vif désir qu'on éprouve de le voir au Palais-Royal. Il n'hésite point à s'y rendre, car il n'était point de ceux qu'on séduit. Toutes les tentatives se brisèrent contre les arguments de sa loyauté chevaleresque. Cette inutile protestation en faveur des rois vaincus, Chateaubriand la reproduit de nouveau dans un admirable discours à la Chambre des pairs, le 7 août; puis il regagne à pied sa modeste demeure de la rue d'Enfer [1], n'emportant pour

1. Un pavillon attenant à l'infirmerie de Marie-Thérèse, fondée par la pieuse madame de Chateaubriand.

toute richesse de son passage au pouvoir que sa conscience sans tache et sa plume restée chaste et libre.

Pendant les débats orageux du gouvernement de Juillet, Chateaubriand demanda au travail l'oubli des intrigues politiques et composa ses magnifiques *Études historiques*, imposant péristyle d'un édifice demeuré incomplet. Après cette publication et celle d'une brochure intitulée *De la Restauration et de la Monarchie élective*, il prit le chemin de la Suisse, avec l'intention de s'expatrier pour toujours. Ce départ inspira à Béranger des couplets que tout le monde a lus et qui honorent à la fois le talent et le caractère du chansonnier.

Mais M. de Chateaubriand ne fit que quelques mois de séjour à Genève; l'embarras de ses affaires provoqua son retour à Paris. Nous le voyons reprendre la plume et combattre dans une éloquente brochure la proposition des députés Baude et de Briqueville pour le bannissement perpétuel des Bourbons de la branche aînée.

A quelque temps de là, il reçoit un billet de madame la duchesse de Berry qui le nomme membre d'un gouvernement secret qu'elle organise en France. Il repousse ces mystérieuses fonctions dans une longue lettre que, depuis, il a rendue publique, et met la vérité tout entière sous les yeux de la royale exilée. Mais il est une autre mission qu'il s'empresse d'accomplir, celle de distribuer, pendant le choléra, une somme de 12,000 francs aux Parisiens qui ont chassé la bienfaitrice des pauvres.

Un beau jour, à quatre heures du matin, le domicile du chantre des *Martyrs* est investi par une nuée d'agents de police. Le commissaire qui les conduit entre dans la chambre à coucher de M. de Chateaubriand, le réveille et lui exhibe l'ordre qu'il a reçu de l'arrêter et de l'em-

mener à la Préfecture, comme prévenu de complot contre la sûreté de l'Etat. Arrivé à sa destination, on l'enferme dans une étroite cellule, meublée d'un méchant grabat. Un assassin condamné à mort est son plus proche voisin. Quinze heures plus tard, il reçoit la visite de M. Gisquet, préfet de police, qui lui offre ses excuses du gîte qu'on lui a donné, et avec une courtoisie parfaite l'installe dans une jolie chambre, dont la fenêtre s'ouvre sur le jardin. Bref, après une captivité de quelques semaines, une ordonnance de non-lieu rend la liberté à l'auteur du *Génie du Christianisme.*

Il reprend le chemin de la Suisse et visite tour à tour Bâle, Lucerne, Altorf, Lugano, Zurich et Constance. Durant son séjour dans cette dernière ville, il est reçu au château d'Arenenberg par la reine Hortense et par son fils le prince Louis-Napoléon Bonaparte. M. de Chateaubriand a consacré quelques pages de ses *Mémoires* aux impressions que lui laissèrent ces courts moments d'une gracieuse hospitalité.

Une fatale nouvelle, la captivité de la duchesse de Berry, l'oblige à quitter précipitamment la Suisse.

Repoussé de la défense officielle par le refus du ministère, il publie son *Mémoire sur la captivité de madame la duchesse de Berry.* La sensation produite par ce magnifique plaidoyer fut immense. Une phrase surtout jaillit comme un trait de flamme, au milieu de ces pages éclatantes :

« MADAME, VOTRE FILS EST MON ROI ! »

Poursuivi au sujet de cette phrase même avec les journalistes qui l'avaient reproduite, il est acquitté par le jury.

Ce fut à Chateaubriand que la princesse déclara qu'elle était unie au comte Lucchesi-Palli ; elle le supplia de se rendre à Prague et de porter cette nouvelle à sa famille. Il partit sans délai pour ce qu'il appelait sa dernière et sa plus glorieuse ambassade. Nous n'essayerons pas de mettre sous les yeux des lecteurs le tableau des jours qu'il passa au sein de la royale famille. Comment notre plume se hasarderait-elle à l'esquisser, après les pages solennelles et touchantes qu'on a lues dans ses *Mémoires?*

Ici s'arrête la part d'action de Chateaubriand aux événements de son époque. Revoir et corriger ses anciens ouvrages, achever les œuvres déjà commencées et rédiger celles qui ne devaient paraître qu'après sa mort, tel fut l'emploi de ses dernières années. Il occupait dans la rue du Bac un appartement spacieux et commode, élégamment et simplement meublé; mais son existence presque tout entière se renfermait dans deux pièces, sa chambre à coucher et son cabinet de travail. Il se levait tous les matins à quatre heures, et se couchait à huit heures précises du soir invariablement. Chaque jour, entre trois et cinq heures de l'après-midi, il allait à l'Abbaye-aux-Bois, chez madame Récamier, son amie de trente ans. Il y trouvait une réunion charmante dont il était l'oracle et l'idole. Là, souvent il lisait à un petit nombre d'initiés les plus beaux chapitres de ses *Mémoires d'outre-tombe*. Son dernier ouvrage fut la *Vie de l'abbé de Rancé*.

La chute de Louis-Philippe n'étonna pas Chateaubriand; il l'avait prédite, il l'attendait.

Peu de mois s'écoulèrent entre la révolution de Février et la mort du célèbre royaliste. Le 4 juin 1848, il s'éteignit doucement, ayant à son chevet madame Récamier et Béranger.

Béranger venait apprendre là à bien mourir.

Malgré les cruelles préoccupations du moment, les obsèques provisoires de Chateaubriand attirèrent comme à un deuil public une foule immense. Ses restes mortels furent transportés à Saint-Malo.

Sa tombe a été creusée dans le roc, en avant de la ville. Elle est surmontée d'une simple croix de granit, et l'on ne voit rien à l'entour que la mer et le ciel.

CHÉRI (Mme ROSE)

Ce bas monde fourmille de préjugés regrettables et d'erreurs tenaces. En philosophie sociale, une des idées qui a le plus de racines, précisément peut-être parce qu'elle est la plus fausse, est celle qui relègue les artistes dramatiques dans un monde à part, et qui s'obstine à en faire une sorte de société exceptionnelle, un peuple de parias, une caste maudite. Voyez-les, examinez-les! s'écrient chaque jour d'inflexibles puritains. Quelle vie de désordre et quelles mœurs! Or, ces mœurs, dont l'excentricité vous blesse, dérivent-elles de la profession même? En vérité, non. C'est votre endurcissement dans le préjugé qui en perpétue le scandale. Vous repoussez l'artiste, il se démoralise; vous l'affligez d'une sorte de déconsidération, il se déprave. Si, par hasard, l'honnêteté reste dans le cœur d'une femme de théâtre, on peut regarder ceci comme un phénomène, tant vous lui donnez de mo-

tifs pour s'en écarter, tant vous la récompensez mal de ses efforts.

D'autre part, il y a contre la vertu qui persiste à la scène une sorte de conspiration sourde, une trame évidente, dont les premiers fils, si nous y regardons de près, se trouvent aux mains de la critique. Messieurs les journalistes sont assez ordinairement des hommes de plaisir. Chez eux, le sens moral n'est pas toujours au grand complet. Dans les coulisses la vertu les gêne. Elle dérange leurs plans de machiavélisme ; elle refuse de payer les caresses de leur plume d'une certaine monnaie dont ils se montrent avides. Aussi les entendez-vous soutenir cette thèse insensée, que la sagesse est incompatible avec le talent. Si l'on en croit ces messieurs et la moralité de leur logique, il faut qu'une comédienne soit courtisane, livre chaque heure de sa vie au dévergondage, et lance intrépidement son bonnet par-dessus les moulins.

Nous faisons trop de cas du bon esprit de ceux qui nous lisent pour nous évertuer à combattre ce joli système. On ne prouvera jamais, Dieu merci, que le travail, l'intelligence, le talent, les facultés artistiques vivent de ce qui les tue. L'histoire de Rose Chéri tout entière donne à ces grands philosophes le démenti le plus éclatant. Cette histoire aura donc le mérite d'une réfutation. Devant un fait, le sophisme tombe et ne se relève plus.

Il y a trente ans environ, nos provinces du centre étaient parcourues par une famille d'artistes, assez nombreuse, qui exploitait le théâtre des petites localités. Le directeur de cette troupe nomade s'appelait Jean-Baptiste Cizos. C'était un jeune homme de vingt-deux ans, fort actif et rempli d'intelligence. Il jouait les premiers rôles avec Sophie-Juliette Garcin, sa femme, douée comme lui

de qualités d'autant plus recommandables qu'elles sont rarement l'apanage des comédiens de province. Deux sœurs de madame Cizos [1], avec leurs maris, et de vieux parents, qui se rendaient utiles autant que leur âge pouvait le permettre, composaient le reste de la troupe.

Thomas Cizos, père de Jean-Baptiste, avait résilié son pouvoir de directeur entre les mains de son fils. A l'âge de soixante-quatre ans, il jouait encore les pères nobles.

Jamais, dans les villes où elle séjournait, la troupe ne causait le moindre scandale. Chacun de ses membres se distinguait par les mœurs les plus régulières et par des allures tout à fait en dehors du cabotinage. On voyait une famille rangée, aux habitudes simples et modestes; un personnel ayant de la tenue, de la distinction, de la décence; des comédiens dont la probité réglait scrupuleusement la conduite, et qui ne laissaient jamais à leur auberge l'ombre d'une dette. De temps immémorial, pareille chose n'avait eu lieu. Cela tenait du miracle, et les sympathies gagnées à la ville se traduisaient au théâtre en excellentes recettes.

Les Cizos et les Garcin n'étaient pas seulement des gens probes et de mœurs irréprochables; c'étaient de véritables artistes. Juliette chantait avec beaucoup de méthode, et son mari la secondait par une superbe voix de ténor. Celui-ci, dans les moments de loisir que lui laissait l'administration de la troupe, s'occupait de peinture, et reproduisait les plus beaux sites des pays où l'on se trouvait.

A la fin d'octobre 1824, nos acteurs nomades arrivèrent, un jour, dans la petite ville d'Étampes. Ils étaient attendus avec beaucoup d'impatience, et la salle

1. L'une se nommait Joséphine et l'autre Adèle. Joséphine était d'une beauté remarquable.

du *Coq-en-pâte* se trouvait prête à les recevoir. On appelait ainsi une grange assez vaste, que les amateurs de la ville avaient fait décorer à leurs frais, pour se donner de temps à autre la joie du spectacle. Précédés de leur excellente réputation, nos comédiens furent accueillis à ravir. La municipalité d'Étampes avait reçu de la municipalité de Chartres [1] des lettres contenant leur éloge, et, le soir même de l'arrivée de la troupe, les amateurs du *Coq-en-pâte* voulaient une représentation. Mais Jean-Baptiste demanda grâce pour sa jeune femme enceinte, que le voyage avait accablée de fatigue.

Or, le lendemain matin, s'étant levé de bonne heure, afin d'aller dessiner la tour de Guinette, seul vestige de l'antique forteresse dont Henri IV a démoli les remparts, notre directeur vit accourir son beau-père, Benoît Garcin, vieillard de cinquante-sept ans, qui, les jours de représentation, dirigeait l'orchestre. Au premier mot que celui-ci prononça, Jean-Baptiste replia son portefeuille et rentra bien vite à son hôtel. Madame Cizos venait d'être prise des douleurs de l'enfantement. Une heure après, elle accoucha d'une fille que l'on baptisa, le jour même, sous le nom de Rose-Marie. C'est l'héroïne de ce petit livre [2].

1. Cette ville était le point central de l'administration dramatique de Jean-Baptiste Cizos.

2. Tous les biographes ont fait naître Rose en 1825. Ils étaient mal renseignés. En voici la preuve :

EXTRAIT DES REGISTRES DE L'ÉTAT CIVIL D'ÉTAMPES.

Du mercredi 27 octobre 1824, trois heures de relevée. — Acte de naissance de Rose-Marie Cizos, du sexe féminin, née ce jour à huit heures du matin, chez ses père et mère ; fille en légitime mariage de Jean-Baptiste Cizos, artiste dramatique, âgé de vingt-cinq ans — et de dame Sophie-Juliette, son épouse, âgée de vingt-deux ans, domiciliés à Chartres (Eure-et-Loir), de

Nous saurons plus tard comment Rose-Marie Cizos est devenue Rose Chéri.

Sa mère la nourrit elle-même, ainsi que deux autres enfants qu'elle eut par la suite. L'un de ces enfants est une fille [1], et l'autre un garçon. Jamais elle ne consentit à les éloigner d'elle, même pour une heure, ce qui rend parfaitement invraisemblable une histoire éditée par le *Figaro*. Ce journal, très-spirituel toujours, ne se pique pas d'une exactitude entière. Il accepte les anecdotes qu'on lui raconte et les brode à tout hasard, sous prétexte de biographie. Le *Figaro* ne se trompe pas, en disant que Sophie-Juliette emportait avec elle au théâtre la petite Rose, et la déposait dans un coin pendant les répétitions. Seulement il affirme à tort que madame Cizos, un jour de départ précipité pour une ville voisine, oublia le berceau de Rose au fond des coulisses. Partir sans sa fille, et aviser, à une lieue de là, qu'elle n'était point dans la voiture, allons donc! Pour affirmer de semblables choses, le *Figaro* n'a jamais interrogé le cœur d'une mère. Toutes les femmes déclarent le fait invraisemblable. Nous avons recueilli nos renseignements auprès de beaucoup de personnes qui ont connu l'épouse de Jean-Baptiste à cette époque. Elles certifient que, plutôt que d'oublier un de ses enfants, Juliette eût vingt fois manqué son entrée, ce

présent à Étampes, chez le sieur Hoyau, carrefour du Pont-Doré, nº 1. Les témoins ont été les sieurs Thomas Cizos, artiste dramatique, âgé de soixante-quatre ans, grand-père paternel de l'enfant, et Jean-Joseph Benoît Garcin, artiste musicien, âgé de cinquante-sept ans, grand-père maternel de l'enfant, domiciliés en ladite ville de Chartres. — Sur la présentation de l'enfant et sur déclaration du père d'icelui, qui a, ainsi que les témoins, signé avec nous, maire, après lecture faite. — Signé : de Tullières, maire.

1. Anna Chéri, gracieuse et piquante actrice, a trouvé moyen de se faire applaudir au Gymnase à côté de sa sœur.

qui, pour une comédienne, est le comble de la négligence et de l'étourderie.

Dès l'âge de cinq ans, Rose joua quelques bouts de rôle. Ses grands yeux bleus rayonnaient d'intelligence. Elle avait une adorable tête blonde, un sourire de chérubin, une taille mignonne, et de petits pieds de sylphide, exercés déjà au pas chorégraphique.

Il était important d'utiliser de bonne heure tous les membres de la famille. Les sœurs de Juliette avaient elles-mêmes des enfants. Petits garçons et petites filles sautaient du berceau sur le théâtre, chantaient, dansaient, dialoguaient, selon les divers spectacles, et rendaient à leurs parents des services réels. Tous étaient musiciens de naissance et d'éducation. Dans les opéras-comiques, on voyait cette troupe enfantine aborder résolûment les chœurs. Chants de tristesse ou chants de triomphe, hymnes rustiques ou hymnes guerriers, intonations vives ou lentes, rien ne les embarrassait; jamais l'orchestre n'avait à leur adresser le moindre reproche. Ces montagnards et ces montagnardes de sept ou huit ans, ces conspirateurs à peine dégagés de la layette, et ces bandits qui sortaient de nourrice avaient du moins l'avantage de n'effrayer personne par leur taille, par leur barbe et par leur voix. Le public les prenait en affection, et les bonnes mères de famille, dévorant des yeux ces adorables petits choristes, les applaudissaient à outrance.

On comprend comme ces triomphes amusaient nos jeunes acteurs. Musique, ballets, marches héroïques le long de la scène constituaient pour eux une récréation. Les pères et mères y trouvaient l'avantage d'exercer au théâtre et jusqu'au bord de la rampe une surveillance directe sur leur progéniture.

Le lendemain, nos artistes de la veille allaient passer la journée à l'école. Ceux qui avaient atteint l'âge de dix ans étaient envoyés à la meilleure pension de l'endroit. Ils changeaient de maîtres aussi souvent que les parents changeaient de public; mais, habitués à cette éducation voyageuse, ils n'en faisaient pas moins des progrès sensibles. On enseignait aux filles, outre la grammaire, l'arithmétique, la géographie et l'histoire, tout ce que doit apprendre une petite bourgeoise bien élevée, c'est-à-dire les travaux d'aiguille et la tenue d'une maison. Sophie-Juliette se chargeait elle-même de cette partie de l'enseignement. Elle savait mieux que personne combien l'ordre est nécessaire pour vivre d'une manière décente, lorsqu'on n'a pour budget que les recettes éventuelles d'un théâtre de province.

Monsieur et madame Cizos rêvaient pour cette jeune famille une position plus élevée que la leur dans la hiérarchie artistique; ils désiraient ne pas la voir assujettie aux fatigues et aux dégoûts du comédien nomade, pour lequel la compensation de la gloire n'existe même pas. Prévoyant le cas où leurs enfants n'arriveraient à être que des acteurs médiocres, on les préparait d'avance à l'exercice d'une autre profession. Rose, par exemple, eût été maîtresse de musique, si elle ne fût pas devenue une comédienne célèbre. Son grand-père, excellent musicien, lui avait appris le piano.

Quelquefois il arrivait que l'honnête famille, dans les chefs-lieux d'arrondissement où on la priait de donner des représentations, ne trouvait pas un théâtre digne de son habileté. Souvent même il n'y avait point de salle de spectacle. Il fallait alors en improviser une. En Bretagne, par exemple, nos comédiens jouèrent plus d'une fois les

Enfants d'Édouard dans une grange décorée de feuillage. A Guingamp, le drame de Casimir Delavigne eut l'honneur d'être représenté sur un billard, qu'on avait choisi pour former la scène. Des châssis de paravent, le long desquels on colla du papier peint, servirent de décors, et le public ne s'en attendrit pas moins jusqu'aux larmes sur la triste fin des héritiers du sceptre, assassinés par le farouche Tyrrel.

Du reste, la troupe avait des spectacles pour tous les goûts. Après les *Enfants d'Édouard*, on jouait le *Petit Poucet*, comédie puérile et honnête, où la jeune bande faisait merveille. Victor, le moins grand de ces acteurs pygmées, conduisait au bois ses six frères. Il faut le dire, ce bois était représenté par le même décor complaisant, qui figurait tout à l'heure un palais ou un cachot ; mais l'absence d'illusions se compensait toujours par la bonne volonté du public. Fières de porter culotte, Rose et Anna, les aînées, jouaient nécessairement leur rôle dans la pièce. Elles représentaient deux des fils du bûcheron, et coupaient du bois avec une ardeur extrême, en chantant ce joli couplet, dont le vaudevilliste avait orné son œuvre :

Pan, pan, allons courage !
Pan, pan, allons bon train.
Pan, pan, plus j'f'rons d'ouvrage,
Pan, pan, plus j'aurons de gain.

On était obligé de mettre le holà, sans quoi, nos intrépides faiseurs de fagots eussent éventré les coulisses en papier peint, et coupé les châssis à coups de serpe.

Dans les *Enfants d'Édouard*, Jean Baptiste Cizos jouait Glocester, Sophie-Juliette, la reine ; Rose et Anna, les jeunes princes.

Nos deux sœurs étaient charmantes. Leur lit de mort, avant le baisser de la toile, était régulièrement couvert de bouquets et de couronnes, jetés de tous les coins de la salle par d'enthousiastes spectateurs.

Dès que Victor eut dix ans, il figura lui-même dans la pièce. On le voyait arriver au dénouement pour étouffer les rejetons royaux. Le visage enveloppé d'une barbe monstre, ce terrible assassin accomplissait sa tâche avec beaucoup de sang-froid.

Tous les opéras sans spectacles, comme le *Bouffe et le Tailleur*, par exemple, le *Chalet* et quelques autres, étaient pour la troupe une véritable bonne fortune. On en jouait deux dans une soirée. Le *Chalet* notamment revenait sept à huit fois sur l'affiche dans la même ville, et Jean-Baptiste Cizos chantait fort bien le rôle du sergent. Eu égard au manque de personnel, il fallait supprimer les soldats qui accompagnent ce sous-officier ; mais la musique, pour cela, ne subissait aucune coupure. On voyait arriver Rose, habillée en tambour, et conduisant d'un air martial quatre sapeurs-pompiers de la localité. Notre héroïne chantait, en s'accompagnant d'un roulement sonore :

Vive le vin, l'amour et le tabac !
Voilà, voilà, voilà le refrain du bivouac !

Elle remplaçait ainsi le chœur et donnait la réplique à son père, jusqu'au moment où Victor arrivait lui-même entonner la fameuse annonce :

Le dîner vous attend !

Comme la taille du petit artiste dramatique ne permettait pas de l'habiller en tambour, on l'affublait d'un costume de marmiton. Dès l'âge de six ans, il débuta dans ce

magnifique rôle. Il était à peu près aussi haut que la botte de son père, et ce gâte-sauce, bien débarbouillé, n'obtenait pas un médiocre succès.

Tout en admettant le principe qu'il est avec la mise en scène des accommodements, la troupe des Cizos ne tombait jamais dans le grotesque des représentations foraines. Elle restait fidèle aux doctrines de l'art et observait autant que possible les convenances théâtrales, en tournant les obstacles, en utilisant tout. Chacun sentait la nécessité de bien faire. Rose, premier sujet de la troupe, devait déployer surtout les talents les plus variés. Il fallait qu'elle pût à la fois jouer une scène de comédie, de drame ou de vaudeville, exécuter une sonate de piano ou un rafla de tambour, tirer l'épée dans *l'Élève de Saumur* ou danser le boléro dans le premier acte de *la Muette*. Elle remplissait à elle seule, dans cet opéra, une besogne qui ne s'accomplit pas à Paris à moins de six premiers danseurs et danseuses et tout un corps de ballet.

Du reste, le public y mettait la plus affectueuse indulgence. Il était, en quelque sorte, de la famille.

Parfois, le dimanche, au moment où l'affiche venait d'être collée aux murs, le ciel prenait tout à coup une sérénité fort inquiétante pour la recette du soir, et la ville entière émigrait aux champs. Les habitués passaient devant le théâtre et voyaient le directeur préparer tout pour le service, en regardant le soleil d'un air médiocrement satisfait.

— Quoi ! monsieur Cizos, disaient-ils, est-ce que vous allez donner une représentation aujourd'hui?

— Parbleu ! répondait le père de Rose, il le faut; c'est affiché.

— Mais vous n'aurez pas une âme.

— Je le vois bien, soupirait le directeur, puisque vous partez tous.

— Nous avons fermé boutique. Bah! faites de même.

— Et l'affiche?

— On la déchire. Venez dîner avec nous à la campagne.

— Mais...

— Voyons, point de cérémonies. Amenez tout le monde, et n'oubliez pas Rose et Anna. Si vous nous suivez ce soir, demain nous viendrons chez vous.

L'affaire s'arrangeait sans plus de difficultés, et, le lendemain, la salle était pleine.

Cette affection du public pour la troupe ne se démentait en aucune circonstance. Un jour, dans nous ne savons plus quelle pièce où elle jouait avec sa mère, Anna s'aperçut tardivement qu'elle avait oublié un accessoire [1]. Impossible de retourner sur ses pas; elle était en scène.

— Qu'as-tu donc? lui dit, à voix basse, madame Cizos.

— Mon Dieu! je n'ai pas songé à prendre la lettre, murmure sur le même ton la jeune fille tremblante.

Son rôle exigeait qu'elle donnât, une minute plus tard, un message écrit.

— Ah! malheureuse! dit Sophie-Juliette, qui tressaille et se trouble visiblement; nous sommes perdues!

La jeune actrice devient pâle; son cœur se gonfle. Dans l'intervalle, Rose arrive. Elle demeure interdite en voyant l'embarras de sa mère et de sa sœur.

— Anna qui a oublié sa lettre! lui dit madame Cizos à l'oreille, entre deux répliques, et sur le ton du désespoir.

1. On nomme ainsi certains objets indispensables à la représentation, tels que bourse, cassette, encrier, lettre, etc. Un de ces objets oubliés peut rendre ridicule la scène la plus pathétique, et soulever des orages dans la salle la mieux disposée.

Rose tressaille à son tour. Elle hésite, balbutie, tronque le dialogue. Sa voix, dans un rôle joyeux, est pleine de larmes, ce qui semble assez bizarre aux spectateurs. Ils cherchent à deviner le motif de cette émotion singulière. Tout à coup le moment vient de donner la lettre, et chacun reste coi. Anna fond en larmes. De son pupitre, au-dessous de la rampe, le père Garcin demande, le moins haut qu'il peut :

— Mais qu'as-tu donc, ma fille?

Rose s'approche frémissante, et dit :

— Elle a oublié sa lettre.

— Ah! miséricorde! s'écrie le chef d'orchestre, laissant tomber son archet.

— Voyons, voyons, que leur arrive-t-il à ces pauvres petites? Cela n'est pas naturel, disent les bons spectateurs.

Ils reprennent, en s'adressant au grand-père :

— Qu'y a-t-il, monsieur Garcin? est-ce que les enfants sont malades?

— Anna pleure, dit un autre, pourquoi donc?

— Si elle souffre, il faut arrêter, observe un troisième. Qu'elle se repose.

— Certainement! certainement! crie toute la salle, qu'elle se repose.

— Non, Messieurs, elle n'est pas malade, dit le père Garcin suffoqué. Puis, il ajoute avec accablement :

— Elle a oublié sa lettre!

— Bon! ce n'est que cela? Mon Dieu, qu'elle aille la chercher, rien n'est plus simple. Nous recommencerons.

Anna courut prendre l'accessoire dans les coulisses, et l'on recommença. Cette anecdote est d'une authenticité parfaite. Quand le *Figaro* voudra, nous lui indiquerons la manière de s'en procurer d'aussi curieuses. Les habi-

tants de Chartres, d'Étampes, d'Issoudun, d'Aubusson, de Guéret, d'Issoire et de beaucoup d'autres villes, où les Cizos ont donné des représentations, peuvent lui en fournir une quantité du même genre. On aimait cette famille d'artistes consciencieux; on recevait dans les cercles les plus réservés ces comédiens honnêtes, et l'on ne trouvait pas que le talent, chez eux, souffrît en aucune sorte des mœurs pures et de la vie décente. Gardien vigilant de l'honneur de ses filles, M. Cizos n'accorda jamais à un étranger l'abord des coulisses de son théâtre. Non-seulement Rose et Anna se trouvèrent garanties de toute atteinte fâcheuse dans leur innocence; mais, — bonheur plus rare pour des femmes jetées sur la scène, — on ne les a soupçonnées en aucun temps d'une faiblesse.

A l'époque de ses débuts au Gymnase, Rose fut en butte aux poursuites d'un jeune homme de haute naissance, maître de sa fortune, et dont la passion chercha, deux mois durant, à vaincre les obstacles que lui opposait une vertu inflexible. Chaque soir, il était dans une avant-scène, à couver la jeune actrice de ses regards brûlants. Il lui jetait des fleurs et des lettres. Rose donnait tout à sa mère et ne lisait rien.

Dans une de ces missives, madame Cizos trouva un coupon de rente sur l'État, dernier et puissant moyen que ces messieurs emploient pour vaincre les scrupules trop obstinés. Sophie-Juliette et son mari coururent chez le père du jeune homme, auquel ils restituèrent le pli séducteur, en le conjurant avec larmes de faire cesser des manœuvres qui, pour être sans péril, n'en étaient pas moins outrageantes. Le duc (c'était un duc) sonna ses gens et leur ordonna d'appeler son fils. Celui-ci ne tarda pas à paraître.

— Voyez, Monsieur, voyez quelle honnête famille vous avez offensée! dit le vieillard, lui rendant le coupon de rente, et lui faisant voir le père et la mère de Rose qui pleuraient encore.

On pourra feuilleter longtemps les annales des coulisses, avant d'y trouver un fait semblable.

Mais revenons à la troupe nomade, avec laquelle nous sommes obligé quelque temps encore de rester en province. Les Cizos et les Garcin, grâce à leur vie exemplaire, étaient reçus, nous l'avons dit, dans les maisons les plus distinguées. On les fêtait comme de vieux amis toutes les fois qu'ils reparaissaient dans une ville. Ainsi, à Chartres, où ils avaient séjourné longtemps, et où chacun avait pu voir grandir la petite famille, on apprend, un jour, leur passage. La ville tout entière s'émeut; on se précipite à leur rencontre. Malgré les protestations de nos voyageurs, attendus à Dreux, les chevaux dételés prennent le chemin de l'écurie, et les voitures entrent de force sous la remise. Puis on entoure les comédiens, on se félicite de les retrouver en joie et santé. Vingt maisons bourgeoises se disputent l'honneur de les avoir pour hôtes. Ils furent obligés de céder aux sympathies chartraines et de donner une représentation, où jouèrent les seuls membres de la famille. Jamais on ne vit pareille affluence de spectateurs. L'enthousiasme était au comble, et les bravos allèrent jusqu'au délire. Partout l'honnête troupe jouissait de la même estime et recevait le même accueil.

Économe de l'association, madame Cizos administrait les finances avec une sagesse merveilleuse, et la société, chaque jour, devenait plus prospère.

Rose, à quatorze ans, était une actrice fort distinguée,

jouant déjà les rôles de la plus haute importance. Toutes les créations de mademoiselle Plessy, cette jeune comédienne, qui n'avait pas encore été désapprendre chez les Cosaques sa gentillesse et ses grâces naïves, étaient reproduites ou, pour mieux dire, devinées par Rose avec un instinct merveilleux et un incontestable talent.

Ses triomphes à la rampe n'avaient point suspendu ses études musicales. Elle se montrait sur le piano d'une très-jolie force, et Zimmermann, dont elle a voulu, depuis, prendre les leçons, l'a citée plus d'une fois comme sa meilleure élève. Aussi affectionnait-elle beaucoup les pièces où elle pouvait donner un échantillon de son talent de musicienne. Ses doigts agiles couraient sur le clavier et en tiraient de savants accords.

Elle était adorée du public de province. Outre les villes que nous avons nommées, et où elle reçut de flatteuses ovations, elle en visita beaucoup d'autres, et conquit des applaudissements à Moulins, à Bourges, à Nevers, à Clermont-Ferrand, à Poitiers, au Puy, à Limoges, à Lorient et à Bayonne. La troupe, en quittant cette dernière ville, se rendit à Périgueux. Il y avait là, comme chef de l'administration départementale, un illustre viveur, qui passera nécessairement un jour à la postérité sous le titre de l'*Homme au lampion*. M. Romieu, devenu grave magistrat, renonçait au culte de Bacchus et aux exercices d'Amathonte. Néanmoins il était rare que la vue d'un gentil minois ne fît pas tressaillir les fibres de ce vieux pécheur. Assis dans sa loge, au théâtre, avec trois ou quatre conseillers de préfecture et son secrétaire, il admira les grâces naïves de Rose, l'aimable pétulance de sa sœur; puis réunissant nos jeunes actrices dans une même admiration et dans un même calembour, il s'écria :

— Quelle jolie paire de Cizos!

Le mot courut à Périgueux. On félicita le préfet de la Dordogne de sa finesse d'esprit. Mais, dans les coulisses, le directeur et sa femme ne furent que médiocrement flattés de voir leur nom de famille prêter ainsi au coq-à-l'âne. On décida que le nom de *Cizos* disparaîtrait de l'affiche et serait remplacé par celui de *Chéri*, que Juliette et ses filles donnaient dans l'intimité à leur mari et à leur père.

Il était écrit que Périgueux serait la dernière ville de province où Rose ferait admirer son mérite de comédienne. Un soir, entre deux actes de la *Grâce de Dieu* [1], notre héroïne voit entrer dans sa loge une inconnue, qui lui saisit les mains et lui adresse toutes sortes de félicitations.

— A qui ai-je l'honneur de parler, Madame? demande Rose surprise.

— Je me nomme Loïsa Puget, répond la visiteuse en souriant.

— Oh! que je vous embrasse! dit la jeune actrice avec effusion. C'est une de vos mélodies qui a inspiré les auteurs de la pièce, et je vous dois un de mes plus beaux succès. Je chante l'*Ave Maria*, Madame : je sais par cœur toutes vos romances!

Elles échangèrent les plus affectueuses caresses et devinrent amies intimes, à dater de ce jour. Loïsa Puget faisait alors applaudir en province ce génie musical d'une si incomparable souplesse, dont Paris avait eu la primeur, et qui, si nous pouvons nous exprimer de la sorte, touchait le sentiment, comme un clavier, pour en tirer les notes

1. Elle jouait le rôle de Marie avec un grand succès de larmes.

les plus attendrissantes. Rose fut au comble de la joie de pouvoir exécuter un morceau de piano dans un concert donné à Périgueux par sa nouvelle amie.

— Vous avez beaucoup de talent, ma chère, lui dit Loïsa. C'est vraiment un meurtre de vous laisser en province.

— Hélas! dit Jean-Baptiste, notre plus grand désir est d'aller à Paris. Anna devient grande comme Rose, et Victor est déjà bon musicien. Mais nous n'avons point de protections.

— Je vous en trouverai, dit Loïsa.

Dès le soir même, notre directeur reçut une lettre, portant le timbre de la préfecture et signée Romieu. Jean-Baptiste sentit un frisson lui courir dans les veines, car, la veille, apprenant que le préfet au calembour possédait une clé de communication pour ouvrir le passage privilégié, menant de l'intérieur du théâtre aux coulisses, il avait eu hâte de changer la serrure, afin de préserver ses filles des agaceries administratives. Ce fut donc en tremblant qu'il se rendit chez le préfet.

— Monsieur Cizos, lui dit Romieu, vous êtes un honnête homme et un bon père. Vous m'avez dépossédé d'un droit que je pourrais facilement reconquérir; mais j'y renonce tant que vous serez à Périgueux. Est-il vrai que vous ayez l'intention de solliciter à Paris un engagement pour vos filles?

— Oui, monsieur le préfet, répondit Jean-Baptiste, encore ému, et saluant jusqu'à terre.

— Eh bien, voici une lettre pour Bayard. Je le connais beaucoup, c'est mon ancien collaborateur... Oui, monsieur Cizos, j'ai fait des vaudevilles! Bayard protégera vos enfants, et tout ira bien.

— Ah ! Monsieur, dit l'heureux père, que de reconnaissance je vous dois !

— N'en parlons pas. Gardez vos remerciements pour mademoiselle Loïsa Puget, qui m'a recommandé, ce matin, votre famille avec beaucoup de chaleur. Bonsoir... et tranquillisez-vous sur l'entrée des coulisses.

Après cet acte de vertu, que n'eût pas désavoué Scipion l'Africain, Romieu congédia Cizos père. Il faut convenir que les viveurs ont parfois du bon.

Loïsa Puget quitta Périgueux pour achever sa tournée dans le midi de la France. Rose et la jeune musicienne s'embrassèrent avec tendresse, jurant de se revoir à Paris et de continuer leurs relations amicales. Elles ne savaient pas que la parenté devait, un jour, serrer davantage encore les nœuds de leur attachement, et que l'avenir les rendrait belles-sœurs [1].

Munie de la recommandation du préfet de la Dordogne, la troupe nomade brûle ses vaisseaux, dit adieu à la province, et se transporte à Paris sur les ailes de l'espérance et des Messageries royales. Bayard accueille les nouveaux débarqués. Il écoute avec une grande bienveillance notre ex-directeur, qui lui parle des succès énormes de Rose dans les départements. Jean-Baptiste lui fait voir tout un coffre rempli d'articles élogieux, dus à l'admiration des feuilles provinciales. Cela n'éblouit pas extraordinairement le vaudevilliste, et la lettre du préfet de Périgueux lui semble de nature à opérer sur l'administration des théâtres de Paris un effet plus certain que les articles du coffre. Cette lettre, il l'expédie, sans plus de retard, à M. Poirson, directeur du Gymnase.

1. Mlle Loïsa Puget devint la femme de M. Gustave Lemoine, frère de M. Lemoine-Montigny.

Moins de quinze jours après, le 30 mai 1842, Rose est admise à débuter dans *Estelle* ou *le Père et la Fille* [1], de M. Scribe. La recommandation avait été, comme on le voit, toute-puissante. Mais il est rare que la fortune se laisse enlever du premier coup ses faveurs. Timide, modeste, assez pauvrement vêtue, Rose ne produisit aucun enthousiasme sur le parterre. Deux artistes en vogue, mademoiselle Nathalie et madame Volnys, aimées des spectateurs du Gymnase, leur imposaient alors un goût exceptionnel. Au théâtre, on ne l'ignore pas, le succès ne relève jamais de lois fixes. L'engouement et la mode y établissent presque toujours leur empire. Bien que douée d'une intelligence véritable et d'une grande pureté de diction, Rose ne fut pas appréciée à sa valeur. On eût voulu sans doute plus de brillant et moins de solide. Le nom de la débutante disparut de l'affiche, après y avoir figuré seulement deux fois. Elle était remerciée.

Bizarre caprice du destin! Celle qui devait être, un jour, l'étoile du Gymnase, l'artiste délicieuse qui devait y moissonner tant de gloire, y entendre tant de bravos, ne fut pas même jugée digne d'y tenir le dernier emploi [2].

Ce coup fut terrible pour l'honnête famille. Tant d'espérances avaient été conçues depuis deux jours, tant de projets avaient été formés! Cependant on ne se rebuta point. M. Bayard, témoin des débuts de Rose, lui reconnut beaucoup de mérite. Il croyait sérieusement à son avenir, et il s'occupa de la faire entrer à la Comédie-Française. Rose fut entendue par Samson. L'expérience du doyen des sociétaires et sa finesse de jugement ne lui permirent pas

1. Le rôle qu'on lui donna avait été créé par madame Volnys.

2. Nos lecteurs se souviennent que Rachel eut le même sort dans ses débuts au Gymnase, — et cela sous la même administration.

de méconnaître les qualités de la jeune fille : mais il déclara qu'un an ou dix-huit mois d'études lui étaient encore indispensables pour aborder la scène de Molière. Ce long noviciat devenait impossible. Les dernières ressources de la famille se trouvaient épuisées. D'ailleurs l'arrêt semblait dur à notre jeune actrice. La province, aussi bon juge parfois que la capitale, avait applaudi Rose dans une *Chaîne*, dans la *Grâce de Dieu*, dans la *Grand'Mère*, et dans les principaux rôles de la comédie et du vaudeville. Ce n'était vraiment pas la peine d'avoir obtenu tant de succès pour être envoyée, comme la première venue, sur les bancs du Conservatoire.

Altaroche, un des trois hommes d'État du *Charivari*, garçon très-serviable et plein de cœur, avait connu la famille Cizos en Auvergne. Il offrit au père de Rose sa recommandation pour le Vaudeville, que M. Trubert, un marchand de rubans, administrait alors. Celui-ci mesurait tout à son aune, apportant au théâtre une intelligence racornie par l'étroit horizon d'une arrière-boutique. Il n'accorda pas même une audition, et se boucha les oreilles pour ne plus entendre les instances d'Altaroche. Nos pauvres artistes jouaient de malheur. Roqueplan, pacha des Variétés, n'eut pas plus de finesse dans le flair, et laissa l'actrice de talent frapper en vain aux portes de son théâtre.

Il est évident pour nous que l'honnêteté persistante des Cizos était la raison péremptoire de ces refus.

Que devenir? On n'avait plus de ressource que dans l'administration dramatique de la banlieue, alors confiée aux frères Séveste. Tout avait été sacrifié au voyage de Paris. C'était donc à Paris qu'il fallait trouver le pain quotidien. Les finances à sec ne permettaient plus de regagner la pro-

vince. On essaya d'obtenir pour Rose et pour sa sœur la permission de jouer sur les théâtres de Montmartre, de Batignolles, de Belleville ou de Mont-Parnasse ; mais une chance funeste déjouait les combinaisons et réduisait à néant chaque tentative. Victor, qui avait tous les droits possibles pour entrer au Conservatoire, ne trouva pas même une place dans le dernier des orchestres. A cette époque, la triste Rose allait quelquefois confier ses chagrins à Jenny Vertpré, devenue madame Carmouche.

— Ma chère, lui disait celle-ci, vous luttez contre un mur d'airain. Les sultanes favorites vous repousseront toujours.

Et comme Rose ne comprenait pas, elle ajoutait :

— Si vous entriez au Gymnase, croyez-vous que cela ferait l'affaire de mademoiselle Vallée?

Rose comprenait bien moins encore.

— Au moins, disait-elle, on pourrait me permettre de lui servir de doublure.

— Pauvre enfant! s'écriait madame Carmouche, est-elle candide!

Le Gymnase avait été constamment le rêve de la jeune fille. Elle en connaissait le répertoire et ne pouvait se consoler d'en être exclue. Toutes les fois qu'il lui arrivait de passer devant ce théâtre, elle fondait en larmes, au milieu du boulevart, et en plein jour. Ainsi qu'elle, son pauvre père avait le cœur dans la désolation. Convaincu du talent de Rose et de l'injustice des directeurs, il fit un dernier appel à son courage, et résolut de tenter un suprême effort, avant de jeter sa fille sur quelque misérable scène, indigne de ses études. Il courut au Gymnase, et là, bravant toute répugnance, humiliant son orgueil, obéissant à l'amour paternel beaucoup plus qu'à la crainte

de la misère, il tomba suppliant aux pieds de Monval, l'excellent régisseur, que l'autocrate Poirson commettait parfois à sa place pour donner audience. Entraînée de force au théâtre qui la repoussait, Rose était là, pâle, émue, presque certaine d'une réponse qui allait être la condamnation de son avenir. Mais Jean-Baptiste trouva dans le désespoir une force d'éloquence si persuasive, une énergie de supplication si touchante, que le bon régisseur, attendri, ne tint pas compte des ordres inflexibles qu'il avait reçus. Il quitta le père et la fille un instant, rentra dans le cabinet de l'autocrate, devint lui-même l'avocat de notre héroïne, et reparut bientôt en s'écriant :

— Votre cause est gagnée !

La victoire, hélas! était bien médiocre. Engagée pour un an, aux honoraires de soixante-quinze francs par mois, Rose devait jouer ce qu'on nomme en argot de coulisses les *en cas*. N'importe, elle a le pied sur ces planches où elle désire tant se voir, et commence à étudier en double les rôles des pièces nouvelles. Sûre d'elle-même, sans être présomptueuse, elle se prépare à rendre à l'administration tous les services possibles, en attendant qu'une circonstance favorable vienne la mettre en relief. Six semaines après, cette circonstance se présenta.

Le Gymnase jouait alors *Une Jeunesse orageuse*, de MM. Charles Desnoyer et Emile Pagès. Chargée du rôle principal, mademoiselle Nathalie ne le trouvait point à son goût. Par ces mille et un moyens qu'une actrice capricieuse a toujours à sa disposition, elle cherchait à faire disparaître de l'affiche la pièce qui avait le malheur de lui déplaire. Un soir, elle se trouve subitement indisposée, et n'en informe le théâtre qu'au moment de l'ouverture des bureaux. Il n'est plus temps de changer le spectacle.

Monval se trouve dans un embarras extrême. On va chercher Rose en toute hâte, et le régisseur lui demande :

— Savez-vous le rôle d'*Henriette?*

— Oui, je le sais, répond la jeune fille.

— Habillez-vous alors, et dépêchez-vous de descendre en scène. Vous nous sauverez d'un grand embarras, mon enfant.

Rose n'hésite pas une minute et court passer le costume du rôle.

Cependant la salle trépignait d'impatience. L'heure où devait commencer le spectacle était sonnée depuis longtemps, et l'on n'ignore pas que, dans ce cas, les moins curieux d'entendre la pièce deviennent les plus ardents au tapage.

— La toile! la toile! criait le public.

Parmi les régisseurs parisiens d'alors, Monval était celui qui pratiquait le mieux l'annonce aux spectateurs, et qui arrivait à désarmer les plus grandes colères. Nul ne possèdait un sang-froid aussi admirable, un tact aussi exercé, une promptitude de réplique aussi vive. Ce jour-là, toutefois, il n'était pas très-sûr d'apaiser l'orage et de faire accepter la substitution.

— La toile! la toile! continuait de crier le parterre avec des trépignements furieux.

Sur un signe de Monval, les machinistes lèvent le rideau; puis, notre régisseur, en habit noir, s'avance gravement au bord de la rampe et salue trois fois le public, comme c'est l'usage,

— L'administration, Messieurs, dit-il, a le regret de vous apprendre que mademoiselle Nathalie se trouve gravement indisposée.

— Bah!

— Quelle plaisanterie!

— On connait ce genre d'indispositions!

— Tout à l'heure je l'ai rencontrée en calèche découverte! s'exclame un gros homme, debout au milieu du parterre.

A ces mots la tempête redouble.

— J'ai l'honneur de vous affirmer, dit Monval, s'adressant à celui qui jetait en avant cette assertion, que vous avez été le jouet d'une ressemblance trompeuse.

— Nathalie!... qu'elle vienne!... nous voulons Nathalie!

— Il me semble, reprend le régisseur, qu'on peut croire l'administration, lorsqu'elle assure par ma bouche que mademoiselle Nathalie est malade.

— Allons donc! elle se porte mieux que vous!

— Et mieux que nous!

— Du reste, la pièce se jouera, Messieurs. Une jeune débutante sait le rôle.

— Nous la sifflerons votre débutante, s'écrient plusieurs énergumènes.

— Si elle le mérite, dit Monval, rien de plus juste; mais si elle remplit dignement sa tâche, comme je l'espère, vous êtes trop galants, Messieurs, pour lui refuser vos bravos.

Cette adroite répartie calme le public. De nombreux battements de mains accompagnent le régisseur, qui se retire. Mais Rose vient d'entendre les cris du parterre. La malheureuse enfant est glacée de crainte, et, lorsqu'elle paraît en scène, elle n'ose pas lever les yeux. Assise au fond du théâtre, elle semble clouée à son siége; l'émotion fait trembler sa voix; des larmes roulent sous sa paupière. Ce trouble même et cette épouvante sont un coup de fortune. Au début de son rôle, Henriette doit être émue. Les spectateurs trouvent tout

d'abord que le jeu de l'actrice offre un grand cachet de naturel, et les derniers symptômes de mécontentement disparaissent. On écoute Rose; on remarque sa douce voix, son maintien sage, la distinction de sa personne. Quelques vieux habitués de l'orchestre font observer qu'elle possède une main très-fine, un bras charmant, et de fort beaux yeux, qui commencent à se lever sur ce public terrible, en ayant l'air de lui demander grâce. Bref, un murmure d'approbation court dans la salle, et bientôt des applaudissements se font entendre. Excitée par ce bon accueil, Rose s'anime et déploie ses moyens. On admire sa voix fraîche et sonore, sa diction pure, la grâce exquise de ses manières. Tout à fait rendue à elle-même par la bienveillance de la salle, elle tire de certains mots et de certaines situations des effets complétement inattendus. L'actrice de talent se révèle. Un enthousiasme unanime éclate, et, quand le rideau tombe sur la dernière scène, les spectateurs se livrent à un tapage aussi complet que celui qui a précédé l'annonce de Monval; mais ce n'est plus, cette fois, Nathalie qu'on réclame.

— Henriette! Henriette!

— La débutante!

— Son nom! dites-nous son nom!

— Vite, chère enfant, dit le régisseur derrière la toile : comment vous appelez-vous?

— Rose Cizos.

— Cizos! ce n'est pas un nom. Je n'annoncerai jamais Cizos. Trouvons autre chose, et dépêchons-nous! On casse les banquettes.

— Mon père, en province, se faisait appeler Chéri.

— A la bonne heure!... j'aime mieux cela... superbe! superbe!

Et Monval court jeter au public ce nom gracieux de Rose Chéri, que tant de succès ont rendu célèbre, et que, depuis lors, nous avons entendu si longtemps proclamer chaque soir au milieu des bravos [1].

Comme si le destin eût regretté d'avoir aplani la route à la jeune fille, un incident imprévu menaça d'interrompre le cours de ses triomphes. Juste au moment où elle devenait l'actrice aimée du Gymnase, et où les auteurs, émerveillés de la souplesse de son talent, se hâtaient de lui composer des rôles, Poirson l'autocrate, fatiguant tout à coup les sociétés dramatiques par ses abus de pouvoir, arrive bel et bien à faire mettre son théâtre en interdit et à priver le répertoire de ses ressources les plus précieuses. Cela devenait pour Rose une véritable catastrophe. Victime des fautes de son directeur, elle vit sa renommée, sinon décroître, du moins rester stationnaire, pendant dix-huit mois [2]. Une main stupide lui nouait les ailes et retenait son essor. Un tel état de choses ne pouvait durer. Poirson disparut sous les ruines de son aveugle despo-

1. On a dit (nous ne le croyons pas) que M. Laya, malgré le succès éclatant obtenu par la jeune actrice, lui avait fait, à quelque temps de là, l'injure de vouloir lui retirer un rôle. Ceci aurait eu lieu pour la pièce intitulée le *Premier Chapitre*. Quoi qu'il en soit de la vérité de ce fait ou de son inexactitude, M. Laya, dans cette comédie-vaudeville, obtint, grâce au jeu de Rose, un succès brillant. Ses préventions injustes, si elles ont existé, ne tardèrent pas à disparaître, et plus tard, après la levée de l'interdit qui pesait sur le Gymnase, il composa, tout exprès pour Rose Chéri, les trois actes d'*[illegible]*.

2. Deux auteurs, l'un découvert par M. Poirson, l'autre qui continua de travailler pour le théâtre en dépit de l'interdit, MM. Jules de Prémaray et Fournier, [illegible] quelques rôles passables. Elle joua [illegible] le *Mariage de Scarron*, — la *Marquise de* [illegible] Dans cette dernière pièce, Anna, engagée au Gymnase [illegible] avec elle, en travesti, le rôle de [illegible]

tisme, et M. Montigny, vers le milieu du mois de juin 1844, prit les rênes de la direction, qu'il tient encore à l'heure où nous écrivons ce petit livre.

Sans contredit, en fait d'administration théâtrale, c'est l'homme le plus intelligent de Paris et le plus honorable. Activement secondé par Édouard Lemoine, son frère [1], dont le tact et la sûreté de jugement sont connus, il a traversé la période révolutionnaire, si fatale aux théâtres, sans voir sombrer sa barque. Une troupe, composée d'acteurs qu'il a formés lui-même, nous donne, depuis vingt-deux ans, un grand nombre de jolies pièces, et joue avec le plus magnifique ensemble.

La chute de M. Poirson fut le signal de la levée de l'interdit. Nous voyons, dès cette époque, Scribe, Bayard, Mélesville, tous les auteurs favoris du boulevard Bonne-Nouvelle, ramener avec eux l'ancien répertoire, et la foule peut applaudir enfin Rose Chéri dans des créations dignes de son talent. *Emma,* — *Rébecca,* — *Madame de Cérigny,* — la *Belle et la Bête,* — un *Changement de main,* — *Geneviève* — et *Clarisse Harlowe* rappellent les plus beaux jours du Gymnase.

Voyant la jeune actrice grandir en renommée, les autres théâtres veulent en faire la conquête. On lui propose dix mille francs à l'Odéon pour jouer le rôle d'*Agnès de Méranie;* mais elle refuse de rompre son engagement, et sacrifie, pour en observer les clauses, tous les avantages pécuniaires qu'on lui offre. Bientôt la Comédie-Française, pensant être plus heureuse que l'Odéon, lui expédie son commissaire royal. Rose voit entrer chez elle ce haut messager, qui a vaillamment gravi cinq étages pour

1. Ancien rédacteur en chef de la *Patrie.*

venir frapper à la porte du logement modeste qu'elle occupe avec sa famille. Comme jadis le diable sur la montagne, Buloz remplit avec beaucoup d'habileté le rôle de tentateur. Il déroule aux yeux de la jeune comédienne une perspective éblouissante, construit sous ses pieds un pont d'or, et termine sa harangue par cette phrase significative :

— Faites vos conditions, Mademoiselle ; je les accepte d'avance.

Mais Rose n'a pas deux réponses.

— Je suis engagée au Gymnase, dit-elle au commissaire royal, et j'y reste.

Celui-ci, néanmoins, ne se tient pas pour battu. La famille, quelques jours plus tard, l'entend de nouveau frapper à sa porte. Buloz entre d'un air conquérant. Il a le triomphe dans l'œil et un argument infaillible en tête.

— Cette fois, dit-il à Rose, nous allons nous entendre. Demain, je paye votre dédit, et vous quittez le Gymnase. Est-ce marché conclu ?

— Payer le dédit ne m'empêcherait pas de manquer à ma parole, répond la jeune fille, et je veux rester fidèle au théâtre auquel je dois mes succès.

— Fort bien, je comprends votre délicatesse. Mais on arrange tout en ce monde. Un arrêté du ministère rompra votre engagement, vous entrerez par ordre à la Comédie. J'ai la promesse de M. Duchâtel. A l'instant même, si bon vous semble, nous pouvons aller chez lui.

— Non, dit Rose. Je ne reconnais point au ministre un droit que je n'ai pas moi-même.

Et le commissaire royal fut congédié définitivement, après avoir perdu son dernier espoir. On conviendra que ceci est de l'honnêteté au premier chef.

Après avoir renoncé à Buloz, à ses pompes et à ses œuvres, la jeune actrice continua de triompher au Gymnase. La *Protégée sans le savoir*, — *Irène*, — la *Niaise de Saint-Flour*, — *Brutus lâche César*, — le *Collier de perles*, — *Manon Lescaut*, — le *Mariage de Victorine*, — le *Piano de Berthe*, — le *Fils de la famille*, — *Philiberte*, — le *Pour et le Contre*, — *Diane de Lys* — la *Crise*, — le *Gendre de M. Poirier*, — *Flaminio*, — *Ceinture dorée*, — le *Demi-Monde* [1], — la *Question d'argent*, lui ont valu des palmes glorieuses, et la placent au premier rang parmi les plus célèbres actrices de la capitale.

Ne perdant jamais dans les folles dissipations une seule des minutes précieuses qu'elle consacre à son art, Rose accomplit parfois de véritables prodiges. A l'époque où Bayard donna le *Changement de main*, madame Doche était encore au Gymnase. Le rôle d'Élisabeth lui avait été confié. Capricieuse comme Nathalie et douée d'un jugement aussi médiocre, elle trouva ce rôle détestable, et ne vit rien de mieux, pour s'en débarrasser, que de chercher à l'auteur de la pièce une querelle d'Allemande.

Abandonné par son actrice principale, six ou sept jours avant la représentation, Bayard se trouve dans un grand

1. M. Alexandre Dumas fils, avec cette pièce, a fait couler le Pactole dans la caisse du théâtre. Nous publierons à son ordre alphabétique la notice consacrée à ce jeune et vaillant littérateur, qui est la contre-partie vivante de son père, comme principes de conduite et comme moralité de plume. Appréciant le talent de Rose Chéri dans un feuilleton publié après la représentation de *Flaminio*, Alexandre Dumas fils dit que la comédienne, au milieu des élans les plus passionnés, avait su conserver, dans ce rôle, une admirable pudeur et rester grande dame des pieds à la tête. Il ajoute avec raison que Rose Chéri était la seule artiste à laquelle les femmes du monde accordaient le droit de les représenter.

embarras. Mais Rose, constamment prête à l'obligeance, et ne connaissant pas le sot orgueil, accepte ce que madame Doche refuse. Elle sait le rôle en vingt-quatre heures, vient répéter le surlendemain, et joue la pièce au bout de la semaine avec un succès étourdissant [1].

Les critiques les plus exercés ne s'expliquèrent pas comment une étude aussi profonde de caractère avait pu être l'œuvre de quelques jours. Rose savait joindre à la passion une sensibilité merveilleuse, une verve soutenue. Son jeu avait une finesse de détails exquise, un talent de volte-face et de métamorphose vraiment extraordinaire. Elle s'est révélée dans le *Demi-Monde* sous un jour nouveau; les plus grandes comédiennes lui eussent envié la création de la baronne d'Ange. Parmi les actrices de l'époque, ce fut évidemment Rose Chéri qui rappela le mieux mademoiselle Mars. Elle n'avait jamais vu Célimène, et pourtant elle héritait de ses qualités précieuses, de sa délicatesse et de sa science. Dans *Quitte pour la peur*, cette petite merveille en un acte, tombée de la plume d'Alfred de Vigny, Rose a su atteindre au dernier degré de la grâce ingénue.

Mais le plus doux de ses triomphes, si l'on raisonne au point de vue des affections de famille, a été *Flaminio;* car elle entendit le parterre applaudir, presque autant qu'elle-même, sa bonne sœur, qui remplissait à ses côtés le rôle de miss Barbara [2].

L'Angleterre attendait depuis longtemps la visite de

1. Madame Doche, en voyant ce rôle interprété par Rose Chéri, comprit seulement ce qu'il valait, et se réserva le droit de le jouer.

2. Aussi décente que Rose et aussi recommandable dans sa vie, Anna se tire parfaitement à la scène des rôles gaillards, et joue les soubrettes avec beaucoup de vivacité et d'entrain.

Rose. Elle use de son droit de congé, passe la Manche, à la fin de 1846, et recueille, en six semaines, dix-huit mille francs à Londres, avec des bravos à la rendre sourde. L'enthousiasme, comme les témoignages d'estime et de sympathie, s'adressaient tout à la fois à la charmante comédienne et à l'actrice honnête. Il arriva, pendant ce séjour à Londres, une aventure assez curieuse au Gymnase. M. Scribe, qui avait parfois de la rancune comme une femme, ne pardonnait pas à Rose d'avoir pris un congé, quand plusieurs de ses rôles allaient rester en souffrance.

— Engagez quelqu'un, parbleu! disait-il au directeur, et ne laissez pas dormir ainsi mes pièces.

— Très-volontiers, répondait Montigny ; mais où trouver une actrice?

— Il n'en manque certes pas, d'actrices! A Rouen, vous en trouverez une délicieuse, au théâtre des Arts.

— Qui donc?

— Madame Baroca.

— Vous voulez dire Dalloca.

— Soit, le nom n'y fait rien. Dalloca, Baroca, peu m'importe..... Allez nous la chercher!

Montigny veut contenter M. Scribe. Il prend le chemin de fer, et revient bientôt de la capitale normande avec une pensionnaire nouvelle. Heureux de voir ses pièces reparaître sur l'affiche, et certain de ne plus subir aucune interruption dans le payement de ses droits d'auteur, M. Scribe se console du voyage de Londres. Seulement, un soir, entrant au théâtre, et n'ayant plus le moindre souvenir de ce qui s'est passé, il dit au directeur, en lui montrant une des actrices en scène.

— Où diable avez-vous pris cette cuisinière-là?

— Mais c'est vous qui m'avez conseillé de l'engager, répond Montigny.

— Ah ! c'est madame...

— Baroca, fit le directeur.

— Très-bien, très-bien ! balbutia Scribe un peu confus. Cela vous apprendra, mon cher, à ne plus expédier vos premiers sujets à Londres.

Enfin, Rose arrive, et les droits d'auteur de M. Scribe ne sont plus exposés au chômage. Il oublie sa rancune, offre son concours pour la réalisation d'un projet d'hyménée dont s'entretient le monde artistique, et se présente, en grande et cérémonieuse toilette, dans le salon patriarcal où toute la famille Cizos est rassemblée.

— Bonsoir, monsieur Scribe, dit Rose, courant à lui. M'apportez-vous un rôle ?

— Oui, Mademoiselle, répond l'illustre vaudevilliste, un rôle que vous devriez avoir depuis longtemps.

— Ah ! dit-elle. Comment finit la pièce ?

— Il faut que vous sachiez d'abord comment elle commence.

Et, s'installant dans un fauteuil, M. Scribe demande solennellement à Jean-Baptiste Cizos et à Sophie-Juliette la main de leur fille aînée pour M. Lemoine-Montigny, directeur du Gymnase.

La proposition est agréée par l'heureuse famille, et l'on fixe le jour du mariage. Mais une difficulté se présente. Jadis, en province, malgré leurs mœurs irréprochables, les Cizos n'ont pas réussi à fléchir la rigueur des lois ecclésiastiques. Pour admettre les jeunes comédiennes au nombre des cathéchumènes, lorsque le moment est venu de songer à leur première communion, les prêtres exigent qu'elles abandonnent, au moins pendant toute la

durée de l'instruction religieuse, les exercices profanes du théâtre. Malheureusement la troupe ne pouvait déjà plus se passer de Rose ni d'Anna ; leur absence eût été la ruine de l'association. Il fallut retarder l'accomplissement des devoirs chrétiens, et, d'impossibilité en impossibilité, de remise en remise, les jeunes filles entrèrent dans leur cinquième lustre, sans avoir reçu d'autre sacrement que le baptême. Rose ne pouvait donc se marier à l'église.

Elle ne supportait pas l'idée d'un hymen conclu simplement sous l'écharpe du maire, et privé de la consécration de l'autel. L'idée lui vint de solliciter une audience de l'archevêque. Monseigneur Affre accueillit les deux sœurs et crut pouvoir user d'une sage tolérance envers ces jeunes artistes, restées pures au milieu des séductions du théâtre.

Rose et Anna continuèrent de jouer la comédie, tout en recevant les instructions d'un vicaire de Sainte-Élisabeth ; puis on put les voir, un matin, communier l'une et l'autre, avec une piété d'ange, à l'une des chapelles de Saint-Roch. Deux mois après, le 12 mai 1847, Rose épousa M. Montigny [1].

Un événement tragique avait retardé le mariage. L'avant-veille du jour fixé pour la célébration, Jean-Baptiste Cizos, présidant un dîner de famille, où chacun félicitait Rose, et où lui-même prenait une part très-vive à la gaîté commune, changea tout à coup de manières et de langage, et parut en proie à une exaltation incompréhensible. Sa figure s'empourpra ; l'incohérence de ses idées et de ses propos alarma les convives. Un médecin, appelé

1. Sa sœur Anna fut bientôt unie elle-même, à M. Lesueur, l'un des principaux artistes du Gymnase.


Déjazet
Eug Delacroix
Ad Crémieux
Considerant
P SIMON
E MORIN

COLET (Louise)

Nous allons raconter l'histoire d'une muse célèbre, qu'un écrivain de nos jours a cruellement blessée dans ce qu'une femme a de plus cher au monde. Elle n'a pu ni provoquer son ennemi en duel, afin de le châtier comme il méritait de l'être, ni demander vengeance aux tribunaux, sans donner à l'offense le retentissement du scandale, sans éveiller les interminables commentaires des méchants et des sots. Donc, cet homme de lettres a commis un acte sans excuse, pour l'unique plaisir de faire un calembour stupide. Nous dirons ailleurs comment madame Colet essaya de venger son outrage. Si la *piqûre de Cousin* n'est pas plus restée sur la conscience du coupable que l'arme de Louise dans sa peau d'insulteur, cela prouve que certaines gens ne connaissent pas le remords et que toutes les mauvaises actions ne sont pas punies en ce monde. Voilà ce que nous avions à dire, avant d'entamer notre récit biographique.

Louise Colet, née Révoil, a pour patrie la vieille capi-

tale de la Provence, aujourd'hui rabaissée à l'état de sous-préfecture. Sans la jeunesse turbulente et littéraire de sa faculté de droit, Aix serait une cité morte, et ne se rappellerait peut-être pas qu'elle a donné naissance à l'une des plus célèbres femmes poètes du siècle.

Mademoiselle Louise Révoil appartient à une ancienne famille parlementaire. Elle fut élevée par deux de ses tantes, au château de Servannes.

C'était une jeune fille merveilleusement belle et remplie d'intelligence, une de ces créatures d'élite que Dieu semble avoir faites avec amour, en leur prodiguant la grâce, l'esprit et la bonté. Or, bonté ne veut pas dire douceur. Mademoiselle Louise était vive, impétueuse, et ses chères parentes lui reprochaient ce défaut, tout en ajoutant avec une tendre indulgence :

— Qu'y faire ? Il n'y a pas de diamant sans tache.

Passionnée tout à la fois pour l'étude et pour le jeu, Louise apprenait ses leçons, écrivait ses devoirs avec ardeur ; puis, la récréation conquise, elle s'échappait comme l'oiseau de sa cage, et s'envolait dans le parc. A peine si elle prenait le temps de déjeuner avec ses tantes ; mais elle avait soin de bourrer ses poches de petits pains et de fruits ; car, dans ses promenades, elle passait toujours du côté de la grille où l'attendaient de malheureux petits enfants du bourg et quelques vieillards infirmes. Elle leur distribuait ses provisions, puis continuait sa course, joyeuse et battant des mains. Les gens du village disaient :

— C'est une fée, la petite demoiselle ! *La piscoun doumeisella est poulida comme une fade.*

Se livrant à des études bien supérieures à celles dont s'occupent d'ordinaire les personnes de son sexe, made-

moiselle Révoil apprit la langue latine. Plus tard, cela servit à la familiariser avec les poètes anciens et à développer les élans de sa muse. Toutefois, disons-le, nous regretterions de voir adopter universellement par la plus belle moitié du genre humain cette éducation trop solide et trop pédantesque. De bonne heure Louise sentit s'éveiller en elle le génie poétique ; mais ses premières excursions sur le Parnasse affligèrent ses tantes. Le goût de la jeune personne pour la rime trouva chez les bonnes dames une sympathie médiocre.

— Caprice de fillette! murmuraient-elles, en raillant leur nièce sur sa manie d'écrivasser. Va, mon enfant, aligne des vers : tu reconnaîtras bientôt que l'existence est en prose.

— Ah ! c'est possible, quand on ne la poétise pas ! répondait en souriant Louise.

Elle était née décidément fille d'Apollon. Le rêve flottait sans cesse autour de sa gracieuse tête blonde ; l'idéal chantait dans son âme, et le rhythme la berçait de ses cadences mélodieuses. Instinctivement elle traduisait tout en rimes. On assure qu'elle avait, à quinze ans, des manuscrits assez nombreux pour composer un volume. Ses vers offraient sans doute ce cachet d'imperfection que donne l'ignorance de la vie. Le talent ne se développe que sur le terrain des choses réelles. Mais, patience ! la jeune fille d'hier est déjà presque une femme. Sa beauté devient merveilleuse, et les hommes qui la voient passer, en robe d'organdi, sous les grands tilleuls de l'avenue, se retournent pour suivre des yeux cette apparition presque céleste. Ils songent aux princesses des contes de fées ou aux châtelaines des romans de chevalerie. Louise a une véritable taille de Vénus antique. Son visage est éblouis-

sant de fraîcheur. Autour de son front pur, ses cheveux, d'un blond cendré, forment un large diadème, et son œil, d'un bleu profond, rayonne d'esprit sous sa vive prunelle. Tous les jeunes gens du voisinage deviennent amoureux de la jeune muse.

Un d'eux en eut même le cerveau complétement renversé. Le pauvre garçon n'était pas un Adonis. Il joignait aux disgrâces de sa physionomie le tort d'une mise ridicule, tort sérieux, que vous pardonnez rarement, Mesdames, à celui qui soupire pour vous. En effet, le moyen de ne pas rire aux dépens de ce tourtereau, vêtu comme un premier communiant, et dont le pantalon trop court ne dissimule ni les souliers de séminariste, ni les jambes osseuses. Donc, la belle Louise est impitoyable. Quant à l'amoureux, il ne peut vaincre sa timidité. La passion même le rend chaque jour plus gauche et plus absurde. Il se borne à contempler la jeune châtelaine avec ivresse, versant en secret des larmes abondantes, et n'osant même pas envoyer à Louise des fleurs qu'il cultive tout exprès pour elle. Ces fleurs étaient les seules confidentes de son désespoir. Sous les désavantages de sa personne, le malheureux cachait une âme profondément sensible. Bref, il aima si fort, qu'il en mourut. A son dernier jour, il écrivit à Louise une lettre empreinte d'une mélancolie touchante, et la pria d'accepter quelques fleurs en souvenir de lui. Du reste, pas un reproche, pas une plainte.

Cette passion, dont la railleuse jeune fille n'avait vu que le côté grotesque, et dont la dernière péripétie devenait tout à coup si lamentable et si lugubre, impressionna vivement son âme. Elle pleura le défunt et conserva ses fleurs. Nous devons à ce souvenir de jeunesse un de ses morceaux poétiques les plus attendrissants.

Paris appelait mademoiselle Révoil, — Paris, ce phare lumineux, qui resplendit au loin sur l'Océan des aspirations et des incertitudes. La véritable patrie du poète est la ville qui donne la gloire, et où il espère conquérir un jour l'auréole. Louise avait dix-huit ans lorsqu'elle quitta la Provence. Elle dit adieu sans regret à son beau ciel inaltérable, aux orangers et aux myrtes de son pays natal, et vint se fixer sous notre atmosphère froide et grise. Installée chez une de ses parentes, elle sortit, dès le lendemain, pour se mettre en campagne. La muse intrépide affronta résolument du bout de son cothurne le pavé fangeux de Lutèce. Elle se présenta chez les directeurs de revues, porta ses vers aux journalistes, et bientôt son éclatante beauté, son charme vainqueur applanirent devant elle tous les obstacles. Mademoiselle Révoil ne rencontra sur sa route aucune de ces barrières que l'orgueil du sexe mâle élève presque toujours contre les prétentions des femmes au titre d'écrivain.

Ricourt venait de fonder l'*Artiste*. Ce diable d'homme, — un galant homme, du reste, et l'un des esprits les plus distingués de notre époque, — semble avoir eu pour mission d'appuyer de son patronage les talents inconnus, et de distribuer à autrui les lauriers que jamais il ne chercha pour lui-même. Il causait avec Louis Boulanger, le jour où mademoiselle Révoil, un peu émue de sa démarche, entra dans les bureaux de l'*Artiste*. Nos deux amis se levèrent, tout émerveillés de cette visite radieuse, et Ricourt avança un fauteuil. Louise lui offrit un petit rouleau de papier, noué d'une faveur bleue.

— Ce sont quelques vers de ma composition, dit-elle. Aurez-vous, s'il vous plaît, l'obligeance de les parcourir?

— Volontiers, Madame, à l'instant même, dit Ricourt.

Il prend le manuscrit, le déroule, et lit d'abord deux ou trois strophes tout bas ; puis, s'enthousiasmant à mesure qu'il avance dans cette lecture, il achève la pièce à haute voix, et s'écrie :

— Mais ces vers sont ravissants, Madame ! Vous avez le souffle lyrique de Victor Hugo, avec une forme plus pure et plus sévère.

Louise s'inclina toute confuse devant cet éloge qu'elle était loin d'attendre, et pour lequel nous ne chercherons pas noise à Ricourt. On comprend l'exagération en pareille circonstance. La galanterie en a fait dire bien d'autres.

— Quoi ! Monsieur, balbutie-t-elle, vous les trouvez dignes d'être insérés dans l'*Artiste?*

— Oui, Madame, répond notre aimable rédacteur en chef, et l'*Artiste,* je vous le déclare, demeure votre obligé, car il n'est malheureusement pas assez riche pour les payer ce qu'il valent.

A ces mots, il sonne le garçon du bureau.

— Portez cette copie à l'imprimeur, dit-il, et prévenez-le que ce sera l'en-tête du journal.

Louise salue de sa plus belle révérence et sort.

— Ma foi, quand j'ai vu paraître cette femme délicieuse, j'ai cru me trouver en présence de l'une des trois Grâces de Germain Pilon, dit Louis Boulanger.

— Oh ! mieux que cela, mon ami, mieux que cela, répond Ricourt : tu as vu celle que le grand statuaire a nommé Poésie !

L'*Artiste,* à dater de ce moment, fut l'écrin privilégié où mademoiselle Révoil déposa les perles fines de sa muse. Nous la voyons se lier avec tous les collaborateurs du journal, nombreuse pléiade d'écrivains et de peintres, parmi lesquels nous citerons Eugène Delacroix, Delécluze,

le bibliophile Jacob, Champmartin et Chenavard. On présenta bientôt notre héroïne à madame Récamier. L'illustre septuagénaire prit en affection mademoiselle Révoil, et Louise devint son intime amie. Tous les jours on mettait à l'Abbaye-aux-Bois le couvert de la jeune Provençale. Elle fut le rayon de soleil qui réchauffa quelques années encore les hôtes à cheveux blancs de ce dernier asile du vieil esprit français. Chateaubriand et le duc Matthieu de Montmorency eurent pour Louise toutes sortes de paternelles tendresses. Elle entendit, un jour, dans une réunion de ce cercle intime, les quatuors d'un jeune artiste nommé Hippolyte Colet. La personne et le talent de ce musicien touchèrent son cœur. Madame Récamier devina le secret de la jeune fille, obtint facilement l'aveu de cette affection naissante, et dit à l'auteur des *Martyrs :*

— Voyons, il faut marier ces enfants-là !

Chateaubriand regardait les désirs de sa vieille amie comme des ordres, et d'ailleurs il s'agissait de Louise. Le jour même, il daigna faire la connaissance de M. Colet. Ce jeune virtuose était fort amoureux lui-même, et les charmes de mademoiselle Révoil lui trottaient jour et nuit dans le cerveau ; mais il était à cent lieues de soupçonner son bonheur. Quand le père de *René* lui apprit qu'il pouvait faire sa demande en mariage, et que cette demande aurait probablement bon accueil, il s'écria :

— Je suis le plus heureux des hommes !

Phrase banale, stéréotypée sur les lèvres de tous les prétendus, et qu'il serait préférable d'entendre sortir de la bouche de l'époux, expérience faite de quelques années d'hymen.

Les tantes du château de Servannes troublèrent la joie

des amants. Elles crièrent au mariage de Bohême, et Louise reçut une lettre furieuse qui lui enjoignait de ne point passer outre, sous peine d'être déshéritée. La jeune fille ne crut pas au sérieux de la menace. Elle épousa son virtuose. Mais les tantes ont tenu strictement parole. Hippolyte Colet, de son côté, sacrifiait bien quelque chose. Un banquier millionnaire et mélomane était disposé à lui donner sa fille avec quelques cent mille francs de dot. L'artiste pouvait reposer sa tête sur un oreiller moelleux de billets de banque et rêver tout à l'aise à sa gloire future. Mais il préféra l'existence laborieuse avec la femme aimée. Les talents supérieurs de Louise et sa beauté mythologique triomphèrent des appas d'un sac d'écus.

Voilà, certes, qui ne se renouvellerait point dans notre siècle de boursicoterie odieuse et de sacrifice perpétuel au veau d'or. Aujourd'hui, le papier Joseph passe avant l'amour.

Dès l'année 1836, madame Louise Colet publia son premier recueil, sous le titre de *Fleurs du Midi*. Ce début poétique passa presque inaperçu. Pourtant, les *Fleurs du Midi* contiennent plus d'un bouquet aux vives nuances, aux pénétrantes senteurs; mais le public, ce Shahabaham blasé, ne trouva pas le titre d'assez haut goût. Hélas! que de fleurs, écloses sous toutes les latitudes, n'avait-il pas vues, depuis dix ans, briller deux ou trois jours sur les éventaires de la littérature, et mourir! Toutefois madame Louise Colet récolta une riche moisson de louanges dans les quelques cercles du grand monde où l'on se piquait de juger la bonne poésie. De hautes amitiés s'intéressèrent à notre héroïne. On la présenta solennellement au noble faubourg. Mais elle ne se mon-

tra point exclusive, et reçut avec un égal plaisir les hommages du monde officiel. Ses vers comme ses charmes y trouvaient de nombreux admirateurs. Un ministre, M. Teste, fut le plus empressé de ses cavaliers servants. Janin, dans sa critique, n'administrait pas à Louise le plus léger coup d'ongle. Les bonshommes de l'Académie prônaient son mérite sur toutes les gammes. Bref, elle devint célèbre sous le manteau de la cheminée.

Hippolyte l'accompagnait dans le monde. Il tenait fort convenablement cet emploi délicat de mari d'une muse, écoutait les félicitations en homme d'esprit et sans trop d'orgueil, c'est-à-dire sans faire niaisement la roue pour les mérites de sa femme.

En 1839, madame Colet publie un second volume intitulé *Penserosa*. Vers la même époque, elle donne la *Jeunesse de Gœthe*, comédie en un acte et en vers; puis on la voit lancer à la critique ce fameux dithyrambe où sa fierté blessée éclate en imprécations, et où elle flagelle ces castrats du style dont l'impuissance reconnue se tourne en rage contre les œuvres d'autrui. Ce dithyrambe est intitulé : *A ma mère*. Elle concourt ensuite pour le prix décerné par l'Académie française [1]. Cinq jours avant le terme fatal, elle n'a pas encore écrit un hémistiche. Mais tout à coup, elle sent passer sur son front le souffle inspirateur, saisit la plume et compose son poème d'un seul trait. Le *Musée de Versailles* est le titre de ce poème. Il fut terminé juste assez tôt pour être lu confidentiellement à Népomucène Lemercier, avant d'être remis, sous enveloppe et sous cachet, entre les mains du gros et excellent Pingard, secrétaire de l'Institut. Népomu-

1. Le 30 mai 1839.

cène était un vieillard très-sympathique aux femmes de lettres, quand, par hasard, elles se trouvaient être jolies. Pour madame Colet ce respectable académicien se fût jeté dans les flammes. D'ailleurs le poème avait tout simplement le mérite d'un chef-d'œuvre [1], et Népomucène gagna très-facilement sa cause devant l'immortel aéropage. Avocat heureux, il obtint même plus qu'il ne demandait. Non-seulement la pièce de vers fut couronnée, mais on doubla le prix, cette fois, par une mesure exceptionnelle.

Peut-être devons-nous reprocher à l'auteur d'avoir glissé dans son œuvre les strophes suivantes, auxquelles nous trouvons une teinte de personnalité trop naïve :

> Devant La Vallière et Fontange,
> La jeune femme, d'un regard,
> Disait : Merci, leurs formes d'ange
> Nous furent transmises par l'art.
>
> Oh ! ces mots n'ont rien de funèbre !
> Je voudrais une tombe ici.
> Puisque la beauté rend célèbre,
> Je puis le devenir aussi.

Pas en suivant la même route, Madame, nous l'espérons bien ! D'ailleurs, les rois sont devenus sages, et les maitresses en titre seraient moins poétisées de nos jours que sous le règne de Louis XIV. Autre temps, autres mœurs.

L'année 1841 vit paraître la *Jeunesse de Mirabeau*,

1. Il contient de fort beaux vers. On ne peut reprocher à la forme ni solennité pédantesque, ni emphase, et la critique la plus rigoureuse y trouve à peine çà et là quelques négligences de détail, dues à la rapidité de l'improvisation.

livre en prose, où madame Colet ne montre pas une grande force de conception et de style. Nous regrettons de le dire, la prose de notre bas-bleu ne révèle aucune des triomphantes qualités de son vers. Elle s'y élève rarement au-dessus du médiocre, ce qui prouve de nouveau qu'on peut parler la langue des dieux de la façon la plus admirable, en écrivant assez mal celle des simples mortels.

Notre héroïne est une républicaine de vieille souche. Son enthousiasme est sans bornes pour les femmes célèbres qui ont joué un rôle dans le drame de 93. Elle apprend que certain bourgeois de la rue Saint-Louis possède un magnifique portrait de Charlotte Corday, peint par David. Aussitôt elle demande l'adresse du propriétaire de ce tableau, court lui rendre visite, et obtient de contempler l'image de la stoïque républicaine. Charlotte est représentée en camisole rouge, au moment où elle va monter à l'échafaud.

Une violente émotion saisit madame Colet. Ses yeux se mouillent de larmes, et le jour même, sous l'impression causée par cette magnifique peinture, elle compose un de ses plus admirables poèmes. *Charlotte Corday,* tableau dramatique en vers, obtient à son auteur d'universels éloges. Quelques mois après, elle écrit *Madame Roland,* autre essai du même genre.

Nous sommes en 1842. La gloire poétique de Louise est à son apogée. Un de ses amis, très-riche et très-enthousiaste, fait imprimer chez Lacrampe, avec un luxe vraiment extraordinaire, une édition des œuvres du charmant poète. On ne tire le volume qu'à vingt-cinq exemplaires, ayant tous leur numéro d'ordre, puis on l'expédie aux têtes couronnées de l'Europe, ainsi qu'à sept ou huit

personnages du plus haut rang. Les souverains témoignent leur satisfaction par de splendides cadeaux.

— En croirai-je mes yeux? s'écrie Chenavard, apercevant chez madame Colet ces magnificences, et admirant surtout le présent envoyé par Louis-Philippe: une médaille d'or!... Il *s'est fendu* de la médaille d'or!

— Hein, dit Hippolyte, on ne l'appellera plus Harpagon?

— Prrrout!... Quand, par hasard, il donne à droite, il se rattrape à gauche; et, de cette affaire, je connais plus d'un peintre qui n'aura point de commande à Versailles.

Oh! la prévention! dit Figaro.

Son Altesse Royale le duc d'Orléans joignit à la médaille paternelle une médaille de platine de la valeur de mille écus. Décidément la cour citoyenne était en voie de largesse. On a cru longtemps que cette magnifique édition de luxe [1] sortait des presses de l'Imprimerie royale. Beaucoup de gens affirmaient que le budget et Victor Cousin n'y étaient point étrangers. Cette assertion avait le mensonge et la calomnie pour base.

Peu de femmes ont été plus fêtées que Louise et plus entourées de flatteries et d'hommages. Quand elle entrait, le soir, dans les salons étincelants, avec sa démarche de reine, ses splendides épaules blanches aux contours si purs, sa noble tête, qui rappelait les types les plus admirables de la beauté, sa luxuriante chevelure blonde, ses grands yeux d'azur et sa taille majestueuse, on se sentait

1. Madame Colet a conservé précieusement son exemplaire; elle le montre à ses amis avec orgueil. Il est enrichi de gravures avant la lettre d'un prix inestimable.

pris de réminiscences classiques, et l'on s'écriait avec Virgile :

Vera incessu patuit dea!

Louise entendait les hommes se livrer sur son passage à ces exclamations qui font toujours battre le cœur de la femme la plus chaste. Son triomphe ne s'arrêtait pas là. Bientôt elle déroulait, sans trop se laisser faire d'instances, un petit cahier parfumé d'ambre, et lisait des strophes d'une voix sonore, avec un talent de déclamation vraiment remarquable. Jugez de l'enthousiasme qu'elle faisait naître! On applaudissait les vers fortement sculptés qui sortaient de sa jolie bouche, et qui semblaient être une manifestation de la beauté intérieure de cette ravissante créature. Le lendemain, Louise recevait infailliblement un déluge de vers amoureux.

Elle se montrait fort assidue aux soirées du comte de Castellane [1], de la duchesse Marliani, femme de l'ambassadeur d'Espagne, et de la célèbre artiste madame Vigée-Lebrun, très âgée alors, mais dont le cercle était toujours le rendez-vous d'un grand nombre de peintres et de gens de lettres.

Madame Louise Colet concourut une seconde fois, en 1843, pour le prix de poésie et remporta un nouveau triomphe. L'Académie avait donné pour sujet le *Monument de Molière*. Notre muse était malade et ne songeait point au concours, lorsque Béranger vint lui rendre visite.

1. Hippolyte Colet a composé la partition d'un petit opéra-comique joué chez M. de Castellane. Nous croyons que ce fut sa seule tentative lyrique. Il est, de plus, auteur d'un ouvrage intitulé *Panharmonie musicale*, fort estimé des musiciens.

La conversation tomba sur l'auteur du ***Misanthrope***, et le vieux chansonnier sema le dialogue d'appréciations si justes, de traits si fins et si spirituels, qu'aussitôt après son départ, la malade, électrisée, quitta son lit pour écrire le poëme. Elle le dédia, par reconnaissance, à celui qui avait éveillé en elle le génie de l'inspiration. Le ***Monument de Molière*** est plus remarquable encore que le ***Musée de Versailles***. Ecrit d'un bout à l'autre sur un rhythme animé, rapide, étincelant de verve, il peint admirablement le caractère de l'immortel poëte et les phases diverses de son existence. Les vers sont vigoureux, touchants, expressifs, et l'on n'y rencontre pas cet abus du lieu commun que l'on reproche au genre académique, et que les Quarante acceptent trop souvent pour des beautés de premier ordre.

Nos anciens amoureux de l'Abbaye-aux-Bois vivaient ensemble depuis dix ans. Le ménage était parfois agité par des tempêtes. « On s'épouse dans un sac », dit un vieux proverbe champenois, qui, pour être trivial, n'en est pas moins juste. Hippolyte et Louise ne tardèrent pas à comprendre que tout n'est pas rose dans l'hyménée. Comme le plus grand nombre des maris du globe, Monsieur finit par se montrer taciturne, maussade, et parfois sournoisement despote; Madame, au contraire, poussait le besoin d'expansion jusqu'à ses dernières limites, et sa vivacité frisait l'emportement. Comblée d'hommages et d'adorations dans le monde, elle souffrait de ne rencontrer chez Hippolyte que des habitudes brusques et chagrines. En raison même de son titre d'époux, celui-ci se croyait dispensé de plaire à sa femme. Il négligeait absolument ces mille prévenances délicates, indispensables au sexe tendre, et qui seules peuvent empêcher l'amour de se briser contre les roches arides du mariage. Profes-

seur au Conservatoire, savant harmoniste, mais incapable de composer un morceau qu'on pût chanter, M. Colet ne produisait absolument rien et s'indignait de n'avoir point encore la croix d'honneur. Il excitait sa femme à la solliciter pour lui; mais Louise, ayant à demander beaucoup pour elle-même, se montrait sobre de pas et de démarches à l'égard de cette petite gloriole de son mari. Du reste, les époux des femmes poètes finissent presque toujours par tomber dans un ridicule analogue, témoin cet autre qui disait naïvement dans un cercle composé d'une vingtaine d'écrivains :

— Conçoit-on qu'on n'ait pas encore donné la croix au mari d'Hermance?

Jugez des gorges-chaudes auxquelles se livra la troupe charitable. Mais revenons à notre histoire. Il y avait donc, entre Hippolyte et Louise, une sorte de rivalité sourde, qui engendrait à chaque instant des troubles plus sérieux dans le ménage. M. Colet touchait au Conservatoire douze cents francs d'honoraires. C'était peu; mais il avait imaginé de prélever sur chacun de ses élèves un impôt de vingt francs par mois, en les contraignant à assister chez lui, deux fois la semaine, à un cours particulier. Comme les élèves étaient assez nombreux, les douze cents francs en valaient six mille. A tout prendre, les leçons étaient bonnes et données avec conscience. Le professeur pouvait sans indélicatesse réclamer pour sa peine un supplément de salaire. Mais il eut le tort grave de persécuter deux élèves, qui refusaient le payement de cette contribution indirecte; il essaya même de les faire expulser du Conservatoire. Tous ces petits scandales arrivaient aux oreilles de Louise et l'affligeaient profondément. De nouveaux orages éclatèrent au sein de ce foyer

domestique, où ne résidaient plus la confiance, l'affection, la tendresse. Un soir, dans le salon de notre muse, l'entretien tomba sur le magnétisme. Comme partout, le cercle se partageait en fanatiques et en incrédules.

— Eh bien, je veux vous convertir! dit à ces derniers un chaud disciple du baron Dupotet. Veuillez appeler au salon la bonne qui a reçu mon manteau dans l'antichambre. J'ai remarqué sa complexion; ce doit être un sujet lucide.

On amène la domestique, robuste fille du département de l'Oise, et dès la première passe elle s'endort. Aussitôt on lui adresse mille questions saugrenues sur le czar Nicolas, sur Henri V et sur les habitants de la lune.

— Permettez, dit Hippolyte, je vais l'interroger tout seul.

Il s'approche de la somnambule, se met avec elle en communication de fluide, et l'interrogatoire commence.

DEMANDE.

Pourquoi restez-vous trois heures dehors, quand vous allez au marché?

RÉPONSE.

Parce que je vais voir mon amoureux.

DEMANDE.

Qui est votre amoureux?

RÉPONSE.

C'est un pompier.

Sûrement on allait avoir une suite de révélations galantes et autres, si madame Colet n'eût coupé court, en s'écriant :

— Monsieur, ce que vous faites là est indigne ! Il n'est pas permis d'arracher de la sorte les secrets d'une femme !

Là-dessus, elle quitte le salon, ferme la porte avec violence et laisse tout son monde. Jamais elle n'a su vaincre l'impétuosité de sa bouillante et loyale nature. Des scènes analogues se renouvelaient presque tous les jours. Béranger, qui aimait beaucoup madame Colet et qui l'avait surnommée la *Muse patriotique,* intervenait dans ces querelles et les apaisait... pour une semaine. Enfin la séparation de nos époux eut lieu.

Hippolyte était un homme atrabilaire, à la physionomie dure, au teint olivâtre. Il souffrait depuis longtemps d'une maladie de poitrine. Quoique jeune encore, il avait déjà la taille voûtée. Sa démarche et ses mouvements étaient pénibles et comme douloureux. Lorsque le mal atteignit sa dernière période, Louise, qui avait oublié tout pour aller prodiguer des soins à son infortuné mari, obtint qu'il rentrât chez elle, et le soigna jour et nuit avec le plus angélique dévouement. Pas un reproche au sujet des anciens torts, pas l'ombre d'une récrimination. Cependant, le malade eut le caprice, le jour même de son agonie, de vouloir retourner dans le logement qu'il habitait depuis la séparation.

— Tout est fini, ne le contrariez pas, dit le médecin.

Deux heures après avoir été transporté chez lui, M. Colet mourut dans les bras de sa femme, qui le pleura sincèrement et paya ses dettes. Voici les vers qu'elle a consacrés à son souvenir :

En me voyant passer sous mon vêtement noir,
Ils disent, me jugeant comme ils jugent les femmes :
Ce deuil n'est qu'apparent, ce deuil cache l'espoir.
L'espoir ! Vous qui parlez, regardez dans mon âme.

. . . .
. . . .
Je marchais souriante, à ton bras inclinée,
Le long des peupliers qu'éclairait le couchant.
Sur la lande, un vieux pâtre entonnait un vieux chant ;
A l'horizon flottait la Méditerranée.

Tous les chastes trésors en secret amassés
Dans une âme de vierge, entre toutes choisie,
Furent pour toi : candeur, fierté, foi, poésie,
Parfums mystérieux qu'en ton sein j'ai versés.

Oh ! comme le destin aurait pu nous sourire,
L'un sur l'autre appuyés, si tu l'avais voulu !
Tu le sais maintenant que la mort t'a fait lire
Dans mon cœur où, vivant, tu n'a jamais bien lu.

Je ne t'accuse pas ; je me souviens, je pleure ;
L'âme de mes enfants est éclose par toi ;
Et de ton sein glacé, jusqu'à ce que je meure,
Les derniers battements retentiront pour moi [1].

Nature éminemment active, madame Colet, au milieu de ses travaux poétiques les plus sérieux, s'occupe des soins du ménage et ne trouve pas indigne de manier l'aiguille. Dans son salon, pendant que l'esprit pétille sur ses lèvres et que, presque seule, elle fait les frais d'une conservation brillante, sa main, cette belle main qui a écrit tant de vers délicieux, s'emploie bourgeoisement à ces menus ouvrages de broderie et de crochet qu'affectionnent les femmes. Louise a, dans son intérieur, l'ordre et la régularité d'une ménagère hollandaise. Un jour, elle lisait à un ami qui était venu lui rendre visite les premières scènes de la *Jeunesse de Gœthe*. Tout à coup une préoccupation de ménage lui traverse l'esprit. Elle appelle sa bonne.

1. Mai 1851.

— Suzanne, dit-elle, rendez-moi vos comptes. Qu'avez-vous acheté ?

Aussitôt elle va prendre sur un guéridon, à côté du buste de Chateaubriand, son livre de dépenses, et y inscrit les acquisitions du jour. Puis elle reprend sa lecture. Mais bientôt elle est distraite par une préoccupation nouvelle qui a rapport, non plus au ménage, mais à la coquetterie.

— Suzanne, la couturière a-t-elle apporté ma robe?... Et la blanchisseuse, lui avez-vous recommandé de mieux empeser mes jupons ?

Cette fois, l'ami, qui est homme de sens, comprend que la matière ne sera pas épuisée de si tôt. Il prend congé de Louise, et celle-ci ne songe point à le retenir. Madame Colet, du reste, a cette faculté singulière de pouvoir travailler, tout en causant de choses absolument en dehors du sujet qu'elle traite. Elle ne va pas chercher, comme Boileau, la rime fugitive au fond d'un bois solitaire ; elle la trouve au bout de sa plume, tout en additionnant le mémoire de l'épicier. Elle joint à l'ordre et à l'économie, vertus bien rares chez une muse, un désintéressement sans bornes, une générosité parfaite et beaucoup de grandeur d'âme. Compatissante et sensible, elle a dans son histoire un nombre infini de bonnes actions et de traits de bienfaisance.

Un jeune peintre fréquentait depuis quelque temps son cercle. Il y venait en habit noir assez propre, et comme il ne laissait jamais échapper une plainte, on était loin de le croire dans une position malheureuse. Très assidu aux réunions d'abord, il cesse brusquement d'y paraître. Six semaines s'écoulent sans qu'on le voie. Madame Colet s'inquiète et demande de ses nouvelles à l'ami qui le lui a présenté.

— Hélas! répond celui-ci, le pauvre garçon est malade.

— Ah! mon Dieu! le soigne-t-on bien, au moins?

— Il n'est pas riche, Madame; c'est tout vous dire.

Une heure après ce dialogue, on frappait discrètement à la porte de la mansarde qui servait d'atelier au jeune peintre. Le besoin plus que la maladie le clouait sur son grabat.

— Entrez! dit-il, croyant recevoir l'importune visite de quelque créancier.

Or, c'était Louise en personne, chargée de gâteaux légers, d'un poulet froid et d'une bouteille de vin de Bordeaux.

— Vos amis pensent à vous, dit-elle avec un séraphique sourire, et voici ce qu'ils vous envoient; mais il n'y faut pas toucher, si vous avez la fièvre.

En un clin d'œil, tout en parlant au malade, l'excellente femme ramasse les toiles disséminées dans l'atelier, puis les emporte, avant que l'artiste, muet de surprise, ait pu desserrer les lèvres. Dans le salon de madame Colet, le soir même, une loterie s'organise. Tous les lots se composent des tableaux qu'elle a rapportés de la mansarde. Les billets s'enlèvent, et la noble protectrice envoie bientôt une somme considérable au jeune malade.

On cite de Louise mille traits de ce genre. Elle est la bienveillance et la sympathie incarnées. Si la gène vous afflige, si quelque embarras entrave vos efforts, elle sait prévenir avec une délicatesse admirable des aveux toujours pénibles, vous ouvre spontanément sa bourse et ne se montre avare ni de démarches ni de sollicitations. A combien d'artistes n'a-t-elle pas fait obtenir des travaux! Cent fois elle s'est occupée de vendre elle-même les toiles

du peintre ; cent fois elle a fait acheter par le gouvernement les statues menacées de rester à perpétuité dans l'atelier du sculpteur. Et, — chose plus merveilleuse encore, — elle trouve des libraires aux écrivains *inédits*.

En retour de cette obligeance si cordiale, madame Louise Colet dispose sans façon de vos petits services. Jamais elle ne met de lettres à la poste. Ses visiteurs sont priés, avec un agaçant et irrésistible sourire, de vouloir bien porter, *en se promenant*, son courrier de chaque jour.

La bienveillance innée de madame Colet n'empêche pas son humeur d'être mobile et très-inégale ; le moindre ennui, la plus légère contradiction l'irritent. Alors, sauve qui peut ! La bourrasque éclate. Dans cette nature complexe, on trouve tout à la fois la distinction de la grande dame et le sans-gêne de l'artiste. Elle professe, nous l'avons dit plus haut, des opinions démocratiques sérieuses, et voue une sorte de culte aux grandes figures de la première république. Outre Charlotte Corday et madame Roland, ses héroïnes de prédilection, elle porte dans son cœur le beau Barbaroux et toute la Gironde. Un jour qu'elle développait chaleureusement ses doctrines radicales, une jeune dame de ses amies arrive juste au milieu d'un panégyrique enthousiaste de la liberté.

— Ah ! ma toute belle, soyez la bien venue, s'écrie notre ardente girondine ; vous allez me donner votre avis sur ce chapeau de ma faiseuse... Et cette robe, comment la trouvez-vous ?

Quel philosophe que cet animal de Gros-René, lorsqu'il vient nous dire :

La femme est toujours femme et jamais ne sera
Que femme, tant qu'entier le monde durera !

Chez madame Colet, sa table de travail, ses meubles, ses fauteuils, ses guéridons, ses cheminées, tout présente un encombrement inouï de flacons d'essence et de menus objets de toilette. Quand elle vous reçoit, elle caresse, d'un bout à l'autre de l'entretien, les boucles soyeuses de ses longs cheveux blonds; elle verse sur son mouchoir quelques gouttes de patchouli, afin de vous montrer le galbe artistique de son bras blanc noyé dans la guipure; elle avance son pied mignon, qu'emprisonne une pantoufle de satin, et produit tour à tour à vos regards ses grâces les plus séduisantes. Elle ne songe qu'à plaire, et, d'honneur, il y a vingt ans, il était difficile de la voir sans perdre la raison. Sa mise est d'un goût exquis et d'une parfaite élégance. Presque toujours elle est habillée de bleu, couleur favorite des blondes.

Néanmoins, malgré ses puissants instincts de coquetterie, son caractère présente des faces viriles. Dans ses œuvres comme dans ses discours, elle se montre plus passionnée que tendre. Il arrive même que l'ardeur de la composition et du travail lui font oublier le culte de ses attraits. Quand elle écrivit la *Jeunesse de Gœthe*, elle demeura huit jours en robe du matin. Cette constance d'application n'a pas réussi à lui faire écrire une bonne pièce. Jusqu'à ce jour, son talent ne semble pas se prêter aux exigences de la scène [1].

Parlons un peu des hôtes du salon de madame Colet. Jadis, parmi les plus assidus, on comptait Béranger, — Janin, — le bibliophile Jacob, — Eugène Delacroix, — Rou-

1. Elle a composé deux autres pièces de théâtre : les *Lettres d'amour*, comédie en un acte, et *Une famille en 93*, drame en cinq actes, publié dans le journal la *Presse*. Ni cette comédie, ni ce drame, n'eurent les honneurs de la rampe.

vière, un acteur comme il n'y en a plus, car il faisait l'éloge des autres comédiens, — Antony Deschamps, — Adolphe Dumas, — et Alfred de Vigny. Aujourd'hui, les fidèles sont : l'académicien Patin, — Eugène Pelletan, — les sculpteurs Maindron et Préault [1], — l'historien Henri Babinet, — Gueymard, — et Champfleury.

Celui-ci est honoré des confidences intimes de la reine du lieu. Madame Colet daigne lui lire ses vers les plus fraîchement éclos.

Adolphe Dumas, nature délicate et tendre, était fort bien posé dans ses bonnes grâces. Franc d'ambition, comme la violette de Saint-Sorlin, ce bon Adolphe se cachait sous l'herbe.

Modeste en sa candeur, modeste en son séjour.

Il passait sa vie avec ses livres et ses colombes. Un jour, il disait à Louise :

— En ce monde, il y a trois sortes de gens méconnus : les femmes, les poètes et les prêtres.

— Ah ! s'écria-t-elle, les femmes et les poètes, oui ; mais non pas les prêtres !

Qu'y faire ? Notre muse est implacablement prêtrophobe. Elle aime à parler religion et théologie, mais pour combattre, bien entendu, le dogme et la doctrine. On peut dire d'elle ce qu'on a souvent dit de madame Sand : que le catholicisme n'a pas d'ennemie plus acharnée, — madame Colet nous permettra de ne pas dire plus redoutable.

A son cercle, un soir, elle se fâcha tout rouge contre un

1. Pradier était aussi l'un des hôtes de madame Colet. Plusieurs fois il a fait son buste. A la mort du grand artiste, Louise lui a consacré d'admirables strophes, auxquelles nous renvoyons le lecteur.

contradicteur beaucoup plus fort qu'elle sur la matière, et dont il lui était impossible de rétorquer les arguments. La discussion dégénéra en aigreur et en personnalités. Trois semaines plus tard, le catholique se vengea de notre voltairienne, en analysant un de ses ouvrages et en glissant au milieu de l'article une abominable phrase que Louise ne lui a jamais pardonnée :

« C'est un poète sensuel, écrivait-il, et une femme sensible. »

— Et dire que j'ai reçu à ma table un pareil monstre! s'écria madame Colet avec indignation.

Auguste Préault, le sculpteur, apaise quelquefois par de fines railleries les orages qui s'élèvent dans le cercle de notre muse impétueuse. Préault, vous ne l'ignorez pas, est l'homme qui a fait le plus de bons mots et le plus de mauvaises statues. Il est, en outre, le paradoxe incarné. Chacun peut l'entendre affirmer avec un sang-froid superbe, que jamais il n'est parvenu à s'exalter l'imagination et à produire un *chef-d'œuvre,* sans avoir bu préalablement, coup sur coup, trois ou quatre carafes d'eau claire. Il ajoute que la froideur de la plupart des artistes en sculpture tient à ce qu'ils négligent trop ce moyen de s'échauffer la tête.

Puisque nous avons touché la corde délicate des vivacités de madame Colet, citons un fait qui prouvera combien elle est peu maîtresse de la spontanéité de sa colère. Elle rencontre un jour, dans la rue Montmartre, un sien parent, littérateur, avec qui elle était brouillée depuis six mois. Ce monsieur, fort impoli, du reste, la reconnait à merveille et passe sans la saluer. Voilà notre muse hors d'elle-même. Quittant aussitôt le bras d'une personne qui l'accompagne, elle va droit à l'insolent et lui administre

le moins féminin des soufflets... Ah! l'anecdote est historique!

Une fois sa colère éteinte, et comme toutes les personnes chez qui l'emportement n'exclut pas la bonté, Louise regrette avec amertume les petites violences auxquelles l'entraîne sa nature. Ceux qui lui gardent rancune pour une apostrophe un peu vive ou une sortie à brûle-pourpoint, sont vraiment trop rigoureux. Son cœur devrait toujours lui obtenir le pardon de ses travers. Nous ne soutenons pas que ce pardon doive s'étendre jusqu'au soufflet de la rue Montmartre : encore, la main était si jolie!... Beaucoup d'individus, chrétiens ou non, suivraient, volontiers, dans une circonstance analogue, le précepte de l'Évangile, et tendraient l'autre joue.

Louise Colet bien que fervente républicaine, est pensionnée des gouvernements monarchiques. On sait l'intérêt que lui porta longtemps Victor Cousin. Ce grand philosophe lui fit donner, pendant son ministère, une pension modeste, augmentée par la suite, et qui s'élève aujourd'hui au chiffre de 2,000 francs. Il est très-juste qu'une femme de ce mérite ait sa part dans les gratifications accordées aux lettres. D'ailleurs madame Colet n'a point de fortune, et les vers, aujourd'hui, rapportent si peu! Il est même déplorable que la nécessité l'oblige à écrire dans un journal de modes, travail insipide et tout à fait indigne d'elle. Un témoin véridique nous assure qu'il la vit un jour pleurer à chaudes larmes en corrigeant ses épreuves.

En 1851, madame Colet concourut une troisième fois pour le prix de poésie. Mais nos académiciens écartèrent du concours son œuvre, qui avait pour titre la *Colonie de Mettray*. Il la déclarèrent empreinte de socialisme.

L'année suivante, après avoir changé quelques passages mal sonnants, elle présenta de nouveau son poème à l'aréopage. Cette fois, elle obtint le prix.

Un quatrième triomphe académique lui échut en 1854, pour l'*Acropole d'Athènes*, dédiée à Alfred de Vigny[1]. Madame Colet a consacré à cette œuvre plus de soin encore qu'aux précédentes. La poésie en est grande et simple tout à la fois; elle caractérise merveilleusement, selon nous, le génie de l'auteur, qui appartient au romantisme par le fond, et au genre classique par la forme. L'*Acropole d'Athènes* respire un véritable parfum d'antiquité. Si l'on peut s'exprimer de la sorte, ce poème chatoie d'images délicates et de peintures gracieuses. Presque tous les vers semblent tombés de la plume d'André Chénier.

Plusieurs critiques ont menti de la façon la plus impudente en assurant que notre muse doit à M. Cousin ses succès officiels. Louise s'est expliquée à cet égard :

« Nous avons concouru quatre fois, dit-elle, pour le prix de poésie, et quatre fois nous l'avons remporté. Comme cela n'était jamais arrivé à aucune femme, le public s'est étonné, et quelques-uns ont crié à la faveur. Nous avons repoussé du sourire, et aujourd'hui nous repoussons de la parole cette opinion. Chaque fois que nous avons eu le prix, la protection a toujours été accordée à l'œuvre, jamais à la personne. »

Uniquement préoccupée du beau, du vrai, du sublime, Louise a en horreur la littérature marchande, ses trafics immondes et ses roueries. Après son quatrième couronnement, elle s'écria :

1. Quelques années auparavant, elle reçut de magnifiques ovations en province; plusieurs Académies voulurent posséder son buste.

Je ne te cherche plus, gloire contemporaine,
Blême prostituée aux baisers de hasard,
Qui tend les bras à tous, et, sein nu dans l'arène,
Prodigues ton étreinte aux bateleurs de l'art.

Les ouvrages en prose, publiés par madame Louise Colet à diverses époques, ont pour titre : *Historiettes morales*, — *Essais sur les écrits de madame de Lambert*, — *Thomas Campanella* [1], — *Madame du Châtelet*, — *Madame Hoffmann Tanska*, — *Jacques Delille*, — la *Province à Paris*, — les *Enfants célèbres*, — une *Histoire de soldat*, publiée par le *Moniteur*, — *Promenade en Hollande*, — *Deux mois dans les Pyrénées*, — *Naples sous Garibaldi*, — l'*Italie des Italiens*, — *Lettre de Béranger et détails sur sa vie*, etc., etc. Elle a traduit de l'anglais le *Jules César* et la *Tempête*, de Shakespeare. Les journaux ou recueils, honorés tour à tour de sa collaboration, depuis quinze ans, sont la *Gazette des Femmes*, — le *Constitutionnel*, — la *Presse*, — les *Français peints par eux-mêmes*, — l' *Illustration*, et le *Journal des Demoiselles*. Citons enfin au nombre de ses poésies remarquables : *Ce qui est dans le cœur des femmes*, — les *Cœurs brisés*. — la *Femme*, — *Folles et Saintes*, — *Deux mois d'émotion* et *Ce qu'on rêve en aimant*.

Nous remarquons dans ce dernier poème des strophes charmantes :

La lune mollement illuminait les nues,
Par la fenêtre ouverte entrait un jour tremblant ;
Une femme était là : sur ses épaules nues,
En longs plis sinueux flottait un burnous blanc.

1. Le fameux astrologue du cardinal de Richelieu, dont elle a traduit les *Lettres* et les *Poésies*.

Ses cheveux déroulés parmi la draperie,
De leur ombre mouvante en creusaient le contour;
Son visage, où passait sa pure rêverie,
Souriait à la nuit, souriait à l'amour.

Dans le reflet nacré dont s'éclairait la chambre,
Ne vibrait que le bruit de son souffle, et parfois
Le petit craquement de deux bracelets d'ambre
Qui, sous ses bras croisés, venaient frôler ses doigts.

Sa beauté de l'éther avait la transparence,
Et rayonnait en blanc sur le mur obscurci.
Tout à coup une voix, traversant le silence,
Suppliante lui dit : « Oh ! reste, reste ainsi ! »

« Oh ! que je te contemple ! Oh ! demeure immobile ! »
Pour m'attirer à toi, n'entrouvre pas tes bras !
Dans ta divinité sérieuse et tranquille,
Laisse-moi t'adorer ; reste, ne parle pas !

Ce morceau, qui a pour titre *Adoration*, et en tête duquel on eût mieux fait d'imprimer *Idolâtrie*, est d'une touche véritablement magistrale. Les *Fantômes*, les *Cloîtres espagnols* et vingt autres pièces du même volume sont de cette beauté. Dans le poème intitulé : *Ce qui est dans le cœur des femmes*, et sous cet épigraphe : *A ma fille*, nous trouvons le sonnet qui va suivre.

Tu t'élèves et je m'efface,
Tu brilles et je m'obscurcis,
Tu fleuris, ma jeunesse passe,
L'amour nous regarde indécis.

Prends pour toi le charme et la grâce,
Laisse-moi langueurs et soucis ;
Sois heureuse, enfant, prends ma place :
Mes regrets seront adoucis.

Prends tout ce qui fait qu'on nous aime :
Ton destin, c'est mon destin même,
Vivre en toi, c'est vivre toujours.

Succède à ta mère ravie ;
Pour les ajouter à ta vie,
O mon sang, prends mes derniers jours !

Nous ne croyons pas nous tromper en disant que ceci est un chef-d'œuvre. Ces beaux vers nous apprennent que madame Colet avait alors une fille charmante, devenue, de nos jours, une femme accomplie.

Le sculpteur Maindron, très-assidu au cercle de Louise, ainsi que nous l'avons dit plus haut, ayant exposé sa magnifique statue de Velléda [1], madame Colet chanta solennellement l'œuvre de cet artiste. Les strophes qu'elle consacre à la belle druidesse ont le doux éclat et le parfum suave des bruyères de la Germanie.

Quelques jours avant la mort de madame Récamier, Louise reçut de cette noble et illustre amie le don précieux de sa correspondance complète, avec le droit de la publier après sa mort. M. de Girardin demanda ces lettres et en commença la publication dans la *Presse*. Les secrets de cœur, et pour ainsi dire les *Confessions* d'une femme aussi célèbre, offraient à la curiosité publique un attrait prodigieux. Par malheur, M. Charles Lenormand, qui avait épousé la nièce de madame Récamier, intenta un procès au journal et à Louise. Les tribunaux interdirent la publication.

Pendant assez longtemps, Alfred de Musset fut l'ami de notre muse. Il se montrait pour elle affectueux et empressé. On disait à madame Colet :

— Profitez de votre influence, tâchez de l'arracher à ses funestes habitudes.

1. Mademoiselle de Narbonne-Pelet daigna prêter ses traits pour cette statue, qui dit-on, lui ressemble beaucoup. Un modèle posa pour le corps.

Elle tenta la conversion. Aussi souvent qu'elle put l'obtenir, elle obligea le poète à la prendre, chaque soir, pour l'accompagner à la promenade. Elle le gardait ensuite à la maison le plus longtemps possible. Un jour qu'ils revenaient ensemble du Jardin-des-Plantes, Alfred lui parlait à peine. Il se montrait sombre et taciturne. L'auteur de *Rolla*, sans répondre, la quitte brusquement. Surprise, elle le suit des yeux et le voit entrer chez un marchand de vins, où il se fait servir un verre d'absinthe sur le comptoir.

— Ah! vous êtes incorrigible! s'écria-t-elle quand il vint la rejoindre.

Madame Colet, dans ces dernières années, a fait de longs et inutiles voyages pour assurer le triomphe de la cause démocratique. Ses relations avec Garibaldi et les livres qu'elle a publiés en l'honneur du héros de Caprera ne sont pas ses plus beaux titres de gloire. La vieillesse, qui rend les hommes sages, produirait-elle sur ces dames un effet contraire?

CONSIDÉRANT

Vers la fin du dernier siècle, un obscur commis marchand, du nom de Charles Fourier, homme étrange en qui la nature s'était plu à réunir les plus hautes facultés intellectuelles et l'extravagance la plus colossale, s'avisa de découvrir que le christianisme et ses doctrines sévères avaient pris l'humanité à rebours et s'opposaient radicalement à l'essor de ses destinées. « Le devoir, dit ce singulier apôtre, vient des hommes, et l'attraction vient de Dieu. Or, l'attraction, c'est la libre tendance de nos passions. Toute attraction est une chose naturelle, légitime, à laquelle il est impie de résister. Céder à ses attractions, voilà où est la vraie sagesse, car les passions sont comme une boussole permanente que Dieu a mise en nous. »

On n'accusera pas un pareil dogme de s'envelopper systématiquement de ténèbres. Fourier déclare que toutes les passions de notre nature sont saintes et bonnes. A l'en croire, elles ressemblent aux notes de la musique, les-

quelles ont chacune leur valeur propre. Il s'agit tout simplement de bien jouer du grand instrument qu'on nomme l'humanité, de mettre les dissonnances à leur place, de composer le clavier des passions, des penchants, et l'on fait couler sur la terre des flots de lait et de miel, on réalise le rêve de l'âge d'or chanté par les poètes.

Au retour de la campagne d'Egypte, Napoléon, frappé de la lecture d'une page, tombée par hasard sous ses yeux, en fit chercher l'auteur; mais on ne put le découvrir, personne ne le connaissait. Longtemps plus tard, en 1825, Fourier ne comptait encore que deux adeptes au fond de sa province : un sourd-muet et une femme.

Quatre ou cinq mois avant la révolution de Juillet, sa *Théorie des quatre mouvements* fut achetée sur le quai des Grands-Augustins par un jeune élève de l'école Polytechnique. C'était Victor Considérant. Il venait de sortir un des premiers de la promotion. Tête exaltée jusqu'à l'absurde, âme sèche et froide, esprit mathématique, il tombe en extase à la lecture des rêveries de Charles Fourier. Tous les arguments de ce fou lui paraissent déduits avec la précision de l'algèbre. Aussitôt, dans le feu de son enthousiasme, il rédige un long article sur la doctrine phalanstérienne. Le *Mercure de France* accepte cet essai bizarre, où un cerveau, enivré d'équations et de problèmes, expose avec délire la doctrine du maître inconnu : loi d'harmonie universelle destinée à unir dans un magnifique ensemble la nature tout entière, association mystique des éléments organiques, des corps inertes, des astres, des destinées terrestres, des passions, des couleurs, des sons, des animaux et des plantes.

Charles Fourier habitait alors Paris. Il vivait dans

un grenier, avec vingt-cinq sous par jour, qu'il gagnait en faisant des copies de lettre pour les négociants.

Etranger au mouvement positif des esprits et ne lisant jamais les journaux, il eut seulement connaissance au bout de six semaines de l'article publié par le *Mercure de France*. Le bonhomme se rendit au plus vite dans les bureaux, afin de connaître le disciple qui arborait sa bannière avec tant d'intrépidité. On lui nomma M. Victor Considérant et on lui donna son adresse. La première entrevue de ces deux personnages fut décisive. Charles Fourier se trouvait en présence d'un jeune homme, à l'esprit vif et spontané, sceptique et railleur au fond, mais entraînant, familier, plein de fougue et plein d'ardeur. Victor, au bout de quelques minutes d'entretien, le séduisit entièrement par son imagination bouillante et son imperturbable audace. Il subjugua du premier coup ce vieillard, dont l'existence n'avait été qu'une longue vision et qui, n'ayant jamais mis le pied sur le terrain des réalités, devait se laisser vaincre sans combattre par un caractère vif, subtil, prompt aux entreprises, qui lui promettait d'achever son œuvre avec l'initiative énergique de ses vingt ans.

— Maître, lui dit Victor, vous avez créé un monde : il faut maintenant que je le colonise.

Ambitieux jusqu'à la frénésie, Considérant n'avait qu'un but en acceptant les idées fouriéristes avec cette chaleur extrême. Il voulait arriver par une voie nouvelle et rapide; il rêvait le rôle de chef de secte.

— J'opposerai, se disait-il, le système nouveau à celui de Saint-Simon, dont le cercle d'influence grandit chaque jour, et je dresserai autel contre autel.

Comme beaucoup d'autres héros de ce siècle d'égoïsme

et d'instincts matériels; il se préparait à incendier le monde pour faire cuire la marmite de son ambition. Personne ne peut dépeindre ce que Charles Fourier eut à souffrir de la part de l'homme qui se proclamait déjà son successeur. C'est un secret entre Dieu et lui. Quand l'amertume débordait de son âme, il s'épanchait, de temps à autre, dans le sein de quelques intimes et se plaignait du manque absolu de conviction de son disciple.

— Hélas! murmurait le pauvre homme, Considérant propage notre doctrine comme il vendrait des denrées coloniales! C'est, de sa part, une industrie qui le fait vivre et qui l'aide à satisfaire ses passions. J'ai introduit le loup dans la bergerie. Que de mal il causera un jour!

L'homme simple et naïf, que Victor Considérant appela son *illustre père*, mourut de faim dans une mansarde de la rue Saint-Pierre-Montmartre. Son successeur prononça sur sa tombe un discours plein d'éloquence.

Considérant naquit, en 1805, à Salins, ville du Jura. Son père était professeur de rhétorique dans un collége de l'université. Victor fit d'assez bonnes études littéraires; mais sa vocation l'entraînait vers les X et les A + B. Sa famille l'envoya à l'école Polytechnique en 1823. Il en sortit avec les épaulettes de sous-lieutenant du génie. En 1834, il se trouvait à Metz avec le 2e régiment de ce corps.

Déjà, depuis cinq ou six ans, il avait répandu les théories fouriéristes dans le cercle de ses camarades de promotion. L'atmosphère de l'ancien collége de Navarre en reste fatalement imprégnée, et les souffles orageux de la politique n'ont pas eu la puissance de chasser de l'école ces miasmes délétères. Victor employa ses loisirs de garnison à prêcher la nouvelle doctrine aux officiers ses

collègues. Il ouvrit à Metz des conférences publiques qui obtinrent un succès de curiosité ; mais ses supérieurs militaires ne goûtèrent point cette propagande. Considérant se raidit contre leur intolérance. Quelques actes d'insubordination, dont il se rendit coupable, le mirent tout à fait mal avec ses chefs. Il envoya sa démission au ministre de la guerre, la motivant, dit un journal de l'époque, sur les devoirs nouveaux que lui créait un système philosophique à soutenir et à développer par la voie de la presse. Le maréchal Soult avait alors le département de la guerre. Il répondit à son subordonné :

« Monsieur,

« Le corps d'état-major a besoin de bons officiers comme vous. Je n'accepte pas votre démission ; mais je vous accorde un congé illimité. Si vous ne réussissez pas dans vos plans de réforme, vous viendrez reprendre dans l'armée le rang qui vous appartient. »

Cette lettre parfaitement authentique est une preuve nouvelle de la complicité du Système dans le développement des sottes doctrines soulevées contre le Catholicisme. Louis-Philippe s'appliquait à susciter chaque jour au clergé, qu'il supposait lui être hostile, des embarras nouveaux.

Considérant revint donc à Paris. Et, comme il se trouvait en demi-solde, c'est-à-dire à peu près sur le pavé, son premier soin fut de créer, conjointement avec Charles Fourier, un journal qui avait pour titre : le *Phalanstère*. On le devine, ce journal se donnait mission de répandre dans le public les idées de la nouvelle école. Autour d'eux se groupèrent quelques prosélytes, hommes d'intelligence

fourvoyés ou ambitieux, aspirant à devenir exploiteurs. Mais l'église phalanstérienne comptait surtout au nombre de ses amis les avocats dédaignés par la veuve et l'orphelin, les littérateurs échoués, les médiocrités prétentieuses, les paresseux et les ignorants. Une propagande active travaille les provinces. Tous les niais, tous les badauds, tous les esprits inquiets et avides de nouveauté viennent grossir les rangs d'une secte, dont les rêves égalitaires flattaient les manies chimériques de notre époque.

La plus importante recrue de l'école fouriériste, fut M. Jules Chevalier, qui renonça traîtreusement à ses premières amours saint-simoniennes et au Père Enfantin.

Disons ici que Fourier, utopiste plein de désintéressement, n'avait cru faire qu'une prophétie à longue échéance. Il pensait qu'un laps de temps considérable nous séparait encore des âges d'harmonie. Telle n'était pas l'opinion de Victor Considérant. Le noble disciple ne voulut pas déshériter le présent au profit de l'avenir. Il résolut d'exploiter sans retard, et sur une large échelle. Voyant s'augmenter chaque jour le nombre des prosélytes, il ne se contenta plus des cotisations mensuelles qui, dans le principe, avaient soutenu le journal et nourri ses fondateurs. Décidé à frapper un grand coup, il décréta la fondation du premier phalanstère. Un membre de la chambre basse, M. Baudet-Dulary (quel nom de prédestiné !) consacra presque toute sa fortune à la réalisation des théories attrayantes et passionnelles. De vastes terrains situés à Condé-sur-Vesgres furent mis par cet honorable et par MM. Devay frères à la disposition des disciples de Fourier. On commença les travaux. Les friches furent données en culture, et l'on construisit quelques bâtiments d'exploitation rurale. Mais l'expérience n'aboutit qu'à la

ruine de ceux qui en supportaient les frais. Il en fut de même de nouvelles tentatives, postérieurement faites en Belgique et au Brésil.

A la mort de Fourier, survenue en 1837, Victor Considérant se proclama le grand-prêtre de l'église phalanstérienne.

Toutefois, comme cela avait eu lieu chez les saint-simoniens, il ne recueillit pas à l'unanimité la succession du maître. Il y eut schisme. Certains dissidents assez nombreux, groupés autour d'un M. Édouard de Pompery, combattirent l'usurpation et publièrent journal contre journal.

Malgré les échecs essuyés par nos faiseurs, lorsqu'ils avaient voulu réduire en pratique leurs belles théories, le nombre des adhérents s'accroissait de jour en jour. Les simples veulent être trompés. Si le *Phalanstère* cessa de paraître, la *Phalange* prit bientôt sa place. D'ailleurs, à l'exemple des fils de Saint-Simon, nos fouriéristes usaient pleinement de l'intrigue et du charlatanisme pour arriver à la propagation de leurs principes. Eux aussi donnaient des fêtes, des bals, des concerts dans ce magnifique hôtel de la rue de Tournon, où s'était installée leur école, et qu'une de nos célébrités médicales, le docteur Philippe Ricord, habite aujourd'hui. Le succès prodigieux des autres sectes et les fortunes brillantes amassées en un clin d'œil par les ex-disciples du Père Enfantin excitèrent les convoitises et favorisèrent beaucoup sans doute la rapide extension du fouriérisme ; mais la coupable connivence du pouvoir y contribua plus que toute autre chose. Outre la satisfaction qu'il éprouvait à molester l'Église, le gouvernement de 1830 avait un autre motif d'honorer de ses sympathies la propagande

audacieuse de ces folles doctrines. Il s'imaginait établir, avec leur secours, une diversion salutaire aux tendances démocratiques, que l'opposition développait de plus en plus dans certaines couches de la société. Comme le saint-simonisme, la religion de Fourier n'était effectivement, avec d'autres principes et sous d'autres formes, que l'anéantissement complet, absolu, de la liberté et de la spontanéité individuelle, c'est-à-dire l'idéal du despotisme et de l'esclavage. L'ordre de choses, créé en juillet, ne voyait aucun péril à laisser circuler des systèmes qui semblaient servir utilement les intérêts de sa politique. D'ailleurs, les divers organes de la secte fouriériste faisaient à l'idée républicaine une guerre impitoyable, autant et mieux que les feuilles à la solde de la rue de Jérusalem. Qui sait? Comme elles peut-être, ils étaient payés pour cet honnête besogne. La caisse des fonds secrets a tant de mystères et s'ouvre à tant de monde!

Afin d'édifier le lecteur à cet égard, nous allons feuilleter un livre curieux, publié par M. Considérant, de 1834 à 1838, et qui s'intitule *Destinée sociale*. L'auteur, après avoir prouvé que la République est une chose absurde, impossible, digne de la haine de tout homme intelligent, finit par traiter les républicains de ***requins*** et de *voleurs*.

C'est comme nous avons l'avantage de vous le dire. Ah! si jeunesse savait!

L'œuvre est dédiée au roi Louis-Philippe, à titre de chef du gouvernement, de premier propriétaire de France, et comme au personnage le plus intéressé à l'ordre, à la prospérité publique et particulière, au bonheur des individus et des nations. Vous pourrez y lire ceci, page 277:

« Quant aux soldats de la République, ce sont en général des caractères ardents, — les uns ambitieux, roués, poussant aux agitations, parce qu'ils ont confiance dans leur courage personnel, dans la force de leurs poignets, pour se faire jour et s'élever très-rapidement et très-haut, quitte à tomber très-rapidement et très-bas, ainsi que cela se voyait il y a quarante ans, ils en acceptent la chance; — les autres, ardents aussi, rêvant le bien par la République, sans se rendre compte de ce que serait en réalité une République, si l'on en bâclait une aujourd'hui en France. »

Mais voici quelque chose de plus édifiant sur l'émancipation politique des masses.

« Où en est-on de nos jours? A persuader à la nation qu'elle doit, pour son honneur, concéder à tous les citoyens les droits politiques d'élection et d'éligibilité. En présence des affreuses réalités d'ignorance, de grossièreté, d'incapacité, de misère surtout, il faut que la politique soit bien imprudente pour avoir le front de leurrer la nation à ce point, et que la nation soit bien sotte et bien niaise pour se laisser *matagraboliser* ainsi! Le beau et ingénieux moyen, pour remplir les estomacs du peuple, que de lui concéder les droits politiques! Le beau moyen pour lui donner une instruction large, l'attacher aux bonnes mœurs, lui procurer un travail lucratif; le beau moyen, en vérité, par l'élection primaire! »

Ouvrez le volume à la page 437.

Après avoir tracé un tableau rapide des excès de la révolution française et flétri les doctrines démagogiques des Montagnards de 93, M. Victor Considérant s'écrie :

... « Oh! pitié! pitié! Et c'est sur ces cadavres que les vers n'ont pas achevé de ronger, c'est en présence de ces

même signes des temps dont l'apparition a précédé ces épouvantables catastrophes, c'est aujourd'hui que des rhéteurs amoureux de popularité s'en viennent perfidement caresser les passions démocratiques de la jeune génération par de délirantes paroles, et mentir effrontément au bon sens, pour avoir occasion de *palabrer* et de *plaventrer* devant elle ?... Holà ! vous qui parlez, vous répondrez de vos paroles ! »

Asbtenons-nous pour l'heure de toute espèce de commentaires. M. Considérant ne tarda pas à recevoir la récompense de ses principes *honnêtes*. En 1842, il fut nommé par la bourgeoisie membre du conseil général de la Seine. Quelque temps après, on le vit se présenter à la députation dans le département du Haut-Rhin, avec l'appui de la préfecture, qui fut toutefois impuissante à le faire nommer. Ne soyez point surpris de cette bienveillance du pouvoir envers M. Considérant, car, à cette époque, il était devenu le propriétaire et le rédacteur en chef d'un journal quotidien de Paris. C'était un homme à ménager. L'importance d'une pareille tribune dans la sphère des intérêts politiques n'avait pas échappé au flair de l'ambitieux chef de secte. Il avait organisé depuis trois ans, à cet effet, une quête générale et permanente, et bientôt le but qu'il se proposait fut atteint. La quête finie, on compta. Plusieurs centaines de mille francs étaient en caisse, et la *Démocratie pacifique* prit naissance.

Victor, en sa qualité de grand-maître de l'ordre, se constitua, de l'assentiment de ses disciples, une rente viagère de cinq mille francs avec les capitaux qui se trouvaient sans emploi dans le journal. Il faut que tout le monde vive.

Au moyen de la *Démocratie pacifique,* l'influence

du successeur de Fourier s'accrut singulièrement, et la secte accomplit des progrès merveilleux. De nouveaux adeptes firent affluer l'argent dans les coffres du phalanstère, qui s'ouvraient devant chaque recette avec une avidité toujours croissante. La *petite correspondance* de cette feuille restera longtemps célèbre dans les annales du puff et de la mystification. En moyenne, chaque numéro contenait vingt réponses du genre de celle-ci :

« A Monsieur Auguste E, à Lyon : — Reçu les 297, merci. Bon courage, continuez. Le jour du triomphe approche. Vous êtes évidemment destiné à de grandes choses. »

Ou bien encore :

« A Monsieur B..., à Marseille : — Votre lettre est d'une intelligence d'élite. Nous sympathisons de cœur avec vous et nous ne manquerons pas de mettre à profit vos judicieuses observations. Jusqu'aujourd'hui nous n'avons pas encore reçu les 150 annoncés. Vérifiez à qui la faute, etc., etc. »

Le truc, comme on voit, consistait à provoquer chez les frères, par ces épanchements naïfs et par ces confidences de la plus complète sincérité, la productive manie de l'imitation. Quinze cent mille francs forment le total des sommes englouties par la *Démocratie Pacifique*, jusqu'au moment de sa chute. Ce sont les chiffres officiels. Le chapitre des dépenses, resté secret, nous échappe, et le plus merveilleux de la chose, c'est que jamais disciple désillusionné ne s'avisa de se plaindre d'avoir été pris pour dupe. Ah ! c'est un excellent métier que celui de réformateur et de prophète !

Si vous voulez savoir avec quel judicieux exposé de doctrine et avec quelles superbes descriptions on amenait

toutes ces finances, daignez lire les quelques lignes qui vont suivre: Elles sont l'analyse succincte d'un grand article publié par l'*Illustration* du 7 mars 1846.

LE PHALANSTÈRE.

Sur les bords fortunés d'un beau fleuve, au sein de la campagne la plus fertile et la plus riante, s'élève, — c'est-à-dire s'élèvera, quand l'harmonie règnera sur terre, — l'imposant édifice de la société nouvelle. L'ordonnance en est noble, élégante, sévère. Nulle part l'utilité n'y est sacrifiée ou la beauté négligée. Le palais est double dans son étendue, et de vastes cours plantées d'arbres verts sont renfermées dans son enceinte. Au milieu du bâtiment principal se dresse la *tour d'ordre,* siége du télégraphe, de l'horloge, de la bannière et des signaux. A droite et à gauche se développent des ailes gracieuses, repliées sur elles-mêmes en fer à cheval. Une large galerie, ornée de fleurs et des chefs-d'œuvre de l'industrie, étend sa colonnade autour de l'édifice à la hauteur du premier étage, se projette dans les airs au-dessus du jardin, et offre entre les diverses parties du phalanstère des communications faciles, à l'abri de l'intempérie de chaque saison, chauffées en hiver, aérées en été.

La disposition intérieure du bâtiment est aussi sage que l'aspect en est beau ; les ailes sont consacrées aux métiers incommodes et bruyants. Au centre se trouvent les salles de repos et d'étude, la bourse... — Quoi ! une bourse encore sous le règne de l'harmonie, nous n'en serons pas délivrés ? — Rassurez-vous, ce sera la bourse du travail. Le capital rapportera cent pour cent, ce qui n'empêchera pas le travailleur de gagner au moins dix-huit ou vingt mille francs, année courante.

A côté de la bourse, le théâtre et le temple, à l'usage de ceux qui en éprouveront le besoin. Leur nombre diminuera chaque jour, et le temple finira par être métamorphosé en une salle de concerts.

Les cours ombragées servent de promenade aux vieillards et aux convalescents. Elles présentent à l'œil charmé des tableaux enchanteurs du genre de ceux que les civilisés ont la petitesse de reléguer à la Salpétrière et aux Petits-Ménages. Dans cette heureuse demeure vivent seize à dix-huit cents personnes, travailleurs associés, trouvant dans cette association des bénéfices assez considérables pour pouvoir assurer au dernier d'entre eux un minimum suffisant en toutes choses (nourriture, vêtements, logement, ustensiles), une garantie de bien-être qui le délivre de toute inquiétude pour lui et les siens. La misère est donc abolie, et la richesse assurée à la société.

Voyez en effet. Pour les trois cents familles d'un village, il faut trois cents greniers, autant de caves, autant de cuisines. Associées, elles n'ont plus qu'un seul grenier, qu'une seule cave et qu'un feu. Cent laitières qui vont perdre cent matinées à la ville sont remplacées par un petit char suspendu portant un tonneau de lait. Cent cultivateurs qui vont avec cent charettes, un jour de marché, perdre cent journées dans les halles et les cabarets, sont remplacés par trois ou quatre chariots que deux hommes conduisent.

Au lieu de trois cents ménagères, dix femmes suffisent à la préparation des aliments et aux détails domestiques. Économie de temps, économie d'argent ; le profit ne peut pas manquer d'être énorme, et tout, d'ailleurs, est mieux fait.

La culture, par exemple, n'est-elle pas supérieure?

Obligés de consulter leurs besoins, les petits propriétaires ne peuvent obéir aux convenances naturelles. L'un met en prairie telle pente propre à la vigne; l'autre place le froment où conviendrait le fourrage. Les trois cents familles perdent leur temps et leurs frais à se barricader par des clôtures; la crainte du vol oblige à des récoltes intempestives. Partout l'intérêt particulier s'oppose au bien public. La culture intégrale du sociétaire échappe à tous ces inconvénients; elle n'a jamais à subir les chances de l'ignorance ni les nécessités de la pénurie individuelle.

D'ailleurs, à côté de cette économie générale, premier fruit de l'association, se trouve une autre source de richesses, bien plus grande encore : c'est l'attrait surprenant que chacun des associés ressent pour le travail. Oui, dans le phalanstère, le travail est devenu un plaisir, et l'on s'y livre avec passion. Chacun d'abord ne suit que son goût, c'est-à-dire qu'il adopte tel ou tel mode de travail, selon son inclination naturelle; puis, pour éviter la monotonie, de deux heures en deux heures, il passe à un autre ordre d'occupation, et cette rapide succession renouvelle, ranime l'intérêt et le zèle. Enfin les travailleurs se trouvent toujours réunis en grand nombre, groupes et séries. Seul, on se ralentit, on se décourage aisément; en commun, au contraire, le travail se fait avec émulation, avec ardeur; les forces s'exaltent et se doublent. A côté de cette émulation enthousiaste, quels sont les *centres véhicules inhérents à l'esprit de série*, comme dit Fourier? Ces véhicules ce sont les passions, les passions de toute espèce, celles de l'âme et celles de la chair, qui non-seulement ne sont plus bridées, mais se trouvent excitées, irritées, chacune d'elle étant considérée comme un ressort divin.

Peut-être, par exemple, avez-vous regardé jusqu'ici la gourmandise comme une passion brutale et immonde. Eh bien, dans le phalanstère, elle est honorée, encouragée, développée, comme le sont les belles passions de l'honneur et de la gloire. Chacun doit faire du soin de sa table une affaire de la plus sérieuse importance, afin de piquer le zèle de ceux qui produisent.

Même ce n'est pas assez d'être gourmet, il faut que l'habitant du phalanstère développe quelque peu les forces de son estomac. Le travail attrayant multiplie les produits. Si on ne les consommait pas, le travail, devenant inutile, cesserait d'être passionné, et la société serait frappée au cœur. « Si les harmoniens, dit Fourier, étaient limités à la dose d'appétit des civilisés, quel emploi feraient-ils d'une masse de denrées septuple de la nôtre? Chacun doit s'intriguer pour exciter chez le peuple un appétit fréquent, une prompte digestion. Grâce à ce régime nouveau, les forces humaines doivent être doublées, triplées, et cent jeunes filles harmoniennes pourront terrasser cent grenadiers de nos jours. »

Après la gourmandise, la passion que la loi phalanstérienne s'efforce le plus de développer, c'est l'amour. Dans la phalange, chaque homme sera libre de posséder toutes les femmes, et chaque femme tous les hommes. Cette licence ne peut leur être refusée. Elle sera même honorée; elle est un devoir aussi bien qu'un droit. Pourtant, au milieu de cette promiscuité universelle, la loi reconnaît trois titres principaux, trois sortes de possessions pour ainsi dire conjugales.

Les *favoris* et *favorites* en titres,
Les *géniteurs* et les *génitrices*,
Les *époux* et les *épouses*.

Ces derniers doivent avoir au moins deux enfants l'un de l'autre ; les seconds n'en ont qu'un ; les premiers n'en ont pas. Une femme peut avoir à la fois un époux, un géniteur, un favori, plus de simples possesseurs qui ne sont rien devant la loi et dont le nombre n'est pas limité. C'est ainsi qu'en harmonie tout s'exécute avec l'entrainement de la passion. Les travaux les moins agréables comme les plus nécessaires ne font pas exception à la règle générale.

Mais, allez-vous dire, il y en a de si répugnants que personne ne s'y trouvera prédestiné. Immense erreur ! Fourier, ayant vu un jour des enfants se crotter à plaisir, en conclut aussitôt que cet âge aimait la malpropreté et qu'il avait, par exemple, une attraction passionnée pour le curage des égoûts. De là l'enrôlement des adolescents dans les *petites hordes* et les *petites bandes,* ou séries de malpropretés, divisées en *sacripans* et *sacripanes, chenapans* et *chenapanes, garnements* et *garnementes*, etc.

Voulez-vous juger des immenses bénéfices que doit produire le travail attrayant ? Fourier a fait à ce sujet un simple calcul, par lequel il démontre qu'aussitôt l'harmonie établie sur le globe, les poules pondront par année pour cinquante milliards de francs. L'Angleterre payera intégralement sa dette rien qu'avec le produit du tiers de ses œufs.

Maintenant, comment se partage cette masse énorme de bénéfices ? Il n'y a plus de salaires bien entendu. Tous les associés sont rétribués par dividendes. La part est faite à chacun des trois agents de la production, *capital, travail, talent*, en raison directe de l'utilité et en raison inverse de l'attrait. Le travail est la faculté industrielle la

plus rétribuée, parce qu'il est la plus nécessaire; le *talent* l'est moins que les deux autres à cause de ses agréments. Les travaux se distinguent, d'après le même principe, en nécessaires, utiles et agréables; les plus rebutants et les plus pénibles sont les mieux rétribués. En dernier lieu se trouve le *talent*, dont la partie serait encore assez riche, telle que Fourier la lui a faite. Chaque phalange voterait à Franklin TROIS FRANCS pour l'invention du paratonnerre; — UN FRANC à Racine pour la tragédie de *Phèdre;* — DEUX SOUS à Lebrun pour sa plus belle ode; — UN SOU à Haydn pour sa meilleure symphonie. De cette façon, pour peu que les phalanges s'élevassent au chiffre qu'a rêvé Fourier, celui de trois ou quatre millions, vous voyez que les hommes de talent se feraient encore d'assez beaux honoraires.

Quant à la constitution hiérarchique de l'harmonie phalanstérienne, les titres de souveraineté s'échelonnent depuis l'*unarque* qui commande à une phalange jusqu'à l'*omniarque* qui est l'empereur du globe. (La phalange métropolitaine est située sur les rives du Bosphore). Il y a aussi le *duarque* qui règne sur quatre phalanges, le *triarque* sur douze, le *tétrarque* sur quarante-huit, et le *douzarque* sur un million de phalanges.

Cette souveraineté est alternée, élective, périodique, mobile, capricieuse; elle ne pèse point, n'offusque point, ne comporte aucune attribution monarchique.

La cosmogonie n'est pas la moins intéressante partie du système. Regardant notre globe comme malade, Fourier prétend s'en faire le médecin, le guérir, lui rendre sa force primitive, c'est-à-dire améliorer les terrains, donner de la régularité aux saisons, réchauffer et rajeunir le monde, grâce à une couronne boréale, espèce d'anneau

semblable à celui de Saturne, qui se fixera sur le pôle nord, dissoudra ses glaces et rendra les mers navigables. Alors les orangers fleuriront dans la Sibérie; les flots de l'Océan perdront leur amertume et se changeront en une boisson agréable. L'existence humaine deviendra deux fois plus longue; nous acquerrons des sens inconnus, et même il nous poussera des *membres inédits*. Pour comble d'avantages, nous aurons une lune nouvelle, à la place de cette vieille et décrépite planète, dont nous avions eu jusqu'ici la sottise de nous contenter...

Et cætera! et cætera!!!...

Après avoir lu cet exposé du système, ne vous semble-t-il pas, chers lecteurs, être sous l'influence d'une sensation analogue à celle qu'on éprouve au sortir d'une maison de fous? Voilà cependant à quelles promesses venaient se prendre les disciples de M. Victor Considérant.

Tous ces moutons phalanstériens réclamaient à grands cris la mise en pratique de la théorie harmonienne. Les temps étaient propices, l'argent abondait, les âmes crédules affluaient chaque jour plus nombreuses. On se décida à un nouvel essai, qui eut lieu en Bourgogne, à Cîteaux, dans les bâtiments et sur les terres de l'ancienne abbaye de ce nom. Monsieur Victor assurait que le phalanstère de Condé-sur-Vesgres n'avait avorté de cette façon misérable que faute d'un capital suffisant. Il s'arrangea pour ne plus tomber devant les même obstacles. Un riche anglais, Arthur Young, tint à honneur de payer les frais de l'entreprise, et se chargea de la diriger. En huit mois, l'honorable gentleman avait dépensé huit cent mille francs.

La propriété fut vendue aux enchères, afin de désintéresser les créanciers, et la colonie, se dispersant au plus

vite, laissa le pauvre insulaire se tirer comme il pourrait de ce désastre.

Néanmoins on ne se décourageait pas à Paris. Une crise passagère contraignit bien l'école fouriériste à déserter son aristocratique demeure de la rue de Tournon, pour se loger provisoirement dans un modeste rez-de-chaussée de la rue de Seine; mais les prédications allaient leur train; mais les écus recommencèrent à pleuvoir dans la caisse béante de la *Démocratie pacifique*, et bientôt on eut de quoi se pourvoir d'un local plus convenable. Monsieur Victor et sa suite transportèrent leurs dieux Lares dans cet hôtel de la rue de Beaune, occupé aujourd'hui par le *Cercle agricole*[1].

Au plus fort de la splendeur de son journal, notre utopiste charlatan contracta mariage avec mademoiselle Clarisse Vigoureux, fille d'un bas-bleu fouriériste, auteur des *Paroles de la Providence*.

Quelques mois après éclate la Révolution de février. Considérant voit dans l'agitation des esprits une occasion favorable pour propager ses doctrines. Il se mêle au mouvement en toute hâte, et la *Démocratie pacifique*, organe exclusif jusque là d'une théorie abstraite, devient subitement l'une des feuilles révolutionnaires les plus exaltées. Le même homme qui, sous la monarchie, répudiait dans ses ouvrages toute affinité avec les républicains, se montre fougueux clubiste et s'efforce de persuader aux masses que la formule phalanstérienne est la République

1. En 1846 et 1847, Eugène Sue était un des auditeurs les plus assidus et les plus fervents des conférences fouriéristes de la rue de Beaune. On le regardait là comme le moraliste par excellence, et Considérant disait: « Le livre le plus moral qui ait paru dans ce siècle, ce sont les *Mystères de Paris*. Fleur-de-Marie est une révolution sociale. » Cette ignoble et scandaleuse épopée était bien digne de leur admiration !

dans toute sa perfection. Il parvient à séduire quelques enthousiastes. Puis, ne se contentant plus du rôle de chef de secte, il se lance dans la carrière politique, grâce à son élection de représentant à l'Assemblée constituante.

Nous n'entrerons pas dans tous ses actes publics, à dater de cette époque ; le détail en serait trop long.

Qu'il nous suffise de rappeler en deux mots les infructueuses tentatives du grand-prêtre du phalanstère pour convertir à la religion de Charles Fourier ses collègues de la Chambre.

La tribune servait de chaire à cet apôtre ambitieux; mais ses discours n'obtenaient pas le moindre succès. Enfin, un jour, on le somme d'expliquer clairement sa doctrine, de dire en quoi elle consiste, quelles en sont les bases positives, et quels résultats elle peut donner, si on la débarrasse du fatras de paroles et des excentricités ridicules dont il l'enveloppe aux yeux du vulgaire. Pressé de mettre son idée à nu, le disciple de Fourier réclame cinq séances de nuit[1] pour accomplir cette tâche, condition *sinè quà non*. La proposition croula sous les rires de l'Assemblée.

A une autre époque, il sollicita du gouvernement le château et la forêt de Saint-Germain, pour y établir un phalanstère modèle, offrant, en cas d'insuccès, de se rendre à Charenton. Les ministres lui répondirent qu'il y avait déjà assez de fous à traiter. Cette réponse lui parut impertinente. Il porta sa requête à la Chambre, où elle reçut un accueil plus brutal encore. Si nôtre fouriériste s'était borné à demander une subvention modeste de quinze cents à deux mille hectares à défricher et à pha-

1. Afin, disait-il, de ne pas apporter d'entraves aux travaux ordinaires de l'Assemblée.

lanstériser en Algérie, l'Assemblée n'y eut peut-être pas regardé de si près ; mais comme il s'agissait de distraire de la fortune publique une valeur immédiatement réalisable de plusieurs millions, on ne lui fit pas même l'honneur de discuter sa proposition. La Chambre passa à l'ordre du jour pur et simple.

Victor Considérant fut un des orateurs les plus excentriques de 1848. Il y avait, un soir, chez Lemardelay, grande réunion de représentants de la Montagne. On s'entretenait de l'attitude des membres de l'Assemblée nouvelle.

— Citoyens, disait Victor, nos neuf cents commis font de triste besogne ! Ils s'arrêtent à la surface politique, au lieu de creuser et de fouiller l'élément social jusqu'au tuf, au lieu de percer avec les sondes de l'observation les couches profondes du peuple.

— Le diable m'emporte ! s'écria grossièrement le citoyen Nadaud, maçon élu par la Creuse, à entendre parler ce gaillard-là, on croirait qu'il demande une république artésienne !

Suivant le celèbre Victor, tous les codes humains étaient faux, par cela même qu'ils existaient.

— Je vous certifie, disait-il, que si la société était établie dans ses conditions normales, elle fonctionnerait d'elle-même, sans cet amas de prescriptions et de restrictions législatives. C'est pourquoi, à ces codes humains, rédigés au hasard, adoptés par convention et maintenus par la force, il faut se hâter de substituer le vrai droit, le droit naturel, le droit *émané de Dieu*, et qui est l'expression des rapports résultant de la nature même des êtres et des choses.

— Pour moi, s'écria un auditeur, je ne demande pas mieux que de suivre ce droit-là. Mais qui viendra nous le

révéler? A quels signes le reconnaîtrons-nous? Ce droit *émané de Dieu* ne serait-il, à vrai dire, qu'une émanation de M. Victor Considérant? Voilà qui serait déplorable!

Et le public d'éclater de rire.

Mais le grand pontife du phalanstère ne se décourageait pas pour si peu. Il expliquait le lendemain, dans un autre endroit, le mystère du travail attrayant.

— Le travail devenu un plaisir, disait-il, en vérité, la proposition sent le paradoxe, et ces deux mots hurlent de se trouver ensemble. Oui, en apparence, mais non en réalité. Car, je vous le demande, le bal n'est-il pas, sans contredit, un plaisir et des plus vifs? Cependant, lorsqu'on y réfléchit, quoi de plus maussade et de plus fatigant que de marcher, courir, sauter toute une nuit dans une chambre? On me payerait cher, je vous le jure, pour me livrer à cet exercice, s'il n'avait avec lui quelque chose qui le rend plaisir. Ce quelque chose, c'est la compagnie de belles jeunes filles, dont chacun se dispute les doux regards; c'est la présence de nos amis, ce sont les douces causeries, c'est la musique encore. Eh bien, ne remarquez-vous pas que tous ces accessoires qui font de la danse, triste travail par lui-même, une chose si pleine d'attraits, nous pouvons les introduire dans nos ateliers? Rien ne nous empêche d'avoir près de nous, au milieu de nos groupes de travailleurs, nos mères, nos amis, nos amantes; rien ne nous empêche encore, dans les moments de fatigue, de nous aider de la musique, de stimuler l'émulation de chacun. Nous pouvons aussi avoir des ateliers propres, convenables, bien aérés, et dès lors, je vous le demande, travailler dans de semblables conditions ne sera-ce pas un plaisir? Quand elles seront réa-

lisées, le travail sera de bon ton; l'oisiveté sera méprisée, et, s'il existe encore des malfaiteurs, soyez sûrs qu'on les condamnera non au travail, mais au repos forcé.

Monsieur Victor se rengorgeait après cette aimable tartine, pensant avoir convaincu l'auditoire, quand un personnage à l'œil moqueur demande la parole. C'est Alfred Darimon, l'ex-secrétaire de Blanqui, passé depuis quelques semaines au service de Proudhon. Il a déjà quelque chose de la logique serrée du maître.

— Permettez-moi, dit-il à Considérant, de réfuter vos sophismes. Quand bien même on pourrait rendre le travail attrayant, j'en serais désolé pour deux raisons : la première, c'est que, tel qu'il est, le travail contribue essentiellement à la dignité et à la moralité de l'homme. J'ajoute qu'il est impossible que le travail, quel qu'il soit, puisse s'accomplir sans attention, c'est-à-dire sans effort, sans fatigue. Le propre de la distraction, de la récréation, c'est de permettre à l'esprit et au corps de se détendre tout à l'aise; le propre du travail, c'est de les contenir, de les fixer, de les appliquer à un même objet. Vous ne changerez point cela. Variez donc, tant qu'il vous plaira, vos exercices; prenez tour à tour, comme le conseille Fourier, la plume, la bêche ou le rabot; travaillez à côté de vos femmes, de vos *génitrices* ou de vos *payesses;* cuisez le pain en cadence, ou faites des bottes au son de la flûte et du flageolet, il arrivera toujours de deux choses l'une : ou les travailleurs auront les doigts et l'esprit à la besogne, et, dans ce cas, les concerts et les conversations dont ils seront entourés ne constitueront pour eux qu'une fatigue de plus, par l'effort qu'il leur faudra faire pour se soustraire à cette distraction; ou bien ils prêteront l'oreille aux bavardages et à la musique, et, dans ce cas, ils ne

feront rien qui vaille. Maintenant, voulez-vous ma seconde raison? La voici. Vos phalanstériens, en supprimant la peine qui accompagne le travail, supprimeraient en même temps la douceur du repos auquel il nous prépare. Le plaisir et la peine ne nous sont agréables et pénibles que par la comparaison que nous faisons de l'un à l'autre. Rien ne serait plus fastidieux que de s'amuser toujours; rien de plus facile à amuser que l'homme laborieux, rien de plus difficilement amusable que celui qui se promène, tout le long du jour, de distraction en distraction.

Notre impartialité d'historien nous force à déclarer que M. Victor ne trouva point de réponse à ces arguments. Il resta bouche close, et l'auditoire le bafoua.

Mais ce grand apôtre était incorrigible, ce qui arrive presque toujours à ceux qui ont trouvé moyen de remplir leur bourse avec une doctrine creuse. Ne s'avisa-t-il pas, un soir, d'aborder la question saugrenue des amours phalanstériennes? Ce fut une bouffonnerie splendide. Il débuta par montrer tous les marmots de la commune sociétaire logés à l'entre-sol, et ayant la faculté de voir *quelquefois* les auteurs de leurs jours, qui peuvent communiquer avec eux ou s'en isoler, suivant leurs convenances.

— Diable! fit un interrupteur, voilà des convenances bien inconvenantes!

M. Victor sourit gracieusement et continua :

— De l'entre-sol, dit-il, dès qu'il est devenu pubère, l'enfant monte au premier. Il entre, si c'est un garçon, dans le quartier des *vestels*, si c'est une fille, dans le quartier des *vestales*. Toutes les jeunes filles resteront parfaitement sages, tant qu'il leur plaira de l'être et qu'au-

cun *vestel* ne leur aura plu. Jusque-là, elles se distinguent en *vierges d'apparat*, en *vierges d'harmonie*, en *vierges de talent* et en *vierges de faveur*.

— Peste! vous aurez donc les onze mille vierges? s'écria le même personnage, en éclatant de rire.

— Citoyen, reprit Victor choqué, *vierge* ici n'est qu'un mot, puisque tout à côté de ces jeunes filles marchent les jeunes garçons qui accomplissent avec elles les fonctions de l'entraînement.

— Oh! oh!

— Et qu'elles prennent pour époux, sans maire, sans notaire, sans curé, passant ainsi du *vestallat* au *demoisellat*.

— Mais pourquoi ce nom de *demoisellat*, et pourquoi pas *mariage?*

— Parce que l'un n'est pas la même chose que l'autre. Le *demoisellat* est un mariage, si vous le voulez; ce n'en est pas un, si vous ne le voulez pas. Etes-vous de la série de *constance*, vous ne choisissez qu'une femme, et vous vivez avec elle jusqu'au tombeau. Appartenez-vous, au contraire, à la série de la *papillonne*, vous laissez demain votre vestale, et vous en allez prendre une seconde, puis une troisième, etc.

— Fort bien! mais si je suis de la série de *fidélité* et que ma femme cultive la *papillonne*, j'entrerai nécessairement dans la série des Sganarelle.

— Allons donc! fit un autre assistant goguenard, pure objection de civilisé! La série que vous dites n'existera pas dans le phalanstère. Tous les époux étant plus ou moins Sganarelle, aucun d'eux ne le sera en définitive, et il n'y aura point de bâtards, puisqu'il n'y aura pas d'enfants légitimes.

— C'est parfaitement clair, dit M. Victor, ne comprenant pas, ou ne voulant pas comprendre qu'on se moquait de ses harangues.

Exposer de pareilles théories, c'est en faire voir le ridicule odieux, l'étrange et déplorable immoralité. Donc, il est superflu de les combattre et de se mettre en frais d'indignation. Il y a quelques années, en Belgique, M. Victor a dit le dernier mot de sa doctrine. Déjà, dans une première conférence, il avait établi ses principes fondamentaux avec la diffusion qui lui est propre; mais les néophytes liégeois n'avaient pas compris du premier coup les développements héroïques de la sensualité sociétaire.

— Tranchons le mot, dit alors Considérant : dans les idées du maître, maigrir est un crime; la fièvre est un blasphème, et la mélancolie un sacrilége. Plus vous pesez, plus vous êtes saint. Soyez gras, joufflu, rose; digérez les truffes et le Clos-Vougeot; prenez des glaces quand il fait chaud, du punch quand il fait froid. Ayez un bon lit de plumes, des tapis sous vos pieds, une bonne voiture, voilà l'élixir de l'évangile phalanstérien.

Notez que ceci est textuel. Nous ne changeons rien au discours de l'apôtre.

Le journalisme satirique faisait bonne justice de ces prédications matérialistes et châtiait de son mieux ces épouvantables extravagances.

Chaque jour voit nos sociaux
Nous octroyer des mots nouveaux.
Hier, c'était le Prudhonisme,
Puis vint le Considérantisme ;
On nous a fait voir l'Échangisme
Et nous nageons dans l'Absurdisme.
Il ne faut pas s'en étonner,
Et nous devons bien pardonner
Aux barbares le Barbarisme.

On vit, un jour, entrer rue de Beaune, une députation nombreuse d'Anglais touristes, empressés de rendre hommage aux gloires du phalanstère. Ils répondirent à une chaleureuse improvisation du grand pontife, en s'écriant :

— Oh ! *retornez-vos ! retornez-vos ! Nos* étions venu pour voir votre *perfectionnement !*

Ils parlaient de la queue phalanstérienne, ornée d'un œil au bout. M. Victor ne put les satisfaire. Il perdit l'estime de ces honnêtes fils d'Albion.

Vers cette époque, le club fouriériste eut l'audace d'imprimer un libelle ayant pour titre : *Jésus-Christ devant le conseil de guerre*. Ce scandaleux factum inspira les strophes suivantes :

A notre Christ — Dieu leur pardonne ! —
Ils se comparent, ces mutins,
A ce Rédempteur qu'environne
L'auréole aux rayons divins.

Ces apôtres des jouissances
Et des systèmes attrayants,
Ils osent au Dieu des souffrances
Offrir leurs impurs *mouvements !*

Quoi ! ces hommes à l'œil farouche,
L'envie et la révolte au cœur,
Et toujours l'injure à la bouche,
Parleraient au nom du Seigneur !

Ces disciples aux mots stériles
Se lapident par leurs écrits ;
Ils causent des saints Évangiles
Comme de leurs *premiers-Paris*.

On n'entendait au vrai Calvaire,
Où brûlait un céleste feu,
Que le bruit saint de la prière,
Qui de la croix montait à Dieu.

Sur leur Montagne, ils hurlent, jurent.
Ceux que l'enfer rejetterait,
Et ces démons se défigurent
Où le Christ se transfigurait.

On peut dire que les prédications infâmes de la *Démocratie pacifique* contribuèrent beaucoup aux sanglantes journées de Juin. Considérant vit s'engager la lutte avec le plus grand calme. Le combat durait depuis deux jours. Paris nageait dans le sang, l'épouvante saisissait tous les cœurs. Une dizaine de personnes, réunies aux bureaux du journal, s'entretenaient de ces événements affreux. C'étaient des adeptes pour la plupart. On entendait le canon gronder, la fusillade retentir. Victor, seul, paraissait indifférent et froid.

— N'est-ce pas horrible, lui dit un de ses disciples, de songer que des êtres humains, à propos d'idées, chimériques peut-être, s'égorgent avec une telle fureur? Cela ne vous émeut donc point?

— Vous ne serez jamais qu'un enfant! répondit le maître en haussant les épaules. Ne reconnaissez-vous pas la théorie de l'attraction passionnelle? Ceci en est l'application pure et simple. Deux passions opposées s'entrechoquent et se brisent : laissez faire!

Tôt ou tard, l'opinion devait détruire et replonger au néant les sectes impures, qui avaient l'outrecuidance de vouloir substituer à notre civilisation chrétienne, dans l'intérêt de quelques ambitieux, une forme de société nouvelle, au risque d'ouvrir pour nous des abîmes. Une réaction s'opéra chez les hommes sages. Ils se reconnurent et se rallièrent. Bientôt le socialisme phalanstérien s'éteignit sous l'indifférence; les prosélytes ne vinrent plus, et la caisse se vida. Néanmoins l'industrie du chef de

cette église mourante la soutint quelque temps encore. Grâce à son journal et à une affiliation de plus en plus directe aux membres de la Montagne, Considérant parvint à se faire élire de nouveau à l'Assemblée législative. Mais son séjour y fut de courte durée. On le vit tout naturellement prendre part à la conspiration du 13 juin, après l'insuccès de laquelle il se réfugia chez nos bons alliés d'outre-Manche. La Cour de Versailles le condamna par contumace à la déportation. Privée de son pilier fondamental, la *Démocratie pacifique* agonisa jusqu'au 2 décembre, et mourut.

Sur les rives de la Tamise, monsieur Victor parvint à faire de nouvelles recrues pour l'idée fouriériste.

Un Anglais, Albert Brisbane, consentit à l'accompagner au Texas et à payer de ses deniers une nouvelle expérimentation phalanstérienne aux environs de la rivière Rouge, où le gouvernement de l'Union américaine leur concéda gratis douze à quinze mille acres de terrain. Ce dernier essai eut encore des résultats plus décisifs que les précédents. Il ne dura que cinq mois et dévora un million.

Dans tous ces cataclysmes financiers, monsieur Victor ne compromet pas sa fortune personnelle. Il capitalise ses rentes et recueille çà et là des legs splendides, que lui font, en mourant, quelques adeptes têtus.

CORMENIN

Louis-Marie de Lahaye de Cormenin est né à Paris, rue Saint-Lazare, le 6 janvier 1788. Cet illustre auteur de pamphlets appartient à une ancienne famille de robe, originaire de la Bresse. Aux environs de Montargis, on peut voir encore le château de Cormenin, vieille résidence du temps de la Fronde, où les ancêtres de Louis-Marie bravaient à distance la reine Anne et son ministre, en lisant la *Mazarinade* ou en chantant les couplets séditieux attribués au coadjuteur. M. de Cormenin père, lieutenant-général de l'amirauté, prit part au grand mouvement national de 1789, comme membre de l'assemblée de la noblesse. Il signa le *Cahier des pouvoirs et instructions du haut bailliage de Montargis,* cahier où se consignait le vœu de certaines réformes aussi utiles que justes. En feuilletant les procès-verbaux de cette assemblée préliminaire, nous y trouvons, à la date du 22 mars de l'année susdite, un discours de M. de Lahaye de Cormenin, dans

lequel il s'élève avec force contre l'institution de la loterie, « cet impôt de séduction, disait-il, qui va chercher dans les replis de l'âme humaine le germe de l'avidité et le goût des chances aléatoires, deux des plus mauvais instincts de notre nature, qu'il faudrait tendre à étouffer, tandis qu'au contraire il les cultive, les développe et les arme contre le genre humain, en lui faisant espérer et prévoir avec délices un gain énorme, résultat du hasard. « La loterie, ajoutait l'honorable député de la noblesse, joue contre nous à coup sûr et nous immole, après nous avoir corrompus. » M. de Lahaye de Cormenin s'éleva de toutes ses forces contre le système antinational et pusillanime de l'émigration. Pendant la Terreur, il ne quitta point ses terres, vécut dans la retraite, et ne fut pas inquiété, malgré sa qualité de ci-devant.

Le dix-huitième siècle se fermait au fracas du canon, lorsque le héros de ce petit livre fut envoyé à l'école Centrale de Paris (collége Louis-le-Grand). Ce fut d'abord un écolier paresseux et dissipé. Ses maîtres l'accablaient de pensums et de punitions de tout genre, sans le rendre studieux et docile. On manqua plus d'une fois de le renvoyer à ses parents comme un incorrigible démon.

Néanmoins, avec l'âge, l'amour du travail lui vint. Servi par une intelligence extraordinaire, il eut bientôt regagné le temps perdu. Des rangs les plus infimes de la tourbe scolaire, *profanum vulgus*, on le vit, presque sans transition, passer au banc d'honneur des bons élèves. Dès cette époque, la vocation du futur écrivain se révéla par la supériorité de ses compositions françaises. Il écrivait en vers avec une facilité prodigieuse, et, malgré sa vive imagination, les études philosophiques n'eurent pas un moindre attrait pour lui. Dans les deux

dernières années qu'il passa sur les bancs, il obtint au concours général des lycées impériaux un prix de logique et un accessit de discours français. Quoique médiocre latiniste, il aimait les poètes de l'ancienne Rome et lisait leurs œuvres, surtout celles d'Horace. Au sortir du collége, il étudia le droit et reçut, en 1807, son diplôme d'avocat. Napoléon laissait le barreau rassembler ses membres dispersés et se reconstituer lui-même. Louis-Marie fut une des premières recrues que fit la vieille corporation de Saint-Yves, renaissant de ses cendres après l'extinction du bûcher révolutionnaire.

Toute la jeunesse de l'Empire était fanatique de gloire. On l'organisait militairement dans les lycées, on l'élevait au son du tambour, on ne manquait pas de lui lire les magnifiques bulletins de nos conquêtes : aussi Louis de Cormenin, comme tous ses condisciples, professait le plus ardent enthousiasme pour Napoléon.

Vers 1810, il publia une ode à la louange du grand homme. Cette flatterie poétique lui ouvrit l'entrée de la carrière administrative. Il fut attaché au Conseil d'Etat, en qualité d'auditeur, bien qu'il n'eût point encore fini son stage et n'eût jamais plaidé la moindre cause civile ou correctionnelle. M. Hochet, que nous verrons plus tard intervenir dans les débuts de Saint-Marc Girardin, et qui savait reconnaître les capacités véritables, désigna le nouvel auditeur pour faire partie du comité du contentieux. Louis de Cormenin entrait alors dans sa vingt-deuxième année. Bien qu'il se montrât fort assidu aux séances du grave conseil, il continuait, pour nous servir du style du temps, à cultiver les Muses et à gravir les élévations sacrées du Parnasse. Afin que nos lecteurs ne conservent là-dessus aucun doute, ouvrons le *Mercure de*

France du mois de mars 1812. Voici une pièce de vers adressée à la nymphe de Blanduses, et signée : L. M. de Cormenin, *auditeur au Conseil d'État*. Nous en citons quelques strophes :

O fontaine sacrée, ô toi qui me vis naître,
Nymphe de ce beau lieu,
Il faut nous séparer, et je te dis peut-être
Un éternel adieu.

Vespasien m'enlève à mon humble fortune;
Belle nymphe, je pars.
Que la pourpre des cours va paraître importune
A mes tristes regards !

Quand les Muses en deuil loin de Rome exilées,
S'enfuyant aux déserts,
Sur le penchant des monts, dans le creux des vallées,
Soupiraient leurs concerts,

Tu me vis rechercher, ô Nymphe de Blanduses,
Loin de la cour des rois,
La fraîcheur de tes eaux, le doux loisir des Muses,
Le silence des bois.

Je cachais mon bonheur dans la vallée obscure,
Et, du monde oubliés,
Tous mes jours s'écoulaient comme cette onde pure
Qui s'enfuit à tes pieds.

Certes, voilà de la belle et bonne poésie de l'Empire. Son cachet n'est pas douteux. L'*Almanach des Muses* de 1813, dans le quarante-neuvième volume de sa collection, jugea convenable de reproduire ce chef-d'œuvre de versification, l'intitulant : *Adieux de Gallus à la nymphe de Blanduses*. Dussault en rendit compte dans le *Moniteur*, et M. Rolle, « bibliothécaire de la ville [1], » l'apprécia dans

1. Jamais il ne manquait d'ajouter cette qualification à sa signature. C'est le père du critique Hippolyte Rolle.

ces termes pleins de pompe : « On reconnaît ici l'école des anciens. Quel naturel ! quelle fraîcheur ! que ce style est doux et harmonieux ! et que ces stances tombent avec grâce ! Nous sommes devenus difficiles et même un peu dédaigneux. Des poètes se sont fait, dans le temps, une assez grande réputation avec un petit nombre de stances qui ne valaient point celles-là. »

Le *Mercure*, dans ses numéros du 8 et du 22 août 1812, publia du jeune auteur deux autres pièces ayant pour titre : *Le Vieillard polonais* et l'*Ombre de Sobieski*. Un souffle généreux et sympathique pour la Pologne animait ces morceaux passablement guindés de facture. En ce temps-là notre scepticisme railleur n'avait pas encore approfondi le caractère des exilés polonais et trouvé le motif de ne plus compatir que médiocrement à leur infortune. Jamais on ne manquait, au commencement d'un repas, de porter un toast aux *Polonais* et aux *Dames*. Henri Monnier, qui nous a tant fait rire, en laissant tomber des lèvres pédantes de M. Prud'homme ces mots célèbres : « Les Polonais sont une bien belle nation, mais un bien sale peuple ! » Henri Monnier lui-même était alors affublé par l'auteur de ses jours d'un petit costume de lancier polonais. Nous avons vu cet enthousiasme reparaître, et nous le verrons encore s'éclipser.

M. de Cormenin recueillit, l'année suivante, les diverses pièces qu'il avait éparpillées dans les journaux, et en forma un volume qui parut sous ce titre : *Odes, par M. de Cormenin, auditeur au Conseil d'État :* Paris, chez Bailleul, imprimeur-libraire, rue Helvétius, n° 71. A propos de cette publication, M. Rolle, bibliothécaire de la ville, revient sur le compte de notre poète [1]. « J'avais dis-

1. *Mercure de France*, 18 septembre 1813.

tingué, dit-il, une ode de M. de Cormenin, pleine de naturel, d'harmonie, et remarquable surtout par l'élégance, la douceur et l'heureuse mollesse du style. Il m'avait semblé néanmoins que toutes les parties de cette production si digne d'éloges n'étaient pas égales en mérite; j'avais cru même y trouver un certain vague dans les idées. J'apprends que ces observations, dictées par le vif intérêt que m'avait inspiré le talent de l'auteur, l'ont engagé à supprimer la moitié de son ode et à la faire imprimer telle qu'elle se trouve dans le petit recueil que j'examine en ce moment. Dirai-je que M. de Cormenin me paraît avoir été trop sévère? Les strophes qu'il a conservées forment un tout à peu près irréprochable; mais ceux qui connaissent la pièce telle qu'elle était d'abord regretteront, je crois, ce qu'elle perd plus qu'ils n'applaudiront à ce qu'elle gagne. Les *Adieux de Gallus à la nymphe de Blanduses* formaient, dans la première leçon, une allégorie complète et assez développée; l'auteur a supprimé ces développements dont quelques-uns pouvaient sembler un peu vagues. Il en résulte que l'ouvrage, moins répréhensible dans les détails, est devenu plus commun, moins lyrique dans l'ensemble, et peut-être sont-ce aujourd'hui des stances charmantes plutôt qu'une ode. Il faut que M. de Cormenin se soit armé d'une sévérité bien cruelle pour sacrifier des vers tels que ceux-ci :

Mais quoi! de nos guerriers l'impatient courage
S'arrache aux doux repos,
Et sur les bords lointains de l'Euphrate et du Tage
Court planter nos drapeaux.

Et moi, lâche Romain, sur mon lit de fougères
Je perdrais mes beaux jours
A chanter les sylvains, les dryades légères
Et les molles amours!

Le cygne, jeune encor, de son aile craintive
Rase à peine les flots,
Et de sa faible voix le son meurt sur la rive,
Oublié des échos.

Bientôt il prend l'essor, et d'une aile puissante,
S'élevant dans les cieux,
Fait monter de ses chants la douceur ravissante
A l'oreille des dieux, etc.

« Je regretterais vivement, poursuit M. Rolle, bibliothécaire de la ville, la perte de ces stances harmonieuses et de la *plus aimable poésie* (sic) ; je regretterais surtout d'avoir été à mon insu la cause du changement que l'auteur a fait subir à sa composition, s'il était moins aisé de la rétablir en son premier état, telle qu'un heureux talent, une émotion douce et vraie l'avaient inspirée au poète. »

Excellent M. Rolle père ! On n'a jamais vu d'homme aussi chagrin de la portée et du résultat de ses observations. C'est un *critique à remords*, variété perdue depuis, et déjà si loin de nous qu'elle ressemble à une curiosité paléontologique.

Notre jeune poète n'eut pas le temps de suivre les conseils du bienveillant Aristarque. Le colosse impérial chancelait sur sa base, et la bucolique n'était plus possible sous les nuages sombres qui couvraient l'horizon. 1813, année fatale et chargée de désastres, allait finir. Epuisée d'hommes, la France devait en chercher encore dans ses générations presque éteintes. On expédiait dans les vingt-six divisions militaires des sénateurs et des conseillers d'État, flanqués de maîtres des requêtes et d'auditeurs. Napoléon chargeait ces commissaires exceptionnels d'accélérer : 1° les levées de la conscription; 2° l'habillement, l'équipement et l'armement des troupes; 3° le complètement

et l'approvisionnement des places de guerre, destinées à mettre obstacle à l'envahissement du territoire, qui menaçait d'être prochain; 4° la rentrée des chevaux requis pour le service de l'armée; 5° la levée et l'organisation des gardes nationales sur toute l'étendue de l'Empire.

M. de Cormenin fut adjoint au sénateur Cochon, comte de l'Apparent, envoyé dans la vingtième division militaire, dont le chef-lieu était Périgueux. Nécessairement le jeune auditeur ne joua dans cette mission qu'un rôle secondaire, et ce rôle n'a point laissé de traces. Quand il revint, les Bourbons étaient aux Tuileries. Il crut devoir se rallier sans hésitation au régime nouveau.

Cette conduite lui valut la sympathie des rois légitimes. On nomma notre ex-auditeur maître des requêtes surnuméraire, par l'ordonnance du 5 juillet 1814, qui reconstituait le Conseil d'État.

Louis de Cormenin, à l'époque des Cent-jours, n'accepta de l'Empereur aucune fonction administrative et se démit de son titre, mais sans prendre la route de Gand, comme M. Guizot, pour donner à Louis XVIII des preuves éclatantes de fidélité. Jugeant même que la question essentielle était alors d'assurer l'indépendance du territoire, sauf à délibérer ensuite, il envoya cinq cents francs au ministre de la guerre pour l'équipement des gardes nationaux de province, qui manquaient d'armes, et se rendit à Lille, en qualité de volontaire, afin de prendre part de sa personne à la défense de la place. Il avait alors vingt-sept ans. Après Waterloo, notre maître des requêtes démissionnaire revint à Paris, où le roi lui tint compte de son refus de service dans l'administration, beaucoup plus sans doute que d'un acte de patriotisme, dont l'exemple, s'il eût été général, aurait mis obstacle au rétablissement

définitif de la branche aînée. Par ordonnance du 24 août 1815, contresignée du garde des sceaux, ministre secrétaire d'État au département de la justice, baron Pasquier, M. de Cormenin fut nommé maître des requêtes au comité du contentieux.

Nous le voyons, à dater de ce jour, se consacrer d'une manière active et presque absolue à l'étude des questions de droit administratif les plus sérieuses. Quelques ouvrages, témoignant de ses travaux pleins de conscience, lui assignèrent un rang distingué dans le corps dont il faisait partie. Le premier de ces ouvrages qui a pour titre : *Du Conseil d'État, envisagé comme conseil et comme juridiction dans notre monarchie constitutionnelle*, fut publié, sous l'anonyme, en 1818. L'auteur demandait que, pour donner des garanties aux particuliers dans la distribution de la justice administrative, une Cour spéciale fût organisée par une loi, avec les conditions de l'inamovibilité de ses membres, de la défense orale et de la publicité des audiences, pour qu'on y portât l'appel des arrêtés des conseils de préfecture, des décisions des ministres, et des actes des préfets excédant la compétence de leurs pouvoirs. Dans un second livre, à la date de la même époque, également publié sans nom d'auteur, et qui s'intitule : *De la responsabilité des agents du gouvernement, et des garanties des citoyens contre les décisions des ministres et du Conseil d'État*, M. de Cormenin demande des garanties contre le Conseil d'État lui-même. Enfin il donne, en 1822, la première édition de son œuvre la plus remarquable et la plus importante. Nous parlons des *Questions de droit administratif*[1], dont

1. Deux volumes in-octavo.

les éditions postérieures sont intitulées simplement : *Droit administratif*. C'est le fruit de douze années de réflexion et de pratique. Sous ce titre modeste, M. de Cormenin embrasse l'universalité des matières contentieuses. On a justement loué la méthode de l'auteur dans ce travail. Il y révèle un talent merveilleux de déduction et d'analyse. Rien n'égale, sur ces pages savantes, la vigueur de sa dialectique, la solidité de sa doctrine et la fécondité de ses solutions. « Ce livre, a écrit M. d'Audiffret, fait autorité devant les tribunaux, les cours royales, le Conseil d'État et même devant la Cour de cassation qui, plusieurs fois, en a confirmé la doctrine. » Nous devons le dire, parce que notre habitude n'est pas de marchander l'éloge, quand un homme en est digne. M. de Cormenin a créé et constitué la science de cette branche du droit que les professeurs enseignent de nos jours, dans des chaires spéciales, et qui, avant l'illustre écrivain, était presque ignorée parmi nous. « Personne plus que moi, disait un jour M. Dupin à la tribune de la chambre des députés, ne rend justice aux lumières et à la rectitude d'esprit de notre honorable collègue [1]. C'est principalement dans ses ouvrages que j'ai pu prendre quelques notions de ce qu'on appelle le droit administratif. »

La branche aînée récompensa les services de M. de Cormenin par des distinctions, gage du brillant avenir que sans doute elle lui réservait. Mais cet avenir fut retardé par l'utilité même de sa présence au Conseil d'État. On craignait de se priver d'un homme dont la science devenait là chaque jour plus indispensable, en l'appelant à quelque autre carrière, où l'avancement aurait été pour

1. M. de Cormenin.

lui plus rapide. Tout gouvernement s'appuie sur l'égoïsme et en fait une loi de son existence, vérité bonne à dire, si elle n'a jamais été dite.

Louis de Cormenin se maria. Sa Majesté Louis XVIII lui fit l'honneur de signer à son contrat de mariage et le créa baron. Plus tard, en janvier 1826, Charles X le gratifia d'une croix d'officier de la Légion d'honneur [1], et l'autorisa par lettres patentes à créer un majorat au titre héréditaire de vicomte, conditions auxquelles l'impétrant satisfit deux ans après, en 1828.

« Un biographe radical, écrit Loménie, a essayé de justifier M. de Cormenin de ce dernier fait, en disant qu'il avait cédé aux suggestions d'une famille aristocratique, à laquelle il s'alliait. Or, cette famille aristocratique est tout simplement celle d'un riche notaire de Paris, M. Gillet. S'il y avait nécessité de justification, celle-là serait donc mauvaise. Quant à moi, je ne vois rien à justifier dans ce fait. M. de Cormenin était alors, au vu et au su de tout le monde, légitimiste, point ultrà, mais malheureusement légitimiste. Il suffit de lire le *Moniteur* pour ne conserver là-dessus aucun doute. Servant un pouvoir aristocratique, M. de Cormenin a accepté un majorat et des titres. Devenu radical, il s'est empressé de renoncer publiquement à ses titres et de révoquer son majorat. Tout cela est fort logique à mon sens. Mais ce qui l'est moins, c'est que M. de Cormenin ait jugé à propos de sacrifier en holocauste, sur l'autel de la liberté, une croix d'officier de la Légion d'honneur très-légitimement gagnée. J'avoue que ce dernier sacrifice me paraît une superfétation. »

1. Il était chevalier depuis l'Empire.

Si indulgent pour le légitimiste devenu radical, Loménie le serait sans doute encore pour le radical devenu bonapartiste. Mais passons.

Il n'était pas d'usage, sous les rois de la branche aînée, de publier les lettres patentes qui conféraient soit l'anoblissement, soit un majorat. Ce fut seulement après la révolution de Juillet que le public eut connaissance des faveurs sollicitées et obtenues de Louis XVIII et de Charles X par M. de Cormenin. Celui-ci, contre toute attente, se déclarait adversaire systématique et implacable de la dynastie d'Orléans. Aussitôt les écrivains ministériels de fouiller dans le passé de l'homme et de chercher les détails biographiques capables de le déprécier aux yeux des démocrates, qui lui ouvraient les bras avec effusion et l'appelaient grand citoyen, parce qu'il était l'ennemi personnel de Louis-Philippe. Voilà chez nous comment les partis argumentent.

N'anticipons pas sur les événements, et suivons M. de Cormenin pendant les dernières années de la Restauration. En 1828, il jugea convenable de se présenter aux électeurs du Loiret, département où se trouvent en grande partie ses propriétés. Déjà son nom était dans toutes les bouches, grâce à sa dialectique puissante et à son incontestable talent d'écrivain. Les votes coururent au-devant de ses désirs. Elu par le collége d'Orléans, il vint prendre place à la Chambre sur les bancs du centre gauche, à côté de Casimir Périer, de Sébastiani et de M. Dupin. Tout d'abord il marqua son opposition de la manière la moins équivoque, ce qui témoignait chez lui d'une assez curieuse indépendance, eu égard à sa position de fonctionnaire. Néanmoins cette opposition fut dynastique et modérée.

M. de Cormenin n'abordait pas souvent la tribune. L'auteur du *Livre des Orateurs* n'est point orateur. Il venait, à de rares intervalles, lire quelques discours écrits, et bien écrits, qui obtenaient un grand succès parmi ses collègues. En même temps il publiait des œuvres d'une polémique passablement acerbe sur les sinécures et les cumuls. De méchantes langues assuraient que, si les ministres lui eussent offert une ou deux de ces sinécures et l'eussent mis en position de cumuler lui-même, il n'aurait pas montré cette rancune subite au pouvoir. Mais les méchantes langues en disent bien d'autres.

Toujours est-il que les pamphlets de notre député commençaient à rendre son nom populaire. A chaque instant, la modération dont il avait d'abord donné la preuve à la Chambre, faisait place à une hardiesse incroyable, et tout à coup, dans la session de 1829, le 14 avril, M. de Cormenin prononça le discours le plus caractérisé comme violence, que, de date constitutionnelle, on ait jamais entendu. C'était une sorte de réquisitoire lancé contre les hommes et les choses du système de la restauration. Le radicalisme commençait à gagner notre héros.

M. de Martignac, ce charmant esprit, ce ministre si bien intentionné, si rempli de bienveillance, qui, certes, aurait sauvé le trône, si on lui eût permis d'obéir aux inspirations de son cœur, M. de Martignac, vivement ému, répondit en ces termes à Cormenin :

« — Le discours que vous venez d'entendre, Messieurs, exige une réponse. D'abord, je ne crois pas nécessaire de justifier la restauration du trône légitime des étranges accusations formulées contre elle. Non, je le déclare, on ne croira pas en France qu'on ait pu signaler ces quinze

années comme une ère d'iniquité, de trahison et de banqueroute ! On énumère, avec une complaisance incompréhensible pour moi, de prétendues violations d'engagements sacrés. Eh bien ! je crois pouvoir soutenir que le crédit public, que la prospérité du royaume, que la confiance dont le gouvernement du roi est entouré, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, répondent sans mon secours à de semblables allégations. Je certifie que le règne de Louis XVIII et le règne de Charles X n'ont pas besoin d'être justifiés aux yeux de la France ! »

Or, c'était mal défendre le gouvernement royal que de rester ainsi dans de vagues généralités. Face à face avec cet orateur audacieux, avec ce puritain intraitable, Martignac aurait dû tout simplement arguer contre lui de son titre de maître des requêtes. Il est défendu de signaler à l'animadversion du pays un ordre de choses gouvernemental dont on est l'un des rouages. La conscience publique n'admettra jamais qu'on puisse toucher le salaire d'un pouvoir quelconque, et en même temps s'arroger le droit de le calomnier, de le vilipender, de l'attaquer soit sourdement, soit à ciel ouvert. C'est immoral. Une pareille conduite offusque la bienséance, la délicatesse et presque l'honneur. Tout fonctionnaire qui ne *fonctionne* pas comme une machine inintelligente, — et tel n'était point le cas de M. de Cormenin, — se sépare d'un gouvernement qu'il n'estime plus, avant de le rendre victime de ses attaques. Ainsi le veut la probité.

Nous savons que ce n'est point là le système des frères et amis. Ces honnêtes démocrates ont refait la morale, comme tout le reste, à leur usage. Ils ont décidé qu'on peut sans scrupule mendier les faveurs d'un despotisme quelconque, du moment que c'est *pour le bon motif*, et

sous la réserve faite *in petto* de le trahir à la première occasion.

— Bah ! c'est autant de pris sur l'ennemi ! disent ces bons citoyens, essentiellement voraces de leur nature.

Ils réussirent à faire partager un instant ce système à l'homme dont nous écrivons l'histoire, et qui probablement alors ne les connaissait qu'à demi. A partir de sa lutte parlementaire avec M. de Martignac, l'opposition de Cormenin devint si fougueuse, nous dirions presque si aveugle, que, dans la séance du 8 juillet suivant, il vota, lui quatre-vingt-quinzième, contre le budget des dépenses, et, dans celle du 15 du même mois, lui cinquante-cinquième, contre le budget des recettes. Comme chacun le sait, on ne tarda pas à tomber de Martignac en Polignac, et M. de Cormenin vota, au mois de mars 1830, la fameuse adresse des deux cent vingt-un, qui provoqua la dissolution de la Chambre.

Orléans, par un vote presque unanime, le réélut au mois de juin de la même année. Il se disposait à venir à Paris avec son nouveau mandat, lorsque les journées de Juillet éclatèrent comme une mine sous la dynastie frappée d'épouvante.

Loménie prétend que, dans une réunion particulière de membres du Conseil d'État, Cormenin se prononça très-énergiquement pour la royauté du duc de Bordeaux. C'est possible. En ce moment son rôle était analogue à celui de l'enfant mutin qui pleure sur le jouet qu'il a brisé.

Le 7 août donna le signal de plusieurs démissions exemplaires. Celle de M. de Cormenin fut du nombre. Il refusa de s'associer à l'usurpation de pouvoirs commise par les députés, lorsqu'ils offrirent le sceptre à Philippe d'Orléans, au mépris des droits inconstestables du petit-

fils de Charles X. « En arrivant à la Chambre, dit M. Bérard, dans ses *Souvenirs de la Rochelle de 1830*, je rencontrai dans un couloir Cormenin qui venait de donner sa démission. Le motif de cette démission était l'absence d'un mandat régulier pour ce que nous allions faire. Ce scrupule de conscience était assurément respectable; mais, dans le cas où nous l'eussions tous éprouvé, que fût devenue la tranquillité du pays ? »

Ce qu'elle fût devenue, ô doctrinaire myope ? elle eût probablement été rétablie pour toujours. Si Louis-Philippe, cédant aux instincts ambitieux qui, depuis deux siècles, aveuglaient sa race et la jetaient sur le chemin de l'usurpation, ne s'était point hâté de ceindre le diadème que lui proposait une Chambre sans pouvoirs, et avait demandé l'assentiment du peuple, il est à présumer qu'il eût obtenu, dans les comices, une majorité respectable, et l'on aurait pu constituer une république honnête, fondée par tous et pour tous sur des éléments d'ordre et de repos. Mais prince et députés s'unirent pour inaugurer le règne de la caste bourgeoise. Ils le croyaient inébranlable, un souffle l'effaça de l'histoire.

En même temps qu'il donnait sa démission de député, M. de Cormenin résignait sa place au Conseil d'État. Sa conduite alors fut réellement dictée par le sentiment bien compris de ses devoirs. S'étant représenté devant les électeurs d'Orléans avec une profession de foi légèrement empreinte de vague, ceux-ci ne lui renouvelèrent plus leur mandat. Il fut élu postérieurement au mois d'octobre par le collége de Belley.

Tout d'abord, l'attitude de M. de Cormenin ne trahit pas ses projets hostiles envers le roi des barricades. Il ne leva le masque, décidément, que le 30 août 1831, après la

dissolution de la Chambre, et par une lettre adressée au *Courrier français*, dont il était depuis longtemps un des principaux actionnaires. Ce manifeste posa les fondements de sa popularité radicale. Il déclara que tout ce qui s'était fait depuis le 7 Août de l'année précédente, était attentatoire à la souveraineté du peuple, et devait être, par conséquent, regardé comme nul et non avenu. Dès ce jour, il obéit sans réserve à sa vocation, à ses goûts, à sa nature : il était pamphlétaire, et pouvait dire avec Francaleu de la *Métromanie :*

Or, j'avais quarante ans quand cela m'arriva.

Pour ce qui est de son fameux pseudonyme de Timon, voici comment il fut amené à le prendre. Un jour, Sarrans lui demande des articles pour la *Nouvelle Minerve,* et Cormenin propose les portraits des principaux orateurs de la Chambre. Au moment de signer la première de ces silhouettes, il hésite et déclare qu'il est impossible de faire à ses collègues, face à face, la blessure du nom propre. Alors Sarrans lui cherche un nom supposé et lui impose celui du fameux misanthrope d'Athènes.

Donc, notre écrivain commence à peindre dans ce journal tous les orateurs vivants. Après les exemples, il trace les préceptes de l'éloquence délibérative dans les différents genres; puis, trouvant la galerie trop étroite et voulant l'élargir, il augmente le nombre de ses cadres et peint successivement la physionomie oratoire de la Constituante, de la Convention, de l'Empire et de la Restauration, dans les figures illustres de Danton, de Robespierre, de Napoléon, de Villèle, de Serres, de Manuel, de Foy, de Benjamin Constant, de Royer-Collard, de Marti-

gnac, etc. Ces études réunies ont formé le beau *Livre des orateurs*.

Malgré le mérite incontestable de l'ouvrage, la critique y signale d'assez nombreux défauts. Ainsi, par exemple, on reproche à l'auteur, et on lui reproche avec raison, de traiter souvent la langue et la grammaire avec une familiarité trop aristocratique. Il affecte aussi trop visiblement d'imiter la manière de Brantôme et de Montaigne, et confond la langue du temps de Louis XIII avec celle du XVIe siècle, anachronisme impardonnable et qui choque d'autant plus que, l'instant d'après, on voit reparaître la phrase nombreuse du rhéteur de l'époque impériale.

Pendant les dix-huit années du règne de Louis-Philippe, M. de Cormenin se condamna stoïquement, à la Chambre, au mutisme le plus absolu. Il se bornait à jeter dans l'urne sa boule noire, à chaque mesure proposée par le gouvernement.

En 1831, la discussion du budget lui inspira ses fameuses *Lettres sur la liste civile*. Le ministère avait proposé de fixer à dix-huit millions la dotation annuelle de la couronne, et la Chambre, trouvant ce chiffre exagéré, le fit réduire à douze. C'était le soufflet le plus rude que l'on pût appliquer sur la joue du Système. En cette circonstance comme en beaucoup d'autres, le cabinet manqua complétement de dignité. Il s'empressa de fournir à la Chambre le compte minutieux, détaillé par francs et centimes, des divers services de la maison du roi, afin de justifier le chiffre de l'allocation réclamée. Certes, il y avait autant de bassesse à entrer dans ces détails que de mesquinerie et de platitude à les discuter.

Dans ses *Lettres sur la liste civile*, M. de Cormenin sut donner aux lieux communs et aux phrases déclama-

toires de l'opposition un tour original et piquant; il en rajeunit la forme à l'aide d'un style leste, incisif, pittoresque, mais trop évidemment calqué sur celui de Paul-Louis, cet autre pamphlétaire qui lui servit de modèle et qu'il ne fera point oublier.

Notre écrivain ne tarda pas à obtenir un nouveau succès de scandale par un second pamphlet qui eut pour titre : *Très-humbles remontrances de Timon, au sujet d'une compensation d'un nouveau genre, que la liste civile prétend établir entre quatre millions qu'elle doit au Trésor et quatre millions que le Trésor ne lui doit pas*. L'effet de ce brûlot fut tel que le Système recula devant les clameurs générales et ne donna pas suite à ses réclamations. Faute sur faute, sottise sur sottise.

On ne fait plus depuis longtemps le calcul du tirage des diverses brochures de M. de Cormenin. Quelques-unes sont arrivées à leur cinquantième édition, c'est-à-dire qu'il s'en est vendu cinquante mille exemplaires, car l'auteur n'a jamais consenti à ce qu'on tirât plus de mille exemplaires à la fois de ses divers ouvrages. Quand ce millier se trouvait épuisé, son plus grand plaisir était de reprendre à nouveau son travail, aiguisant et affilant de plus belle ses phrases acérées, et y ajoutant des considérations empruntées aux faits du jour. Communiquées à l'avance aux feuilles radicales qui les citaient *in extenso*, ces additions devenaient un excellent mode de publicité, qui ne coûtait rien à Pagnerre.

Une justice à rendre à l'auteur, c'est que la vente de ses pamphlets fut employée par lui en œuvres de bienfaisance. Spéculation de popularité! disent les sceptiques. N'importe, nous aimons ces spéculations-là. Soyez certain que les juifs de notre siècle n'en feront jamais de pa-

reilles. Ce fut ainsi qu'en 1845 M. de Cormenin fit don à la ville de Montargis de cinq cents francs de rentes sur l'État, pour la fondation d'un prix de vertu. Le capital de cette rente venait du produit de son pamphlet intitulé : *Questions scandaleuses d'un Jacobin au sujet d'une dotation*. Il s'agissait de la dotation réclamée pour monseigneur le duc de Nemours, une des plus lourdes bévues du règne de Louis-Philippe. Au moins servit-elle à quelque chose !

M. de Cormenin jouissait depuis douze ans d'une immense popularité dans le parti démocratique ; mais il lui arriva tout à coup de blesser de la manière la plus grave les convictions des frères et amis, à propos de la nature des rapports qui doivent exister entre l'Église et l'État. Toutes les idées qu'il essaya de faire prévaloir là-dessus, au lieu d'être comprises, comme l'application logique du système de liberté, scandalisèrent nos démocrates et excitèrent contre lui les plus injurieux soupçons. Il pensait qu'en recevant de l'État un salaire, le clergé n'abdique pas, pour cela, toute indépendance, parce qu'il sert Dieu avant de servir le roi ; il ne voulait pas que, sous prétexte de faire la guerre aux doctrines ultramontaines, on modelât l'église gallicane sur l'église anglicane. Aussi prit-il la défense de l'évêque de Clermont et s'opposa-t-il à ce que l'enseignement des séminaires fût soumis à la surveillance de l'Université. Le jour où l'on réclama l'expulsion des jésuites, il publia ses deux célèbres brochures, *Oui et non* et *Feu ! feu !* qui lui enlevèrent décidément toute popularité parmi les républicains. Pour avoir osé confesser la foi catholique, apostolique et romaine, il faut voir comme on le traita. Nous avons sous les yeux les notes de la quatorzième édition de *Feu ! feu !* Elles

contiennent les lettres anonymes, les menaces et les injures qui l'assaillirent de toutes parts. Ces nobles démocrates oubliaient le refrain du chansonnier :

Qu'on puisse aller même à la messe,
Ainsi le veut la liberté !

Dans leur colère, ils écrivaient à M. de Cormenin des lettres de ce genre :

« Timon !

« Vous avez perdu toute espèce de popularité ! Vos *Oui et non* font horreur. C'est dégoûtant ! c'est honteux ! c'est odieux ! Vous déshonorez votre plume ! »

Quelques autres affectaient dans leur éloquence épistolaire plus de laconisme encore :

« Timon ! le peuple vous renie !

« Vous êtes un jésuite.

« Infamie ! ! ! »

Mais voici l'épître la plus curieuse. On la trouve dans le même recueil de notes, et Cormenin n'a point hésité à la rendre publique.

« Monsieur,

« Je crois devoir vous prévenir qu'il circule en ce moment, sous votre nom, un ignoble libelle, intitulé *Oui et non*, au sujet, etc... Vous vous devez à vous-même, vous devez à tous ceux qui ont lu vos ouvrages, qui vous ont aimé et respecté à cause de votre cœur et de votre génie, de réclamer contre ce livre qu'on veut faire passer sous votre nom, contre ce livre absurde et ridicule, contre ce livre qui donne un si sanglant démenti à tout

votre passé. Non, monsieur, vous n'avez point écrit ces pages; car, de deux choses l'une: ou bien vous seriez tombé en enfance, et il faudrait pleurer la perte d'un des plus fermes soutiens du peuple; ou bien vous n'auriez été toute votre vie qu'un hypocrite animé seulement par les passions les plus viles, et il faudrait faire justice de tant de honte et de duplicité! Êtes-vous jésuite, Monsieur? êtes-vous carliste? êtes-vous catholique ou bigot? N'êtes-vous plus avec le peuple, avec la nation? Pour Dieu, répondez hautement; les organes de la publicité sont là! Que nous sachions au moins s'il faut confondre vos calomniateurs, ou s'il faut nous voiler la face devant la honte et l'infamie dont vous auriez couvert votre nom. Vous qui étiez si haut, tomber si bas! Allons, c'est impossible; nous attendons un éclatant démenti de votre part.

« Le plus calme d'une réunion de vingt membres, devant lesquels vient d'être lu ce pamphlet.

« P. R. »

M. de Cormenin répond :

« Je dois dire au public qui me fait l'honneur de me lire, que je ne connais pas du tout le monsieur qui m'écrit de si belles choses, et qui est, dit-il, *le plus calme* de ses vingt amis. Mais fussent-ils vingt mille de ces amis-là, si *calmes!* ils n'ébranleront pas ma fermeté. On me demande le sacrifice de ce qu'on appelle ma renommée. Je la donne à rien, pourvu qu'on ne me demande pas l'impossible sacrifice de ma conscience. Il faut que ces prétendus démocrates qui m'insultent sachent que je suis trop fier pour obéir à leur caprices, et trop courageux pour ne pas leur dire la vérité. »

A la bonne heure ! Mais, dans ce beau pays de France, on ne comprendra jamais l'écrivain qui ne s'abrite pas exclusivement sous un drapeau et qui parle avec courage, même à ceux de son bord. Vous êtes d'un parti : louez ce parti sans restrictions, même quand il commet des turpitudes. C'est la loi et les prophètes. En vérité, nous sommes plus absurdes qu'on ne pense.

Le Saint-Père envoya des félicitations à M. de Cormenin sur son livre de *Feu! Feu !* et le nomma commandeur de l'ordre de Saint-Georges.

Timon n'eut jamais plus d'esprit, de verve, d'originalité, de logique et de style que dans ce dernier pamphlet, quoi qu'en puissent dire, encore à présent, les crétins-démocrates, les crétins-socialistes, les crétins-protestants et surtout les crétins-athées. Il y disait des vérités à tout le monde, à la jeunesse qui vient, à l'âge mûr qui gouverne, comme à la vieillesse qui s'en va. Le *Corsaire* de 1848 publia sur M. de Cormenin l'appréciation qui va suivre :

« Qu'est-ce que Timon ? Suivant plusieurs, Timon est démocrate, radical, monarchique, légitimiste, impérialiste, gallican ou ultramontain. La plupart, dans leur pauvreté native, ont loué ou blâmé tour à tour le frère d'armes, l'auxiliaire ou l'ennemi qu'ils croyaient rencontrer dans leurs rangs ou devant eux. Mais Timon n'a jamais pu faire que M. de Cormenin fût radical, démocrate, légitimiste, impérialiste, gallican ou ultramontain. Timon a nié ces dernières significations, nous nions les autres ; et la preuve que Timon n'est rien de tout cela, c'est que M. de Cormenin a été, est, et sera toujours un aristocrate. O mon Dieu, oui, toujours un aristocrate ! Non pas, à la vérité, de ceux qui furent assez niais pour se laisser

pendre à la lanterne en 93, mais de ceux *qui sauraient mettre leurs coquilles en sûreté,* si l'on venait à vouloir les briser. M. de Cormenin doit, en effet, comprendre toutes les aristocraties. Il est homme de talent, riche, député et... vicomte par dessus le marché. Ce que nous reprochons à Timon, c'est de n'avoir point fait pour M. de Cormenin une aristocratie complète et rationnelle. Timon ressemble aux abeilles, il prend son bien un peu partout. Seulement M. de Cormenin ne dit pas ce qu'il en veut faire. Timon a défendu le clergé, c'est bien ! Il a combattu l'avide économie de la liste civile, c'est très-bien ! Il a parlé pour le peuple, c'est à merveille ! Mais de tous ces matériaux utiles et précieux qu'a-t-il fait ? que va-t-il édifier ? où est son plan ? Nous craignons qu'avec tout son esprit, toute sa verve, toute sa logique, Timon n'ait véritablement mis M. de Cormenin dans l'embarras. »

Brouillé avec le républicanisme, l'illustre pamphlétaire demanda des consolations à la philanthropie. Il publia successivement les *Dialogues de maître Pierre,* — le *Maire de village,* — et les *Entretiens de village.* Ce dernier livre, couronné d'abord par la Société d'Instruction élémentaire, obtint, en 1847, le prix Montyon à l'Académie française [1]. L'œuvre consiste en dialogues familiers sur les questions de morale, d'économie, d'hygiène, d'instruction et de bienfaisance publique que les campagnards ont le plus d'intérêt à connaître. Le but de l'auteur était de défricher partout les broussailles de l'ignorance.

1. Une première fois messieurs les Quarante refusèrent le prix à Cormenin. M. Dupaty les y avait excités en s'écriant : « — Il porte un nom fameux et fâcheux. Comment les faveurs du philanthrope Montyon seraient-elles acquises au misanthrope Timon ? L'ombre du testateur en frémirait ! »

« Vain et frivole bruit, s'écrie-t-il, que ce bruit éclatant des cités qui monte, qui monte, qui se dissipe, et qu'on appelle la gloire !

« Ah ! mille fois plus douces sont les bénédictions des pauvres à l'oreille de celui qui les recueille en passant le long du sentier ! Y a-t-il de petit intérêt, lorsqu'il s'agit de l'intérêt des malheureux ? Y a-t-il de petites gens pour qui sait les aimer et les servir ? Les hommes s'en laissent volontiers imposer par les pompes de la civilisation, par le brillant des villes ; mais aux yeux de Dieu, la plus humble des roses, la rose des champs n'est pas la moins belle. »

Le *Maire de village* a pour but de tracer nettement à cet obscur fonctionnaire ses devoirs : 1° envers soi-même ; 2° envers le gouvernement ; 3° envers la commune ; 4° envers les habitants ; 5° envers le conseil municipal ; 6° envers le ministre du culte ; 7° envers l'instituteur ; 8° envers les pauvres.

« Dans l'ordre des devoirs, dit l'auteur en terminant, ce ne sont pas les plus élevés qui sont les plus dignes d'estime, ce sont les mieux accomplis. On n'a pas besoin, pour être un bon maire de village, d'avoir de grandes lumières, une suite d'ancêtres illustres ou beaucoup de fortune ; il suffit d'avoir de la probité, du bon sens, un caractère conciliant et ferme, et la volonté de bien remplir sa charge. »

M. de Cormenin est un homme d'infiniment d'esprit. A la Chambre, malgré sa tenue grave et presque sévère, il lançait une foule de bons mots. En voici quelques-uns.

Le ministre de la guerre, en 1845, fit enlever le coq gaulois des shakos d'une partie de nos régiments.

— Pourquoi, diable, demanda quelqu'un, s'amuse-t-on

à ôter cet emblème de la vigilance, du courage et de mille autres vertus?

— Ah! vous parlez de l'oiseau? dit Timon.

— Oui. Savez-vous pourquoi ils le suppriment?

— Certainement... parce qu'ils l'ont trop plumé!

Voyant, un autre jour, circuler dans les couloirs de la Chambre quelques huissiers du Château, portant aux députés bien pensant des lettres d'invitation pour les soirées de monseigneur de Nemours :

— Tiens, s'écria-t-il, la cour fait porter ses lettres d'invitation par des huissiers; voilà qui sent terriblement la contrainte!

Odilon Barrot lui reprochait de ne consacrer ses loisirs qu'à la confection de pamphlets parlementaires ou à des croquis à la plume sur les hôtes du Palais-Bourbon.

— Que voulez-vous? repartit négligemment M. de Cormenin : j'écris pour le peuple, et la satire est la dernière raison d'un peuple que ses législateurs ennuient.

A ce même Odilon Barrot, qui lui demandait :

— Qu'entendez-vous par conservateurs dynastiques?

— On entend par ce mot, répondit Timon, des conservateurs sans place, et qui veulent en obtenir une.

Comme on lui reprochait de ne pas prendre assez souvent la parole à la Chambre :

— N'y a-t-il pas assez de bavards, fit-il, sans que j'en augmente le nombre?

— Mais, reprit son interlocuteur, du moment qu'on accepte un mandat de député, c'est qu'on a l'ambition de jouer un rôle sur la scène politique.

— Eh! non, mon cher, répondit en souriant M. de Cormenin : ce n'est ni par des motifs ambitieux ni par le désir de jouer un rôle que j'ai voulu avoir mes entrées

au Palais-Bourbon; c'est tout simplement par curiosité et pour voir la comédie de plus près.

Aux élections générales de 1846, Timon n'est pas réélu. Il ne s'en émeut en aucune sorte et travaille dans une paix profonde, loin du vacarme parlementaire. Sur ces entrefaites, éclate la révolution de février. Les vainqueurs, ébahis de se trouver brusquement à la tête du pouvoir, cherchent parmi eux des hommes de mérite, et, n'en trouvant point, se réconcilient avec Cormenin, malgré les boutades que celui-ci leur décoche sans cesse. A l'une des séances de l'Hôtel-de-ville, il frappe sur l'épaule de Lamartine et lui dit :

— Citoyen, si vous laissez faire les hommes de la veille, le peuple de février sera bientôt réduit à la portion *qu'on gruge*.

Mais on lui passait ces vétilles. On le flattait, on l'amadouait, on avait besoin de son expérience et de ses lumières. Son nom sortait de l'urne du suffrage universel dans quatre lieux à la fois, à Paris, à Marseille, à Auxerre et à Laval. On lui fit même l'honneur de le choisir pour un des vice-présidents de la Chambre. Plus tard, il devint président du Conseil d'État et président du Comité chargé de rédiger la fameuse Constitution de 1848, dont il fut à vrai dire le père, en collaboration avec Armand Marrast. Tout à coup une réminiscence de son ancien métier de pamphlétaire vient le saisir, et quel sujet choisit-il pour égayer la galerie ? précisément la fille qu'il a mise au monde, cette chère constitution de 1848. Jugez du scandale ! Invité à se démettre de la présidence du comité, il ne marchande pas, quitte ses collègues et se contente de son rôle muet au Conseil d'État.

Désigné par le sort pour faire partie du roulement an-

nuel et successif qui renvoyait un certain nombre de conseillers, il resta simple spectateur de la comédie politique jusqu'au 2 décembre 1851. Bientôt un décret de Louis Bonaparte appela M. de Cormenin à faire de nouveau partie du Conseil d'État. Il est reconnu que ce corps ne peut se passer de ses lumières. En même temps, son fils prit la rédaction en chef du *Moniteur*, journal officiel de l'Empire français.

La seule publication de M. de Cormenin, depuis le 2 décembre, a pour titre : le *Droit de tonnage en Algérie*. Une ordonnance de l'Empereur le fit entrer à l'Institut comme membre de la section administrative ajoutée à l'Académie des sciences morales.

Au physique, l'illustre pamphlétaire porte une soixantaine d'années. Il est d'une taille au-dessus de la moyenne. Sa parole est sérieuse, sa figure ouverte, son front beau, son sourire plein de bienveillance. Comme on dit vulgairement, il a l'air d'un brave homme. Pour tout dire, il pêche à la ligne !

Voici une anecdote racontée jadis par les journaux de 1846. Chaque matin, depuis quelque temps, au petit jour, un individu muni de l'attirail d'un pêcheur à la ligne, sortait discrètement d'une maison voisine de la Madeleine et se dirigeait à grands pas vers les arceaux du pont de la Concorde. Une fois arrivé là, il disposait ses lignes et se livrait avec délices, jusqu'à huit heures, à la pêche du goujon. Mais, un matin, notre homme trouve commodément installé à sa place un étranger, dont les lignes sont tendues sur presque toute la largeur de l'arcade. Nonchalamment couché sur les dalles, ce personnage ne donne pas même un coup d'œil à ses hameçons et s'occupe, le profane ! à lire les *Oui et Non* et *Feu ! Feu !*

de M. le vicomte de Cormenin. Celui dont il usurpe la place hausse les épaules et s'en va.

— Demain, se dit-il, je viendrai plus tôt.

Or, le lendemain, la place est encore prise; elle est prise par le même individu, qui lit les mêmes pamphlets, et, comme la veille, ne semble pas s'inquiéter le moins du monde si le poisson mord ou ne mord pas. Notre pêcheur n'y tient plus.

— Monsieur, dit-il à l'étranger, vous aimez évidemment très-peu la pêche, et je ne vois pas le motif qui vous excite à venir prendre ma place.

— Le goujon frétille pour moi comme pour vous, Monsieur.

— Allons donc! vous dissimulez mal votre usurpation, je devrais dire votre taquinerie. Encore si vos lectures étaient variées! mais toujours M. de Cormenin!... ce n'est déjà pas si amusant, M. de Cormenin.

— C'est vrai, je le trouve paradoxal et rempli d'erreurs.

— Alors, pourquoi diable le lisez-vous?

— Pour le mieux réfuter.

— Oh! oh!... monsieur écrit?

— Après vous, monsieur Timon!

— C'est à merveille. J'ai toujours cru être logique et consciencieux. Tâchez, après votre réfutation, de vous rendre le même témoignage. Monsieur doit être républicain?

— Comment le devinez-vous?

— Parce que monsieur m'a pris ma place!

Dans le cours de cette notice, nous avons très-peu cherché querelle à l'illustre écrivain, au sujet de ses variations politiques. Pourtant, c'est le reproche le plus grave qu'on

lui adresse, dans ce siècle de chauvinisme, où tant de niais s'entourent des plis de leur drapeau, et jurent de ne s'en séparer sous aucun prétexte, même lorsqu'on leur prouve que ce drapeau n'a qu'une devise absurde, et flotte sur des bataillons d'ambitieux. M..de Cormenin, — nous le croyons du moins, — n'a jamais été sérieusement ni légitimiste, ni démocrate, ni bonapartiste; c'est-à-dire qu'il a toujours été du parti de la France, ou en d'autres termes, qu'il veut, comme les nobles cœurs, comme les hommes sages, le repos, la tranquillité, la moralisation du pays.

COUSIN (VICTOR)

Au centre du Marais, dans un pensionnat dépendant de Charlemagne, il y avait, en 1809, une étrange figure d'écolier. C'était un jeune homme de seize à dix-sept ans, d'une complexion frêle et maladive. Son œil brillait d'un éclat fiévreux, et son teint blême trahissait la fatigue de l'étude. Il portait, comme un abbé, la chevelure très-longue et très en désordre. Jamais il ne se mêlait aux jeux des autres élèves. On le voyait se promener de long en large dans la cour du pensionnat gesticulant et dialoguant avec lui-même. Ses camarades le prirent en grippe. Ils l'accusèrent d'être brutal, méchant, sournois, despote, et cela parce qu'il dominait par l'intelligence tous ces gamins tapageurs, et qu'il ne daignait pas honorer de son intimité les héros du pensum et de la retenue. Pour se venger de ses mépris, ils lui donnaient un sobriquet fort humiliant : ils le surnommaient *Prix d'honneur*. Cela voulait dire, dans l'idiome de ces jeunes bourgeois :

— Tu n'es pas ici, comme nous, pour ton argent;

tu y es en qualité de galérien, les pieds rivés au thème grec et traînant le boulet de la version latine. Les haricots que tu manges, tu dois les rembourser en prix, en couronnes, sous peine de faire faillite au chef d'institution; tu es condamné au prix d'honneur, et le *Journal de l'Empire* dira ta gloire à la suite du feuilleton de l'abbé Geoffroy. Travaille donc, malheureux, travaille sans cesse, travaille toujours !

Victor Cousin — nos lecteurs le devinent, — était le nom de cet élève. Il avait pour père un obscur horloger de la rue Saint-Antoine. Depuis un an, l'instituteur lui octroyait bourse complète en raison des facultés admirables qu'il déployait.

Jusqu'à sa quatorzième année, Victor ne fréquenta que l'école gratuite et ne sortit point du domaine de l'instruction primaire. Sur cette ligne modeste, le succès de ses études fut si éclatant, que l'ambition jeta racine dans son cœur. Il se promit à lui-même de ne jamais entrer en apprentissage. Malheureusement il fallait pour cela soutenir une lutte avec l'autorité paternelle. Ouvrier têtu, nourri dans les rêves les plus exaltés de la Révolution, et fanatique de Jean-Jacques Rousseau, M. Cousin père n'admettait pas d'autre évangile que le *Contrat social*. Il avait pour article de foi que tout homme, le riche comme le pauvre, le poète comme l'idiot, doit être pourvu d'une profession manuelle. Donc, lorsque Victor parla d'apprendre le latin, monsieur son père lui répondit :

— Jean-Jacques n'en a éprouvé le désir qu'à l'âge de quarante-cinq ans. N'importe, tu es ton maître, pourvu que tu gagnes ta subsistance en travaillant dans une autre partie. Graveur, opticien ou horloger, voilà trois états que je te propose. Tu as vingt-quatre heures pour fixer ton choix.

Quand M. Cousin père avait parlé, toute espèce de réplique était défendue. Victor, chez lequel se trahissait déjà cette nature chattemite et louvoyante qui, plus tard, lui a fait éviter mille écueils pour aller bercer mollement sa chaloupe sur les vagues fallacieuses de l'éclectisme, — Victor, disons-nous, recourut à une combinaison très-adroite, et réussit, comme on le verra tout à l'heure, à se donner gain de cause.

Sa mère était une sainte et digne femme, un cœur humble, animé d'une foi vive. Au plus fort des orages de l'impiété révolutionnaire, elle avait fait baptiser son fils par un prêtre non assermenté [1]. Puis elle s'était appliquée à l'élever en chrétien. Mais l'horloger, bonnet rouge endurci, trouvait convenable d'étouffer cette pieuse semence et de la remplacer par des germes d'athéisme qui se développaient d'une facon si inquiétante, que Victor, à treize ans, ne saluait plus un prêtre et jurait par Lamettrie et par le baron d'Holbach. La pauvre mère pleurait toutes ses larmes. Elle croyait son fils perdu en ce monde et en l'autre. Sa joie fut donc extrême quand celui-ci vint lui dire :

— Mère, j'ai fait sur le christianisme des réflexions sérieuses. Il se pourrait bien que la vérité fût là.

Jugez comme l'excellente femme accueillit ce début.

— Cher enfant ! serait-il vrai? Le ciel exauce mes prières et la grâce touche ton cœur, dit-elle en lui prodiguant les caresses. Il faut partir en Normandie chez notre cousin l'abbé [2].

— J'y songeais, répond Victor.

1. Victor Cousin est né à Paris le 28 novembre 1792.

2. Ce prêtre desservait une paroisse aux environs de Nantes.

— Il achèvera de dissiper tes doutes, mon enfant ; il te ramènera dans le bon chemin.

— Oui… mais je tremble que mon père ne s'y oppose ; il veut que j'entre à l'atelier.

— Miséricorde ! est-ce pour te perdre plus sûrement par les mauvais exemples ? Sois tranquille, j'obtiendrai que tu partes.

Elle l'obtint en effet. Le soir même, Victor prenait la diligence et se faisait à lui-même le raisonnement qui va suivre :

— Mon cousin l'abbé me trouvera des dispositions, il me proposera de continuer mes études au séminaire. J'accepterai, sauf à jeter plus tard la soutane aux orties, quand je saurai le grec et le latin.

Vous voyez que c'était un petit Machiavel d'une certaine force. Le bon ecclésiastique, dont il espérait faire sa dupe, avait heureusement de la clairvoyance. Il devina sous les protestations de l'écolier le véritable mobile qui le faisait agir.

— Tu veux à tout prix continuer tes études, lui dit-il. Rien n'est plus simple. Un chef d'institution de ma connaissance te prendra pour cent écus par an.

— Cent écus ! Mon père ne donnera jamais pareille somme, objecta Victor.

— Je la trouverai sur mes économies, dit l'abbé. Si ton orgueil s'alarme, il dépendra de toi de faire bientôt cesser la subvention. Quand les instituteurs de Paris découvrent un élève à succès, ils le conservent gratuitement, et même ils offrent une pension à sa famille pour ne pas le perdre.

Victor apprit ainsi à connaître l'industrie bizarre de messieurs les marchands de soupe universitaires.

— Nous sommes en avril, tu resteras ici jusqu'au mois d'octobre, continua l'abbé. Si tu as du courage, et si tu travailles activement sous ma direction, tu pourras, à cette époque, entrer en quatrième.

Notre jeune élève remercia le digne ecclésiastique avec effusion. Leur plan s'exécuta sans encombre, et de la part de M. Cousin père aucun obstacle ne vint l'entraver. Dans tous ces arrangements, la bourse de l'admirateur de Jean-Jacques ne subissait aucune atteinte; il renonça volontiers à l'application des doctrines du *Contrat social*.

Au retour des parages normands, Victor fut reçu en troisième dans ce même pensionnat du Marais où le lecteur a pu le voir, au début de notre récit. L'année scolaire se passa pour lui de la façon la plus victorieuse. Il remporta tous les prix de sa classe au collége Charlemagne, et le grand concours proclama trois fois son nom l'année suivante. Dès lors il eut bourse entière.

— Ah! mes condisciples m'appellent *Prix d'honneur*? s'écriait-il en éperonnant son courage: eh bien, je ne veux pas les faire mentir!

Il se tua de travail, et conquit effectivement, à la fin de l'année de rhétorique, ce prix glorieux, qui devait être le point de départ de sa fortune. Son Excellence le grand maître de l'Université lui décerna de sa noble main la couronne classique en papier vert.

Or ceci se passait au mois d'août 1809. Un an plus tard, Victor Cousin entrait à l'école Normale sans concours, et avec le titre de premier élève, par le *droit divin* du prix d'honneur. Ce bienheureux prix lui rendit un autre service, dont l'importance n'était point à dédaigner, c'est-à dire qu'il l'exempta de la conscription, ou plutôt de la

mort, car ce fut une seule et même chose pour le contingent de 1812.

A l'école Normale, Victor Cousin ne fut pas tourmenté comme au collége. Là, plus de railleries jalouses, plus de propos taquins et méchants. Il était avec l'élite des écoliers travailleurs ; il se trouvait au milieu de la pépinière studieuse du professorat. Néanmoins il ne sut pas se faire aimer de ses nouveaux camarades. Ceux-ci baissaient pavillon devant son intelligence si élevée et si lucide. Ils applaudissaient volontiers à ses chaleureuses déclamations sur l'art, sur la musique, pour laquelle il montrait un goût décidé. Tous le croyaient parfaitement capable d'écrire un opéra-comique ou non comique ; on s'accordait à le trouver plus fort que cette *ganache* de Spontini. Mais on ne l'aimait point ; on remarquait la sécheresse de sa nature, son besoin de domination constante, son avidité pour l'éloge, et rien de tout cela n'excitait la sympathie.

Victor Cousin se destinait à l'enseignement des lettres. Chose à noter, la philosophie lui déplaisait souverainement, lorsqu'un jour le hasard le fit entrer dans la classe de Laromiguière. Comme Malebranche, auquel la lecture fortuite de Descartes révéla ses aptitudes, cet instant décida de la vocation de notre élève. L'illustre professeur expliquait à son auditoire la doctrine de Locke et de Condillac. Il modifiait sur quelques points cette doctrine, un peu trop propice aux passions sensuelles, et s'en acquittait avec une grâce, une élégance, un charme de bonhomie qui pénétraient et subjugaient. Victor Cousin se sentit pénétré et subjugé.

Cependant il n'abandonna point encore le domaine des lettres. Nous le trouvons, en 1812, répétiteur de littéra-

ture grecque à cette même école Normale où deux années auparavant, il était simple élève. En 1814, il y occupe la position de maître des conférences [1], et M. Royer-Collard, porté à la Chambre au commencement de la seconde Restauration, ne tarda pas à le choisir pour son suppléant à la Faculté des lettres.

L'année précédente, il avait, pendant quelques mois, professé la philosophie au lycée Bonaparte. Il se déclarait alors admirateur passionné de Napoléon. Ses anciens condisciples de l'école Normale avaient plus d'une fois applaudi à ses harangues chaleureuses en faveur du héros. Quelle fut donc leur surprise de voir M. Cousin, ce partisan déclaré de l'Empire, imiter l'exemple de messieurs les volontaires royalistes, charger le mousquet sur son épaule débile et *courir sus* au brigand de l'île d'Elbe, suivant l'aimable expression féodale de Louis XVIII. Ces innocents jeunes gens ne pouvaient revenir de la métamorphose [2].

1. Titre équivalent à celui de professeur de faculté.

2. Voici une anecdote empruntée au *Censeur de Lyon* (1843) : « En sa double qualité de philosophe et de traducteur de Platon, M. Cousin eut longtemps la prétention d'être un modèle de vertu et d'austérité. Déjà pair de France, le péripatéticien moderne se rendait pédestrement de sa demeure au restaurant Risbech, situé place de l'Odéon. Il y dînait pour trente sous, quarante sous au plus, et n'humectait qu'avec de l'eau pure les simples mets dont il nourrissait l'enveloppe matérielle de son âme. Un jour qu'il venait d'achever son fricandeau modeste, arrive un gros garçon qui prend place à la table voisine de la sienne. Celui-ci n'était ni philosophe ni pair de France : il fait honneur à la carte, et, levant la tête au dessert, il aperçoit son pâle vis-à-vis. — Eh! si je ne me trompe, s'écrie-t-il, c'est M. Cousin! — Oui, Monsieur, mais je n'ai pas l'honneur de vous connaître. — Quoi! vous ne remettez pas un de vos anciens élèves de Louis-le-Grand! J'étais un des moins favorisés de la classe. — Je ne me le rappelle pas le moins du monde... — Comment donc! et votre petit logement de la rue Saint-Jacques, sur la table duquel nous dessinions de si grotesques figures! — Ces souvenirs, Monsieur, ne sont pas de notre âge. — En effet, j'en ai de plus sérieux à vous rappeler, car

Les premières leçons de notre héros à la Sorbonne ne se passèrent pas au milieu de cet immense concours d'auditeurs que les passions politiques lui donnèrent plus tard, ainsi qu'à ses collègues Villemain et Guizot. Presque toujours la salle était vide. On n'y apercevait qu'un très-petit nombre d'adeptes zélés. Parmi les plus assidus, Victor Cousin remarquait un vieillard qui ne manquait pas une séance et venait régulièrement s'asseoir dans le voisinage du poêle. Sa mise décente, son linge blanc, révélaient une existence modeste charmée par l'étude, une médiocrité de fortune soutenue par un caractère digne. Victor avait pris en affection ce vénérable auditeur. Ses regards s'arrêtaient sur lui avec complaisance toutes les fois qu'il lançait du haut de sa chaire quelque période à effet, renforcée d'une pantomime démonstrative. Le vieillard inclinait alors silencieusement la tête, comme un homme à qui la force d'une vérité philosophique arrache un signe d'acquiescement.

Un jour d'hiver (il faisait un temps épouvantable : deux pieds de neige couvraient les rues, et la bise glaçait impitoyablement tous les nez qui s'aventuraient dehors), notre

nous avons failli être ennemis mortels. En 1815, j'étais artilleur volontaire, et vous vous étiez fait volontaire royal. Comme nous vous trouvions magnifiques avec vos chapeaux ronds, relevés d'un côté et garnis d'une cocarde blanche! N'avez-vous pas fait la campagne de Vincennes ou de Villejuif?... Si nous nous étions rencontrés dans la plaine, voyez-vous l'élève canonnant le professeur? M. Cousin ne jugea pas convenable d'achever son dîner. Il se leva, fit un salut très-froid à son ex-élève, et prit la porte en le laissant déconcerté d'une aussi brusque retraite. Le pauvre garçon revenait des colonies, où il avait fait un long séjour. Il ignorait la fortune inespérée de son ancien répétiteur de troisième au collége Louis-le-Grand. L'anecdote a couru, et les biographes de M. Cousin ne doivent pas négliger l'épisode de la campagne de Vincennes. J'aurais donné beaucoup pour voir passer le traducteur de Platon dans son costume de *volontaire royal.* »

R. DE B.

professeur ne trouva qu'un seul homme à son cours. C'était l'héroïque vieillard. Il avait pris sa place habituelle à côté du poêle.

— Voilà, certes, un beau trait! se dit Cousin. Je ne le laisserai pas sans récompense. Adressons la parole à cet ami inconnu, et traitons-le d'une façon cordiale.

— Eh bien, dit-il en descendant de sa chaire, il paraît, Monsieur, que nous allons être seuls, aujourd'hui?

Le bonhomme le regarde et hoche sa vieille tête.

— Vous étiez à mon dernier cours. Que pensez-vous du *sens moral* d'Hutcheson [1]?

Cette fois le vieux arrondit sa main gauche, la porte à son oreille en forme de cornet acoustique, et lance au professeur ce monosyllabe significatif :

— Hein?...

Le pauvre homme était sourd à ne pas entendre Dieu tonner. Depuis le commencement de la saison rigoureuse, il venait là demander au poêle universitaire le calorique bienfaisant que sa bourse ne lui permettait pas de trouver ailleurs. M. Cousin fut excessivement humilié.

Par bonheur il ne tombait pas de la neige tous les jours. D'autres adeptes, à l'oreille plus sûre, recueillirent ses leçons et les sténographièrent. Il se fit même assez de bruit autour du jeune professeur. Dans les cercles lettrés on parlait avec éloge de la philosophie écossaise et de Victor Cousin son prophète. Royer-Collard en prit de l'humeur; il donna brutalement un coup de boutoir au travers de cette gloire naissante.

— Vous appelez ça des révélations, dit-il; ce sont tout au plus des exhibitions!

1. Il expliquait alors la philosophie écossaise, Smith, Reid, Dugald-Stewart, etc., etc.

Royer-Collard n'avait pas tort. On pouvait écouter M. Cousin, mais en prenant garde de le croire sur parole. Ceux qui, de bonne foi, l'auraient suivi pas à pas dans l'application de ses systèmes multiples ressembleraient à autant de malades imbéciles qui, après avoir puisé tour à tour dans les bocaux d'une pharmacie, absorberaient un abominable mélange de remèdes salutaires et de poisons.

M. Cousin prend d'abord les armes que lui fournit l'idéalisme écossais, puis il *va-t'en guerre* et attaque vaillamment la philosophie sensualiste de Condillac, « cette philosophie mesquine et dégradante, dit-il, qui prétend renfermer l'âme humaine dans le cercle étroit de la sensation ; qui, pour se délivrer des faits intelligents qui l'embarrassent, les mutile et les amoindrit ou les passe sous silence ; qui peut bien faire sortir de son principe les conseils de la prudence, la morale de l'intérêt, mais qui n'en tirera jamais les règles du devoir, les croyances de l'homme de bien, car elle sape la vertu par les fondements et anéantit la conscience. » Voilà, certes, une argumentation parfaite. Mais, après avoir écrasé le matérialisme, notre professeur, dont l'esprit est d'une mobilité rare, s'éprend tout à coup de la philosophie panthéiste et athée des allemands. Il admire le fils du sellier de Kœnisberg [1], ouvre les grammaires tudesques afin de mieux le comprendre, s'extasie en lisant la *Critique de la raison pure*, et se plonge tête baissée dans cet abîme. En même temps que les idées de son nouveau maître, il épouse sa terminologie grotesque. La chaire française retentit pour la première fois des absurdes et folles doc-

1. Emmanuel Kant.

trines d'outre-Rhin. Kant le démolisseur, Fichte l'idéaliste athée, Schelling le philosophe de la nature, puis enfin Hegel, le *sublime* Hegel, obtiennent tour à tour les louanges de Victor.

Hegel est l'auteur de cette proposition blasphématoire : « Dieu arrive dans l'Homme à la connaissance de lui-même. »

Ébloui d'une aussi magnifique pensée, M. Cousin, dans un premier voyage en Allemagne, à la fin de 1817, tombe aux genoux du maître et porte pieusement à ses lèvres un pan de sa redingote [1].

Revenu à Paris, il commence un cours de philosophie morale. Sa parole brûlante, imagée — beaucoup trop imagée pour l'exactitude et la sévérité philosophiques, — son accent plein d'enthousiasme, quand il touche la corde du patriotisme, tout contribue à enflammer la jeunesse des écoles. Un jour il appelle l'homme « *une force libre*. » Cette définition est couverte d'applaudissements. On y voit une protestation courageuse contre les menées envahissantes du parti prêtre et des ultras. Les congréganistes prennent la chose en mauvaise part. Notre philosophe révolutionnaire voit suspendre son cours.

Dans le délire de son revirement libéral, il a poussé l'audace jusqu'à faire une apologie de Marat, en pleine

1. Henri Heine s'est moqué fort agréablement, à son point de vue, de cette passion subite du professeur pour la philosophie allemande. « M. Cousin, dit-il, a toujours observé à l'égard de cette philosophie le sixième commandement : il n'y a pas *filouté* une idée. Tous les témoins déposent unanimement que, sous ce rapport, M. Cousin est la probité même. Je vous prédis que la renommée de M. Cousin, comme la Révolution française, fera le tour du monde. J'entends les ricaneurs ajouter : En effet, la renommée de M. Cousin fait le tour du monde ; on ne la trouve déjà plus en France. »

Restauration. Bien d'autres à sa place n'eussent point osé louer ce monstre en pleine République.

M. Cousin, devenu martyr, accepte les palmes consolatrices que la presse de l'opposition lui décerne. Du reste, il ne se plaint pas d'être condamné au silence, car une maladie de poitrine, causée par un travail opiniâtre sur les manuscrits de Proclus [1], commence à donner de l'inquiétude à ses amis. Les souffrances de Victor deviennent intolérables. Il se retire dans un modeste logement de la rue d'Enfer, dont la fenêtre donne sur les maronniers du Luxembourg. Il ne travaille plus. Seulement il emploie quelques heures à la lecture pour ne point mourir d'ennui. Ce fut alors que lui tomba dans les mains une brochure intitulée *De la révolution piémontaise,* avec ce vers d'Alfieri pour épigraphe :

Sta la forza per li, per me sta il vero [2].

Elle venait d'être publiée en France par le chef avoué de cette révolution, le fameux comte de Santa Rosa, qu'on a justement appelé le Don Quichotte du libéralisme. Victor brûlait de voir ce héros transalpin. On le lui amena juste au moment où sa maladie le jetait dans une crise violente. Il vomissait le sang et se croyait perdu.

— Monsieur, dit-il au proscrit en lui tendant la main, vous êtes le seul homme que, dans mon état, je désire connaître encore.

Une liaison très intime s'établit entre eux. Santa Rosa

1. Philosophe néoplatonicien qui s'appliqua, de concert avec tous les adeptes de l'école d'Alexandrie, à lutter vigoureusement contre les progrès du christianisme.

2. « Qu'il garde la force, la vérité me reste. »

prenait en France le nom de *Conti*. Logé rue des Fossés-Monsieur-le-Prince, dans le voisinage du professeur malade, il le visita tous les jours et se rencontra chez lui plus d'une fois avec Humann et Royer-Collard. Ce dernier prévint un soir le comte italien qu'on jugeait prudent de s'assurer de sa personne et de le tenir sous les verrous.

Dans cette mesure, ordonnée par le ministère, il y avait une menace d'extradition, et, de l'autre côté des Alpes, Santa Rosa voyait l'échafaud.

Victor le cache à Auteuil dans la maison de campagne de M. Viguier. Tous deux y établissent leurs pénates pendant les premiers mois de 1823, ne recevant aucune visite et ne sortant jamais de l'enceinte du parc. M. Cousin s'occupe d'une traduction de Platon. Le comte écrit ses *Recherches sur les gouvernements constitutionnels*.

Effrayé des progrès de la maladie du philosophe, Santa Rosa le décide un jour à retourner à Paris, afin d'y consulter l'illustre Laennec, leur ami commun. Ne le voyant pas revenir le soir même et cédant à l'inquiétude, notre Italien commet l'imprudence de quitter Auteuil pour aller chercher, rue d'Enfer, des nouvelles du malade. Or, la police avait l'œil au guet. Sur la place de l'Odéon, Santa Rosa tombe dans une embuscade de sept ou huit agents, qui l'appréhendent au corps et l'emmènent à la préfecture de police. Il était accusé de complot contre la sûreté de l'État.

Deux ordonnances de non-lieu, rendues successivement par les juges civils et par la cour royale, ne permirent pas au ministère de prolonger la captivité du patriote piémontais, qui reçut l'ordre d'interner à Alençon d'abord, puis à Bourges. Ce fut de cette dernière résidence qu'il

écrivit à M. Cousin ces lettres si charmantes et si tendres, publiées depuis sous le couvert du prince de la Cisterna.

Victor alla visiter son ami dans le chef-lieu du département de l'Orne. Il y composa l'argument du *Phédon* sur l'immortalité de l'âme.

Le séjour du comte à Bourges ne fut pas de longue durée. Bientôt on le pria d'accepter un passeport pour l'Angleterre et de prendre la route de Calais en compagnie d'un gendarme. Pythias et Damon ne devaient plus se rencontrer en ce monde.

Après avoir vécu longtemps de privations à Londres, Santa Rosa partit pour la Grèce et voulut mettre son épée au service du gouvernement national ; mais on n'accepta point cette offre, car la Sainte-Alliance, très-haute et très-ombrageuse dame, eût probablement dressé l'oreille au nom du révolutionnaire piémontais. Désespéré, le comte s'engage dans les rangs des Palikares avec le titre de simple soldat ; puis il va mourir obscurément, d'un éclat de mitraille, au siége de Missolonghi.

Victor Cousin n'avait pu mettre obstacle à cette funeste détermination, ni par sa correspondance ni par ses conseils, attendu qu'il était alors lui-même au secret le plus absolu dans les cachots de cette même Sainte-Alliance, qui persécutait si cruellement le patriotisme d'un bout de l'Europe à l'autre.

Il est bon d'expliquer comment ce malheur lui arriva. Ne touchant plus aucune espèce d'émoluments universitaires, pauvre de son patrimoine, à bout de ressources, il crut devoir accepter temporairement une mission pédagogique, fort au dessous de son mérite, mais qui pouvait servir ses projets et ses études. En un mot, la duchesse de Montebello le donna pour précepteur au jeune duc, son

fils aîné, qu'elle envoyait en Allemagne, et qui allait, à la mode anglaise, compléter son éducation par les voyages.

Très-avancé comme principes, grâce à ses rapports avec Santa Rosa, Victor, chemin faisant, juge convenable de chauffer le carbonarisme. On l'arrête à Dresde en flagrant délit de propagande. Bientôt la Saxe le livre à la Prusse, et voilà notre homme dans les cachots de Berlin. Sa prison menace d'être longue. Il s'obstine à ne répondre à aucun interrogatoire, conteste à un gouvernement étranger le droit de répression sur ses actes et lui reproche de commettre un inexcusable abus de la force. Gans et plusieurs autres savants d'Allemagne rendent visite au captif. L'historien Michelet, son compatriote, alors à Berlin, remue ciel et terre pour obtenir sa délivrance ; mais il ne peut y réussir. A trois mois de là seulement, trois mortels mois, nos ministres, tourmentés par les incessantes réclamations de la presse, font passer une petite note à M. de Damas, chargé de l'ambassade française en Prusse. Victor voit enfin les portes de son cachot s'ouvrir. Il rentre à Paris dans les premiers jours de mai 1825, et remercie les journaux de leurs bons offices.

La *Gazette de France*, qui avait alors une teinte libérale, continue de le prôner bel et bien dans ses colonnes. Elle déclare qu'on lui doit une réparation éclatante, parle de son mérite méconnu, le compare à Platon, et lui fait obtenir, grâce à cette audacieuse métaphore, la croix de la Légion d'honneur. Ce fut Charles X qui en orna la boutonnière du carbonaro propagandiste.

Il faut dire que M. Cousin commençait à appliquer dans le ressort de la politique ce système commode qui devait distinguer plus tard sa philosophie glorieuse. Ayant compris le danger des opinions trop exclusives, il se prit

à colorer son drapeau de toutes les nuances connues; il entretint des relations dans tous les camps. Tour à tour il rendit visite à la Fayette, à Dupont (de l'Eure), à Chateaubriand, à Rovigo et à Paul-Louis Courier. La religion de l'éclectisme avait trouvé son apôtre.

— Ce diable d'homme connaît l'univers entier ! s'écriait Villemain, furieux de le rencontrer partout sur sa route.

A la fin de 1825, le grand Victor publia les premiers volumes de sa fameuse traduction des œuvres de Platon [1]. Dans les notes de cet ouvrage, il prouve que Socrate a été condamné justement à boire la ciguë, parce qu'il attaquait la société païenne et les dieux de l'Olympe avec la plus haute irrévérence. Une seule chose étonne le grand Victor, c'est que l'Aréopage n'ait pas rendu ce jugement à l'unanimité.

L'année suivante, M. Cousin donne une édition complète des œuvres de Descartes. Il publie en outre des *Fragments philosophiques*, et son disciple Adolphe Garnier se fait le complaisant éditeur du *Cours de l'histoire de la philosophie,* sténographié à la Sorbonne. En 1828, M. Cousin imprime de *Nouveaux fragments philosophiques* sur les sectes anciennes. Au sujet de ce dernier livre, le *Drapeau blanc,* feuille plus royaliste que le roi, prodigue à Victor les félicitations. « Il vient de prouver, dit Martainville, rédacteur en chef de cette feuille, combien il est loin de vouloir soutenir les principes révolutionnaires. »

Attendez, monsieur Martainville, attendez un peu! Vous comptez sans l'éclectisme.

1. Les derniers ne parurent qu'en 1840. L'ouvrage complet forme 13 volumes in-8°.

Le ministre Villèle tombe, et Martignac rend à M. Cousin sa chaire en Sorbonne. Aussitôt l'illustre professeur, dont les doctrines semblaient si pacifiques, se retourne comme Janus, fait voir un autre visage et devient un foudre de guerre. Chaque pensée, chaque mot de son cours, est une allusion politique. La multitude se porte à la Sorbonne; on applaudit à outrance. Aussi imprudent que les compagnons d'Ulysse, Martignac a lâché les vents contenus dans l'outre d'Éole : il est victime de la tempête, et la chaire de notre vaillant professeur se change en une formidable catapulte, dont l'opposition fait usage pour battre en brêche le ministère Polignac. Celui-ci résiste et soutient le siége. Arrivent les ordonnances, suprême va-tout d'un parti désespéré, pièce de monnaie que la congrégation jetait en l'air en murmurant :

« — Croix ! »

Mais la Révolution mit brutalement le pied dessus et cria :

« — Pile ! »

Hélas ! le mot fut presque aussitôt suivi de l'action. Veuillez excuser le calembour en faveur de l'image.

Le 27, M. Cousin se rend au *Globe*, dont il est rédacteur. Il blâme Pierre Leroux de faire paraître le journal et de s'associer à la protestation de la presse.

— Vous compromettez vos amis, lui dit-il. C'est trop vite, beaucoup trop vite ! La Restauration est encore nécessaire. Quant à moi, je déclare que le drapeau blanc reste mon drapeau.

Le 28, il matelasse ses fenêtres, barricade ses portes, et se prend à suer la peur, tandis qu'on se fusille en bas. Un grand nombre de citoyens viennent, le 29, prier Népomucène Lemercier de prendre possession de la mairie du

onzième arrondissement. L'auteur de ***Frédégonde*** accepte. Comme il se rendait à la mairie, alors située rue Garancière, il passe devant la porte du grand Victor, qu'il a connu à la société *Aide-toi, le ciel t'aidera*. Népomucène monte, se fait ouvrir, et trouve cet illustre patriote accroupi derrière ses rideaux, pâle et frissonnant d'épouvante. Cousin refuse de le suivre. Il faut l'entraîner d'autorité jusqu'à la mairie. Là, notre philosophe commence à s'apercevoir que la révolution qu'il déclarait impossible est faite.

En avant l'éclectisme! passons à un nouveau changement de visage.

Il n'a plus un mot de regret pour le drapeau légitime. On l'entend parler de patrie, d'abnégation, de courage civique et de dévouement à la cause de la liberté. Quelqu'un exprime le désir d'aller solliciter une place, où il pourra mieux servir cette cause.

—Ah! citoyen, dit Victor, comment osez-vous montrer de semblables convoitises dans un jour si pur! *Nous avons combattu* pour la patrie, et non pour les intérêts mesquins d'une ambition personnelle.

Dix-huit mois après, l'homme qui venait de s'élever avec une énergie si louable contre les quêteurs de place en avait une douzaine à lui tout seul. Il est vrai que l'éclectisme continuait triomphalement sa route.

L'ordre de choses de Juillet ne crut pas devoir payer par trop de faveurs cet admirable système. Il semblait fait de commande, tant il cadrait avec le caractère de Louis-Philippe et la pensée du règne. Effectivement, le monarque du parapluie bleu voulait une philosophie qui ne fût ni républicaine, ni catholique, ni légitimiste, ni protestante, ni même libérale. Or l'éclectisme satisfaisait plei-

nement à ces conditions. Victor était le docteur précieux, créé tout exprès pour la circonstance. On accepta sa doctrine caméléonienne. Chacun se mit à suivre cette philosophie vague et commode qui prétend « marcher dans la ligne droite et la juste mesure à travers tous les systèmes, » et qui n'est en réalité qu'un cours impudent de variations, d'incertitudes et de mensonges. Cousin disait un jour :

« — Mais je ne repousse pas le saint-simonisme. Il a du bon. Notre devoir est de puiser un peu partout. »

Le même jour il s'écriait :

« — Soyons chrétiens comme tout le monde ! Le christianisme est malade sans doute, mais il en a bien encore pour deux cents ans *dans le ventre*. (Textuel.) Comme il vivra plus longtemps que nous, il ne faut pas lui rompre en visière [1]. »

Et cette philosophie de saltimbanque a pu être prise au sérieux ! Cousin se prosterne devant la croix, tout en la regardant comme un signe de superstition. Relevez demain la statue de Jupiter, il se hâtera de lui offrir une hécatombe. Nous sommes de l'avis de M. Peyrat, bibliographe de la *Presse*. En tirant ainsi des révérences de tous les côtés, on se réduit au rôle de maître Jacques, et maître Jacques n'était ni un bon cocher ni un bon cuisinier.

Le gouvernement de la bascule récompensa de la façon la plus large le théoricien cher à son cœur. Victor devint successivement conseiller d'État, conseiller de l'Université, officier de la Légion d'honneur, membre de l'Académie des sciences morales et politiques, directeur de

1. Ceci explique pourquoi M. Cousin, ministre, fit toujours la révérence au clergé. Il ne voulait pas que le clergé lui donnât de la férule.

l'école Normale avec logement et traitement, membre de l'Académie Française, pair de France, — et Barthélemy s'écria dans la *Némésis :*

Une seule pensée obsède notre vie!
Que nous font aujourd'hui Lisbonne et Varsovie,
Et la peste lointaine et le Belge voisin?
De ses rêves de gloire oubliant la chimère,
La France des Trois Jours, comme une jeune mère,
A soif du bonheur de Cousin.

Aussi le *Moniteur*, son fidèle interprète,
A toujours pour son fils une colonne prête,
Répertoire de croix et de bons du Trésor:
Pour nous consoler tous de la publique gêne,
Il construit le tonneau du pâle Diogène
Et le garnit de cercles d'or.

Dans notre siècle athée, heureux qui se confie
Au modeste repos de la philosophie!
Heureux qui lit Platon mieux qu'un Grec de Péra,
Danse aux joyeux salons où le monde l'invite,
Professe un cours public, que le public évite,
Et se macère à l'Opéra!

Ah! que tes devanciers de Rome et de l'Attique
Avaient bien mal compris la pensée éclectique,
Grand Victor! Ils jeûnaient de misère à leur cours.
Sur les fonds de l'État ils n'avaient point de rentes;
Des disciples suivaient leurs doctrines errantes
Et payaient bien mal leurs discours.

. . . .
. . . .
Voilà les vrais progrès de la psychologie!
Oh! que tu nages bien dans ta sphère élargie!
Déjà ton œil rusé lorgne un septième emploi.
Poursuis, rhéteur doré; dans nos jours de souffrance,
Il faudrait seulement pour affamer la France
Dix philosophes comme toi.

Nommé directeur de l'école Normale, M. Cousin publie un pompeux rapport sur une mission que le gouvernement lui a donnée pour aller en Saxe, en Prusse et en Autriche, recueillir des documents relatifs à l'organisation de l'instruction publique. Plus tard, il fait deux autres voyages en Suisse, en Hollande, et continue, aux frais du Trésor, ses études sur la question. Le cumul des emplois rend son influence énorme. Il chante victoire; l'éclectisme triomphe sur toute la ligne de la grande armée universitaire. Malheur aux jeunes aspirants à l'agrégation qui osent professer les doctrines interdites! ils sont sûrs de se voir repoussés aux examens. Le grand Victor est là, sévère, l'œil en éveil, et présidant un jury complétement éclectique. Si le sujet montre une science trop grande pour qu'on puisse, sans crainte de scandale, lui refuser le diplôme, on l'envoie professer dans quelque trou lointain, où ses paroles sont étouffées et perdues. Et, s'il parle haut, s'il n'assourdit pas son timbre de voix, on le destitue sans miséricorde.

Ce fut ainsi que notre habile philosophe organisa l'absolutisme de la pensée; ce fut ainsi qu'il parvint à composer un état-major d'écuyers féaux et portant bannière. Les hommes faibles, — c'est le plus grand nombre, — plient et s'asservissent, l'un pour ne pas entraver à tout jamais son avenir, l'autre pour ne pas perdre le pain de sa famille. Or le Mahomet de l'éclectisme veut quelque chose de plus que cet universel silence. Il est très-important que son libraire fasse fortune, afin qu'il arrive à lui payer de magnifiques droits d'auteur. En conséquence, chaque fois qu'une œuvre nouvelle de M. Cousin se publie, une question de plus s'ajoute au programme de la philosophie orthodoxe. Il faut acheter les livres, si l'on

veut répondre à la pensée du maître, et toute l'Université les achète, professeurs comme élèves. On sait que l'avancement est à ce prix.

Les éclectiques zélés obtiennent les palmes de l'Institut; les plus serviles deviennent académiciens, et le bataillon, comme dit le colonel Victor, grossit, grossit toujours...

Mais quels tristes soldats ! Auprès d'eux les dragons du pape sont des prodiges d'héroïsme. La valeur qui se fourvoie dans cette piteuse phalange n'y reste pas longtemps. Alors le chef redouble d'habileté. Pour combler le vide opéré par les désertions, il se fait racoleur; il grise les uns avec des caresses, verse aux autres le vin frelaté de la louange, et, quand les pauvres diables se réveillent, ils s'aperçoivent qu'ils ont signé leur enrôlement dans la horde éclectique. Ils sont fusiliers, fifres ou tambours, et ne peuvent plus se soustraire au pacte maudit.

Grâce à ce joli système, Victor, à différentes époques, a pu s'entourer d'esprits véritablement philosophiques, et capables de servir de contre-forts à l'édifice chancelant qui aurait croulé sans leur secours.

On a parlé du zèle de M. Cousin pour ses amis. Un mot là-dessus. Les amis de M. Cousin sont en même temps ses humbles serviteurs, ses agents fidèles, ses âmes damnées. Par eux et par leurs services, il domine, il gagne de l'argent : il est tout simple qu'il entretienne leur affection. Son zèle s'explique, le mieux du monde, c'est de l'égoïsme bien entendu. M. Cousin se connaît lui-même aussi parfaitement qu'il connaît les autres. Il ne se dissimule pas la vanité de son système, et se tire d'affaire avec de l'adresse. Par les mêmes raisons d'égoïsme et d'impuissance, il a grand soin de persécuter

les esprits libres et chercheurs. Il a fallu que des ministres eux-mêmes intervinssent pour défendre contre les manœuvres du grand-maître de l'éclectisme Michelet, Quinet, Arnault et Gratien.

L'intolérance de notre homme pour les idées contraires aux siennes va jusqu'à l'aversion pour les individus. Un jour qu'il se promenait en compagnie de M. Vacherot [1] sous une avenue du Jardin des plantes, Pierre Leroux vint à passer près d'eux. M. Vacherot quitte le bras de Victor et va presser la main du philosophe socialiste. Cela fait, il rejoint le pair de France et continue le dialogue entamé.

— Quoi! s'écrie Cousin, vous êtes l'ami de ce gaillard-là!

— M. Leroux?... mais c'est un des hommes que j'estime et que j'admire le plus.

— Allons donc! un écrivain obscur, le philosophe des ténèbres.

— Il n'a pas la clarté de Voltaire, j'en conviens; mais c'est un novateur, un chercheur d'idées. Votre éclectisme peut emprunter quelque chose à son génie.

— Jamais!... par exemple!

— En ce cas, dit Vacherot, vous êtes en contradiction avec votre principe même.

— Hélas! murmura Victor au milieu d'un profond soupir, j'avais compté sur Jouffroy et sur vous : comme Jouffroy, je vois bien que vous m'êtes hostile.

Puisque nous venons de prononcer le nom de Jouffroy, il est essentiel de rappeler ici que la famille de ce philosophe, mort en 1842, chargea M. Cousin d'éditer ses

1. Le même qui fut avec Dubois directeur de l'école Normale.

œuvres posthumes [1]. Un grand scandale se produisit alors. Jouffroy n'était plus éclectique ; il avait même cessé d'être chrétien. Dans ses écrits il dirigeait des attaques violentes contre l'éclectisme et contre la foi. Pour tout ce qui avait trait à la doctrine religieuse, Victor ne s'en inquiéta guère ; mais il biffa sans pitié tout ce qui pouvait être blessant pour lui-même et pour son école.

Un exemple entre mille. Jouffroy avait écrit : « Le MANQUE DE PRÉCAUTIONS et l'INEXPÉRIENCE de M. Cousin... » Quelle phrase irrévérencieuse !

— Arrangeons cela, dit le fidèle éditeur.

Et, sans trouble, sans hésitation, sans remords, il fait subir au texte le léger changement ci-dessous : « Les EXCESSIVES PRÉCAUTIONS et l'EXPÉRIENCE de M. Cousin... » Voilà de l'habilité, sans contredit... et de la conscience !

Pierre Leroux, dans un opuscule qui a pour titre : *De la mutilation d'un écrit posthume de Théodore Jouffroy*, signale une infinité d'altérations aussi incroyables, mais d'une portée beaucoup plus grande pour lui, car elles intéressaient sa doctrine.

M. Cousin est un des personnages les plus économes de son siècle. Barni, le traducteur de Kant, en sait quelque chose. Un matin, Victor le rencontre au Palais-Royal, lui frappe sur l'épaule, et lui demande s'il a déjeuné. Barni l'avait eu pour maître de conférences. Il répond négativement, après avoir ôté son feutre avec beaucoup de respect.

— Ni moi non plus, fit Cousin. Déjeunons ensemble !

1. Elles s'imprimèrent en 1844. Précédemment le père de l'éclectisme avait fait paraître les *Ouvrages inédits d'Abélard* (1836) ; un traité sur la *Métaphysique d'Aristote* (1837), et de nouveaux *Fragments philosophiques* (philosophie scolastique). Ce dernier livre se publia en 1839.

On entre chez Douix. Barni, qui se croit invité, laisse le maître commander un déjeuner confortable. On y fait honneur, et les plats se succèdent. Mais tout à coup notre philosophe se frappe le front. Une affaire on ne peut plus urgente l'appelle à la Sorbonne. Il se lève, prend sa canne et son chapeau, quitte le salon de Douix et court encore. Barni paya la carte. Depuis ce jour, il n'accepte plus les invitations du père de l'éclectisme.

Quand M. Cousin reçut, avec la confiance de Sa Majesté citoyenne, le portefeuille de l'instruction publique, il arriva rue de Grenelle en fiacre.

— Tiens ! mais alors nous le verrons partir en coucou ! murmurèrent les gobe-mouches des antichambres.

Ils oubliaient l'histoire de la belette et du grenier. M. Cousin prit au ministère un embonpoint colossal. Toutefois, plus heureux que l'hôtesse gourmande de la Fontaine, on ne lui dit pas :

Vous êtes maigre entré, maigre il vous faut sortir !

Quatre énormes voitures de déménagement ne suffirent point à enlever ses bagages.

Si l'âme de notre philosophe est intéressée [1], on doit lui rendre cette justice qu'elle n'est pas moins rancunière.

Un jeune homme présenté comme secrétaire à M. Cousin, ne trouve pas les appointements convenables, et refuse l'emploi. Piqué d'une telle irrévérence, Victor

1. Constamment il a eu soin de prendre la moitié des honoraires de ceux qui le suppléaient à la Faculté des lettres. On doit dire, à l'éloge de Villemain, qu'il ne suivit jamais cet exemple.

ordonne à ses acolytes de surveiller l'audacieux. Apprenant qu'il vient d'être attaché, comme professeur de grec, aux enfants d'un prince russe, il se rend lui-même chez le prince, lui affirme que l'homme dont il a fait choix est d'une incapacité notoire, présente à sa place un de ses écuyers bannerets, et fait renvoyer le premier précepteur, malgré les efforts de l'historien de Cromwell, alors ministre, et dont le malheureux jeune homme avait sollicité l'appui.

Villemain et Cousin se détestent cordialement. Abel joua plus d'un tour pendable à Victor.

Il se trouva que le nom de celui-ci fut effacé un jour de la liste des membres du conseil d'État en service extraordinaire délibérant. Cousin donne sa démission ; il déclare qu'il ne veut pas d'un titre vain. Le soir même on insère au *Moniteur* ce petit coup de griffe en quelques lignes : « C'est précisément pour cela que M. Cousin n'a pas été conservé dans les rangs du service extraordinaire délibérant. Il ne se conçoit pas de titre plus *vain* que celui qu'on a porté six ans sans en user *jamais*. »

Fidèle à ses principes d'éclectisme, le grand Victor, au mois de février 1848, s'empresse d'apporter à messieurs les républicains de l'Hôtel-de-Ville son humble adhésion.

— Ces *farceurs-là*, dit-il, me *ficheraient* à la porte de mon logement de la Sorbonne. Grattons-leur le bout de l'oreille !

Plus tard, il devient un des membres les plus actifs du comité de la rue de Poitiers.

Il s'efforce de moraliser le peuple en lui donnant sa *Philosophie populaire*, et en y offrant, comme catéchisme des masses, la *Profession de foi du vicaire sa-*

voyard. Déjà, sous Louis-Philippe, les évêques de France lui avaient lancé leurs mandements à la tête. Ce nouveau péché fut loin d'obtenir leur absolution. Pour apaiser le courroux de l'Église, Victor Cousin rompt aussitôt des lances contre les socialistes et les démagogues. L'éclectisme se prête à tout.

Notre philosophe, d'ailleurs, n'avait probablement plus en mémoire certaine visite rendue à la Fayette vers la fin de la Restauration. Le héros des deux mondes habitait alors son château de Lagrange, et Cousin lui dit, en montrant, d'un air affligé, les antiques tourelles du manoir :

— Quel dommage, Général, que tout cela vous appartienne !

— Pourquoi donc ?

— Ah ! c'est que le moment approche où nous serons forcés de démolir les châteaux, sans en excepter le vôtre, et de partager les terres entre les enfants de la patrie, qui n'est qu'une seule et même famille. On a beau dire, Général, toute la Révolution est là !

On sait que notre philosophe a eu la fantaisie de peindre une de nos muses modernes sous les traits de madame de Longueville. La sœur de Condé n'y a rien perdu, car pour ressembler à madame Louise Colet, il faut être parfaite. Aussi que de puissance d'imaginative et quel talent de périphrases a déployé Cousin pour flatter la reine de la Fronde et l'absoudre de ce reproche si grave du cardinal de Retz : « Elle avait trop d'embonpoint et le visage un peu gravé de petite vérole. » Il nous prouve que la duchesse de Longueville était la modestie, la piété, la chasteté, la fidélité mêmes, et que la Rochefoucauld n'a jamais eu que le titre pur et sans tache d'ami de la maison. Les amitiés saintes ne peuvent-elles se reproduire à

deux siècles de distance? Pauvres femmes, comme on les calomnie!

Alphonse Karr annonça le premier la prétendue liaison de notre philosophe et de la belle muse, avec un manque de tact et un oubli de toute pudeur qui lui ont valu cette remontrance à coups de couteau, dont chacun a gardé mémoire.

Faut-il parler de M. Cousin comme orateur politique? Il est presque nul sous ce rapport. Jamais il n'a pris en sérieuse considération les misérables détails du gouvernement constitutionnel. La Chambre des pairs l'entendit prononcer tout au plus quatre ou cinq discours, ayant pour but de défendre sa philosophie ou d'attaquer les Jésuites.

Dans ces derniers temps, si l'on en croit monseigneur Dupanloup, cet étrange philosophe aurait prononcé des paroles extrêmement bienveillantes pour Sa Sainteté le souverain Pontife Pie IX. Nous en félicitons M. Cousin de grand cœur, en lui assurant toutefois que le moyen le plus sûr d'être agréable au Père des chrétiens serait une conversion franche, dégagée de toute espèce d'éclectisme, et un auto-da-fé complet de la majeure partie de ses œuvres.

Ce que nous ne refuserons pas toutefois à l'illustre philosophe, c'est d'être un infatigable travailleur. De 1840 à 1853, il a publié de nombreux volumes. Voici les principaux : *Cours d'histoire de la philosophie moderne*, professé pendant les années 1816 et 1817, sténographié par ses élèves, et revu par lui ; — *Leçons de philosophie sur Kant ;* — *Des pensées de Pascal,* œuvre où le mutilateur de Jouffroy signale à l'Académie une foule de mutilations ; — *Introduction aux œuvres philosophiques*

du père André ; — Fragments littéraires ; — Jacqueline Pascal ;— Fragments de philosophie Cartésienne ; — Fragments philosophiques, etc. Ces *fragments* prouvent que M. Cousin n'a pas l'ampleur nécessaire pour produire un traité complet de philosophie ; c'est tout simplement un critique et un arrangeur. Il a, de plus, édité les *Œuvres philosophiques* de Maine de Biran, et traduit le *Manuel de philosophie* de Tennemann ; ou plutôt il n'a fait que le revoir, M. Auguste Viguier en est le véritable traducteur. A défaut d'œuvres originales, Cousin édite celles d'autrui. C'est toujours du travail, mais ce n'est plus de la puissance. Néanmoins il a publié de son cru un livre qui a pour titre *du Beau, du Vrai et du Bien*, et une *Défense des Principes de la Révolution française et du gouvernement représentatif*, deux ouvrages médiocres. On peut dire du dernier que c'est une dette et un souvenir, car le gouvernement de Louis-Philippe était doux à l'éclectisme.

Il faut rendre cette justice à M. Cousin que ses *Portraits des femmes illustres du dix-septième siècle* sont écrits dans une grande manière et dans un grand style [1].

Avant de paraître en volumes chez Didier, ces curieuses études biographiques trouvèrent place dans la *Revue des Deux-Mondes*. Pour contenter à la fois Buloz et Didier, car l'un et l'autre de ces messieurs n'acceptent que de la prose inédite, voici le moyen dont s'ingénie le grand Victor. On ne gagne jamais trop d'argent, et du même sac on

1. Depuis *Madame de Longueville*, publiée en 1853, l'auteur nous a donné les ouvrages suivants : *Madame de Sablé* (1854), — *Madame de Chevreuse* et *Madame d'Hautefort* (1856), — *La société française au* XVIIe *siècle*, d'après le *Grand Cyrus* de Mlle de Scudéri, — la *Jeunesse de Madame de Longueville* (1864), — la *Jeunesse de Mazarin* (1865), — *Histoire de la Philosophie depuis les temps les plus reculés jusqu'au* XVIIIe *siècle*, etc., etc.

doit, quand on le peut, tirer deux montures. Il fait d'abord une esquisse de trois ou quatre feuilles, qu'il vend à la *Revue*. Puis, à sept ou huit mois de là (Buloz exige impérieusement ce délai), l'auteur reprend son esquisse, l'amplifie et la porte au libraire. Tout le monde est satisfait. Ce bon monsieur public seul n'y voit que du feu.

Sur le point de terminer l'histoire de Cousin, n'oublions pas qu'un des ses plus grands travers est de s'être cru dans tous les temps et de se croire encore aujourd'hui le plus bel homme de son siècle. Jadis il se rendait à l'école Normale en tilbury, ganté comme un fashionable et le lorgnon dans l'œil. On eût cru voir Alcibiade, et non Platon.

Les disciples se moquaient du maître. Presque tous les jours ils faisaient en sorte d'amener ce philosophe, aussi fat que pédant, sur le chapitre des illustrations contemporaines. M. Eugène Despois, dans le feuilleton de l'*Indépendance belge* du 20 mai 1853, raconte l'anecdote suivante.

« — Il est nécessaire, disaient les élèves, d'étudier l'œuvre de nos écrivains modernes, afin de l'apprécier convenablement. Nous devons lire Victor Hugo aussi bien que Racine.

« Et Cousin de répondre sur un ton d'oracle :

« — Mes amis, laissons cela au profane vulgaire ! Mais nous... *at nos viri ingenui, kaloi kai agathoi,* est-il besoin, quand nous avons devant les yeux l'Apollon du Belvédère (ici le professeur levait les bras à gauche vers la statue absente), est-il besoin de nous détourner (ici le philosophe portait brusquement les mains et les yeux à droite vers son talon) pour regarder un chiffonnier qui passe ? »

Ah ! Monsieur, cette appréciation outrageante d'un grand poète vous condamne sans retour !

Votre gloire est loin d'atteindre à celle que vous traînez dans le ruisseau. Quand la postérité vous apercevra sous votre costume philosophique, aussi bigarré que celui d'Arlequin, elle portera de vous un jugement capable de réhabiliter ceux que vous avez voulu flétrir, et, modifiant pour votre usage l'épitaphe célèbre de l'auteur de la *Métromanie,* elle écrira sur votre tombe :

Ci-gît Victor qui ne fut rien,
Ni philosophe ni chrétien.

CRÉMIEUX.

En 1795, vivait à Nîmes une riche famille juive, dont le chef avait accepté sous la Terreur les fonctions d'officier municipal. On lui en fit un crime, et on l'emprisonna. Toutes les calamités semblèrent alors se réunir pour tomber sur le triste descendant d'Israël. Sa maison de commerce, qu'il avait soutenue pendant la première période révolutionnaire, avec une peine extrême et au prix des sacrifices les plus durs, ne tarda pas à s'engloutir dans le gouffre de la faillite. En même temps il perdait coup sur coup deux fils et une fille. Les juges prononcèrent son acquittement ; mais ils ne purent lui rendre ni sa fortune ni les enfants que lui avait enlevés la mort. Ce fut au milieu de ce deuil et de ces désastres que vint au monde le célèbre avocat dont nous allons écrire l'histoire.

Isaac-Moïse Crémieux est né le 11 floréal an IV (30 avril 1796).

Une fois libre, Crémieux père tâcha de retrouver du crédit, non pour demander au travail le retour de son ancienne opulence, — car ses efforts ne pouvaient atteindre ce but, — mais pour achever de liquider un passif énorme et obtenir une réhabilitation. C'était un caractère honnête, et surtout plein de sagesse. Il n'avait ni les préjugés ni les instincts de sa race : avant de faire un juif de son fils, il voulut en faire un homme et un Français. A l'exemple de ses coreligionnaires intelligents, il se moquait des sottises hébraïques, sans les heurter de face autant que possible, mais aussi sans leur faire la moindre concession. Bientôt il jugea convenable d'appeler son fils *Adolphe,* et non *Moïse-Isaac,* profitant pour cela d'un décret du premier consul, qui autorisait les juifs à changer contre des prénoms modernes ceux qu'ils tenaient de l'héritage des patriarches.

Or, aujourd'hui, ce même fils, guidé par des instincts analogues de sagesse et de prudence, n'a pas cru devoir obéir aux prescriptions d'un culte enterré depuis dix-neuf siècles. Il a voulu mettre ses héritiers à l'abri de l'espèce de réprobation sociale qui, malgré tout, continue de peser sur la secte déicide. Deux enfants, garçon et fille, issus de son mariage avec une juive, n'appartiennent plus à Israël. Le lendemain de leur naissance, il a demandé pour eux le baptême [1].

Ce fait est de notoriété publique. On doit d'autant moins le passer sous silence, qu'il est entièrement à la louange de M. Crémieux, car la tendresse paternelle a été

1. Mademoiselle Crémieux, grâce à cette détermination de son père, a pu contracter un mariage très-sortable avec un catholique, avoué à la Cour impériale.

son unique mobile. Nous ne l'accusons en aucune sorte de conviction chrétienne.

Le jeune Adolphe manifesta, dès l'enfance, une intelligence rare et de grandes dispositions pour l'étude. Il passait, aux yeux de ses maîtres, pour un petit prodige. Sa mémoire était prodigieuse. A l'âge de six ans, aux distributions de prix, il récitait à la foule émerveillée des morceaux énormes de poésie française. Talma, neuf ou dix années après, l'entendit, un soir, dans sa loge, lui répéter, sans omettre un hémistiche, tout le dernier acte d'une tragédie qu'on venait de représenter.

— Diable ! Mais tu savais donc cela par cœur ? lui dit-il.

— Non, j'ai vu la pièce aujourd'hui pour la première fois, et je ne l'avais pas même lue, répondit Adolphe.

C'était vrai. L'illustre tragédien et mademoiselle Mars, fort liés l'un et l'autre avec un oncle du jeune homme, s'amusèrent plus d'une fois à mettre à l'épreuve cette mémoire surprenante.

On avait envoyé Adolphe achever ses classes au lycée impérial [1]. Il se distingua parmi les plus studieux élèves et fut un des lauréats du grand concours. Son bonheur le plus doux, à l'époque des vacances, était d'aller offrir ses couronnes à l'excellente famille qui sacrifiait tout pour son éducation. Crémieux a donné par la suite à la mémoire de son père une preuve admirable de piété filiale ; mais laissons la biographie suivre son cours.

En 1815, la réinstallation des rois légitimes attristait fort nos colléges. On vit cette jeunesse, élevée militairement sous l'Empire, saluer de cris d'enthousiasme

1. Son oncle lui servait de correspondant.

l'arrivée de Napoléon de l'île d'Elbe. Quand les aigles reparurent aux Tuileries, Crémieux, au nom de ses camarades, rédigea une adresse, afin d'obtenir qu'on restituât aux lycées leur discipline, leurs armes et leurs tambours. Cela fait, il sort du collége, accompagné de tous les élèves, gagne la place du Carrousel et pénètre au château, désirant remettre lui-même la supplique à César. Mais il a compté sans Bertrand, le grand maréchal du palais. Celui-ci arrête le cortége à la porte de l'empereur. Il veut renvoyer tous nos lycéens à la salle d'étude. Adolphe persiste. La grosse voix de Bertrand ne l'intimide pas, et bientôt Napoléon arrive au bruit de la querelle.

— Allons, allons ! dit-il, qu'on laisse venir à moi les petits enfants !

Notre jeune délégué triomphait. Plus tard, lorsque Bertrand revint de Sainte-Hélène, il alla rendre visite au célèbre avocat pour le consulter sur le testament de l'empereur.

— Vous avez donc oublié que nous sommes ennemis, Maréchal ? dit Crémieux, en lui rappelant l'anecdote.

Cependant Waterloo donne le coup de grâce à l'Empire. De sanglantes réactions politiques et religieuses éclatent d'un bout à l'autre des provinces méridionales, et les parents du jeune rhétoricien le font revenir à Nîmes, où les cerveaux sont en proie à une exaltation terrible. La guerre civile est imminente. Crémieux fils, qui a eu la gloire de serrer la main de Napoléon, ne voit pas sans colère arracher le drapeau tricolore aux casernes de sa ville natale. Il charge un fusil pour aller se battre. On a beaucoup de peine à lui faire comprendre qu'il va nécessairement attirer sur les siens toutes sortes de catastrophes. Cette prudence de la famille em-

pêche le massacre ; mais elle ne peut arrêter le pillage. Les terroristes blancs enfoncent la porte de M. Crémieux père, fouillent sa caisse, qu'ils trouvent presque vide, et le contraignent, un poignard sur la gorge, à leur signer des lettres de change. Adolphe, sans plus de retard, porte plainte au procureur du roi.

— Prenez garde, lui dit un commissaire de police ; retirez cette plainte, ou ils vous tueront.

— Soit, répond l'intrépide jeune homme : il ne vous restera plus qu'à venger ma mort !

Dix-huit mois après, nous le retrouvons à Aix. Il y achève son cours à la Faculté de droit, passe une thèse éclatante, se fait inscrire au barreau de Nîmes, et débute aux assises par une plaidoirie magnifique, le lendemain même de sa prestation de serment. Une circonstance curieuse vient signaler une de ses premières causes. Deux individus, accusés de vol, se rejettent l'un l'autre la culpabilité de l'acte pour lequel on les incrimine. Par cela même, et afin de délivrer du poids de l'inculpation celui dont il prend la défense, l'avocat charge le coaccusé dans son discours.

— Ah ! par exemple, monsieur Crémieux, vous êtes bon enfant de tomber sur moi comme vous faites ! s'écrie celui-ci. Ignorez-vous que Carol se trouvait à la tête des brigands qui ont pillé votre maison en 1815 ?

Carol était le nom du client de Crémieux. L'orateur se trouble et devient pâle ; mais, se remettant presque aussitôt, il dit aux jurés :

« Messieurs, cet homme doit mentir. En tout cas, le pillage dont il parle n'a rien à faire ici. Admettons que la chose soit véritable. Les remords que doit éprouver Carol me vengent, et je lui pardonne. J'ai accepté sa défense,

je le crois innocent : rien ne m'empêchera de faire mon devoir. »

Ce noble discours fut accueilli par les applaudissements de la salle entière. Il en fallait beaucoup moins pour poser notre débutant au barreau de Nîmes. Bientôt on l'appelle à défendre un vieux brave, accusé d'avoir crié *Vive l'Empereur !* Adolphe Crémieux, en face de juges royalistes, se met à faire une peinture éloquente de nos conquêtes, de nos gloires, du sang versé pour la patrie, et le vieux soldat voit prononcer son acquittement.

Nîmes, à cette époque, avait le chagrin d'abriter encore le monstre qui, dans les jours déplorables de la guerre civile, s'était rendu coupable des plus odieux assassinats. Trestaillons inspirait une horreur universelle; mais on osait à peine la lui témoigner, tant le souvenir de ses crimes inspirait d'épouvante. Crémieux seul eut plus de courage que ses compatriotes réunis. Il se chargea de la défense d'un nommé Ravaud, cité par Trestaillons en police correctionnelle, parce que ce Ravaud l'avait accusé dans un lieu public de lui avoir volé sa vendange.

« Sans doute, Messieurs, dit l'avocat, la loi punit celui qui calomnie un de ses concitoyens; mais cette loi bien évidemment ne peut être invoquée par Trestaillons. Je ne ferai pas à cet infâme l'honneur de discuter la prévention qu'il ose porter devant vous. L'accès des tribunaux doit lui être fermé, à moins qu'il n'y soit traîné entre deux gendarmes pour venir rendre compte de ses forfaits ! »

On juge de l'émotion causée par ces paroles. Au même instant, un des collègues de Crémieux lui pousse le bras, et lui fait voir Trestaillons qui assiste à l'audience.

« — Grand Dieu ! continue le jeune orateur, et je souffrirais sa présence dans cette enceinte sacrée ! Magistrats, j'ai dans mes mains et je dépose sur le bureau du procureur du roi une plainte en assassinat ! La voilà formée par ce qui reste de la famille Chivas. Le monstre a tué sept personnes de cette famille. Je le dénonce ! »

Devant une aussi terrible apostrophe, Trestaillons prit la fuite. Quant à Ravaud, les juges le renvoyèrent absous.

On chargeait principalement Adolphe Crémieux des affaires politiques. C'était l'avocat patriote par excellence. Malgré les manœuvres du ministère pour influencer l'esprit des juges, il obtint la condamnation des assassins du maréchal Brune ; puis il sauva de l'emprisonnement et de l'amende trois jeunes fous qui avaient chanté la *Marseillaise* à pleins poumons sous les fenêtres de la préfecture. Crémieux jugea convenable de lire en pleine audience les strophes de l'hymne révolutionnaire. « — Eh bien ! s'écria-t-il, quand il fut au bout, voilà le chant qu'on veut déclarer criminel !... Criminel ? dites admirable, dites sublime ! Berçons, berçons nos enfants aux nobles accents de la *Marseillaise* ! »

Il y aurait là-dessus beaucoup à dire. Le républicain futur commençait à montrer le bout de l'oreille. Nous ne voyons pas la nécessité de glisser la *Marseillaise* dans les cours d'éducation, ni pour sa valeur poétique intrinsèque, ni pour les sentiments qu'elle exprime.

Deux brillantes affaires de cour d'assises achevèrent de mettre le comble à la renommée du jeune avocat. Grâce à lui, le trop fameux Magnan fut sauvé de la peine capitale, ainsi que toute sa bande [1]. Ce Magnan dévalisait les voya-

1. La seconde affaire était celle de l'assassin Polge. Crémieux fit pleurer tous les jurés et sauva son client de l'échafaud.

geurs, le long des grandes routes du Midi. On se rappelle peut-être un de ses plus hauts exploits dans le genre. Il s'était, un soir, embusqué sur le passage d'une noce, qui revenait, violons en tête, au hameau de l'époux. Magnan s'empara de la dot de la mariée. Cette dot était de quatre-vingt mille livres. Une fois saisi par les gendarmes, le Fra-Diavolo languedocien fit prier Crémieux de le défendre et lui envoya cinq mille francs pour ses honoraires. Adolphe prit l'argent et courut le rendre au père de la jeune femme dépouillée par le bandit.

— Tenez, lui dit-il, voilà qui vous appartient. C'est déjà une partie de la dot retrouvée!

M. Crémieux père mourut en 1819. La succession ouverte, son fils apprit seulement le désastre commercial arrivé sous la République. Depuis, on avait éteint le plus grand nombre des créances; mais il en restait quelques-unes, et le passif excédait encore l'actif de vingt-quatre mille francs. Adolphe n'a plus qu'une idée, qu'un but: le payement intégral des dettes et la réhabilitation solennelle du défunt. Il va rendre visite aux créanciers, dont la plupart ont perdu leurs titres et jusqu'au souvenir de ce qui leur était dû. Mais les livres du vieux négociant font foi. Tout se retrouve, les comptes sont en règle. Son fils rembourse jusqu'au dernier centime. Il s'arrange pour annuler la cession de ceux qui ont vendu leur créance à vil prix et leur paye la somme entière. Cela fait, il demande une réhabilitation, que le tribunal accorde sur l'heure.

Quand un homme a de pareils traits dans sa vie, on peut lui pardonner bien des choses.

Adolphe Crémieux fit à Paris un premier voyage en 1828. Sa réputation avait depuis longtemps franchi les limites de

sa province, et, récemment encore [1], il venait de lui donner plus d'éclat en décidant la cour royale de Nîmes à abolir le serment *more judaico*. Dans la voiture de Lyon, il se trouve en face d'un plaideur qui lui confie ses tourments et ses craintes.

— J'ai payé mon avocat d'avance, lui dit-il, et j'en suis au désespoir. Il voit tout de travers. Je perdrai sûrement mon procès.

— Quel jour plaidez-vous? lui demande Crémieux en descendant à Lyon.

— Aujourd'hui, ce matin même.

— Eh bien, allez reprendre votre dossier. L'affaire est bonne, je m'engage à vous tirer d'embarras.

Moins de deux heures après, ayant jeté sur les pièces un coup d'œil rapide, il émerveillait par une plaidoirie étincelante de verve les juges de la cour royale, gagnait la cause, et quittait l'audience pour aller prendre la voiture de Paris. Son client improvisé l'accompagna jusqu'au bureau, et voulut le contraindre à accepter deux billets de banque.

— Allons donc! fit Crémieux, j'ai plaidé cette affaire en artiste, pour me désennuyer du voyage: vous ne me devez qu'une poignée de main. Bonsoir!

Et la voiture partit. Les feuilles du Rhône imprimèrent l'anecdote, et ce magnifique exploit de barreau fut connu à Paris le lendemain de l'arrivée de Crémieux. Au palais de justice, on lui fit une ovation. Les jeunes avocats se cotisèrent pour l'inviter, le jour même, à un banquet.

De retour à Nîmes, Crémieux eut à défendre M. Cabot de la Fare. Celui-ci luttait contre le cardinal et contre toute

1. En 1827.

la famille de la Fare, pour maintenir dans sa généalogie ce nom qui lui était contesté. L'habile défenseur prouva que le maréchal de la Fare était mort sans héritiers en 1752, et que les la Fare actuels avaient eux-mêmes commis l'usurpation dont ils venaient se plaindre au tribunal. « — Sa Majesté Louis XV, dit l'avocat, n'aimait point à voir s'éteindre les grandes familles. Soutenus par le cardinal de Bernis, les la Fare d'aujourd'hui arrivèrent bientôt à la cour, porteurs d'une généalogie fraîchement faite, et d'autant plus facile à établir qu'elle n'avait plus de contradicteur légitime. Que dirent les courtisans, les meilleurs juges en cette matière? Ils tournèrent le dos en chantant :

La Fare i dondaine,
O gai!
La Fare i dondon. »

M. Crémieux a beaucoup d'esprit naturel. Il le fit voir dans cette circonstance et dans mille autres. La vivacité de répartie, le trait jaillissant à l'improviste, la puissance du sarcasme, le don des larmes, le sentiment vrai, profond, sympathique, il a tout pour lui [1].

Nous avons oublié d'annoncer au lecteur que notre avocat s'était marié, le 2 décembre 1824, avec une jeune israélite de Metz [2]. Madame Crémieux passe généralement

1. Le *Figaro* (l'ancien) se montra donc parfaitement injuste lorsqu'il jeta ce quatrain insolent à la face de M. Crémieux :

Bâtard de Cicéron, dans ta folle manie,
Tu voudrais à nos yeux passer pour orateur.
Crois-tu de Mirabeau posséder le génie?
Mais tu n'en as que la laideur.

2. Mademoiselle Silny.

pour une femme très-spirituelle et douée d'un grand cœur. On nous assure qu'elle a ressenti le plus vif chagrin de voir son époux lancé dans le gâchis démocratique de Février. Mais silence! nous n'en sommes pas encore aux pages de l'histoire actuelle qui regardent M. Crémieux. Il pourrait, à l'exemple du grand Condé, les déchirer l'une après l'autre sans nuire le moins du monde à sa gloire.

En juillet 1830, notre juif patriote court chercher à Lyon le drapeau tricolore, et revient le planter lui-même sur les édifices de sa ville natale.

Il voit au loin poindre à l'horizon le règne des avocats. En conséquence, l'heure lui semble propice pour s'installer à Paris. Lisant sur les gazettes la nomination d'Odilon Barrot à la préfecture de la Seine, il lui expédie sans retard cette lettre laconique : « Ne vendez votre cabinet à personne, je l'achète! » Presque aussitôt il arrive, et les députés du Gard, voulant tout d'abord lui donner une preuve de haute estime, demandent pour lui au grand chancelier la croix de la Légion d'honneur. Mais Crémieux se refuse à une démarche personnelle; on ne le gratifie point du ruban. Par la suite, le système s'est dispensé de le lui offrir. Il ne l'a pas encore, il ne l'aura probablement jamais.

Le 30 août, une ordonnance royale le nomme avocat aux conseils du roi et à la cour suprême, en remplacement de M. Odilon Barrot. Chez le successeur, comme chez l'ancien titulaire, les causes abondent. M. Crémieux. dès le 9 septembre, plaide pour le *Constitutionnel* et le *Figaro* dans l'affaire des gendarmes de Rhodez, et Guernon-Ranville, un des ministres emprisonnés à Vincennes, le charge du soin de sa défense. L'illustre avocat n'avait point encore laissé dans le tourbillon de mille affaires

contradictoires ce sentiment du juste et cette droiture d'esprit que nous avons vus chaque jour aller chez lui s'affaiblissant, pour nous donner, en dernier ressort, l'homme de 48.

Deutz, le juif infâme, osa le prier d'établir sa justification par un mémoire. Crémieux lui envoya cette réponse:

« Monsieur,

« Toutes relations doivent cesser entre vous et moi ; je vous ai entendu deux heures, c'est assez. Si vous étiez traduit en criminel devant un tribunal, si vous m'appeliez comme avocat, je ne vous refuserais pas mon ministère : tous les accusés ont le droit de l'invoquer. Mais vous êtes libre, dans tout l'éclat du triomphe lucratif objet de votre ambition ; je n'ai rien à faire pour vous. Je n'arriverais pas à vous justifier aux yeux du public, la France est sourde à la justification d'une lâcheté. Il faut subir la honte quand on a consommé la trahison. D'ailleurs, je ne vois rien pour excuser un crime que je déteste, et qui ne vous traîne pas devant d'autres juges que l'opinion publique. Si vous avez compté sur moi comme votre coreligionnaire, que votre erreur finisse. Vous n'appartenez maintenant à aucun culte : vous avez abjuré la foi de votre père et vous n'êtes plus catholique. Aucune religion ne vous veut, et vous ne pouvez en invoquer aucune, car Moïse a voué à l'exécration celui qui commet un crime comme le vôtre, et Jésus-Christ, livré par la trahison d'un de ses apôtres, est un fait assez éloquent aux yeux de la religion chrétienne.

« Paris, 24 novembre 1832. »

Insérée dans les journaux de l'époque, cette lettre eut un effet immense.

Notre héros prête successivement l'appui de sa parole à la *Tribune*, à la *Révolution de* 1830, au *Courrier Français*, au *Charivari*, à la *Caricature*, au *National*, à la *Gazette de France*, et à une foule de journaux de province, victimes des mesures répressives du pouvoir contre la presse. Les sympathies de M. Crémieux appartenaient à l'opposition dynastique. On a prétendu faussement que le parti républicain l'enrôlait déjà sous sa bannière. Il ne fit cause commune avec les démocrates que beaucoup plus tard. Encore ne doit-on pas le confondre avec les ambitieux dont il a eu le malheur d'être le collègue, et que la France juge avec raison capables de tous les crimes politiques. La preuve que M. Crémieux n'était point hostile à la dynastie d'Orléans, c'est que lui-même, en avril 1835, à la tête du consistoire israélite, porta au roi une adresse chaleureuse, dans laquelle il exprimait son indignation contre l'assassin du boulevard du Temple. Chacune des phrases de ce *factum* était due à sa plume.

A dater de 1830, nous le voyons écrire sur tout et partout. Le manifeste adressé à la nation polonaise, lorsqu'elle réclama vainement l'intervention de la France, est son œuvre. Il imprime d'innombrables discours prononcés par lui dans les colléges électoraux, et rédige des mémoires de toutes sortes : *Mémoire pour les condamnés politiques de la Restauration ; — Mémoire pour la réhabilitation du maréchal Ney ; — Mémoire pour obtenir une réparation pécuniaire à la famille Lesurque*, etc. Deux journaux, le *Mouvement* et la *Nouvelle Minerve* le comptent au nombre de leurs plus actifs rédacteurs, et rien de tout cela n'empêche sa prodigieuse activité au Palais-de-Justice. Il défend tour à tour l'ex-évêque Gré-

goire [1], en instance pour obtenir les arrérages de sa pension de sénateur sous l'Empire; Armand Marrast, dans l'affaire relative aux fusils Gisquet; Bastide, traduit devant les assises pour un recueil de satires politiques, intitulé *Tisiphone* (ces diables de républicains ont naturellement des relations avec les Furies); le libraire Jeanne, condamné à la déportation... Qui donc encore? Ah! les accusés d'avril, traduits devant la cour des pairs, et les saint-simoniens; bref, une foule de causes plus ou moins singulières.

C'est à ce métier-là, Monsieur, que vous avez fini par perdre un peu de votre droiture morale, ce qui arrive malheureusement à presque tous ceux de vos confrères qui embrassent la carrière politique. Pas n'est besoin d'être un grand psychologue pour fournir l'explication de ce phénomène intellectuel. Le plus honnête avocat du monde accepte trop souvent n'importe quelle espèce de défense judiciaire. Il cherche, on le conçoit, — ne fût-ce que pour garder sa propre estime, — à trouver bonne une cause mauvaise; il se l'approprie, se passionne pour elle, la soutient avec une conviction profonde, et voit, par le fait même, disparaître de son âme quelques-unes des plus simples notions du juste et de l'injuste. Tout le mystère de vos torts politiques est là, Monsieur. Réfléchissez-y bien.

Le 9 décembre 1836, maître Crémieux cède sa charge à M. Galisset, président du tribunal de Pithiviers, et plaide pour la dernière fois, devant la cour de cassation. Il reste

1. L'ancien conventionnel, à qui l'avocat n'avait point réclamé d'honoraires, lui envoya un magnifique meuble de chambre à coucher. Quand l'abbé Grégoire mourut, en 1831, ce fut Me Crémieux qui pérora sur sa tombe. Chose étrange! un prêtre chrétien loué par un juif, et ce juif parlant des vertus de feu l'évêque de Blois! Du reste, c'était de la reconnaissance. En 93, Grégoire avait fait rendre aux israélites leurs droits civils et politiques.

simple avocat à la cour royale. Cherche-t-il à se donner une liberté plus grande et vise-t-il à quelque position politique? La chose est probable. Néanmoins il ne l'avoue pas encore. Ici-bas tout arrive à son heure.

En attendant, il est bon de se faire des amis à droite et à gauche. M. Crémieux se constitue le protecteur de l'école Centrale de Metz, sorte de séminaire où se forment les rabbins. Il visite chaque année l'établissement, interroge lui-même les élèves et leur distribue des récompences. Voilà pour les juifs.

Il s'agit maintenant de se faire bien venir des chrétiens. La commune de Lunel, entre Nîmes et Montpellier, avait un procès fort rude à soutenir pour son église. Crémieux se charge de la cause, gagne en instance, gagne en appel, et consacre ses honoraires à l'achat d'un saint ciboire, qu'il expédie aux braves habitants de ce chef-lieu de canton. Ceux-ci, touchés de reconnaissance, font graver le nom de M. Crémieux sur le saint ciboire. Puis, voulant perpétuer le souvenir de leur bienfaiteur, ils achètent son image et la placent dans l'église même, entre celles de Jésus-Christ et de saint Joseph. Il est certain que jamais juif n'eut pareil honneur.

Au Palais, M. Crémieux a la réplique vive et ne se laisse point intimider par les présidents de chambre. Un de ceux-ci, à l'occasion d'un procès qui devait se plaider à huis clos, donne l'ordre de faire sortir tout le monde, y compris les avocats stagiaires. Grand désappointement.

— Revenez, Messieurs, revenez! leur crie le défenseur. Qui donc vous expulse de la salle?

— Moi, répond le président du haut de son siége.

— C'est impossible, dit Crémieux.

— Pourquoi cela?

— J'affirme que l'huissier vous a mal entendu, monsieur le président. Demain, dans six mois, beaucoup de mes jeunes confrères peuvent avoir à défendre un procès semblable. Comment sauront-ils s'en tirer ?

La leçon ne manquait pas d'une certaine audace. On révoqua l'ordre en ce qui concernait les stagiaires.

Sept années auparavant, à Nîmes, comme l'avocat se livrait à une longue digression qu'il croyait utile à sa cause, le président lui dit :

— La cour voit avec regret que vous n'abordez pas le but.

— Je supplie la cour, répond M. Crémieux, de me continuer ses regrets encore pendant cinq minutes.

Et les juges de sourire. On écouta patiemment la fin de la digression.

Frédéric Thomas, dans ses *Petites causes célèbres,* raconte un fait qui donne une idée du talent oratoire avec lequel maître Crémieux aborde les points les plus délicats du discours. Ceci avait lieu en 1857, à l'occasion d'un procès très-connu. Le défenseur, poussé par un incident, fut obligé tout à coup de parler de lui-même, chose que beaucoup d'avocats regardent comme impossible. Il s'agissait d'une lettre, dont madame Ronconi jugeait la lecture indispensable.

« J'ai voulu voir cette lettre, dit maître Crémieux, et savoir quelle main l'avait écrite. Messieurs, je ne puis pas combattre ce témoignage, et je vais dire pourquoi. Je connais de la façon la plus intime, depuis bientôt soixante ans, un homme dont la vie a été bien douce au Palais, bien agitée dans la politique, bien délicieuse dans son intérieur. Cet homme, le mouvement des révolutions l'a porté un moment au faîte du pouvoir ; après quoi, par un

de ces revirements que notre pays accueille toujours avec une si vive ardeur, il est tombé, le 2 décembre, dans une cellule à Mazas, avec bien d'autres, ma foi ! »

Cela dit, il fait aux juges la lecture de la lettre. Elle commence ainsi :

« Chère madame, je vous remercie de cet affectueux intérêt pour mon cher mari ; c'est m'aller droit au cœur. Hélas ! il ne m'a pas encore été permis d'aller l'embrasser et de lui parler des sympathies qui le suivent dans sa prison. Il est dans une cellule, tout seul, bien triste et ennuyé, lui qui ne vit que par le cœur, et qui n'est heureux qu'avec sa femme et ses enfants... »

Inutile d'aller plus loin pour faire comprendre que cette lettre portait la signature de madame Crémieux. Frédéric Thomas ajoute :

« M. Crémieux a hérité du privilége de Montaigne, qui savait parler de lui sans offusquer personne. »

Ici la transition va d'elle-même, pour apprendre à ceux qui l'ignorent que l'avocat et sa famille sont intimement liés avec tout ce que la capitale renferme d'artistes célèbres. Malgré ses innombrables affaires, maître Crémieux trouve moyen de se livrer à la plus noble des distractions, c'est-à-dire à son goût pour les arts. Depuis vingt-cinq ans il donne des soirées charmantes et très-courues, qui se sont perpétuées jusqu'à nos jours.

On sait ou on ne sait pas que M. Crémieux a été le premier maître de Rachel. Il a consacré bien des efforts à éclairer la profonde ignorance de la jeune tragédienne, mais sans pouvoir l'empêcher de faire aux questions qu'on lui adressait des réponses du genre de celle-ci :

— Vous me demandez pourquoi je n'ai point de

larmes. Où voulez vous que j'en trouve? ma mère m'a fait éplucher dant d'oignons!

Un soir, Hermione dit à Crémieux, en lui montrant une statuette :

— Quelle est donc cette femme nue?

— Mon enfant, c'est la Vénus de Milo.

— Ah! oui, je sais, murmura mademoiselle Félix avec un air de vive intelligence.

Le lendemain, elle rencontre Millaud, cet ancien associé du financier Mirès, financier lui-même, alors propriétaire de la *Presse,* et devenu, de nos jours, créateur du *Petit Journal.*

— Je vous fais compliment, mon cher Millaud, dit Rachel. Hier, j'ai vu votre Vénus, elle est charmante!

Hermione appelait Crémieux *mon papa.* Tous les jours elle avait soin de lui apporter sa correspondance officielle. Pour des raisons orthographiques très-sérieuses, l'avocat lui rédigeait son courrier. Mais elle ne lui confiait pas la correspondance intime, ce qui a jeté dans le commerce des collectionneurs nombre d'autographes réjouissants, au point de vue du style et de la grammaire.

Nous arrivons au terrible scandale qui éclata, d'un bout du continent à l'autre, dans les premiers mois de l'année 1840. On devine que nous parlons des juifs de Damas. Le grand rabbin de cette ville syrienne était accusé d'avoir tué un religieux, le père Thomas, à la veille des fêtes pascales, pour mêler son sang au pain des azymes [1]. Chez les Turcs la justice marche de la façon la plus expéditive. Nos musulmans appliquent au grand rabbin des coups de bâton sous la plante des pieds en guise de torture. Le sup-

1: Voir les détails du meurtre dans le *Journal des Débats* du mois d'avril 1840.

plice arrache des aveux au patient, et chacun, dès lors, est convaincu du crime. Au conseil des ministres, M. Thiers assure d'un ton magistral que les juifs ont pris, de longue date, cette abominable coutume de saigner un chrétien la veille de Pâques.

Or maître Crémieux ne partage pas l'opinion du ministre. Il reçoit de ses coreligionnaires d'Europe un mandat solennel, et part pour l'Orient.

L'affaire devait se plaider devant un tribunal composé des consuls généraux, sous la présidence du consul de France. M. Thiers y met obstacle. Crémieux défend l'inculpé devant Méhémet-Ali tout seul, et gagne sa cause. Avant la fin de septembre, le vice-roi fait mettre en liberté le grand rabbin de Damas, avec les juifs soupçonnés d'avoir pris part à l'assassinat.

On juge des cris d'allégresse et des applaudissements qui retentirent dans Israël. Depuis Corfou et Trieste jusqu'à Francfort, le retour de M. Crémieux est un véritable triomphe [1]. A son passage à Vienne, le prince de Metternich lui donne audience, et les coreligionnaires allemands de l'avocat font ciseler, pour le lui offrir, une sorte de bâton de maréchal, en or massif, chargé d'inscriptions pompeuses. Les juifs de Paris se piquèrent d'honneur. On peut voir, depuis seize ans, sur la table du salon de M. Crémieux, un énorme vase d'or, sculpté en commémoration du procès de Damas.

Dès ce jour notre avocat est plus que célèbre. Il ne tarde pas à être porté à la Chambre. Les électeurs de Chinon, par un scrutin quasi unanime, enlèvent leurs votes à

1. En sortant de Trieste, on trouve une côte énorme de quatre ou cinq kilomètres, appelée la côte d'Opchina. Trois mille juifs, les uns en voiture et le plus grand nombre à pied, accompagnèrent jusqu'en haut de cette côte le défenseur du rabbin, et lui firent des adieux pleins de larmes.

M. Piscatori pour les reporter sur Crémieux. Le voici donc en pleine lice politique, et le moment est venu d'esquisser en traits rapides ce caractère presque insaisissable, cette nature fantasque et mobile, où s'unissent par un bizarre alliage les qualités les plus admirables aux défauts les plus répréhensibles. Janus n'avait que deux faces: M. Crémieux en a six bien distinctes. Trois sont dignes d'admiration; les trois autres nous semblent folles et grimaçantes. On aime l'orateur, l'homme d'esprit, l'artiste; jamais on ne fera l'éloge du républicain, de l'amateur de popularité quand même, et surtout du juif restant juif sans conviction.

Nous développerons seulement son caractère à ce dernier point de vue. Les autres faces condamnables seront assez en relief par la suite même de l'histoire.

M. Crémieux a fait baptiser ses enfants. Comme tendresse de père et comme prudence de citoyen, voilà qui ne mérite aucun reproche. Mais que signifie cette aveugle persistance à défendre publiquement au dehors un culte qu'on trouve absurde dans l'intimité de famille? Pourquoi maintenir par système les israélites dans une doctrine religieuse qui les rend ennemis implacables de tout ce qui porte un nom chrétien? Voyez l'histoire. A diverses époques les juifs furent persécutés sans doute; mais à quoi tenait cette persécution? A l'état flagrant d'hostilité dans lequel ils se placent vis-à-vis du corps social, au milieu duquel ils forment, depuis vingt siècles, une sorte d'excroissance parasite et dangereuse. Nous ne les accuserons pas, comme M. Thiers, de mêler notre sang au pain des azymes et de commencer la fête pascale par un assassinat. Mais tout juif est convaincu, par esprit même de religion, que dépouiller un chrétien est une œuvre pie. Cela

rentre dans son acte de foi. L'essentiel, pour cette race naturellement pillarde et sordide, est de sauter pardessus le Code. Il faut de l'habileté, rien de plus. Une fois la barrière pénale franchie, point d'inquiétude, point de remords. Tout est bien, tout est légitime. Des fortunes énormes se consolident, les millions s'entassent sur les millions. Comme il n'y a plus de Philippe-le-Bel pour contraindre les juifs à rendre gorge, ils arrivent par un escalier d'or aux honneurs, à la puissance, et nous croyons inutile de soulever les masques pour donner la preuve qu'Israël est aujourd'hui chez nous en plein triomphe. M. Crémieux en sait là-dessus beaucoup plus long que personne.

A lui, le premier des juifs honnêtes de l'époque, appartiendrait le soin de moraliser la secte. Il ne le fait pas ; il la maintient dans ses préjugés, il excuse ses fautes, il justifie ses manœuvres, et peut-être en est-il au regret d'avoir manqué sa fortune, en soutenant jadis, au plus grand déplaisir du monopole et de M. de Rothschild, que l'État seul devait s'occuper de la construction des lignes de fer. On comprend que le roi des juifs, indigné, ne lui envoya pas une action.

Tout cela dit, reprenons le fil biographique.

De 1842 à 1848, le député d'Indre-et-Loire est constamment réélu par le même collége. Si d'autres provinces lui offrent leur mandat, il le refuse, pour ne point abandonner ses fidèles électeurs. Une fois on veut le nommer à la Rochelle, il expédie son camarade Baroche à sa place. Le souvenir doit aujourd'hui lui paraître piquant.

Nous voyons, à cette époque, M. Crémieux mener de front la politique et le barreau. Jusqu'à trois heures il plaide au Palais de Justice; puis il se rend à la Chambre. Son opposition devient très-passionnée. Il lui est revenu

que la reine Amélie déteste les juifs. Ceci lui enlève l'espérance d'arriver à un portefeuille, tant que la pensée de cette Majesté dévote influera sur la formation des cabinets. Tous les actes du gouvernement lui paraissent détestables. Sa rancune est visible, il ne laisse échapper aucune occasion de la témoigner aux Tuileries. Maître Crémieux soutient l'affaire de la loge de l'Opéra contre le duc de Nemours. Apprenant ensuite que Teste et Cubières ont certains appuis sympathiques dans la famille royale et qu'on cherche à les dérober à l'action de la loi, il éclate à la Chambre en accusations réitérées, donne pleine carrière au scandale et fait traduire les coupables à la barre du Luxembourg. Hélas! que de Teste et de Cubières juifs il pourrait dénoncer aujourd'hui!

Cette volonté ferme de chagriner le château se remarquait dans bien d'autres circonstances. La famille Bonaparte n'avait pas de conseiller plus intime que M. Crémieux. Son excursion à Damas l'empêcha de servir de défenseur au prince Louis; mais il fit plus tard un voyage à Londres dans l'intérêt de ses nobles clients. Il rédigea le testament de Joseph et reçut de précieux souvenirs de la famille impériale. On voit dans le salon de notre avocat, sous une riche vitrine, la tasse à café de l'Empereur, la tabatière dont Napoléon se servait à Sainte-Hélène [1] et la soupière microscopique donnée par madame Lætitia au roi de Rome, le tout signé et certifié JOSEPH.

Nous avons sous les yeux les discours les plus remarquables de M. Crémieux à la Chambre. Là, comme au

1. Cette tabatière est enrichie d'une fort belle miniature, due au pinceau d'Isabey.

barreau, nous devons dire qu'il a donné la preuve d'un talent supérieur. Il sait débrouiller les affaires les plus obscures ; il prononce sur elles le *fiat lux* et n'a pas d'égal pour la lucidité de l'exposition. C'est un orateur tout d'initiative ; il brille par une foule de traits inattendus. M. Crémieux émerveillait ses collègues du Palais-de-Justice et ses collègues parlementaires toutes les fois que se présentait une question artistique. Il la traitait de verve. L'homme de goût se révélait aussitôt ; le littérateur érudit savait tirer de son érudition même des moyens vainqueurs. Cent fois il a prêté aux artistes l'appui de sa parole éloquente, et toujours avec le plus admirable désintéressement. Pourquoi la folle du logis entraîne-t-elle hors de leur sphère des hommes de ce mérite, et cherche-t-elle à les précipiter dans une arène où le talent s'égare et se met au service de la passion ? Pourquoi ce talent devient-il regrettable et dangereux ? Pourquoi devons-nous faire succéder le blâme à l'éloge ?

Le régime constitutionnel n'a fait naître que des brouillons. Il a détourné chacun de sa route ; il a jeté dans les rouages de la machine gouvernementale une complication saugrenue qui a fini par en occasionner la rupture. Chacun donnait son conseil, chacun voulait diriger la manœuvre. Il en résulta que le roi citoyen, perdu dans ces mille opinions diverses, gêné par ces mille artisans maladroits ou ambitieux, devait nécessairement donner aux siècles à venir l'exemple d'une ridicule et prompte culbute.

On peut dire de M. Crémieux qu'il fut le colonel des célèbres banquets dont Odilon Barrot se proclamait le général. Aussi aveugle que son chef, il ne voyait pas la République derrière ce tohu-bohu soulevé par leur

sublime éloquence. Il ne voyait pas même une révolution, l'imprudent !

Jugez de sa surprise aux premiers coups de fusil qui retentirent à ses oreilles. Il s'empresse de courir au château. Là tout le monde est ahuri. On ne sait plus auquel entendre, et depuis la tour de Babel on n'a pas vu semblable confusion de langues et de discours. Au milieu de ce désordre indescriptible, le vieux roi, en costume de lieutenant-général, et paré du grand cordon, prête l'oreille à l'un, prête l'oreille à l'autre, hésite, tergiverse et ne décide rien. Crémieux arrive. Il ne fallait plus que lui !

— Eh bien, s'écrie-t-il, où en est-on ? quelles mesures a-t-on prises ?

— J'ai nommé Thiers président du conseil, répond Louis-Philippe.

— Ah ! Sire, l'idée n'est pas heureuse.

— Le général Bugeaud commande la force armée.

— Voilà qui est déplorable !

— Mais alors que me conseillez-vous donc ?

— Il faut remplacer Thiers par Odilon Barrot, et le maréchal Bugeaud par Lamoricière.

— Allons, soit, j'y consens, fit le roi avec un soupir.

M. Crémieux sort avec Gourgaud, dans l'intention de calmer l'effervescence de la multitude en lui annonçant le parti qu'on vient de prendre. Ils aperçoivent dans la cour des Tuileries Bugeaud qui montait à cheval avec son état-major.

— Arrêtez ! arrêtez ! lui crie l'avocat. Vous allez faire répandre le sang !

— D'ailleurs, Maréchal, vous n'êtes plus rien, dit Gourgaud.

Il lui fait part des nominations récentes. Le vainqueur

d'Isly hausse les épaules, met pied à terre et rentre chez le roi, où M. de Girardin, survenant après Crémieux et faisant prévaloir un autre conseil, décidait Louis-Philippe à signer son abdication. Crémieux était encore dans la cour du château, quand plusieurs personnages essoufflés le rejoignent en criant :

— Le roi abdique, Messieurs, le roi abdique !

— Hein?... ce n'est pas possible.

— Assurez-vous-en par vous-mêmes.

Notre avocat, stupéfait, retourne avec Gourgaud dans la chambre de Sa Majesté. L'abdication est positive ; il ne s'agit plus que de séparer les combattants. Tous deux s'élancent. Ils arrivent au bout de quelques minutes sur la place du Palais-Royal, où se concentraient les efforts de l'insurrection.

— Ne tirez pas ! dit Crémieux. Nous avons la régence, et la régence, mes amis, c'est la victoire !

On ne l'écoute pas. Le feu continue du côté des municipaux et du côté du peuple. Entendant les balles siffler autour de sa tête, Crémieux se glisse hors de l'action, rentre pour la troisième fois au château, et dit à Louis-Philippe :

— Partez, Sire, partez ! ou vous êtes perdu !

Le roi, déjà fort pâle, devient livide. Il ôte son chapeau, son grand cordon, son habit, et murmure d'une voix étranglée par l'épouvante :

— Une redingote ! une redingote [1] !

— Monsieur Crémieux, dit le duc de Montpensier, je vous en supplie, accompagnez-nous. Votre nom pourra nous protéger si nous rencontrons le peuple.

1. Ces détails et ceux qui suivent nous ont été fournis par un témoin oculaire. Nous en certifions l'exactitude.

veu. Tout, dès lors était perdu pour la branche cadette.

M. Crémieux demande le gouvernement provisoire. On le porte lui-même sur les listes. Nommé par le peuple, il est à quatre heures à l'Hôtel-de-Ville, et s'adjuge le titre de garde des sceaux.

Lamartine a raconté ces détails autrement que nous. Il est fâcheux qu'il se soit écarté du vrai d'un bout à l'autre de sa narration. Jamais la plume d'un poète n'écrira l'histoire.

A l'Hôtel-de-Ville, M. Crémieux partageait avec le chantre d'*Elvire* l'honneur inappréciable de répondre aux nombreuses députations qui envahissaient le conseil des nouveaux gouvernants. C'est là que nous avons pu l'entendre paraphraser sur la *république des lettres* un thème spirituel et tout à fait de circonstance.

M. Crémieux est fort laid [1]. Néanmoins, quand il parle, on oublie cette laideur, et on le trouve presque beau, tant sa parole est sympathique, tant son œil rayonne de verve.

Chacun sait que la calomnie est de mode en temps de révolution. L'homme dont nous écrivons l'histoire fut calomnié plus que tout autre. De lâches antagonistes l'accusèrent d'avoir pris au château le portefeuille de Louis-

1. Nous trouvons l'anecdote que voici dans un journal réactionnaire de 1849 :

« Une jeune et charmante étourdie, très-connue dans le monde par une ingénuité qui n'est pas toujours sans malice, entre dans un cercle où se trouvaient M. Crémieux et un grand nombre de dames. On parlait des saisons. L'une des assistantes préférait l'été, à cause du soleil, des eaux, de la campagne; l'autre vantait l'hiver, ses bals et ses soirées.

« — Ah! l'hiver! s'écrie la nouvelle venue; moi, je l'exècre, il est si laid!

« Puis, avisant M. Crémieux, elle prend un petit air confus et ajoute:

« — Mille pardons, Monsieur, je ne vous savais pas là! »

Philippe : mensonge odieux, dont ses amis eurent grand tort de s'émouvoir. On se trompe en politique, on fait même d'assez jolies sottises; mais on n'a jamais à craindre de perdre en un jour, et sur la foi d'un journal hostile, une réputation qui a pour base quarante ans d'honneur et de probité.

Devant sa femme, sa fille et son gendre, M. Crémieux ouvre, un soir, la *Patrie*, fait lecture à haute voix de quelques passages, et tombe sur un aimable *fait-divers* où l'on assure qu'il a été rencontré, la semaine précédente, en Belgique, avec une maîtresse du dernier ordre. Il n'avait pas quitté Paris depuis dix-huit mois. En vérité, ceci allait de pair avec le vol du portefeuille de Louis-Philippe, — comme si jamais ce prince économe et d'une prudence financière si merveilleuse avait pu, même dans le plus grand état de trouble, se laisser dérober un portefeuille!

Surpris par la République, M. Crémieux l'acceptait sans enthousiasme. Il trouvait le peuple hardi jusqu'à l'insolence et le bourgeois timide jusqu'à la lâcheté. Lui-même raconte à qui veut l'entendre que, se promenant dans les rues, à cette époque inqualifiable, il vit sur la place de la Bourse dix ou douze gamins se rassembler et crier à tue-tête :

— Des lampions! des lampions!

Rien de surprenant à l'aventure, cela se voyait partout. Mais, quand la place fut illuminée, ces mêmes gamins crièrent:

— Point de lampions! des carcels!

Aussitôt les fenêtres obéissantes de s'ouvrir. On remplaça le modeste godet d'huile ou le vase à suif par des lampes magnifiques surmontées d'abat-jour.

— Point de carcels! des lampions! reprit la troupe railleuse.

Et les bourgeois d'enlever leurs lampes et de rallumer la mèche éteinte des luminaires primitifs.

Or M. Crémieux, qui se moque si agréablement de la poltronnerie bourgeoise, ne fut pas lui-même d'un héroïsme bien caractérisé dans la circonstance qui va suivre. Les Tuileries, chacun se le rappelle, demeuraient au pouvoir d'une horde de malfaiteurs, qui persistaient, malgré toutes les représentations, à ne pas déloger du château.

— Mon cher, disent les provisoires à Crémieux, vous êtes seul capable de les faire déguerpir.

— Croyez-vous? je vais essayer, répond-il.

S'affublant d'une vieille redingote, afin de ne point offusquer par son luxe les hôtes déguenillés du Carrousel, il pénètre dans l'intérieur des appartements, suivi de M. le commissaire de police Trouëssard. Au premier mot qu'il prononce, il entend la crosse des fusils résonner sur les dalles, et les baguettes s'agitent dans l'intérieur des canons, pour bien lui faire comprendre que ni ministre ni commissaire ne modifieront le plan de résistance.

— Eh quoi! mes enfants, dit M. Crémieux, vous avez pris les Tuileries, et l'on oserait vous en exclure? Allons donc!.... Restez-y tant qu'il vous plaira.

Celles des voitures de la cour qui n'avaient pas été brûlées sur la place du Palais-Royal échurent en partage aux ministres républicains. Le garde des sceaux de fraîche date eut la sienne, avec un fort bel attelage emprunté aux écuries de l'ex-roi. Ayant à visiter Arago, qui demeurait au Luxembourg, il prit ce splendide véhicule, se fit conduire chez son collègue, y resta vingt ou trente minutes à causer.

d'affaires, descendit ensuite, quitta le palais à pied, suivit la rue de Vaugirard et monta dans l'omnibus de l'Odéon. Crémieux avait oublié sa voiture de ministre. Simple manque d'habitude !

Il faut dire à sa louange que, dans ces mauvais jours, son administration fut honnête et paternelle. Encore aujourd'hui, tout le ministère de la justice, depuis le chef de division jusqu'au garçon de bureau, regrette M. Crémieux.

De ce qui précède, il résulte une vérité triomphante, et la voici : le héros de ce livre n'a pas l'ombre de conviction politique. Il voulait jouer un rôle, et ce rôle, il l'eut accepté du système, de la régence ou de n'importe quoi, si les événements n'avaient pas fait prévaloir le drapeau républicain. Notre homme était là comme au Palais : pour ou contre, noir ou blanc, qu'importe ? on parle toujours. Cela est si vrai, qu'un soir, au club Martel, M. Crémieux dit à un montagnard :

— Gageons que je fais pleurer ces fougueux démocrates en leur parlant de Louis-Philippe.

— Ah ! par exemple, dit l'autre, ce serait fort !

— Gageons-nous ?

— Soit. Un dîner à discrétion.

— Va pour le dîner, fit Crémieux.

Il monte à la tribune, pérore cinq minutes sur une question ou sur une autre, arrive par un détour habile à mettre en scène les hôtes de Claremont, et parle des grandeurs déchues, des revirements politiques, des tortures de l'exil, avec une éloquence si touchante, que le club entier fond en larmes. Crémieux gagna son pari.

Mais, en revanche, — et pour donner à notre opinion

plus de force encore, — ce fut lui qui prononça le dernier discours républicain sur la place de la Bastille.

Une compagnie de voltigeurs s'arrêta, le 2 décembre, à la porte de l'ancien ministre. On le conduisit à Mazas d'abord, puis au donjon de Vincennes. Il eut à subir en tout vingt-trois jours de captivité. Coïncidence bizarre! le 2 décembre était précisément le jour anniversaire du mariage de M. Crémieux. On le célébrait tous les ans par une joyeuse réunion de famille; mais, hélas! impossible aujourd'hui de conserver la même date à cette fête intéressante! M. et madame Crémieux ont décidé qu'on la célébrerait à l'avenir le 11 octobre, jour de leurs fiançailles.

Aujourd'hui le Palais-de-Justice et les arts n'ont plus à disputer notre avocat à la politique, et c'est un grand bonheur, ne lui en déplaise, pour lui comme pour les siens.

M. Crémieux est l'homme de la vie privée par excellence. Il possède au degré suprême toutes les qualités de l'époux et du père de famille. De nombreux amis l'entourent. Il doit à son bon cœur, à son obligeance rare et à son désintéressement cette affection générale qu'on lui accorde. S'agit-il de rendre un service, il ne compte ni ses démarches ni ses peines. M. Crémieux est le plus agréable narrateur du monde. On assiste à ses soirées, moins pour entendre nos premiers artistes et la meilleure musique de Paris, que pour l'entendre lui-même. Sa conversation pétille et son esprit est charmant. Çà et là percent bien encore de légers ridicules, dus au souvenir de son triomphe éphémère en politique. Ainsi, par exemple, lorsque la conversation tombe sur les beaux jours du Provisoire, le célèbre avocat n'oublie jamais d'employer cette expres-

sion pompeuse : *Sous mon gouvernement*. Ah ! si madame de Girardin vivait encore et pouvait l'entendre, elle qui s'écriait jadis avec une amertume si profonde :

— Dire que le canon des Invalides résonne quand M. Crémieux se dérange !

Fidèle à son imperturbable système de judaïsme envers et contre tous, le célèbre avocat se mit en tête d'obtenir, il y a quelques mois, l'émancipation politique d'une foule de ses coreligionnaires qui encombrent les provinces danubiennes. Au grand désespoir du *Siècle*, reproducteur enthousiaste des tartines éloquentes, débitées par M. Crémieux dans les cercles du libéralisme circassien ou moldave, le Démosthène émancipateur a complétement échoué dans sa mission.

« — Et c'est fort heureux ! nous disait un compatriote, revenu momentanément de ces mêmes provinces, qu'il habite depuis trente années ; car les juifs, là-bas, absorbent tout par une usure infâme. Consacrez leurs rapines insolentes, en leur donnant le titre de citoyens, la noblesse du pays n'aura plus qu'à mettre la clé sous la porte et à les laisser maîtres absolus des Principautés. »

Ce qui serait flatteur pour la gloire de l'Europe et pour le progrès moderne.

DAVID (Félicien)

Quelques portraits de cette galerie ont besoin de beaucoup d'étude. Il y a des originaux qui posent mal ; d'autres ne se montrent que de profil, quand nous désirons les peindre de face. Presque tous font de la coquetterie. Nous les avons attrapés à mettre du rouge et à dissimuler leurs rides sous une couche de plâtre. Félicien David n'a pas imité ce ridicule exemple. Occupé sans cesse à écouter les suaves mélodies qui lui arrivent du ciel, il se montre indifférent aux bruits de la terre. Approchez, il ne vous entend pas ; braquez sur lui l'appareil photographique, il ne s'aperçoit de rien ; retirez l'épreuve, vous avez son portrait exact, une noble tête d'artiste pleine de rêverie et d'inspiration.

Il est né, le 8 mars 1810, à Cadenet, bourg assez considérable du département de Vaucluse.

Son père, qui avait été chercher fortune en Amérique, perdit, lors des troubles de Saint-Domingue, tout le fruit

de ses labeurs, et revint en France plus pauvre qu'il n'était parti.

Orphelin à l'âge de cinq ans, David fut élevé par une de ses sœurs. Les habitants du bourg de Cadenet se rappellent encore aujourd'hui ce curieux enfant, qui comprenait la musique avant la parole. David tressaillait de joie dans ses langes quand le son d'un instrument frappait son oreille. Il sut la gamme beaucoup plus tôt que l'alphabet, et les commères du voisinage le comblaient de joujoux et de pralines pour lui faire répéter les romances que sa sœur lui avait apprises. Il chantait avec une justesse merveilleuse. Partout on s'entretenait du petit prodige. Quelques amateurs engagèrent sa famille à le présenter à M. Garnier, premier hautbois de l'Opéra, qui se trouvait alors en vacances à Lauris [1]. On suivit ce conseil. L'habile instrumentiste partagea l'admiration générale, soumit l'enfant à quelques épreuves, reconnut en lui une rare intelligence, et dit à ses parents :

— Il y a une maîtrise à Aix, envoyez-y bien vite étudier ce garçon-là !

Sans plus de retard on prépara le trousseau du jeune virtuose ; il fut conduit dans l'ancienne capitale de la Provence, où le maître de chapelle de l'archevêque le reçut avec empressement au nombre de ses élèves. Félicien David entrait dans sa huitième année. Les jours de fête, nombre de curieux venaient à Aix, de cinq lieues à la ronde, pour entendre à la cathédrale sa voix éclatante et sympathique. On réservait toujours au petit enfant de chœur des solos qu'il chantait à ravir. Les dévotes pleuraient d'attendrissement et le surnommaient le séraphin.

1. Village du département de Vaucluse.

Au bout de onze mois d'études à la maîtrise, il exécutait des morceaux de violon très-difficiles et tenait sa place au premier pupitre. M. Marius Roux, son professeur, le surprit, un jour, griffonnant des notes sur du papier rayé.

— Que fais-tu là ? demanda-t-il.

— Je compose un motet, répondit l'enfant.

— Mais tu ne sais pas encore les règles de la composition.

— Je tâche de les deviner. C'est fini, voyez s'il y a des fautes.

Le maître de chapelle prit un violon, joua tour à tour les diverses parties du motet ; puis, regardant son élève et prenant un ton sévère :

— Pourquoi mentir ? lui dit-il. Tu as copié cela quelque part.

— En vérité, non, je vous le jure, répondit Félicien.

Le motet fut exécuté, le dimanche suivant, à la cathédrale, et l'enfant de chœur eut un triple triomphe [1]. Il fallut, dans l'intérêt même de son avenir, modérer quelque peu son instinct musical, autrement il eût négligé tout le reste et n'eût rien appris de ce qui est indispensable à l'éducation la plus vulgaire. Généralement il est d'usage dans les maîtrises, lorsque la voix des élèves commence à muer, de leur accorder une bourse, afin qu'ils puissent terminer leurs classes dans quelque collége ecclésiastique. On envoya Félicien chez les jésuites, bien qu'il eût déclaré qu'il ne voulait pas entrer dans les ordres. Sa franchise ne le priva point du bénéfice de la bourse. Il

1. Il existe encore aujourd'hui à la maîtrise d'Aix une œuvre de quatuor pour instruments à cordes, composée par Félicien David à l'âge de douze ans et demi.

avait été trop utile pour qu'on crût pouvoir l'abandonner sans ingratitude.

Au collége, toutes les heures qu'il parvenait à dérober aux langues anciennes étaient précieusement consacrées à ses goûts favoris. L'ancien élève de la maîtrise jouait du violon et de la contre-basse à la chapelle des jésuites. On ne laissait pas de musique à sa disposition; mais, doué d'une mémoire prodigieuse, il retenait les morceaux exécutés pendant l'office, les notait au lieu de traduire Quinte-Curce ou Tite-Live, et les réorchestrait à sa manière. Il sortit du collége avec très-peu de grec et de latin dans la mémoire; mais, en revanche, avec une imagination musicale déjà féconde.

Ses parents n'avaient pas acquis plus d'aisance. Il dut se résoudre à travailler chez un avoué de la ville. Souvent il lui arrivait, par distraction, de copier ses airs sur la page destinée à un acte de procédure. Le papier timbré n'avait jamais eu pareil honneur. Malheureusement les avoués et les huissiers n'entendent rien à l'harmonie. David quitta la chicane avec d'autant moins de regret qu'il avait l'espérance d'obtenir l'emploi de maître de chapelle à la maîtrise même où il avait été élevé. Cette espérance ne fut point illusoire. L'archevêque accepta ce jeune homme de dix-neuf ans pour diriger la musique de sa cathédrale, et David fit merveille. Au lieu de s'en tenir aux anciens morceaux qui garnissaient les pupitres, il créa des compositions neuves, toujours avec la même ignorance du contre-point. Une sorte de seconde vue l'illuminait. Son génie devançait la science. Il se trouvait au courant des plus secrètes rubriques des maîtres sans les avoir apprises, tantôt écrivant un motet à grand orchestre, tantôt composant un hymne avec accompagnement d'or-

gue. Tous les dilettanti de la province accouraient l'entendre.

— Il faut aller à Paris, lui disait-on. Vous deviendrez un grand artiste.

— Hélas ! répondait Félicien, c'est mon plus vif désir.

N'osant pas ajouter :

— Je suis pauvre, et l'on dépense à Paris beaucoup d'argent.

Mais ce qu'il hésitait à dire, ses amis le devinaient. Sachant que David avait trop de dignité pour accepter le produit d'une collecte, ils s'adressèrent à un de ses oncles, le seul personnage de la famille qui eût quelque fortune, mais en même temps, comme cela arrive presque toujours, le plus insensible et le plus dédaigneux lorsqu'il s'agissait de la question d'art.

— Eh ! vous me rompez la tête ! s'écriait-il. Au diable la musique et mon neveu ! N'a-t-il pas huit cents francs d'honoraires à la cathédrale ? C'est magnifique.

— Sans doute ; mais il veut aller prendre les leçons des maîtres.

— Lui ?... Pourquoi faire ?... Il en donne aux autres, par conséquent il n'a pas besoin d'en recevoir.

C'était concluant. Impossible de désarçonner le bonhomme quand une fois il se mettait à cheval sur cette belle logique. On essaya, puisque son entêtement ne pouvait être vaincu par l'argumentation, de le gagner à la cause de David par l'enthousiasme, qui, de sa nature, est épidémique et monte parfois aux cerveaux les plus revêches. Un concert d'amateurs fut organisé. L'oncle s'y laissa conduire. On exécuta devant lui plusieurs compositions remarquables de son neveu, entre autres un *O salutaris* à trois voix, avec accompagnement de quatuor,

dont les brillantes mesures excitèrent d'unanimes bravos. Toute la salle vint féliciter l'oncle, qui se laissa décidément attendrir, et dit à Félicien :

— Je te donne cinquante francs par mois, tu peux aller à Paris !

Voilà tout ce que l'enthousiasme put arracher à cette bourse obstinée. David partit avec ces médiocres ressources, comptant sur la protection du ciel et sur son courage beaucoup plus que sur les cinquante francs de son oncle. Il avait vingt ans, une santé robuste et le pressentiment de sa gloire future. On supporte avec cela bien des vicissitudes et bien des misères. Cherubini, directeur du Conservatoire, admira le talent du jeune homme. Il lui ouvrit toute grande la porte des classes. Félicien étudia l'harmonie sous M. Millot ; mais, trouvant que la méthode adoptée par ce maître n'allait pas assez vite au gré de son ardeur, il économisa vingt francs par mois sur sa pension modique et prit des leçons de Réber. Il lui restait trente francs pour sa nourriture et son loyer.

Certes, on en conviendra, jamais argent n'eut un plus digne emploi. Le courageux élève se privait de tous les plaisirs de son âge. Ses compatriotes écrivaient à Aix et rendaient compte de sa belle conduite. Ils espéraient que l'oncle, flatté de ces renseignements, augmenterait la pension de Félicien ; mais ils se trompaient. Notre Provençal, toujours de première force sur la logique, pensa qu'un jeune homme capable de se tirer d'affaire avec une somme aussi restreinte pouvait vivre avec beaucoup moins encore. Il ne lui envoya plus rien du tout. La pension de cinquante francs ne fut servie à David que pendant un semestre. En vain on essaya de fléchir cet oncle avare. Il serra impitoyablement le cordon de son escarcelle et

pleura jusqu'à la fin de ses jours les cent écus que lui avait arrachés un *O salutaris* trop bien rendu par des violons perfides.

Pour comble de malheur, la conscription approchait. Un numéro fatal pouvait sortir de l'urne et fermer à Félicien l'entrée de sa carrière; mais la Providence, plus généreuse que son oncle, lui rendit le sort propice. Il tira le numéro 264.

Quelques leçons de piano lui furent demandées [1] et lui constituèrent un petit revenu, au moyen duquel il put achever ses études au Conservatoire dans la classe de contre-point de M. Fétis et dans la classe d'orgue de M. Benoît.

Ici commence pour Félicien David une existence singulière, pleine d'originalités fantasques et d'accidents imprévus. La Révolution de 1830 donnait l'essor à ces mille théories échevelées qui montent aux surfaces sociales à l'heure des tempêtes, et le saint-simonisme était dans tout le feu de son premier apostolat. « Venez à moi, disait-il, vous qui ne possédez rien et vous qui possédez beaucoup! Nous mettrons en commun la richesse de ceux-ci, la misère de ceux-là, puis nous aviserons à répartir le tout suivant les capacités diverses de chacun. » Jamais doctrine ne s'était présentée sous une forme plus attrayante. En ce bas monde, il ne devait plus y avoir ni fortune ni chagrin. Les cieux descendaient sur terre. On allait retrouver l'Éden avec ses joies primitives et son adorable candeur. La femme s'affranchissait de toutes ses entraves; elle devenait l'égale de l'homme. Bref, le

1. Il était d'une certaine force sur cet instrument, qu'il avait appris à la maîtrise d'Aix.

genre humain se préparait à nager dans un fleuve de béatitude et d'éternelle ivresse. Quelques natures sentimentales et rêveuses, qui n'étaient pas retenues dans le sentier philosophique par de fortes études, se laissaient inconsidérément entraîner vers ce charlatanisme semi-politique et semi-religieux. Félicien David, bien qu'élevé par des prêtres, n'avait reçu, grâce à ses distractions musicales, qu'une empreinte fugitive de la foi chrétienne; il n'avait pas eu le temps d'asseoir ses croyances sur une base bien solide. Incapable de confondre la clef de sol avec la clef de fa, il confondait parfaitement les notions théologiques.

A l'exemple de beaucoup d'autres, il regarda Saint-Simon comme un habile chimiste, qui avait analysé l'Évangile pour en tirer la plus sublime des quintessences, et qui, en mourant, avait légué son alambic au père Enfantin. Donc il s'enrôla sous la bannière de la nouvelle doctrine, et suivit à Ménilmontant la sainte cohorte des apôtres.

Sa conviction était profonde et sincère. Aujourd'hui même elle reste inébranlable. Cette erreur lui est commune avec nombre d'esprits distingués, dont les arts et la science s'honorent. Il faut en conclure que chez les hommes d'élite le cœur emporte souvent la tête.

La génération présente n'a pas assisté au curieux spectacle donné à Paris par les solitaires de Ménilmontant. Ils étaient là dans une grande maison située tout en haut de la butte et entourée d'un parc de quatre arpents [1], garni

1. Cette maison existe encore. Elle appartenait au père Enfantin. Le propriétaire actuel ne respecte pas les souvenirs qui s'attachent à l'édifice et son architecte le bouleverse de la cave au grenier. Quant au parc, il est métamorphosé en une immense carrière de sable. Les saint-simoniens ne se doutaient pas qu'ils avaient bâti là-dessus leur système.

de beaux arbres et de bosquets touffus, véritable Éden en miniature, où ces partisans de la félicité complète sur terre vivaient au milieu des oiseaux et des fleurs. Le Christ n'avait que douze apôtres pour répandre sa doctrine : Saint-Simon, mieux partagé que le Christ, en avait quarante. Ils s'étaient réunis hors barrière pour élaborer le dogme, avant de le faire connaître au monde ; ils faisaient vœu de chasteté et gardaient le célibat dans toute sa rigueur, afin de prouver que leurs prédications sur la femme libre n'étaient pas dictées par l'instinct sensuel.

Aucun domestique ne les servait. Toutes les occupations matérielles ou intellectuelles se distribuaient en partage égal. Ces nobles apôtres faisaient la cuisine, balayaient les chambres et bêchaient le jardin. Chaque exercice était précédé et suivi d'un hymne religieux dont Félicien David avait composé la musique. Il écrivit à Ménilmontant vingt chœurs admirables, qui tous ont été joués plus tard dans différents concerts [1].

De midi à quatre heures, le dimanche, la foule curieuse était admise à visiter le cénacle. On venait entendre les saint-simoniens chanter ; on les regardait manger et boire. Ils n'interrompaient aucun de leurs exercices, et les femmes étaient éprises, sinon de la beauté de la doctrine, du moins de la magnificence des costumes. On avait donné aux frères la petite et la grande tenue. La première se composait d'une tunique bleue, serrée au corps de l'apôtre, avec son nom brodé sur la poitrine en lettres saillantes. Il portait le pantalon blanc, et se coiffait d'une

1. La musique de ces chœurs n'a pas été perdue. On y a adapté d'autres paroles; ils font aujourd'hui partie d'une très-belle collection de chœurs à quatre voix d'hommes, qui se publie sous le titre de la *Ruche harmonieuse*.

toque de soie rouge et noire. Mais c'était surtout la grande tenue qui plongeait ces dames dans le ravissement. Elle consistait en un costume chevaleresque au grand complet : justaucorps rouge et collant des pieds à la tête; tunique blanche, à manches courtes; bottes molles, évasées, montant jusqu'à mi-jambe, et collier symbolique en acier poli, dont chaque anneau portait le nom d'un frère mort. Par-dessus tout cela, se jetait un large manteau noir, dans lequel on voyait se draper majestueusement l'apôtre, et la toque de soie était remplacée par le béret rouge.

Si les femmes admiraient les saint-simoniens, beaucoup d'hommes ne partageaient pas cette admiration. Les maris surtout n'approuvaient que médiocrement la doctrine des chastes frères. Quelques banquiers, à leur tour, la trouvaient peu rassurante. On rencontre çà et là bon nombre de personnages qui s'obstinent à ne vouloir mettre en commun ni leur femme ni leur fortune. Les plus égoïstes commencèrent à crier. D'autres plaisantèrent. Tous les vaudevillistes se mirent de la partie, et, chaque soir, les théâtres retentissaient de couplets railleurs contre les saint-simoniens. Nous nous souvenons d'avoir entendu au Palais-Royal un dithyrambe burlesque, dont nous avons retenu quelques strophes. On nous permettra de les reproduire pour donner une preuve de la bonté de notre mémoire.

Oh! fuyez les cités; venez à la campagne,
Venez-y savourer le bonheur des élus;
Saint-Simon vous appelle à la sainte montagne [1]...
On y va par les omnibus!

1. La montagne de Ménilmontant. Ces strophes étaient déclamées, autant qu'il nous en souvient, par Lepeintre aîné, dans une pièce qui avait pour titre la *Fée aux Miettes*.

Vous y verrez, vainqueur des préjugés gothiques,
Vers sa mission noble avançant d'un pas sûr,
L'homme libre, occupé de travaux domestiques,
Les mains sales et le cœur pur !

Car, dans notre maison, chacun avec courage
Se livre sans orgueil aux soins les plus grossiers :
C'est un baron qui met la main à l'éclairage
Et récure les chandeliers !

Un savant avocat, qui d'esprit étincelle,
Écume la marmite, hache les épinards ;
Ce sont deux sous-préfets qui lavent la vaisselle ;
Un banquier plume les canards !

Un major de dragons brode et fait les reprises,
Un tendre soprano scie et monte du bois,
Un président de cour savonne nos chemises
Et met nos faux-cols à l'empois !

Un enfant d'Apollon nous décrotte nos bottes,
Un ancien auditeur a soin de nous brosser ;
Un duc et pair cultive oignons, poireaux, carottes,
Et mène les poules... coucher ! ! !

Mais on pensa que les couplets et les dithyrambes ne suffisaient pas pour combattre les dangers de la nouvelle doctrine. Le gouvernement prit fait et cause pour la société menacée. On cita les apôtres à la barre des tribunaux, et une sentence judiciaire, les déclarant coupables d'attentat à la morale publique, vint dissoudre leur association. Le jugement fut exécuté en 1833. Depuis cette époque, les nymphes de Ménilmontant pleurent le départ de leurs hôtes. Elles ne s'éveillent plus, avec l'aurore, sous les bosquets de verdure, aux mélodieuses symphonies de Félicien David.

Condamnés par des juges impitoyables, les apôtres

descendirent de la sainte montagne. Ils traversèrent Paris, secouèrent la poudre de leurs souliers aux portes de la ville maudite, et résolurent de se disperser sur la surface du globe, afin d'y répandre les bienfaits de leur dogme. Plusieurs bandes s'organisèrent. Les unes choisirent le côté du nord, les autres le côté de l'est. Félicien David, avec Émile Barrot [1], Toché [2] et le sculpteur Alrik, se dirigea vers le sud. Ils firent la route à pied, de Paris à Lyon, et reçurent un accueil triomphal dans les diverses localités qu'ils visitèrent. De fervents néophytes accouraient au-devant d'eux lorsqu'ils approchaient d'une ville. La surprise des voyageurs était grande de trouver toute dressée la table du banquet fraternel. Émile Barrot, Alrik et Toché se livraient à la prédication au dessert ; puis Félicien, allant s'asseoir au piano et parcourant le clavier de ses mains d'apôtre, donnait le prélude des chœurs. A Lyon l'enthousiasme n'eut plus de bornes. La salle de concerts, où joua David, faillit crouler sous les bravos. Toutes les dames l'embrassèrent, ce qui ne laissait pas que d'être fort inquiétant pour un homme soumis au vœu de continence. Un facteur, nommé Chaban, le força d'accepter un piano de choix. Cet instrument accompagna l'artiste dans le cours de son voyage [3].

Le père Enfantin ne partageait pas le triomphe de ses disciples : les tribunaux le gardaient comme otage, il était resté à Paris sous les verrous.

Nos voyageurs quittèrent avec regret la seconde ville

1. Qui fut depuis représentant du peuple.
2. Élève de l'Institut agronome de Mathieu de Dombasle.
3. A Lyon, Félicien David contracta des amitiés qui lui sont toujours restées fidèles : un de ses anciens admirateurs, M. de Seynes, lui a légué un violoncelle de Stradivarius d'un prix inestimable.

de France. Un pressentiment leur annonçait qu'ils ne seraient point aussi bien accueillis dans toutes les cités que baigne le Rhône. Plusieurs de leurs collègues devaient les rejoindre aux portes d'Avignon. Ils entrèrent au nombre de huit dans cette ancienne métropole, qui jadis a donné refuge aux pontifes romains, et où la foi catholique reste vivace. On les reçut avec des clameurs et des huées. Une population furieuse, armée de couteaux, les entourait en proférant des menaces de mort. Ils crurent sérieusement qu'on se préparait à les égorger.

— Courage! murmurèrent-ils en s'excitant du regard : ici nous attend la palme du martyre!

Et, serrant leur faible cohorte, ils s'avancèrent, quatre de front, au milieu de cette populace furibonde. Leur fière attitude fit baisser les couteaux; la foule passa de la rage à l'admiration. Cinq ou six vieux invalides [1], s'approchant et portant la main à leur tricorne, dirent aux apôtres :

— Honneur et salut! vous êtes des braves.

On conçoit néanmoins que nos voyageurs ne tenaient pas à séjourner dans cette ville inhospitalière. Le soir même ils se dirigeaient sur Marseille, où d'autres frères de Ménilmontant leur avaient donné rendez-vous. Ils devaient s'embarquer tous ensemble pour le Bosphore. Les habitants de Marseille, moins scrupuleux que les anciens sujets des papes, firent aux saint-simoniens des ovations splendides. Une seconde fois l'admiration du beau sexe pour le talent musical de David mit en péril le vœu de célibat. Les Marseillaises raffolaient, comme les Parisiennes, du grand costume de l'ordre, et nos apôtres étaient trop galants pour rester devant elles en petite tenue, de sorte

1. Avignon possédait une succursale des Invalides.

que Félicien, ayant double prestige aux yeux de ces dames, était naturellement exposé à une tentation double. Il sut y résister de la façon la plus héroïque. Ce Renaud de vingt-trois ans s'embarqua pour Constantinople sans être tombé dans les piéges d'aucune Armide.

On salua le départ de l'artiste et de ses amis par une magnifique et dernière ovation. Tout le peuple de Marseille était sur la rade. Le navire pavoisé livrait au souffle de la brise ses banderoles flottantes, et les saint-simoniens, réunis sur le pont, adressèrent un dernier adieu aux sensibles Marseillaises, dont ils emportaient les cœurs.

Nous allons voir commencer pour notre héros une suite d'aventures qui donnent à son histoire quelque chose d'un conte des *Mille et une Nuits*. Après une traversée d'un mois, il mouille dans les eaux du Bosphore et voit se dresser devant lui les blancs minarets de Constantinople. On débarque. Félicien et ses compagnons se logent dans un faubourg grec appelé *Bechistachi*. Le soir même ils prennent un drogman et parcourent la ville en grand costume pour se montrer au peuple turc, avant d'organiser la prédication. Deux jours de suite ils se livrent à ces promenades solennelles, et le troisième jour, qui était un vendredi, ils vont se placer hardiment sur le passage de Mahmoud II, qui se rendait à la grande mosquée, en compagnie d'Achmet-Pacha, son ministre et son favori. A la vue des saint-simoniens, le sultan s'arrête, les considère avec surprise, et demande au grand visir :

— Quels sont ces personnages ? Sais-tu d'où ils viennent ?

— En vérité, non, je l'ignore, répond Achmet-Pacha.

— Comment, pourceau ! s'écrie Mahmoud, qui avait l'habitude de s'exprimer en termes d'assez mauvais choix,

il arrive des étrangers dans mon empire, et tu ne connais ni leur nom, ni leur origine, ni leurs projets !

— Je vais prendre des informations au plus vite, afin de les communiquer à Votre Hautesse, dit le ministre tremblant.

— Tu devrais déjà les avoir prises, chien maudit! Que cela ne soit pas long, ou demain je fais clouer ta tête aux portes du sérail.

Nous devons dire, pour l'explication de ce qui précède et de ce qui va suivre, que l'empire turc était sérieusement menacé par les Égyptiens. Ibrahim-Pacha, fort de trois victoires, marchait sur Constantinople. Tous les étrangers étaient suspects. Nos apôtres ne se doutaient pas de la nature inquiétante de l'entretien qui venait d'avoir lieu entre le sultan et son ministre. Ils continuèrent paisiblement leur promenade jusqu'au coucher du soleil. Rentrés au faubourg grec, ils étaient en train de souper sur une terrasse quand tout à coup un grand bruit d'armes et de voix retentit aux portes de la maison. David inquiet se hâte de descendre. Il ouvre, et se trouve en présence d'Achmet-Pacha lui-même, suivi de trente soldats, de cinq à six hauts fonctionnaires turcs et du drogman des saint-simoniens, arrêté par ses ordres.

Toutefois le visage du ministre est calme, son regard n'a rien de menaçant. Félicien le conduit sur la terrasse où sont réunis ses collègues.

Achmet-Pacha salue les apôtres. Il s'assied, les jambes croisées sur un divan, fait signe aux fonctionnaires de prendre place à ses côtés, demande sa pipe à un esclave, l'allume, puis commence l'interrogatoire. Émile Barrot prend la parole au nom de tous pour expliquer le saint-simonisme et ses mystères. Les interprètes rendent son

discours, phrase par phrase, au grand visir, qui s'écrie :

— Bravo ! c'est délicieux ! vous professez une doctrine parfaite. Le sultan sera ravi d'apprendre que des hommes aussi distingués visitent son empire.

Là-dessus, il offre gracieusement son chibouque à Barrot. Tous les seigneurs turcs imitent l'exemple du ministre et se livrent avec les saint-simoniens à un échange de pipes on ne peut plus cordial.

— Vous êtes mal logés dans ce faubourg, dit Achmet-Pacha, prenant congé des apôtres. Je vous invite à venir passer quelques jours à mon palais.

Il sort en leur adressant les plus affectueux saluts ; mais il a soin de laisser à la porte un piquet de soldats.

— Voilà qui est louche ! dit Félicien.

— Bah ! firent les autres, c'est une garde d'honneur.

L'illusion ne fut pas de longue durée. Au lever du soleil, un vacarme indigne les réveille en sursaut. C'est la garde d'honneur qui enfonce la porte et leur signifie brutalement qu'ils sont prisonniers. On les traîne au palais du grand vizir. Sous le vestibule, ils aperçoivent leur drogman chargé de fers. Celui-ci leur explique avec terreur qu'il est sous le coup d'une action criminelle, pour n'avoir pas averti la police turque de leur présence à Constantinople.

— Daignez intercéder pour moi, leur dit-il, ou je suis mort !

Tout cela était peu rassurant. Au bout d'une heure d'attente, on les introduit chez Achmet, qu'ils trouvent beaucoup moins poli que la veille. Il les accueille avec une froideur de triste augure, et leur annonce la pénible né-

cessité où il se trouve de remettre leur sort entre les mains du séraskier-pacha, son collègue, ministre de la guerre. Comme Ponce-Pilate, il se lava les mains et se déclara incompétent dans la cause.

Nous ne pouvons pas énumérer ici tous les déboires essuyés par nos voyageurs. Le séraskier-pacha les prend pour des espions et donne l'ordre de les enfermer dans un cachot. Ils s'indignent, se récrient et demandent à être conduits, sans retard, chez l'amiral Roussin. C'était l'ambassadeur de France. Il logeait, à trois lieues de là, sur le Bosphore. On embarque nos saint-simoniens dans un caïque [1] du sultan. Ils prennent cela pour un retour éclatant d'estime, et remarquent avec plaisir que les troupes échelonnées sur le rivage leur présentent les armes.

— Vous êtes trop bons, restez en place, leur dit un rameur, qui les voyait se lever pour répondre à cette politesse de l'armée turque : c'est le caïque et non pas vous qu'on salue.

— Ah !... pourquoi nous conduire alors dans un bâtiment de Sa Hautesse ?

— Pour indiquer d'une façon plus claire que vous êtes prisonniers d'État.

Les apôtres perdirent contenance et ne rendirent plus le salut aux troupes mahométanes. Néanmoins ils comptaient sur l'amiral Roussin pour obtenir une prompte mise en liberté. Mais l'ambassadeur était malade. On leur déclara qu'il ne pouvait donner audience à personne. Félicien et ses collègues furent ramenés à Constantinople et jetés dans un cachot du sérail, où ils restè-

1. Chaloupe.

rent huit jours. Au bout de ce temps, on vint leur apprendre qu'ils allaient être expulsés du territoire turc. Le soir même, à la nuit tombante, on les embarque, non plus cette fois sur un caïque de Sa Hautesse, mais sur une méchante coquille de pêcheur, qui fait eau de tous côtés. On leur donne pour nourriture des oignons crus, des olives rances et du vieux biscuit, où les vers grouillent par myriades. Cinq Turcs, armés jusqu'aux dents, et un pilote maltais montent avec eux dans la barque.

— Où nous conduisez-vous? demandent les saint-simoniens au pilote.

— A Smyrne.

— Combien avons-nous de lieues à faire?

— Quatre ou cinq cents lieues.

Nos apôtres se regardent avec désespoir. Le coup d'œil qu'ils échangent est compris du pilote, qui se met à rire et leur dit :

— Bah ! j'ai fait trois fois, avec cette barque, le voyage d'Égypte. Rassurez-vous, nous arriverons.

Il arrivèrent effectivement, après sept jours de traversée. Le biscuit, les olives et les oignons crus constituaient un régime si peu substantiel, que Félicien David, en débarquant à Smyrne, ne pouvait plus se tenir sur ses jambes. Mais du moins il mettait le pied sur une terre hospitalière. Quelques jours de repos, une bonne nourriture et la joie de pouvoir en toute liberté lancer des malédictions contre Achmet-Pacha le rétablirent complétement.

A Smyrne, les femmes sont d'une beauté rare. Une seule chose l'emporte chez elles sur l'agrément physique, c'est la coquetterie. Félicien David donna des concerts. Son fidèle piano l'avait suivi dans ses excursions. Du haut

d'une terrasse dominant l'une des plus belles promenades de Smyrne, et par ces radieuses soirées d'Orient qui disposent l'âme à l'enthousiasme, il envoya de brillantes symphonies à une population privée jusque-là de jouissances musicales. Le succès qu'il obtint ne peut se décrire. Une pluie de bouquets de fleurs tombait sur la terrasse. On escaladait les tertres pour voir de plus près le jeune virtuose.

Alrik, ayant sculpté le médaillon de Félicien, fut obligé de le reproduire à l'infini. Toutes les dames de Smyrne l'achetèrent. De l'image à l'original, il n'y a souvent, pour la curiosité féminine, qu'une très-courte distance. La vieille histoire du fruit défendu se renouvelle chaque jour, et les filles d'Ève sont aussi rusées que leur mère quand il s'agit de nous y faire mordre. Il est à présumer que David ne poussa pas plus loin que Smyrne l'héroïsme de son vœu de célibat. La suite de ses aventures confirmera tout à l'heure nos soupçons.

Après trois mois de séjour dans ce pays charmant, la troupe saint-simonienne se dispersa de nouveau. Quelques-uns des prédicateurs gagnèrent la Valachie; les autres descendirent en Grèce, et Félicien, suivi de deux compagnons seulement, entreprit le voyage de Jérusalem. Ils firent voile pour Jaffa sur un bâtiment turc encombré de pèlerins de tous les pays. C'était un pêle-mêle abominable. Toute cette foule couchait sur le pont, côte à côte, sans distinction de rang, de sexe et d'âge. Au réveil, il arrivait souvent à ceux qui avaient le mieux dormi de trouver leur bourse absente, inconvénient fâcheux que David se hâta de prévenir en cherchant un refuge dans la chaloupe. Cela n'empêcha point deux Arméniens de lui voler son foulard, ainsi qu'un porte-crayon en argent.

On touche au port de Jaffa. Nos pèlerins débarquent. Point d'auberge. Heureusement le chargé d'affaires de France, *il signor* Damiani, brave Italien dont Lamartine a tracé la silhouette dans son *Voyage en Orient*, offre l'hospitalité au compositeur et à ses amis. Chez ce digne diplomate, David se trouve tout à coup métamorphosé en médecin. Le fils du consul est attaqué d'une fièvre maligne qu'aucun remède n'a pu guérir. Entendant Félicien chanter au piano, le malade tombe dans une sorte d'extase, au bout de laquelle la fièvre le quitte pendant quelques heures. *Il signor* Damiani crie au prodige et supplie David de soumettre son héritier à un traitement musical complet. Le jeune compositeur tente la cure. Aux sons du piano les extases reviennent, suivies d'une diminution marquée de la fièvre. Dès qu'elle menace de reparaître, on la chasse par un brillant prélude, et, moins d'une semaine après, le malade jouit d'une santé merveilleuse.

Nous signalons ce fait à messieurs de la Faculté de médecine. Traiter les gens par la musique serait un excellent moyen de mettre d'accord nos savants docteurs et d'apporter quelque harmonie dans leurs systèmes, infiniment trop contradictoires. Une maladie de poitrine se guérirait peut-être par trois jours de cornet à piston. Rien ne prouve qu'une névralgie doive résister à une heure de contre-basse, et l'attaque de choléra la plus violente céderait, nous n'en doutons pas, à vingt minutes d'ophicléide. Qui vivra verra.

David, après avoir visité le saint sépulcre, se rendit par mer à Alexandrie. Chaque fois qu'il séjournait quelque part, il avait soin de consigner sur son album les improvisations musicales que lui inspirait la riche et splendide nature de l'Orient. Il doit à son voyage ce ca-

chet précieux d'originalité qui distingue ses œuvres de celles de ses confrères. Félicien David, si nous pouvons nous exprimer de la sorte, est le coloriste de la musique. Il a trouvé moyen d'appliquer la peinture aux sons; l'image accompagne ses accords, chacune de ses notes fait tableau.

En quittant Alexandrie, ils se dirigea vers le Caire, où son talent plongea dans l'admiration le vieux Méhémet-Ali. On vint demander au virtuose français s'il consentirait à donner des leçons aux épouses sacrées du pacha.

— Comment donc? avec infiniment de plaisir! s'écria Félicien, dont le visage rayonna d'espoir.

Il se voyait déjà dans le harem, entouré d'almées favorites, d'odalisques rêveuses et de Circassiennes aux charmes vainqueurs. La preuve que nous avons annoncée devient palpable. Au milieu des chaudes séductions orientales, et avec la grâce évangélique de Saint-Simon pure et simple, il était difficile d'observer les promesses de continence faites à la légère sur la froide colline de Ménilmontant.

— Eh bien, disait David aux officiers de Méhémet-Ali, quand dois-je commencer mes leçons? Le temps est précieux. Je n'ai pas le projet de séjourner indéfiniment en Egypte.

Or, notre virtuose apportait dans cette affaire un peu trop d'ardeur. Le pacha eut des doutes. Il imagina une mesure efficace pour empêcher ce jeune homme de chanter à ses épouses des gammes dangereuses.

— Quand il vous plaira d'être conduit au harem, dirent les officiers à l'artiste, nous sommes à vos ordres.

Félicien se hâta de les suivre. Bientôt on le mit en présence de cinq eunuques, en lui déclarant que ceux-ci

recevraient les leçons et les transmettraient ensuite aux femmes de Son Altesse. Félicien, à cette étrange manière d'arranger les choses, se fâcha tout rouge.

— Allez au diable! cria-t-il. On n'arrive à rien de bon avec un tel système. Je fais des élèves directement, ou je n'en fais pas!

Tout fut rompu. Les épouses du pacha gardèrent leur ignorance en musique, et la sainteté du harem ne fut point violée. David se consola de ce désappointement en allant voir les pyramides. Il traversa Memphis et gagna le rivage de la mer Rouge; mais il y rencontra la peste et fut obligé de prendre la route du désert pour aller s'embarquer à Beyrouth. C'est aux impressions de ce voyage plein d'accidents étranges, de rencontres saisissantes et de périls sans nombre [1], que l'art doit la magnifique création qui a porté d'un seul coup Félicien David au premier rang de nos compositeurs.

Après une longue et pénible traversée, l'ancien élève de la maîtrise d'Aix revit Marseille et la France. Son voyage avait duré trois ans.

Reçu dans son pays natal avec enthousiasme, il s'y reposa quelques semaines dans les joies de famille et prit ensuite le chemin de Paris, où le rappelaient ses plus chères espérances, tous ses rêves de gloire.

Ici commence une lutte périlleuse entre l'artiste, déjà connu par ses chœurs de Ménilmontant, et les maîtres

1 Il fut attaqué, un soir, par une horde de maraudeurs arabes, qui entourèrent une vieille masure dans laquelle il s'était endormi. Un jeune domestique bédouin, couché en travers sur le seuil, le sauva par son sang-froid. Il parlementa, sans se lever, avec les Arabes, et leur dit : « C'est un artiste d'Europe, un va-nu-pieds; j'ai voulu le voler cent fois, et j'ai toujours trouvé sa poche vide. » Félicien, le pistolet au poing, écoutait derrière la porte cet étrange dialogue. Les Arabes remontèrent à cheval et s'éloignèrent.

harmonistes jaloux de leurs priviléges. David arrivait à une époque où le goût public lui donnait tort. Les effets d'orchestre, de science et de modulations triomphaient de la mélodie pure. On aimait la musique ouvragée. Toutes les tentatives d'un autre genre n'obtenaient aucun succès, témoin la *Favorite*, qui eut besoin de trente représentations pour se faire comprendre. Notre jeune compositeur ne se dissimulait pas les difficultés de sa tâche. Bercé par les symphonies de Beethoven, mais obéissant à l'inspiration mélodique et vocale des artistes méridionaux, il essaya d'opérer une fusion entre l'école allemande et l'école italienne, tout en conservant à sa musique le cachet d'originalité qui la distingue. On jeta les hauts cris, on le traita d'hérésiarque, on essaya de lui fermer le temple de l'art. Seul contre tous, David accepta la lutte et ne perdit pas un seul instant courage. De 1835 à 1840, il composa une première symphonie en *fa*, une seconde en *mi* naturel, vingt-quatre *quintetti*, et deux *nonetti* pour instruments de cuivre, douze mélodies pour violon et piano, et plus de trente romances, parmi lesquelles on peut citer le *Chibouque*, l'*Égyptienne*, le *Bédouin*, le *Jour des Morts* et l'*Ange rebelle*. Tout ce bagage, exclusivement mélodique, augmenta les clameurs. Aucun théâtre ne voulut lui prêter de musiciens pour exécuter ses odes-symphonies, où, grâce à un programme poétique, appuyé par des tenues d'orchestre, il était parvenu à étendre le domaine de la description musicale. Enfin l'ouverture du concert Valentino lui permit une première révélation de son talent [1].

1. Dans la même saison, et à huit reprises différentes, on applaudit à Valentino, la symphonie en *fa*. Le *nonetto* pour instrument de cuivre y fut également joué avec succès.

Encouragé par l'accueil du public, il se remit au travail ; deux mois lui suffirent pour composer la symphonie en *mi bémol* et vingt nouvelles romances, dont les principales sont : les *Adieux à Charence* [1], le *Rhin allemand,* l'*Oubli,* la *Rêverie,* la *Pensée,* l'*Océan* et les *Hirondelles*. Toutes ces productions, lancées au hasard pour entretenir une popularité naissante, donnaient assez de ressources au jeune artiste pour l'aider à compléter l'œuvre sur laquelle il espérait définitivement établir les bases de sa renommée.

Un littérateur obscur, qui depuis ne s'est plus essayé dans aucun ouvrage lyrique, composa un livret scrupuleusement conforme aux indications de Félicien David. Il y avait huit ans bientôt que l'artiste était revenu de son voyage. Aucune de ses impressions ne s'était effacée. Les tableaux grandioses qui avaient frappé ses regards se représentaient fidèlement à son souvenir, et les brises orientales lui envoyaient leurs parfums à travers les espaces. Du mois de décembre 1843 au mois de mai 1844, il écrivit la partition du *Désert*. Pauvre et sans crédit, Félicien copia lui-même, à mesure, l'orchestration de son œuvre, ainsi que les parties de chant, c'est-à-dire plus de deux mille pages de musique. Cette énorme besogne terminée, il restait encore des obstacles à vaincre. Pour l'exécution d'une symphonie si importante, l'auteur demandait la salle du Conservatoire ; il l'obtint avec beaucoup de peine. Un autre obstacle consistait à trouver des exécutants de mérite. Heureusement il y a dans les arts une fraternité sincère. Deux chefs d'orchestre, MM. Tariot et Tilmant, vinrent en aide à Félicien David. On lui pro-

1. Petite ville des Basses-Alpes.

cura le nombre de musiciens voulu, et le concert fut affiché pour le 1er décembre 1844.

Hélas! il n'était pas au bout de ses tribulations. Par une erreur administrative, la salle avait été promise, le même jour, à deux compositeurs. Il fallut que le plus jeune cédât la place à l'autre. La partition du *Roi de Juda*, de M. Georges Kastner, renvoya celle du *Désert* au 8 décembre.

Enfin, le jour solennel arrive. Les musiciens accordent leurs instruments; une foule impatiente d'auditeurs se presse dans les amphithéâtres. On va donner le signal à l'orchestre, quand tout à coup Félicien s'aperçoit qu'un artiste dramatique, chargé de lire les strophes intercalées dans l'œuvre, manque à son poste. On le cherche, on l'appelle, on court d'un bout du Conservatoire à l'autre, personne! Tout va manquer encore, quand un jeune acteur de l'Odéon se présente, et s'offre à tenir la partie de déclamation.

Nous ne rappellerons pas ici le gigantesque effet de la musique de Félicien David sur son auditoire. Il faut lire les journaux de l'époque pour s'en faire une idée bien exacte. Le nom de l'artiste courut d'un bout de l'Europe à l'autre, comme porté sur un fil électrique.

Si le *Désert* n'est pas l'œuvre la plus sublime de David, il est, sans contredit, son inspiration la plus heureuse. Le début, détail grandiose d'imitation pittoresque, peint en musique l'immensité, l'immobilité, le silence. Une note, une seule note sur laquelle passent quelques lambeaux d'accord, tient toute la période. Vient ensuite le lever du soleil, autre effet d'imitation dont les difficultés sont vaincues avec un art merveilleux. On voit en quelque sorte jaillir çà et là de petits trilles phosphorescents qui

chassent peu à peu les ombres; ils se multiplient, grandissent avec l'aube, deviennent à chaque seconde plus lumineux et plus sonores; puis tout à coup l'orchestre éclate en un foyer resplendissant, et l'astre monte dans les cieux.

Félicien David a trouvé le moyen de changer les notes en rayons. Il faudrait un volume pour décrire les beautés de l'*Hymne à la nuit,* de la *Marche de la caravane,* de la *Danse des Almées,* du *Simoun* et du *Chant du Muezzin,* épisodes gracieux ou terribles de ce grand poème. On peut envisager l'œuvre sous le triple point de vue de la musique descriptive, du mouvement humain et de la peinture orientale. Ces trois faces sont sculptées avec une étude profonde.

Félicien David fit un voyage en Allemagne et visita Dresde et Leipsick. A Berlin il trouva Meyerbeer, qui l'accueillit en fin diplomate et voulut le présenter lui-même à la cour. Le roi de Prusse, la reine et la princesse royale prodiguèrent à David les marques les plus précieuses d'estime et de bienveillance.

Si l'espace nous permettait de reproduire ce voyage dans tous ses détails, il serait aussi curieux que l'excursion de l'artiste en Orient. L'illustre phrynée qui avait nom Lola-Montès, entendant exécuter le *Désert* à Bade [1], s'éprit d'un fol enthousiasme pour le mélodieux auteur de la symphonie. A chaque concert, elle brisait, pour l'applaudir, un riche éventail, et sa noire prunelle dardait des rayons magnétiques qui eussent amené Félicien à ses genoux, s'il n'avait pas été distrait par les applaudissements.

1. Dans le grand salon de l'établissement thermal. M. Benazet, directeur des bains et fermier des jeux, dépensa des sommes considérables pour l'exécution de l'œuvre de David.

et la gloire. Il ne poussait pas, du reste, l'observance des maximes saint-simoniennes jusqu'à se croire obligé de cueillir une rose effeuillée par tous les vents de la passion. Mademoiselle Lola-Montès le suivit partout, à Francfort, à Carlsruhe, à Munich, cassant en vain d'autres éventails, et ne comprenant pas le peu de sympathie de l'ex-apôtre pour la femme libre. Enfin elle suspendit sa poursuite en Bavière. Là, pour se venger des dédains de David, elle tourna la tête au vieux roi Louis, qui osa placer sur un front de courtisane la couronne de comtesse.

Ce voyage de Félicien fut une perpétuelle ovation. Un de ses compatriotes, M. Sylvain Saint-Étienne, l'accompagnait de ville en ville et surveillait la caisse [1].

David avait commencé le *Moïse* à Bade. Il travaillait à cette œuvre nouvelle dans ses promenades, en chemin de fer, partout. Quand il revint à Paris, au bout d'un an, la partition était écrite.

Nous l'avons dit plus haut, le *Désert* n'est peut-être pas l'ouvrage le plus sublime de Félicien David. Son *Moïse,* comme magnificence, comme pompe et comme majesté, monte à des élévations prestigieuses. Nous n'avons jamais rien entendu de plus imposant et de plus solennel que la *Marche des Hébreux :*

> Franchissons les torrents, gravissons les montagnes ;
> Nous verrons devant nous ces divines campagnes
> Où coulent le lait et le miel.

L'explosion du finale, *O roi du monde !* quand les fils d'Israël aperçoivent enfin la terre promise, est d'une

1. M. Sylvain Saint-Étienne a écrit le livret de *Moïse ;* il est en outre collaborateur de MM. Méry et Charles Chaubet pour le *Christophe-Colomb*, et de M. Gabriel pour la *Perle du Brésil.*

puissance que Meyerbeer, le plus énergique de nos vieux maîtres, a rarement pu atteindre. Et pourtant le *Moïse* n'obtint qu'un succès douteux. Les coteries avaient eu le temps de s'organiser et de s'entendre. On éprouvait le besoin de faire expier à David son éclatant triomphe ; on le rendit victime de ces mille rancunes sourdes que les coups d'éclat font toujours naître. Du reste, il faut le dire, le public un peu léger qui fréquente les concerts ne se trouve que très-rarement par la foi religieuse à la hauteur de pareils sujets. Quand le *Moïse* a été joué devant une foule intelligente, en présence d'une assemblée d'élite, il a toujours été accueilli comme il doit l'être [1].

Comprenant qu'il est nécessaire à un artiste, dans l'intérêt même de la gloire à venir, de mettre de son côté les masses en cherchant à leur être sympathique, David revint à l'ode-symphonie, qu'il avait créée. Le sujet sur lequel il arrêta son choix fut *Christophe Colomb*.

Une seconde fois la salle du Conservatoire prêta ses échos au plus beau triomphe que jamais artiste vivant puisse obtenir. Le *Désert* était une inspiration vague, indéterminée, quelque chose qui ressemblait à un rêve. Dans *Christophe Colomb*, au contraire, la réalité de l'action se révèle tout d'abord. Le compositeur tient une corde dramatique et la fait vibrer avec énergie. Pendant tout le cours de l'œuvre, l'intérêt s'attache au héros de la découverte ; on le suit d'un bout à l'autre de son épopée glorieuse, et la musique en rend toutes les phases avec une vérité saisissante. Rappelez-vous cette délicieuse peinture par les sons d'une nuit sous les tropiques. Le vaisseau glisse sur la vague. Un léger souffle berce dou-

1. Le duc de Montpensier demanda, le 16 décembre 1847, l'exécution du *Moïse* au Conservatoire.

cement les voiles. Tout dort au ciel et sur les eaux. Soudain, au milieu du silence et de la majesté de la nuit, une voix éclate, joyeuse et limpide. C'est un mousse qui chante en haut de la grande vergue. Et l'arrivée du navire, quel effet prodigieux! La salle entière se leva comme un seul homme. Elle avait reçu la secousse électrique du génie. Pendant douze minutes l'orchestre fut obligé de se taire pour laisser passer l'orage des bravos.

Au sujet de la symphonie de *Christophe Colomb,* on vit se trahir les inimitiés secrètes qui poursuivaient le jeune compositeur. Le 7 mars, jour où devait avoir lieu à l'Opéra-Comique la seconde audition de la symphonie, Vatel, directeur des Bouffes, empêcha ses artistes de prêter leur concours à David, et cela juste à l'heure où devait commencer l'exécution. Le duc de Montpensier, qui attendait comme les autres, fut obligé de se retirer après une vaine attente. Indigné de ce tour odieux, M. Basset, alors à la tête de l'Opéra-Comique, offrit à Félicien son orchestre et sa troupe. Sept concerts successifs eurent lieu. Le 28 mars, à la demande expresse de la cour, on joua le *Christophe Colomb* aux Tuileries, et Louis-Philippe, appelant l'auteur dans sa loge, lui attacha sur la poitrine la croix de la Légion d'honneur.

L'*Éden* suivit de près *Christophe Colomb.* On joua ce *mystère en deux parties* [1] à l'Opéra au milieu des inquiétudes causées par la Révolution de 1848. Plutôt que d'écouter le *Chant des Roses,* l'*Hymne au Soleil* et la *Cavatine d'Ève,* les spectateurs lisaient la *Patrie.* M. Delamarre et sa prose politique eurent, ce soir-là, beaucoup plus de succès que les mélodies de Félicien

1. Tel est le titre donné à cette composition. Méry est l'auteur des paroles.

David. On ne songea sérieusement à écouter l'œuvre que le jour où la garde nationale fut consolée de la perte des bonnets à poil, et où la main fatiguée de madame Sand cessa d'écrire les circulaires de Ledru-Rollin. Les lettres et les arts gardent à cette charmante époque une vive et profonde reconnaissance.

Félicien David, un peu découragé, fut quatre ans sans rien produire. Enfin le succès de la *Perle du Brésil* au Théâtre-Lyrique donna un démenti formel aux faux prophètes qui jugeaient convenable de crier partout que l'auteur du *Désert* et de *Christophe Colomb* n'était pas taillé pour la scène.

Le musicien qui, sans appeler à son aide ni le jeu des acteurs, ni la magie des décors, tient un auditoire suspendu à son archet; le symphoniste dont les inspirations, dégagées d'éléments étrangers, remuent, transportent, électrisent une salle, celui-là est fort, celui-là est puissant, celui-là est un maître. Que Meyerbeer donne sa musique seule, en l'absence des pompes de l'Opéra, des ballets et des danses; qu'il se laisse (passez-moi l'expression) juger tout nu, comme Félicien David, et l'on verra! Votre musique, Messeigneurs, est une Vénus trop pudibonde ou trop défiante de ses charmes. Elle a besoin d'atours, elle passe au magasin de modes avant d'aller chez Phidias. Et parce que la nôtre soutient intrépidement le coup d'œil de l'art plastique, vous déclarez qu'elle serait laide avec des parures, — allons donc! Quand Félicien David n'aura plus à vaincre les obstacles que vous dressez systématiquement sur sa route, il saura cueillir de glorieuses palmes à côté des Meyerbeer et des Rossini.

15 Octobre 1854.

. . . .

. . . .

Voilà ce que j'écrivais, il y a douze ans.

Comme les auteurs dramatiques en vogue, prévenus contre le talent de Félicien David, ne lui apportaient point de libretto, l'idée me vint d'écrire un grand drame religieux, dont il composerait les chœurs. Ce drame, pièce et musique, fut reçu à la Porte-Saint-Martin, sous le titre de la *Fin du monde,* et il est devenu l'opéra d'*Herculanum,* c'est-à-dire le plus brillant succès musical obtenu par notre compositeur.

Or, il serait indigne d'un écrivain qui se respecte de changer de langage sur un homme, même lorsque cet homme l'a rendu victime d'une injustice. Je conserve à Félicien David mon admiration et mes éloges ; mais il me permettra de prendre ici le public pour juge entre lui et moi.

Voici les pièces du procès.

M. Jouvin, dans son compte-rendu théâtral du jeudi 17 mars 1859, publié par le *Figaro,* imprima les lignes suivantes :

« MM. Gabriel et Eugène de Mirecourt vinrent proposer à Félicien David d'écrire quelques morceaux de musique dans un mélodrame destiné ou reçu à la Porte-Saint-Martin, et ayant pour titre : La *Fin du monde.* Le compositeur demanda à réfléchir avant d'accepter ou de refuser la collaboration qui lui était offerte. Les temps étaient durs ; le titre de l'ouvrage était bien fait pour enflammer d'avance l'imagination d'un grand paysagiste musical ; et, d'ailleurs, Beethoven et Weber n'avaient pas dédaigné,

en pareille circonstance, d'écrire des ouvertures, des chœurs, des fragments symphoniques pour les mélodrames d'*Egmont,* des *Ruines de Babylone* et de *Preciosa.* Félicien David n'hésita pas davantage. En attendant que ses collaborateurs lui donnassent connaissance du manuscrit, il se mit avec ardeur à la besogne et composa une ouverture, une marche et un tableau final du Jugement dernier.

« La *Fin du monde* était un beau titre d'ouvrage; malheureusement, ce n'était qu'un titre. Voilà donc Félicien David fort désolé et fort empêché, ayant sur les bras la vallée de Josaphat avec tous ses accessoires, des anges, des trompettes, des élus, des damnés. Pour sortir d'embarras, il s'en alla frapper à la porte d'un de ses meilleurs amis, M. Alexis Azevedo, un ancien confrère en journalisme, de qui je tiens ces détails, et qui m'a autorisé à le nommer. Après avoir conté sa mésaventure : — « Qu'y a-t-il à faire ? » demanda à son ami le musicien. — « Mais il y a à faire un poème pour ta musique; c'est ce qui presse le plus, et je ne vois guère que Méry qui puisse te tirer d'affaire. Viens me prendre *après la Bourse;* nous irons le relancer ensemble à Chatou. »

« C'est dans le bois de Chatou qu'eut lieu la première séance de collaboration entre les auteurs futurs de la future *Herculanum,* Ils n'étaient que quatre alors : Félicien David, Méry, Alexis Azevedo et Eugène de Mirecourt. Patience ! la foi dans le succès doit enfanter le miracle de la multiplication des collaborateurs. En attendant, les quatre associés se mirent à *piocher* leur sujet au fond des solitudes des environs de Paris, semblables aux premiers chrétiens qui se cachaient pour célébrer leurs mystères, etc., etc. »

Tout cela est fort spirituel, mais entièrement inexact. J'ai répondu immédiatement au critique du *Figaro :*

« Monsieur,

« Votre dernier article *Théâtres* contient sur le drame intitulé la *Fin du monde,* devenu l'opéra d'*Herculanum,* certains détails suffisamment empreints d'inexactitude pour motiver de ma part une réclamation.

« Ces détails vous ont été transmis, dites-vous, par M. Alexis Azevedo, un ancien confrère en journalisme, qui vous autorise à le nommer.

« Je vous autorise à mon tour à dire à M. Alexis Azevedo, journaliste c'est possible, mais avant tout boursier juif peu sympathique à votre serviteur, et pour cause, qu'il n'y a pas un mot de vrai dans ses assertions. M. David n'a point demandé à réfléchir pour composer les chœurs de la *Fin du monde ;* il a, au contraire, accepté avec beaucoup d'empressement l'offre de M. Tilly, ancien directeur de la Porte-Saint-Martin, qui avait reçu le drame. M. David a travaillé, non *sur un titre,* mais sur une pièce en six actes et en dix-neuf tableaux, dont j'ai conservé le manuscrit. Je suis prêt à le publier pour donner la preuve que toutes les situations d'*Herculanum,* depuis la première jusqu'à la dernière, sont empruntées à la *Fin du monde.*

« Il me semble, Monsieur, que je suis catégorique, et que ces détails valent bien ceux que vous avez reçus.

« M. Alexis Azevedo se trompe en affirmant qu'il a provoqué la collaboration de M. Méry. Lorsque la *Fin du monde,* après le désastre de l'administration Tilly, fut reçue au Théâtre-Lyrique, M. Seveste, reculant devant les frais supplémentaires d'une troupe de drame, nous pria,

M. Gabriel et moi, de transformer la pièce en opéra. Je répondis que je ne faisais absolument que de la prose, comme M. Jourdain, et je proposai de nous adjoindre M. Méry, avec lequel j'étais en relation littéraire au sujet d'une préface dont il a bien voulu illustrer un de mes livres. MM. Seveste et Félicien David acceptèrent avec enthousiasme. Le drame fut alors confié au poète.

« Voilà, Monsieur, les seuls détails véridiques, n'en déplaise à M. Alexis Azevedo. Sa présence et celle de M. Hadot à l'entrevue de Chatou (car, notez-le bien, M. Hadot s'y trouvait aussi) ne vous donnent pas le droit de les classer ni l'un ni l'autre au nombre des auteurs de la pièce,—car il ne s'agissait absolument, à cette entrevue, que de fixer les bases du traité à intervenir entre M. Méry, M. David, M. Gabriel et moi.

« Or, vous devez savoir que Félicien David a toujours eu, comme les planètes, l'habitude singulière de traîner à sa remorque, un certain nombre de satellites, qui lui confectionnent des cigarettes et l'appellent *Maestro*. Cela même a suffi longtemps à sa gloire; mais il paraît que les astres secondaires ont une ambition plus soutenue et plus développée que l'astre principal, puisque l'un d'eux (M. Hadot) en est arrivé, par une série de manœuvres dont la narration sera quelque jour fort curieuse, à signer sur l'affiche d'*Herculanum*, — et que l'autre (M. Azevedo), jeune littérateur israélite tombé à l'état de boursier, a pu vous persuader un instant qu'il avait été notre collaborateur.

« Que cette histoire de satellites et les désagréments qu'elle nous cause profite à ceux qui voudraient, à l'avenir, aligner de la prose ou des vers pour la muse harmonieuse de M. David!

« J'espère, Monsieur, que vous voudrez bien insérer cette lettre dans votre prochain numéro, sans ministère d'huissier.

« Votre serviteur et confrère.

« EUGÈNE DE MIRECOURT. »

Ici quelques explications deviennent indispensables. La pièce, *versifiée* par Méry et reçue au Théâtre-Lyrique, fut enlevée brusquement à ce théâtre par Félicien, qui avait prêté l'oreille à des propositions de l'Opéra-Comique. Le compositeur, on ne l'ignore pas, est maître absolu dans ce genre de collaboration, et les librettistes sont peu de chose.

Or, il se trouva que M. Perrin, directeur de l'Opéra-Comique, ou demandait des modifications impossibles, ou n'avait pas les artistes voulus pour monter la pièce. Bref, elle resta dans les cartons. Méry, Gabriel et moi, nous la croyions parfaitement enterrée, lorsqu'un M. Hadot et sa jeune femme, amis tous deux de Félicien David, et très-appuyés de M. de Morny, portèrent au Grand-Opéra libretto et musique.

Félicien David, plein de reconnaissance, eut l'idée bizarre de glisser M. Hadot dans la collaboration.

Méry, qui était à Bade, accourt en apprenant cette nouvelle, jette feu et flamme, chasse M. Hadot des coulisses (la pièce était en répétition) et l'accuse, preuve en main, d'avoir introduit dans un duo deux vers de *quatorze pieds*. La Commission dramatique est saisie de l'affaire. Elle rend une sentence qui déboute M. Hadot de ses prétentions et reconnaît que j'ai seul le droit de signer avec Méry. Je croyais tout terminé, lorsqu'un beau soir entre

chez moi, rue des Marais-Saint-Martin, 48, la direction de l'Opéra tout entière, en habit noir et en gants beurre-frais. On parlemente, on supplie, on fait appel au sentiment, on déclare *qu'on est perdu* si M. Hadot ne signe pas; on m'assure que de hautes influences l'exigent et que, si je persiste dans mes droits, ou *la pièce ne sera pas jouée*, ou *la direction sautera*.

C'était grave. Décidé moi-même à ne pas signer pour des raisons qui seront expliquées tout à l'heure, je ne voulais pas pousser l'entêtement jusqu'à perdre le bénéfice de mon travail. Je me laissai fléchir, et j'autorisai Méry à accoler à son nom sur l'affiche le nom de M. Hadot.

Mais, — ô surprise! — à quelques jours de là, Méry *autorisé* tourne casaque et publie dans le *Courrier de Marseille* une lettre, que je crus bien sincèrement apocryphe. J'allai frapper à la porte du poète; on m'assura qu'il était absent. Je dus en conséquence répondre dans mon journal à cette lettre bizarre, et voici ma réponse:

« Cher maître,

« On l'a dit depuis longtemps : la vie de l'homme est peuplée de surprises. Donc, il faut s'attendre à tout en ce monde. Néanmoins, je l'avoue, je ne m'attendais pas à la lettre publiée, le 26 mars, dans le *Courrier de Marseille*.

« Je fais un journal qui a pour titre la *Vérité :* permettez-moi de raconter au public l'histoire vraie de l'opéra d'*Herculanum,* et d'appuyer mon récit des pièces justificatives qui se trouvent entre mes mains.

« M. Gabriel et moi, nous avons fait, comme vous le dites, un drame en prose, la *Fin du monde*. Ce drame ne fut pas représenté à la Porte-Saint-Martin, parce que la

direction sombra, juste au moment où il allait être mis à l'étude. M. Seveste, du Théâtre-Lyrique, reçut alors la pièce ; de ce jour, date votre entrée dans la collaboration. J'expose les faits aussi brièvement que possible, et je cite à présent les passages de votre lettre qui m'ont fait tomber des nues.

« Voici textuellement ce que le *Courrier de Marseille* imprime avec votre signature.

«..... David me proposa d'en faire un opéra *sur le titre,* et il *donna* par traité un *sixième* à chacun des deux auteurs sur l'opéra futur *comme indemnité.* »

« Prenons garde de confondre, cher maître. David ne vous *proposa* pas, et la mémoire, ici, vous fait légèrement défaut. C'est moi qui vous portai la pièce à Chatou, la pièce tout entière *(six actes* et *dix-neuf tableaux,* c'était plus qu'un *titre*), en me plaignant d'une injustice du musicien envers Gabriel, auteur du libretto de la *Perle du Brésil,* injustice dont je ne voulais pas être victime. David nous *donna,* non point une *indemnité,* mais nos droits d'auteur dans leur extension la plus grande et sans aucune réserve. Il gardait moitié pour sa musique, ainsi que cela se fait toujours, et nous partagions en *trois* l'autre moitié comme collaborateurs, chacun un *sixième.* Est-ce clair ?

«.... Or, *je n'ai jamais vu* le mélodrame de ces messieurs, vous fait encore écrire le *Courrier de Marseille.* Ce ne sont pas des COLLABORATEURS, ce sont des INDEMNISÉS. »

« Voilà qui est fort !

« Bien certainement ce n'est pas vous, cher maître, qui avez écrit ces lignes : je déclare le fait matériellement impossible.

« *Six actes* et *dix-neuf tableaux*, vous dis-je !... écriture énorme, écriture de copiste..., couverture en papier bleu... Eh ! vous devez les voir encore étalés sur votre table de Chatou, dans la chambre au premier étage ! à preuve que là, devant moi, pour me faire assister à l'un de ces miracles d'improvisation dont vous seul possédez le secret, vous avez d'un trait de plume, sur la *scène de pardon* du cinquième acte, et en changeant notre humble prose en or pur, écrit cet admirable duo qui transporte la salle au quatrième acte d'*Herculanum*.

« Car j'étais votre collaborateur, non pour toucher au moindre de vos hémistiches, — M. Hadot seul a pu, dix années après, avoir cette heureuse audace ! — mais pour chercher dans le drame les situations les plus dignes de porter le manteau de pourpre de votre poésie.

« J'ai tout à l'heure annoncé les pièces justificatives ; il faut tenir parole.

« A M. EUGÈNE DE MIRECOURT.

« Paris, 1er juillet 1852.

« Mon cher ami,

« Je vous accepte pour seul collaborateur dans la nouvelle pièce que nous allons tirer de la *Fin du monde*, et vous signerez le *libretto* avec moi.

« Votre bien affectueusement dévoué,

« MÉRY. »

« Jamais position fut-elle plus nette et moins discutable ? Sept ans se sont écoulés depuis lors, et ma destinée littéraire (une destinée fantasque) m'a jeté dans une lutte avec certains personnages de mon siècle, qui exercent

volontiers leur rancune sans rime ni raison. Je n'ai pas voulu que vous et David fussiez victimes de cette rancune. J'ai renoncé volontairement, sans en être prié par vous et par un sentiment de délicatesse pur et simple, à signer une pièce qu'on pouvait *éreinter* à cause de moi : je ne voulais pas qu'on vous battît sur mon dos.

« Cette renonciation même donna subitement à Félicien l'idée saugrenue d'introduire, sans nous consulter ni l'un ni l'autre, un de ses amis dans la collaboration. Tout le mal est venu de ce caprice, aussi inattendu qu'inexplicable. Je renonçais à la signature pour vous et non pour d'autres; je consentais à laisser seuls sur l'affiche le musicien et le poëte ; mais je n'entendais pas qu'un étranger prît la place que je quittais volontairement, et surtout qu'il la prît d'autorité, sans me demander la permission de s'asseoir.

« Vous n'étiez pas, cher maître, plus satisfait que moi de ce procédé, témoin les lettres qui vont suivre et qui n'ont plus sept années de date ; vous me les avez écrites, il y a trois mois, lorsque la Commission des auteurs dramatiques jugeait l'affaire.

« A M. EUGÈNE DE MIRECOURT.

« 12 janvier 1859.

« Mon cher confrère,

« Il faut que votre obligeance prenne l'une ou l'autre de ces deux peines : écrire à Deslandes (rapporteur de la commission) ou le voir, pour lui recommander encore une fois chaudement l'article de notre traité qui me rend maître absolu de la collaboration et qui ne reconnaît que

vous comme collaborateur. M. H..., en aucun cas, ne peut être nommé ni sur l'affiche ni sur le libretto.

« Mes amitiés.

« Méry.

« *P. S.* C'est très-essentiel et très-urgent. La commission ne peut rien juger contre notre traité. »

« Le surlendemain, vous m'écriviez ceci :

« A M. EUGÈNE DE MIRECOURT.

» 15 janvier 1859.

« Mon cher confrère,

« Depuis quatre jours j'ai la fièvre ; je suis malade de l'*Hadot-morbus*, et, si j'avais pu sortir, je vous aurais fait une visite ce soir. Que s'est-il passé hier à la commission ? Je n'ai rien reçu. Pas de billet de convocation ! Il faudrait nous voir et causer.

« Pouvez-vous venir déjeuner avec moi demain mercredi, à 11 heures moins le quart? Je vous communiquerai mes idées.

« Mille amitiés.

« Méry. »

« Le jugement de la commission fut ce qu'il devait être. Il maintient tous nos droits, tous les droits habituels de la collaboration, sans en excepter un seul, et défend à M. Hadot de signer sans votre permission. Vous savez le reste. Je n'ai plus à donner aucun détail. La suite de l'histoire pourrait s'imprimer en Belgique, si je laissais le champ libre aux indiscrétions d'outre-frontière ; mais je

n'ai pas l'habitude de fournir des notes pour que d'autres écrivent, sous l'anonyme, ce que je n'écris pas et ce que je ne signe pas moi-même. Une quatrième lettre de vous termine le débat :

« A M. EUGÈNE DE MIRECOURT.

» 22 février 1859.

« Cher confrère,

« Merci de l'empressement avec lequel vous m'autorisez à accorder à M. Hadot le droit de signature pour *Herculanum*, après avoir renoncé à ce droit que vous aviez seul par traité. Cela m'exonère de beaucoup de souci.

« Votre bien affectueusement dévoué,

« MÉRY. »

« Je persiste donc à soutenir que la lettre du *Courrier de Marseille* est apocryphe, à moins que vous ne l'ayez envoyée dans un de ces instants d'humeur que le bavardage des journaux occasionne, — humeur que nos relations et la connaissance que vous avez de mon caractère rendraient, en tous cas, inexcusable. Les feuilles de département qui ont imprimé que MM. Gabriel et de Mirecourt étaient LES SEULS AUTEURS D'*Herculanum*, ont dit une sottise. Croire ou supposer que nous ayons pu les autoriser à tenir pareil langage serait nous faire injure, à moi surtout qui, dans cette affaire, n'ai absolument à me reprocher qu'un excès de délicatesse et de condescendance.

« EUGÈNE DE MIRECOURT. »

Or, la lettre du *Courrier de Marseille* était tout sim-

plement une rupture incompréhensible, illogique, insensée avec les deux premiers auteurs, et le signal d'un pacte pécuniaire, intervenu entre MM. David, Hadot et Méry, pour se partager avec une fraternité touchante, en dehors de MM. Gabriel et Eugène de Mirecourt, une somme de *vingt-cinq mille francs,* prix de la vente du livret et de la PARTITION.

Quelques mois après, le *Journal des Débats* empruntait à la *Gazette des Tribunaux* l'article qui va suivre et le publiait en entier dans ses colonnes :

TRIBUNAUX. — VENTE DE LIVRET ET DE PARTITION. — MM. GABRIEL ET EUGÈNE DE MIRECOURT CONTRE MM. MÉRY ET FÉLICIEN DAVID.

Présidence de M. Benoît-Champy.

(Audience du 3 juin.)

M. Frédéric Thomas, avocat de MM. Gabriel et Eugène de Mirecourt, expose ainsi les faits du procès :

« L'opéra d'*Herculanum* a fait assez de bruit pour qu'il soit besoin de le désigner autrement que par son titre. Avec Félicien David il n'est pas de bonne fête sans lendemain, et ces lendemains sont des procès. *Herculanum* ne pouvait échapper à la loi commune ; il ne pouvait se soustraire à cette tradition constante des œuvres du maëstro. Comme le succès est grand, *Herculanum,* au lieu d'un procès en a deux : le premier qui a été jugé par la commission des auteurs et des compositeurs dramatiques, et le second qui vous est déféré en ce moment.

« L'œuvre dont nous discutons aujourd'hui la paternité et les droits que cette paternité confère, s'inti-

tule ainsi : HERCULANUM, *opéra en quatre actes*, par MM. Méry et Hadot, musique de M. Félicien David.

« Le public, qui n'en sait pas plus qu'on ne lui en dit et qui n'en voit pas plus qu'on ne lui en montre, le public prend l'affiche et la brochure au mot. Il applaudit de bonne foi ce triumvirat de gloire, sans songer qu'il y a dans l'ombre, relégués dans une obscurité volontaire et acceptée, deux auteurs, mes clients, qui pourraient à plus juste titre que les auteurs proclamés, s'écrier : *Me adsum quifeci!* Ils ne le disent pas, ils ne viennent pas demander que vous le disiez pour eux ; ils se résignent loyalement, honnêtement à la situation qu'ils ont bien voulu se faire ou se laisser faire ; ils consentent à abandonner toute la gloire à leurs adversaires ; mais ceux-ci ne se contentent pas de cela : ils veulent bien toute la gloire, mais ils veulent en outre tout l'argent.

« C'est trop d'exigence, et ce serait aussi trop d'injustice. Votre sentence le leur prouvera, comme l'a déjà fait celle des auteurs dramatiques.

« La Commission raisonna ainsi :

« Ou Gabriel et de Mirecourt ne sont pas les collaborateurs de Félicien David et de Méry, et alors ils n'ont droit à rièn ; ou ils sont réellement leurs collaborateurs, et alors ils ont droit à tout. En suivant ce principe, la Commission des auteurs et compositeurs dramatiques accorda à Gabriel et à Eugène de Mirecourt tout ce qu'ils demandaient. Or, que demandaient-ils? Chacun un sixième de la totalité des droits en argent et en billets.

« Il a bien fallu s'exécuter ; mais Méry et Félicien David ont eu la singulière idée de s'arrêter en chemin et d'interpréter ainsi la sentence de la Commission : Nous donnerons à Gabriel et à de Mirecourt leur sixième à chacun

sur les recettes des représentations et sur le produit des billets d'auteur; mais voilà tout. Quant au prix de la vente du poème et de la partition, Gabriel et de Mirecourt n'y toucheront pas; ils n'ont rien à y prétendre, et nous nous en réservons l'entier bénéfice.

« Pour appuyer cette prétention singulière, Méry a inventé une formule plus singulière encore. Dans une lettre qu'on lui fait écrire, nous aimons mieux dire qu'on lui fait signer, dans le *Courrier de Marseille* du 26 mars, il dit ceci en parlant de Gabriel et de Mirecourt :

« Je n'ai jamais vu le mélodrame de ces Messieurs, ce ne sont pas des *collaborateurs*, ce sont des *indemnisés.* »

« Tout le procès est là. MM. Gabriel et de Mirecourt sont-ils les collaborateurs de Félicien David et de Méry ?

« Or, si les auteurs dramatiques ont décidé ce fait de collaboration, vous conviendrez, Messieurs, que mon confrère et moi aurions bien mauvaise grâce à le remettre sur le tapis, car enfin il est impossible de trouver au monde des gens plus compétents et plus aptes à résoudre de pareilles difficultés. Contester la décision des auteurs dramatiques, ne serait-ce pas imiter certain avocat général belge qui, sur un point de médecine légale, voulait faire prévaloir son opinion contre l'avis unanime de huit médecins ? A quoi notre procureur général actuel, alors bâtonnier de notre Ordre, répondait avec autant de finesse que de bon sens : « Il s'agit ici d'un point de médecine légale : huit médecins, chose rare et remarquable, sont du même avis ; mais M. l'avocat général est d'un avis contraire, et cela lui suffit pour vouloir que l'on accepte son sentiment. S'il s'agissait d'une question de droit, et que huit jurisconsultes vinssent vous dire : « Voilà notre

avis unanime, tel est le sens de la loi, » évidemment nous adopterions tous cet avis, et si pourtant le plus habile médecin de la Belgique venait nous dire : « Vos jurisconsultes se trompent, j'ai un avis contraire. — Tâtez-moi le pouls, docteur, et parlons, s'il vous plaît, de ma fièvre. »

« Voilà notre situation à mon confrère et à moi. Parlons, s'il vous plaît, de ma fièvre ! Nous n'avons pas à discuter une question résolue par MM. les auteurs et compositeurs dramatiques.

« Et permettez-moi, Messieurs, de me féliciter que cette question de collaboration ait été tranchée par la commission des auteurs dramatiques. Voici pourquoi. Je déplore toujours pour la dignité des lettres quand une question de collaboration, qui ne devrait être jugée que par le for intérieur et la conscience des intéressés, est soumise aux appréciations de la justice. Je le déplore parce qu'il y a une certaine pudeur à venir étaler en public les intimités d'un travail en commun. Quand on a partagé avec un confrère le pain de l'hospitalité intellectuelle et le sel de l'esprit, il y a une certaine pudeur à venir dire : Voilà ce que j'ai fourni, voici ce qui appartient à mon associé. Il est si aisé de se faire la mouche du coche de la meilleure foi du monde ; s'il n'y avait que de la pudeur à faire cette épreuve, ce ne serait rien encore ; mais il y a là presque impossibilité d'aboutir à une démonstration et à une certitude. Dieu seul, parce que seul il peut créer, c'est-à-dire faire de rien quelque chose, Dieu seul donne à ses œuvres un cachet de paternité évident, indélébile, irrécusable. Mais l'homme, qui ne peut rien tirer du néant, qui seulement imite, reproduit, copie, s'assimile ce qui existait déjà, l'homme laisse souvent indécis son titre de paternité. Quelquefois la forme est tout ; d'autres fois, c'est le

fond qui importe le plus. Ici c'est la marchandise, et plus loin la main-d'œuvre qui doit avoir le pas. Tantôt c'est le sujet qui domine, et tantôt la façon de le traiter qui doit prévaloir. Quels sont les juges doués d'assez de perspicacité, d'assez de divination pour suivre toutes les transformations de la pensée, et peut-être toutes les combinaisons de cette fusion intellectuelle? Deux pensées se marient dans la même œuvre, deux rivières s'unissent dans le même lit, qui pourra distinguer les eaux de chacune après le confluent? Il faut un miracle de la mythologie pour que le fleuve Alphée traverse la mer et porte à Aréthuse ses eaux intactes et fidèles. Quand la statue s'échappe de la fournaise du fondeur, dites-moi ce qui était le plomb, l'étain, le cuivre? Il n'y a plus que de l'airain et une statue debout. Deux pensées se rencontrent, deux cailloux s'entrechoquent, décidez auquel des deux appartient l'étincelle qui jaillit, je vous en défie! Un collaborateur vous donne non-seulement tout ce qu'il apporte, mais encore tout ce qu'il inspire et tout ce qu'il empêche.

« La commission des auteurs et compositeurs dramatiques a donc décidé que la collaboration contestée par Méry et Félicien David, et affirmée par Gabriel et de Mirecourt existait. Je vais vous dire sur quels faits elle a appuyé sa sentence. Et quand vous les connaîtrez, vous ne pourrez que ratifier cette sentence en la consacrant ou plutôt en la faisant exécuter.

« Il y a huit ans, vers la fin de 1851, M. Gabriel faisait jouer avec et malgré M. Félicien David un opéra comique intitulé la *Perle du Brésil*. Il fallut faire condamner M. David à cet immense succès par un tribunal arbitral composé de MM. Paillet, Marie et Duvergier.

« Les conclusions de David témoignent déjà, dès cette

époque, de la singulière manière dont il entend la collaboration :

« Considérant, dit la sentence qui le condamne, que M. Félicien David refuse de livrer sa partition au Théâtre-Lyrique ; qu'il soutient en outre que le théâtre de l'Opéra-Comique, refusant de jouer, la scène pour laquelle l'œuvre commune a été composée est désormais irrévocablement fermée, et que dès lors c'est le cas d'ordonner que chacun des auteurs reprendra ce qu'il a fait et pourra en disposer comme bon lui semblera, sans indemnité ni de part ni d'autre... etc., etc. »

« Vous voyez ce système étrange qui ne pouvait germer que dans la tête d'un homme uniquement absorbé par l'intérêt unique de sa partition. Je reprends ma musique, je vous laisse vos paroles, partant quittes et sauve qui peut. Permettez ! si méchantes que soient mes paroles, et si admirable que soit votre musique, vous me volez sans vous en douter. Je n'ai pas fait mes paroles sur votre musique, mais au contraire, vous avez fait votre musique sur mes paroles et sur les situations que ces paroles expriment. Je vous ai fourni vos inspirations. Vous me devez toujours cela, et si peu que ce soit, me le prendre serait prendre quelque chose qui ne vous appartient pas.

« C'est ce que décidèrent les trois éminents arbitres en condamnant M. Félicien David à la représentation et au succès. Le pauvre homme ! On comprend que David ne pouvait pardonner à Gabriel ce procès gagné. Il ne pouvait lui pardonner encore d'avoir été généreux et d'avoir fait graver à ses frais, de lui Gabriel, la partition de la *Perle du Brésil,* dont personne ne voulait alors. J'ai là un compte duquel il résulte que Gabriel a avancé de ses

deniers pour cette opération la somme de 862 fr. 42 c., et comme il n'a retiré que 104 fr., il lui reste encore dû 758 fr. 42 c.

« Ainsi donc, quand il faut payer pour publier ses partitions, M. David souffre volontiers que ses collaborateurs participent à la dépense ; mais quand il s'agit de recevoir, au contraire, c'est autre chose, et, dans ce cas, il refuse d'admettre ces mêmes collaborateurs à la recette.

« Quoi qu'il en soit, David était fort mécontent de Gabriel, ce qui compromettait l'existence du drame lyrique, intitulé la *Fin du Monde* ou le *Jugement dernier*, dont Gabriel et de Mirecourt avaient écrit le poème, et M. Félicien David composé la musique. Ce que David voulait éviter par dessus tout, c'est que le nom de Gabriel figurât sur une affiche à côté du sien, car cette affiche lui eût trop rappelé un placet d'audience. Pour sauver la *Fin du Monde,* comme la *Perle du Brésil* avait été sauvée en dépit du compositeur, Gabriel et de Mirecourt songèrent à prendre Méry pour collaborateur.

« Lorsque Méry fut choisi, la *Fin du Monde* avait été déjà reçue au théâtre de la Porte-Saint-Martin, et elle eût même été jouée sans les désastres du directeur de ce théâtre, M. Tilly.

« Ce fut le 1er juillet 1852 que Méry fut accepté. Voici l'acte qui fixe l'accord des collaborateurs ; l'original est écrit de la main de l'un d'eux, M. Eugène de Mirecourt :

« Dans les conditions où se trouve actuellement, au point de vue du théâtre, la pièce intitulée la *Fin du Monde* ou le *Jugement dernier,* MM. Gabriel et Eugène de Mirecourt autorisent MM. Méry et Félicien David à disposer de cet ouvrage comme ils l'entendront. M. Méry en a

tiré une pièce nouvelle; il reste maître de la collaboration et pourra même signer seul, s'il le juge convenable.

« De leur côté, MM. Méry et Félicien David accordent par le présent à MM. Gabriel et Eugène de Mirecourt à chacun un sixième des droits d'auteurs et droits de billets de la susdite œuvre pour rémunération de la part qu'ils ont eue à l'idée première.

« Fait quadruple à Paris, le 1er juillet 1852.

« *Signé* Félicien David, Méry, Gabriel, Eugène de Mirecourt. »

« Le même jour, M. Méry écrivait à M. de Mirecourt :

« Paris, ce 1er juillet 1852.

« Mon cher ami, je vous accepte pour seul collaborateur dans la nouvelle pièce que nous allons tirer de la *Fin du Monde,* et vous signerez seul le libretto avec moi.

« Votre bien affectueusement dévoué,

« Méry. »

« Deux mois après, le travail d'appropriation est terminé. M. Gabriel fait à Méry la proposition de lire ensemble leur opéra à M. Perrin, nouveau directeur du Théâtre-Lyrique. Méry répond :

« Mon cher confrère, demain à midi j'aurai les quatre actes.

« Avons-nous encore le temps de prévenir M. Perrin et d'avoir un rendez-vous pour demain trois heures, sans plus de retard ? »

« Le 2 novembre 1854, M. Perrin écrit à M. Gabriel le billet suivant ;

« Mon cher monsieur, voulez-vous que le rendez-vous pris avec Méry ait lieu aujourd'hui à l'Opéra-Comique à quatre heures et demie ?

« Je vous y attendrai, veuillez avertir Méry. »

« La pièce est lue et acceptée avec transport. Séance tenante, la mise en scène et la distribution sont arrêtées. Les répétitions durèrent un mois, et Mme Lauters chanta le rôle d'Olympia, qu'elle chante maintenant à l'Académie impériale du musique.

« Cependant M. Perrin vend son privilége du Théâtre-Lyrique, et M. Félicien David s'empresse d'emporter sous son bras la partition de *la Fin du monde*, comme il avait emporté, deux ans auparavant, *la Perle du Brésil*. L'entourage triomphait, et l'entourage poussait M. David vers le grand Opéra. M. David, suivant sa coutume, ne s'inquiéta en aucune façon des auteurs du poème. Il ne songea qu'à sa musique ; après lui la fin du monde.

« Mais alors régnait à l'opéra un homme à l'esprit sceptique, qui ne croyait ni au génie de David ni au succès de l'Apocalypse : M. Nestor Roqueplan refusa la pièce. Son successeur, M. Alphonse Royer, acceptait la composition, mais redoutait le sujet. Le jugement dernier à l'Opéra pouvait paraître un sacrilége à des yeux chrétiens : le nouveau directeur demanda qu'on substituât à la ruine du monde la destruction d'une ville. *La Fin du monde*, ou le dernier jour d'*Herculanum*, c'était tout un à la scène. L'œil du spectateur et les proportions du théâtre ne pouvaient en effet embrasser que le fragment d'un spectacle qui représenterait la fin du monde. Mettez Poussin, mettez

Girodet aux prises avec le déluge, ils vous représenteront, l'un une barque qui va sombrer avec la dernière famille, l'autre un arbre qui se brise sous l'effort des derniers vivants.

« On répéta bientôt sur la scène de l'Opéra *la Fin du monde* devenue *Herculanum*.

« Tout à coup l'*Indépendance belge* du 12 novembre 1858 annonce les répétitions de l'opéra de Félicien David, et désigne M. Hadot comme l'auteur unique des paroles. Une protestation par huissier est suivie d'une assignation donnée par mes clients à MM. Méry et Félicien David. Le 4 février, une sentence de la commission des auteurs et compositeurs dramatiques condamne nos adversaires.

« Au mépris de cette décision, MM. David et Méry ont vendu, à l'exclusion de leurs collaborateurs, l'un la partition à M. Talexi, l'autre le libretto à MM. Lévy frères.

« Nos adversaires traitent de fable le récit des faits que le tribunal vient d'entendre. Ils ont leur version à eux, ou plutôt ils ont trois versions : celle de M. Hadot, celle de M. Royer, celle de M. Méry. On ne sait auquel entendre.

« M. Hadot nous déclare qu'il est l'auteur premier et principal d'*Herculanum*, et qu'il ne s'est adjoint M. Méry que pour surmonter quelques difficultés de mise en scène et conquérir une expérience utile. A entendre M. Royer, directeur de l'Opéra, M. Méry est l'auteur unique d'*Herculanum*. Il parle de M. Hadot avec une irrévérence qui doit faire regretter amèrement à celui-ci d'avoir quitté la recette de Pontoise[1] pour se fourvoyer à l'Opéra.

1. Madame Hadot désirait depuis très-longtemps la croix pour cet illustre mari-receveur; mais il fallait un prétexte à la décoration, et la signature sur l'affiche d'*Herculanum* devait en tenir lieu. Malheureusement le scandale n'a pas permis de passer outre.

« Cette malheureuse pièce, dit-il, est revendiquée par d'autres que par Méry : il y a un M. Hadot qui s'en prétend le père. »

« Est-il possible d'imaginer une formule plus dédaigneuse? Enfin, d'après Méry, M. Hadot n'est qu'un ami, un collaborateur officieux, une sorte de garde du corps du grand compositeur. Un jour il écrit à M. de Mirecourt :

« M. Hadot, en aucun cas, ne peut-être nommé ni sur l'affiche, ni sur le libretto. »

« Une autre fois :

« Depuis quatre jours j'ai la fièvre ; je suis malade de l'*Hadot-morbus*. »

« Tout cela n'empêchera pas MM. Royer et Méry d'aller implorer plus tard de M. de Mirecourt la permission d'inscrire triomphalement le nom de M. Hadot sur l'affiche de l'Opéra. Oh ! que ce serait bien le cas de répéter ce refrain cher à Méry et à l'Opéra-Comique :

« Quel est donc ce mystère ? »

« Ce mystère, nous n'avons pas à le pénétrer ; seulement s'il prenait fantaisie à nos adversaires de nier leurs démarches auprès de M. de Mirecourt, nous leur rappellerions le billet suivant que M. Méry lui adressait le 2 février 1859 :

« Cher confrère,

« Merci de l'empressement avec lequel vous m'autorisez à accorder à M. Hadot le droit de signature pour *Herculanum,* après avoir renoncé à ce droit que vous aviez seul par traité. Cela m'exonère de beaucoup de souci. »

(L'avocat insiste ensuite sur ce point que *la Fin du monde* était, dans l'origine, l'œuvre de MM. Gabriel et de Mirecourt, et que c'est seulement lors de la retraite de M. Tilly, directeur de la Porte-Saint-Martin, que Méry a été appelé. Il n'a fait que mettre la pièce en vers.)

« Hors cela, continue Me Frédéric Thomas, en quoi eût consisté la collaboration de Méry ? M. Hadot n'a fait que substituer à d'autres vers des vers de quatorze pieds, si l'on en croit Méry, et pourtant il a été, malgré Méry, déclaré collaborateur.

« Rappelez-vous, Messieurs, que c'est à la dernière heure, lorsque la *Fin du monde* est devenue à l'Opéra le *Dernier jour d'Herculanum*, que Méry élève la singulière prétention que MM. Gabriel et de Mirecourt ne sont pour rien dans l'œuvre. Or, cette œuvre est la même, si bien la même que Méry conserve dans la bouche des personnages des paroles qui ne peuvent s'appliquer qu'au jugement dernier. Écoutez plutôt. L'Évangile nous montre, à la fin des âges, le Fils de l'Homme apparaissant dans sa majesté, et, comme le berger qui sépare les brebis d'avec les boucs, mettant les bons à sa droite et les méchants à sa gauche. Le souverain juge dit aux uns : « Venez à moi, vous qui êtes les élus de mon père, » et aux autres : « Retirez-vous, maudits ! »

« Eh bien ! que dit au quatrième acte Hélios, le héros de l'opéra d'*Herculanum ?*

Oui, j'ai mérité l'anathème,
Qui tombe sur les fronts maudits.

« Est-ce assez ? non ; la poésie a ses libertés. Mais voici Lilia la chrétienne, qui répond à Hélios :

C'est l'éternité qui commence.

« Pour le coup, nous voilà en plein jugement dernier. Mais ceci est plus caractéristique encore. Hélios et Lilia chantent en duo :

Dans cette nuit profonde,
Lorsque tout va finir,
Sur le tombeau du monde
Nos mains doivent s'unir.

« Cette fois l'équivoque n'est pas possible, et le poète est pris en flagrant délit de fin du monde.

« Et maintenant, il ne nous reste plus qu'à nous demander si MM. Gabriel et de Mirecourt doivent être appelés à leur part de bénéfice dans la vente du poème et dans la vente de partition. Cela peut-il faire question ? Vraiment non, et si je cite ici l'opinion de M. Scribe, c'est uniquement pour le plaisir de lire une lettre de l'éminent auteur. Cette lettre adressée à M. Coulon, qui a l'honneur d'être l'avoué de M. Scribe et le bonheur d'être son ami, est conçue en ces termes :

« Mon cher ami,

« Je ne comprends pas les questions que vous m'adressez ; il n'y a qu'une seule manière de définir les droits d'auteurs. J'entends par là tout ce qu'un ouvrage dramatique peut rapporter à ses auteurs.

« A tous les théâtres ces droits se composent du prix des représentations journalières à Paris et en province, de la vente du manuscrit, des entrées personnelles et des billets.

« Et lorsqu'il s'agit d'un opéra-comique, il faut ajouter le droit que l'auteur ou les auteurs des paroles ont sur la partition et que l'usage a fixé à un tiers du prix ; voici pourquoi : c'est qu'au-dessous de la musique gravée on

grave les paroles sans lesquelles l'opéra n'existerait pas, et qu'en vertu de la loi 1791, personne ne peut imprimer ni graver ces paroles sans le consentement par écrit des auteurs. Et moi, président honoraire à vie de la Commission des auteurs dramatiques, depuis plus de trente ans que je fais des opéras, je n'ai pas vu contester ces droits.

« Vous pouvez vous adresser à Mélesville, notre président actuel, qui vous attestera, ainsi que tous nos confrères, l'exactitude de ces renseignements.

« Votre bien dévoué,

« EUGÈNE SCRIBE. »

« J'atteste que le droit et l'usage confirment l'explication donnée ci-dessus par M. Scribe, et jamais il n'y a eu de difficulté sérieuse à cet égard.

« MELESVILLE. »

« Permettez-moi de vous faire remarquer, Messieurs, continue l'avocat, que M. Scribe, et surtout M. Mélesville, qui présidait la commission, lorsqu'elle jugea le différend survenu entre MM. Méry et Félicien David et mes clients, savaient très-bien, au sujet de quelle contestation particulière la demande de Me Coulon leur était adressée.

« J'ai fini, Messieurs. Si je me suis abstenu soigneusement d'exalter mes clients et de diminuer leurs adversaires, c'est qu'éloges et critiques auraient été suspects et inutiles; c'est que je n'aurais rien appris à personne en disant ici que M. Gabriel est un de nos auteurs les plus heureux et les plus féconds, et que M. de Mirecourt a obtenu des succès sur la scène de la Comédie-Française, dans les livres et dans les journaux. C'est aussi que j'avais à parler de collaborateurs, et que dans la collaboration

tous les auteurs se valent. Vous m'avez choisi ou vous m'avez adopté, cela suffit, nous voilà frères. Que vous soyez le nom le plus illustre, moi le plus obscur de tous, peu importe, nos droits sont les mêmes et nos priviléges égaux. Cette égalité dans la gloire et dans la rémunération fait la dignité et l'honneur de ces alliances intellectuelles. »

(*Journal des Débats,* 18 Juin 1859.)

Malgré le remarquable plaidoyer de M. Frédéric Thomas, malgré la sentence de la Commission dramatique, et malgré la lettre de Scribe, monsieur et madame Hadot ont triomphé. Grand bien leur fasse, à eux et à notre ancien ami Félicien David !

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE